



Class

92

Book

C 389

V. 2

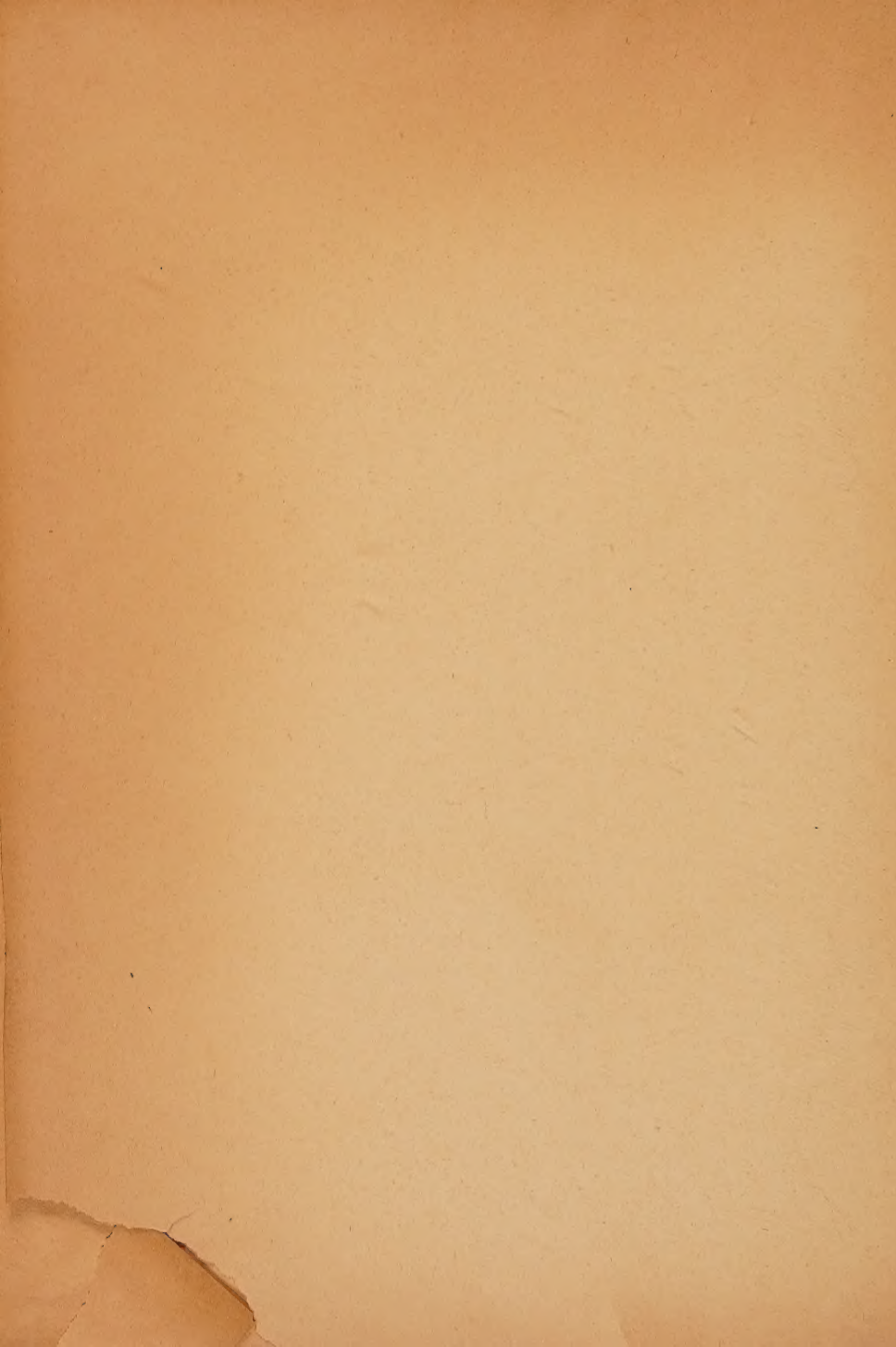
General Theological Seminary Library

CHELSEA SQUARE, NEW YORK

PRESENTED BY

Soc'y for Promoting Religion and Learning





VICTOR GIRAUD

LE CHRISTIANISME
DE
CHATEAUBRIAND

II

L'ÉVOLUTION



LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1928

**LE CHRISTIANISME
DE
CHATEAUBRIAND**

II

L'ÉVOLUTION

DU MÊME AUTEUR

Grand Prix Lasserre 1923

Académie française, Grand Prix Broquette-Gonin (1926)

- La Vie héroïque de Blaise Pascal**, 20^e édition (CRÈS).
Pensées de Pascal, 15^e mille (CRÈS).
Castelnau, 14^e mille (éditions SPES).
Essai sur Taine, 6^e édition (HACHETTE).
Bibliographie critique de Taine (A. PICARD).
Pages choisies de Taine, 8^e mille (HACHETTE).
Pascal : L'homme, l'œuvre, l'influence, 4^e édition (DE BOCCARD).
Chateaubriand, Etudes littéraires, 2^e édition (HACHETTE).
Opuscules de Pascal, 9^e édition (CRÈS).
Chateaubriand, ATALA, édition originale (DE BOCCARD).
Pages choisies des Mémoires d'Outre-tombe, 15^e mille (LES ARTS ET LE LIVRE).
Pages choisies de Chateaubriand, 4^e édition (HACHETTE).
Sainte-Beuve, TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOUVEAUX LANDIS, etc., 3^e édition (C. LÉVY).
Nouvelles Etudes sur Chateaubriand (HACHETTE).
Chateaubriand, PENSÉES ET RÉFLEXIONS, 3^e édition (BLOUD).
Livres et questions d'aujourd'hui (HACHETTE).
Blaise Pascal, Etudes d'histoire morale, 2^e édition (HACHETTE).
Les Maîtres de l'heure, 2 volumes, 8^e mille (HACHETTE).
Pensées de Joubert, édition originale, 6^e édition (CRÈS).
Le Miracle français, 2 volumes, 5^e mille (HACHETTE).
Les Idées morales d'Horace, 3^e édition (BLOUD).
Confessions de saint Augustin, 6^e édition (BLOUD).
La Troisième France, 3^e mille (HACHETTE).
Pro Patria, 2 brochures, 3^e édition (BLOUD).
Un grand Français : ALBERT DE MUN, 6^e mille (BLOUD).
Histoire de la Grande Guerre, 8^e mille (HACHETTE).
Filleau de la Chaise, DISCOURS SUR PASCAL (édit. BOSSARD).
Ecrivains et Soldats (HACHETTE).
Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui, 2^e édition (HACHETTE).
Georges Goyau : L'homme et l'œuvre, 2^e mille (PERRIN).
Maurice Barrès, 3^e mille (HACHETTE).
Chateaubriand, AMOUR ET VIEillesse (CHAMPION).
Moralistes français (HACHETTE).
Maurice Barrès, TAINE ET RENAN, 3^e mille (édit. BOSSARD).
Le Christianisme de Chateaubriand, t. I. *Les origines* (HACHETTE).
Passions et Romans d'autrefois (CHAMPION).
Sainte-Beuve, Mes Poisons, Cahiers inédits, 8^e mille (PLON).
Le Suicide de la France, 3^e mille (édit. de la REVUE DES JEUNES).
Sœurs de grands hommes, 8^e mille (CRÈS).
Le Port-Royal de Sainte-Beuve, 5^e mille (MELLOTTÉE).
Joubert, textes choisis et commentés (PLON).
La Vie chrétienne d'Eugénie de Guérin, 15^e mille (PLON).
Hippolyte Taine : ETUDES ET DOCUMENTS (J. VRIN).
Chateaubriand, GÉNIE DU CHRISTIANISME, édition documentaire, 4 vol. (CRÈS).
Sainte Jeanne de Chantal, 6^e mille (FLAMMARION).
Portraits d'âmes (FIRMIN-DIDOT).

VICTOR GIRAUD

LE CHRISTIANISME DE CHATEAUBRIAND

II

L'ÉVOLUTION



GR. NO. GIRAUD
LIBRARY
NEW YORK

LIBRAIRIE HACHETTE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1928

90899

THE
NEW YORK
LIBRARY

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie Hachette 1928.

A LA MEMOIRE
DE
FERDINAND BRUNETIÈRE

Ce livre est respectueusement
et fidèlement dédié.

V. G.

AVANT-PROPOS

Voici, à peu près achevée, la longue enquête que j'avais conçue et commencée, il y a plus de trente ans, sur la vie morale et littéraire des trois derniers siècles. Souvent interrompue, elle est restée, parmi bien d'autres travaux et bien d'autres préoccupations, ma pensée la plus constante. Puisse-t-on trouver qu'elle n'a pas trop perdu à être poursuivie aussi lentement!

Il ne me déplait point d'ailleurs que cette étude voie le jour, — coïncidence purement fortuite, — dans les années mêmes où l'on célèbre de tous côtés le centenaire du Romantisme. On ne saurait trop le répéter, Chateaubriand, est, — avec Rousseau, si l'on veut, mais plus complètement que Rousseau, — le vrai père de notre littérature romantique. Il représente, dans sa vie et dans son œuvre, avec une force, une largeur, une autorité, que personne encore n'avait eues à ce degré, l'esprit nouveau des Lettres françaises. Il n'est pas un des traits qui caractérisent cet esprit qui ne se retrouve dans son premier grand livre. Le *Génie du Christianisme* est la Bible du Romantisme.

Et c'est pourquoi, dans ce travail, dont l'objet essentiel était la littérature et la pensée religieuse du xix^e siècle, j'ai cru devoir « centrer » mes recherches autour de l'œuvre de Chateaubriand et, plus particulièrement autour du *Génie du Christianisme*. Il m'a semblé qu'en faisant porter sur ce point mon principal effort, je préparais aux futurs historiens du Romantisme français une base d'opérations solide. C'est peut-être même là trop peu dire. Car l'influence du *Génie du Christianisme* a survécu à la fortune du Romantisme ; elle s'est prolongée et elle s'est étendue à toute la littérature ultérieure. Sans nous en douter le plus souvent, nous en vivons encore. Dans l'histoire

des idées, il y a peu de dates aussi décisives que celle du 14 avril 1802.

Sur deux points, subsidiaires à la vérité, j'aurais voulu présenter des conclusions plus fermes que celles auxquelles j'ai abouti. Chateaubriand historien et Chateaubriand politique n'ont pas encore été étudiés comme ils le méritent. Il nous faudrait sur ces deux sujets deux livres exacts, précis, largement documentés, longuement médités. Ces deux livres, je ne pouvais, faute de temps, songer à les écrire, mais j'en ai cruellement senti le manque. J'ai dû me contenter de mes recherches et de mes observations personnelles. Puissent-elles donner à quelques travailleurs le désir de les compléter, de les rectifier peut-être, de préparer en tout cas le jugement de l'avenir!

Je n'ose prendre ici l'engagement de publier, à brève échéance, comme je le souhaiterais, sur l'influence des idées religieuses de Chateaubriand, un troisième volume, qui serait le couronnement de mon enquête. Mes forces et les circonstances peuvent me trahir! Dans les temps troublés où nous vivons, les œuvres de longue haleine deviennent bien malaisées à poursuivre : l'étude recueillie, patiente et solitaire ne reçoit guère les encouragements auxquels elle aurait peut-être droit. Il ne faut ni s'en attrister ni s'en plaindre. Il faut se prêter à son temps avec philosophie et tâcher, parmi l'encombrement des croissantes besognes quotidiennes, de sauver l'essentiel de sa pensée et de son labeur.

Victor GIRAUD.

Versailles, janvier 1928.

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉVOLUTION

« Votre ouvrage manquait, et vous étiez appelé à le faire. »

(Lettre du chevalier de Panat à Chateaubriand, 1799. *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Biré, t. II, p. 183).

« Notre ami a été créé et mis au jour tout exprès pour les circonstances. »

(Joubert à M^{me} de Beaumont, 12 septembre 1801, *Correspondance de Joubert*, éd. 1895, p. 69).



LE CHRISTIANISME DE CHATEAUBRIAND

L'ÉVOLUTION

CHAPITRE PREMIER

LA JEUNESSE

I. — PSYCHOLOGIE DE CHATEAUBRIAND

AVANT que la vie n'ait commencé son œuvre, avant toute autre acquisition ou déformation ultérieure, quel était-il dans son fond, ce François-René de Chateaubriand auquel, par une nuit mugissante de l'année 1768, sa mère venait d'« infliger la vie » ? Il était, ce semble, tout désir et toute tristesse, l'un redoublant et renforçant l'autre, et l'un étant d'ailleurs inséparable de l'autre (1). Lui-même nous l'a dit avec une insistance bien significative : « J'attrapai un Tibulle : quand j'arrivai aux vers enchanteurs de la première élégie : *Quam juvat...*, ce double sentiment de volupté et de mélancolie sembla me révéler ma propre nature. » Et une page plus loin : « *Une nature triste et tendre comme la mienne* (2)... » — Oui, c'est bien là le fond primitif et permanent de René, ce qui fait qu'il est lui, et non pas un autre, ce qui le distinguera de tel autre membre de sa famille, de tel autre Breton son contemporain, et, — autant que notre pauvre langage humain peut nous permettre de toucher le fond d'une âme étrangère, autant qu'une formule abstraite est susceptible de saisir en chacun de nous la « monade » irré-

ductible et incommunicable, — ce sera là, si l'on veut, sa « faculté maîtresse », le double don qu'il apporte en naissant, que nul n'a eu à ce degré et dans ces proportions, et qui va renouveler l'imagination française.

Chateaubriand est né triste, et sa tristesse, il nous l'avoue, est « *physique* », elle est congénitale, comme nous disons, elle est une « véritable maladie ». On a voulu, — quelques gens bien portants, — voir là une simple attitude littéraire. Que c'est mal le connaître ! N'attachons, j'y consens, que peu d'importance à la multiplicité des déclarations pessimistes qui parsèment toutes ses œuvres. Elles ont pourtant bien leur éloquence, et que de fois l'on y sent vibrer une sincérité, une profondeur d'accent qui ne peut tromper ! « Je n'assiste pas à un baptême, à un mariage, sans sourire amèrement ou sans éprouver un serrement de cœur : *après le malheur de naître, je n'en connais pas un plus grand que celui de donner le jour à un homme* (1). » Schopenhauer n'a pas de formule plus saisissante. Ce jour-là, Chateaubriand a oublié qu'il se disait chrétien. Mais ouvrez la correspondance : à chaque instant, et à tout propos, souvent hors de tout propos, sous mille formes, et avec mille variantes, c'est la même incantation douloureuse qui revient : Je m'ennuie, je suis affreusement triste, je suis las de tout, las des hommes, las de moi-même, las de la vie surtout, j'aspire à n'être plus, je voudrais n'être pas né. Dans l'une des plus anciennes lettres que nous ayons de lui, — il avait vingt et un ans, — cette disposition perce déjà : « Mille affaires, mille sentiments pleins d'amertume m'assiègent. Ton penchant à la mélancolie m'est commun, et c'est dans cette idée que je me suis permis de te raconter mes peines (2)... » Nous savons aussi par lui-même, — et il me semble que nous pouvons l'en croire sur parole, — que, plus jeune encore, vers seize ou dix-sept ans, dans une crise de « désespoir » et presque de folie, pris d' « un profond désir de la tombe », il « *oublia sa*

religion (1) » et tenta de mettre fin à ses jours. Nous n'avons pas ici à « lui disputer ses souffrances ». Mais qu'il est joli et qu'il est juste, le mot que lui disait une Irlandaise à Londres, en 1797 : « Vous portez votre cœur en écharpe (2) ! » Il était déjà blessé, ce cœur, quand Chateaubriand est venu au monde.

Cette tristesse native, que parfois venaient traverser de brusques sursauts de folle gaité, était accompagnée d'une autre disposition, assez morbide elle aussi, celle-là même que Sainte-Beuve, qui l'a trop bien connue, a complaisamment décrite dans son curieux roman de *Volupté*. De quelque nom qu'on l'appelle, « volupté », « désir », « vague des passions », il est partout dans Chateaubriand, ce besoin d'exaltation sentimentale qui se porte d'emblée sur tout objet, comme pour épuiser d'un élan toutes les jouissances qu'il semble promettre. Ce n'est pas seulement au « désir prolongé et toujours renouvelé d'une Ève terrestre » qu'il faut ramener, comme l'a fait malicieusement Sainte-Beuve, « cette flamme profane et trop chère » que, de tout temps, nous voyons briller en lui ; l'amitié et l'amour, la gloire littéraire et la célébrité politique, l'art et la nature, la poésie et la religion, Chateaubriand a tout, — sauf l'argent, — également poursuivi de « l'ardeur de son désir (3) ». Et ce désir était en lui si violent et si passionné, il en imaginait la satisfaction dans un rêve si lumineux de félicité suprême, que la réalité ne pouvait manquer de lui infliger les déceptions les plus amères, et que, retombant sur lui-même, il en concevait un redoublement de peine, de remords aussi et d'àpre dégoût. Si, seule peut-être de tous les biens qu'il convoitait, la religion ne lui a pas ménagé de mécomptes, et a résisté, somme toute, aux retours offensifs de ses humeurs noires et de son scepticisme, c'est que, par son objet même, elle se trouvait placée en dehors et au-dessus de ses prises, c'est qu'il n'a pu en éprouver, en réaliser, en épuiser dès ici-bas toutes les infinies promesses. Ainsi, tous les efforts qu'il

faisait pour se fuir lui-même, pour échapper à ses sombres rêveries, l'y replongeaient plus profondément encore, et, à son tour, l'amertume de sa tristesse aiguillonnait et exaspérait l'âcreté de son désir. Qui fera dans tout cela la part des fatalités organiques? Qui marquera le point précis où finit le domaine de la servitude, peut-être de la maladie physique, et où commence celui de la liberté morale? « J'ai peur d'avoir eu une âme de l'espèce de celle qu'un philosophe ancien appelait une maladie sacrée (1). » Ce mot des *Mémoires* ne me paraît pas une simple métaphore, et peut-être, pour juger équitablement Chateaubriand, faudrait-il en avoir approfondi le sens.

Dans cette âme orageuse et malade, âme de désir et de tristesse, l'hérédité lointaine avait déposé un germe plus noble, et qui semble avoir levé presque en même temps que les autres penchants que nous venons de noter. « Avec le vague penchant qui commençait à me tourmenter, naquit en moi le sentiment de l'honneur, principe exalté, qui élève un simple besoin à la dignité d'un sentiment, et qui maintient le cœur incorruptible au milieu de la corruption; sorte de passion réparative que la nature a placée auprès d'une passion dévorante (2)... » Qu'on l'appelle comme on voudra, orgueil ou honneur, ce fut cette disposition intime, ce fut, si j'ose dire, ce geste héréditaire qui, dans une nature manifestement prédisposée aux pires égarements, prévint certaines fautes, empêcha certaines faiblesses, imposa certains renoncements, commanda certaines vertus, et mit au total sur l'ensemble de cette vie un cachet de dignité, et même de grandeur, qu'on ne saurait nier sans injustice.

Il nous reste à voir comment ce métal brut, comment cet original alliage d'orgueil, de désir et de tristesse a été trempé, et forgé par l'éducation, par le milieu, en un mot, par la vie.

II. — L'ÉDUCATION ET LE MILIEU FAMILIAL

S'il y a des éducations qui contrarient la nature, ce n'est pas celle que reçut « M. le chevalier » de Chateaubriand. Destiné vaguement à la marine, ce dernier-né d'une famille de dix enfants grandit sans amour et sans surveillance entre un père bizarre et despotique et une mère à la fois pieuse, évaporée et distraite. A peine au monde, on le met en nourrice à Plancoët, où on le laisse trois ou quatre ans, chez une pauvre paysanne qui, le voyant si chétif, le consacre à la Vierge pour obtenir son retour à la vie. Revenu au toit paternel, on le livre aux domestiques, à la bonne Villeneuve, qu'il se prend à aimer « avec fureur », restant pâmé de douleur une journée entière, « refusant toute nourriture » (1), un jour qu'on l'avait renvoyée, puis s'attachant avec passion à sa sœur Lucile, « la plus négligée et la moins aimée » des quatre filles, comme lui nature exaltée, tendre et malade, enfin vagabondant sur la plage, « compagnon des vents et des flots », et là, s'emplissant l'âme et les yeux de toutes les impressions, de tous les rêves qui peuvent solliciter l'imagination d'un enfant de Saint-Malo.

Cependant, de temps à autre, cette vie abandonnée et triste d'enfant rudoyé, sauvage et fier s'éclairait de joies d'autant plus profondes qu'elles étaient plus rares, et qu'elles tombaient dans un terrain mieux préparé, sur une sensibilité plus repliée et plus vive. « Cette petite ville de Saint-Malo, remplie de hardis navigateurs et d'hommes habitués aux périls, se distinguait par sa piété. » Les grandes fêtes de l'année y revêtaient un caractère à la fois religieux, familial et presque patriotique, bien propre à frapper une âme d'enfant. « Noël, le premier jour de l'an, les Rois, Pâques, la Pentecôte, la Saint-Jean, *grâce à la religion*, étaient pour moi des jours de bonheur. » Il n'y a que la Saint-François qu'on ne chôrait point.

Outre la cathédrale « grande, sombre et religieuse », de nombreuses chapelles étaient ouvertes aux fidèles. Dans ces jours de fête, on y conduisait l'enfant avec ses sœurs. Il en revenait l'âme toute pleine de visions, d'émotions et de souvenirs.

Lorsque dans l'hiver, à l'heure du salut, la basilique était remplie d'une foule immense, que les autels étaient illuminés de toutes parts, qu'on voyait de vieux matelots à genoux, de jeunes femmes et des enfants tenant de petites bougies pour éclairer leur livre de prières, que la multitude, au moment de la bénédiction, chantait en chœur le *Tantum ergo*, que, dans l'intervalle des chants, on entendait le vent de la mer et les tempêtes de Noël qui ébranlaient les vitraux de l'église, j'éprouvais, tout enfant que j'étais, *un sentiment extraordinaire de religion*. Je n'avais pas besoin que la Villeneuve me dît de joindre mes deux mains pour prier Dieu par tous les noms que ma mère m'avait appris. Ce que je ne vois aujourd'hui que par les yeux de la foi, *je le voyais commē en réalité*, Dieu descendant sur l'autel au son de la cloche sacrée, les cieux ouverts, les anges offrant notre encens et nos vœux à l'Éternel. Je courbais mon front...

Il fallait citer cette page déchirée du *manuscrit des Mémoires d'outre-tombe* (1) : elle éclaire toute l'évolution religieuse de l'auteur du *Génie du Christianisme*. Plus tard, quand il conçut l'idée de son grand ouvrage, ce sont tous ces pieux souvenirs qui lui sont remontés au cœur ; ce sont les impressions ineffaçables d'une enfance peu ensoleillée, et dont les premières joies ont été la contemplation des « beautés poétiques et morales de la religion chrétienne » (2).

Ces premières émotions religieuses rencontraient un écho au foyer paternel. Chrétien suffisant plutôt que pieux, à ce qu'il semble, peut-être même un peu entamé par l'esprit du siècle (3), le père n'eut pas sans doute, à cet égard, grande action sur son fils. Mais la mère était fort pieuse, et elle paraît avoir veillé d'assez près à l'éducation religieuse de ses enfants : au fond, elle eût désiré que le « chevalier » se fit prêtre. « Voué

à la Sainte-Vierge, nous dit celui-ci, on avait eu soin de me faire connaître et aimer ma protectrice... La première chose que j'aie sue par cœur, c'est un cantique de matelots. » A sept ans, on le conduit à Plancoët pour être relevé du vœu de sa nourrice; et l'imposante, la touchante cérémonie, le sermon du prieur qui, en lui rappelant l'exemple d'un de ses ancêtres, lui dit que lui aussi visiterait peut-être la Terre-Sainte, tout cela fit sur lui une impression profonde. « Combien il est essentiel, écrivait-il longtemps après, de frapper l'imagination des enfants par des actes de religion! Jamais dans le cours de ma vie, je n'ai oublié le relèvement de mon vœu. *Il s'est présenté à ma mémoire au milieu des pires égarements de ma jeunesse...* Depuis l'exhortation du bénédictin, j'ai toujours rêvé le pèlerinage de Jérusalem, et j'ai fini par l'accomplir (1). »

On fut de retour à Saint-Malo en octobre 1775, et les polissonneries sur la grève reprirent de plus belle. Cette éducation d'un futur officier de la marine royale parut enfin insuffisante. On décida de mettre l'enfant au collège; et, au mois de mai 1777, après un voyage mémorable « dans une énorme berline dorée » à travers la campagne bretonne, si riante dans sa parure printanière, après une première et rapide vision de Combourg, vrai nid d'aigle perdu parmi les bois, — « malgré ses pleurs », sous la conduite du bon abbé Portier (2), le jeune « hibou » partit pour Dol.

III. — LE COLLÈGE, LES FRÉQUENTATIONS ET LES LECTURES

Il s'apprivoisa lentement dans sa nouvelle « cage ». On lui enseignait le latin à l'insu de son père, qui n'avait voulu pour lui que des mathématiques, du dessin, des armes et de l'anglais. Il apprit toutes choses avec cette ardeur de passion qui était sa nature même : il avait une grande puissance de travail, une

mémoire prodigieuse ; et s'il est vrai, comme il nous le dit, que « sa phrase latine se transformait si naturellement en pentamètre » qu'on l'avait surnommé l'*Élégiaque*, ce nous est un signe que, de très bonne heure, durent s'éveiller en lui la faculté littéraire et le sens des « beautés poétiques ». Ce goût des Lettres l'achemina bien vite à d'autres découvertes. Dans ce tempérament robuste et violent, dans cette âme excessive, l'éveil de la puberté fut singulièrement précoce et troublant. Le hasard des lectures acheva de bouleverser cette imagination déjà trop ardente : un Horace non châtié, « une histoire effrayante des confessions mal faites » lui apportèrent en même temps la révélation de « deux empires si divers » et déposèrent en lui, s'il faut l'en croire, les germes de l'art de « peindre avec quelque vérité les passions mêlées aux sentiments religieux ». Trop prompt à saisir tout ce que les textes des poètes anciens ou modernes, et même des moralistes chrétiens, peuvent recéler d'expérience de la vie réelle et d'allusions aux choses de l'amour, il se nourrissait de Virgile et de Lucrèce, de Tibulle et de Fénelon, de Massillon enfin, et mille pensées voluptueuses lui venaient de ces pages harmonieuses, de « ces descriptions séduisantes des désordres de l'âme ».

La foi, cependant, subsistait parmi tout cela, foi inquiète et troublée sans doute, et déjà mêlée à des rêveries bien profanes, intacte pourtant, et que les traditions et les habitudes du collège, — il avait été fondé en 1728 par l'évêque de Dol, et il était dirigé par des prêtres, — étaient de nature à entretenir. La chapelle du collège n'existe plus ; mais l'admirable cathédrale demeure encore, et l'on aime à croire que René vint plus d'une fois s'agenouiller sous ces sombres et religieuses voûtes, et qu'il apprit à aimer l'art gothique en contemplant ces splendides verrières et ces étonnantes, ces fines colonnettes, qui montent d'un si noble élan vers le ciel, et qui, groupées

en faisceaux de chaque côté du jubé, semblent s'être unies là pour porter à Dieu les humbles prières de tout un peuple de croyants (1).

L'époque de la première communion approchant, il eut, comme il était naturel, une grande recrudescence de piété. Il faut ici relire dans les *Mémoires d'outre-tombe* le récit de ses abstinences excessives, de ses troubles, de ses scrupules, de ses terreurs, de ses « sanglots de bonheur » au moment de l'absolution, et de ce qu'il appelle « tout le triomphe de son repentir ». — Il eut d'abord, et très forte, la révélation de la vertu, de la « beauté morale » du christianisme : « J'ose dire que c'est dès ce moment que j'ai été créé honnête homme. » D'autre part, ardent et tendre comme il l'était, il était mieux disposé que personne à comprendre, à sentir toute la poésie de « cette cérémonie touchante et sublime, dont il a vainement, nous dit-il, essayé de tracer le tableau dans le *Génie du Christianisme*. » Il fut vraiment pris tout entier, et remué et secoué jusqu'au fond de l'âme :

J'approchais, — écrit-il, — de la sainte table avec une telle ferveur que *je ne voyais rien autour de moi*. Je sais parfaitement ce que c'est que la foi *par ce que je sentis alors*. La présence réelle dans le Saint Sacrement m'était aussi sensible que la présence de ma mère à mes côtés. Quand l'hostie fut déposée sur mes lèvres, *je me sentis comme tout éclairé en dedans. Je tremblais de respect...* Je conçus encore le courage des martyrs ; car j'aurais pu dans ce moment confesser la foi au milieu des plus cruels supplices... (2)

De telles émotions ne s'oublient guère. Quand une fois on les a éprouvées, elles font désormais partie intégrante de notre nature morale, et, aux moments de crise, ce sont elles surtout qui surgissent du fond de notre âme, et qui revivent en nous, avec un relief, une intensité d'autant plus grande parfois qu'on croit davantage en avoir perdu le souvenir.

Peu après, l'enfant quittait Dol pour Rennes où il resta deux ans. Là, dans « ce Juilly de la Bretagne », qui, en 1761, avait compté jusqu'à 4 000 élèves, et qui, trois ans plus tard, passait de la direction des Jésuites expulsés à celle de prêtres séculiers (1), il devait compléter ses études de latin, de grec, — il avait déjà pour cette langue un penchant décidé, — et de mathématiques. « Quoique l'éducation, nous avoue-t-il, y fût très religieuse, ma ferveur se ralentit. Le grand nombre de mes maîtres et de mes camarades multipliait les occasions de distraction et de chutes. » Puis, ce furent à Brest, dans l'attente d'un brevet d'aspirant, les libres études, des « idées vagues » qui lui viennent « sur la société, ses biens et ses maux », les longues promenades sur le port, les rêveries sans fin au bord de la mer, des tristesses sans cause, mille aspirations sans objet, et tous les troubles d'une sensibilité débordante, tous les vagabondages d'une « jeune imagination qui se joue dans ces espaces immenses ». Un beau jour, — il avait seize ans, — il tombe comme du ciel à Combours, déclare, pour « gagner du temps, sa volonté ferme d'embrasser l'état ecclésiastique » : « sa mère fut ravie » : on l'envoie à Dinan pour y compléter ses études classiques ; mais « il savait mieux le latin que ses maîtres » ; à chaque instant, sous mille prétextes, il revenait dans ce Combours, où il avait déjà passé bien des vacances, où déjà il avait eu bien des échappées douloureuses ou troublantes sur la vie réelle, et qui l'attire par on ne sait quel charme de tristesse et de mystère. Et son père, « trouvant économie à le garder », le voilà « insensiblement fixé à Combours ».

Et alors commence pour lui pendant deux années, entre ses parents et sa sœur Lucile âgée de vingt ans, dans ce vieux château plein de souvenirs et de légendes, cette existence extraordinaire qu'il nous a contée en des pages inoubliables (2). Existence oisive et folle de jeune cheval lâché sans frein, sans

contrôle et sans guide à travers ses passions naissantes. Dans ses courses effrénées parmi les landes et les bois, ou là-haut, dans son « donjon » solitaire, toutes les ardeurs de sa fougueuse nature s'exaltent et se donnent carrière. Des premières fièvres de son adolescence, de ses premiers rêves de tendresse, de gloire et d'honneur il se compose alors ce « fantôme d'amour », cette idéale « sylphide » qu'il devait toute sa vie poursuivre, création malade de son imagination débridée, sorte d'hallucination physique et morale dont les suites semblent l'avoir conduit comme aux bords de la folie et du suicide, et qui, en tout cas, ont mis ses jours sérieusement en danger (1). Jusqu'à quel point d'ailleurs a-t-il laissé passer quelque chose de son expérience intime dans la mystérieuse et malsaine histoire de *René*? La question est délicate; on n'ose y répondre, et la faute presque impardonnable de Chateaubriand est qu'il invite à la poser. Mais il paraît bien que ce fut cette sœur si tendre, la douloureuse et tragique Lucile, qui lui révéla son génie, sa vocation de poète et d'écrivain. « Tu devrais peindre tout cela », lui dit-elle un jour, en l'entendant parler avec ravissement de la solitude. « Ce mot, ajoute-t-il, fut une révélation. *Je me sentis naître à une existence nouvelle, il me sembla qu'un vide immense se comblait dans mon sein...* Je me mis à bégayer des vers... Jour et nuit je chantais mes bois et mes vallons. Je composai alors la petite pièce sur la forêt : *Forêt silencieuse*, que l'on trouve dans mes ouvrages. » Et Job et Lucrèce, et Dorat aussi, deviennent ses livres de chevet (2). Le grand poète que nous connaissons est né sur les bruyères de Combourg.

Cependant, il fallait prendre un parti. Sa mère un jour vint lui proposer d'entrer au séminaire. « Pendant que ma mère m'avait parlé, nous avoue-t-il, j'étais descendu dans mon cœur, je ne me dissimulais pas que ma *religion était affaiblie...* Je renonçai donc à l'état ecclésiastique. » Il déclare qu'il va

partir au Canada ou aux Indes, se fait envoyer à Saint-Malo où il rêvasse tristement pendant six mois sur sa grève natale, en face de cette mer qui lui a donné ses premières impressions poétiques, songeant peut-être à ce lointain Paris, la patrie née des gens de lettres, à ce Paris dont leur parlait son père quand, le soir, à Combourg, il daignait interrompre sa morne promenade, et leur raconter sa vie. « Il avait vu Paris, il en parlait comme d'un pays d'abomination et comme d'un pays étranger... (1) » Soudain on le rappelle à Combourg : son père lui remet cent louis, un brevet de lieutenant au régiment de Navarre infanterie, sa vieille épée, et lui donne l'ordre, en l'embrassant, de partir sur-le-champ pour Rennes, et de là pour Cambrai, où son régiment est en garnison. « Alors, comme Adam après son péché, je m'avançai sur la terre inconnue, et le monde désert s'ouvrit devant moi. » Il n'avait pas dix-huit ans.

IV. — CHATEAUBRIAND AU MOMENT DU DÉPART POUR PARIS

Essayons de nous le représenter tel qu'il était alors, le petit Breton sauvage et timide qui, un beau jour de l'année 1786, débarquait à Paris en compagnie de la pimpante M^{me} Rose. — C'est avant tout une âme mobile et chantante de poète que celle de cet adolescent rêveur qui, sans préparation morale suffisante, va maintenant entrer dans la vie. Il a développé, il a exalté en tous sens toutes les énergies latentes d'une imagination démesurée, d'une sensibilité inquiète, malade, frémissante. Au sein d'une nature « solitaire, triste, orageuse, enveloppée de brouillards, retentissante du bruit des vents, et dont les côtes, hérissées de rochers, sont battues d'un océan sauvage » (2), il a vécu d'une vie toute sentimentale, il s'est rempli l'âme et les yeux de grandioses, mélancoliques ou

voluptueuses visions. Il a enfin pris conscience de son génie; il a « bégayé », il a écrit des vers; il a dû se dire qu'il était né pour en écrire toujours et que déjà, au cours de son enfance refoulée et pensive, il avait ramassé la matière de plus d'un poème.

Des impressions de nature et des souvenirs d'enfance ne suffisent pas à faire un poète : il y faut encore l'émulation littéraire, l'action, parfois souveraine, de certains livres. Il est assez malaisé de reconstituer les principales lectures de la jeunesse de Chateaubriand. A ne tenir compte que de celles qu'il avoue, elles ne laissent pas d'être assez significatives. La Bible, Lucrèce et Virgile, Tibulle (1) et Horace, Fénelon et Massillon, Dorat enfin, est-ce que, rien qu'à mentionner et à rapprocher ces noms, on ne voit pas se dessiner déjà et se lever en quelque sorte sous nos yeux l'idéal poétique qui flotte dans sa jeune imagination? Quelque chose de tendre et de passionné, de douloureux et de voluptueux tout ensemble, et « je ne sais quelle longueur de grâces » (2), voilà ce qu'il aime à trouver dans les anciens et chez les modernes qui ont réussi à franchir les portes des collèges ou du vieux château de Combourg et sont venus solliciter sa curiosité rêveuse. L'*Élégiaque*, comme l'appelait l'abbé Égault, est admirablement préparé à goûter cette « sensibilité » qui, depuis plus d'un demi-siècle, a envahi la littérature française (3).

De toutes ces lectures, quelques-unes n'ont-elles pas déjà entamé le fond de croyances religieuses que lui a transmis sa famille? Peut-être; mais j'inclinerais à croire que l'éveil des premières passions y a contribué davantage. Si d'ailleurs sa ferveur a faibli, il ne semble pas que la foi proprement dite se soit éteinte dans son cœur. Il lui a dû ses premières jouissances; ses premiers rêves d'art, ses premières chimères amoureuses ont été étroitement associés et mêlés à des pensées chrétiennes. Il a pris l'habitude d'unir et de fondre ensemble ces trois inspi-

ractions si diverses. Et s'il est vrai que nos impressions d'enfance laissent en nous une trace indélébile, le chevalier de Chateaubriand aura beau se costumer en philosophe : il n'oubliera jamais entièrement que c'est le christianisme qui, tout d'abord, a rempli le vide de son âme ardente, et qui lui a révélé la poésie.

CHAPITRE II

LE SÉJOUR A PARIS (1786-1791)

I. — LE PARIS DE 1787

NÉ sauvage et déjà « regrettant ses bruyères » (1), durant les trois jours qu'il y passa pour se rendre à Cambrai, entre son frère aîné, et sa sœur Julie, la brillante M^{me} de Farcy, et l'importun cousin Moreau, le jeune chevalier ne fit tout d'abord qu'entrevoir le Paris mondain, dissipé, frivole, dont on lui avait tant parlé : il paraît l'avoir peu goûté. A Cambrai, il s'initie avec plaisir et avec succès à sa nouvelle vie de soldat, relisant le *Télémaque* auprès du tombeau de Fénelon, quand la mort subite de son père, survenue le 6 septembre 1786, le rappelle brusquement à Combourg. Il pleura avec sincérité ce père peu tendre ; mais tout heureux de revoir « les landes de sa Bretagne », il s'attarde avec délices, une fois les partages faits, dans les châteaux de ses sœurs. Il s'y serait peut-être attardé longtemps sans une lettre de son frère qui, désireux de « préparer les voies à sa propre élévation », le mande sur-le-champ à Paris : on lui a obtenu le titre de capitaine de cavalerie, on l'agrègera à l'ordre de Malte (2), le maréchal de Duras va le présenter à la Cour : la fortune s'offre à lui, brillante peut-être, inespérée. Il accepte à contre-cœur de la suivre. A Versailles, les 17 et 19 février 1787, ses heureuses aventures de débutant (3),

bien loin de lui servir d'encouragement, le dégoûtent à tout jamais du métier de courtisan; et, après un nouveau séjour à Paris, où, le travail et le théâtre aidant, peu à peu il s'approprie (1), il retourne en Bretagne, puis tient garnison à Dieppe et revient enfin passer quelque temps à Fougères. Une toute jeune amie, M^{lle} de Langan, qui le vit souvent alors, nous a laissé de lui un fort curieux portrait : « Il était, nous dit-elle, aussi gai, aussi aimable qu'on peut l'être. Il donnait une tournure originale à tout ce qu'il disait : il amusait d'un rien, de manière à ce que, si quelqu'un eût voulu répéter ce qu'il avait dit, on n'y trouvait plus le même charme, car il existait plus dans ses expressions que dans ses pensées. Du reste, il était très bon, d'une société fort douce, aimant les enfants et s'en occupant avec toute son amabilité. » Et déjà l'on disait « que cette imagination-là ferait du bruit, et que M. de Chateaubriand finirait par écrire (2) ».

Cependant, à voir tant de milieux différents, ses idées et ses goûts se modifient; il se sent de moins en moins fait pour la vie et les distractions provinciales; et, vers la fin de 1787 (3), une occasion se présentant d'accompagner ses sœurs à Paris, il les suit.

C'était un curieux spectacle que celui qu'offrait le Paris d'alors. On connaît le mot si souvent cité de Talleyrand à Guizot : « Qui n'a pas vécu dans les années voisines de 1789 ne sait pas ce que c'est que le plaisir de vivre (4). » Jamais en effet société plus brillante n'avait couru plus joyeusement à sa ruine. L'habile diplomatie de Vergennes, l'heureuse intervention de nos armes dans la guerre d'Amérique, avaient rendu à la France presque tout son ancien prestige. Les difficultés intérieures, les mauvaises récoltes, l'augmentation de la misère, le progrès des idées révolutionnaires, les mille symptômes précurseurs d'une grande crise qu'il nous est si facile de relever aujourd'hui, ou passaient inaperçus, ou entretenaient dans les

esprits les illusions les plus généreuses. Liberté, raison, humanité, nature, dans toutes les classes de la société, on se grise de ces grands mots vagues et sonores ; on s'imagine qu'une ère nouvelle va s'ouvrir, et, comme le Loup de la fable, nos Français « déjà se forgent une félicité, qui les fait pleurer de tendresse ». Sous un roi si bon, si consciencieux, si honnête, comment tout ne finirait-il pas par s'arranger ? — Et la vie de bals, de plaisirs et de fêtes reprenait de plus belle. L'incrédulité, pour se faire, sous l'influence grandissante de Rousseau, peut-être moins agressive, était tout aussi répandue et tout aussi railleuse. « Quelques bureaux d'esprit où on se moque de Dieu et de la religion, et où on regarde comme des imbéciles ceux qui y croient », — le mot est de la comtesse de La Marck, — voilà les salons parisiens de cette fin de siècle. Avec cela, une politesse exquise, et, parmi tous les signes d'une profonde décadence littéraire, une passion croissante de cosmopolitisme, et un goût resté très vif des choses de l'esprit. Depuis dix ans, Voltaire et Rousseau étaient morts ; d'Alembert et Diderot eux aussi avaient disparu ; Buffon venait de mourir ; Bernardin et Beaumarchais remplissaient seuls l'intérim du génie : on s'attendissait auprès de l'un ; on riait aux éclats avec l'autre. La cour et la ville venaient follement d'applaudir au *Mariage*, et la Reine jouait Rosine à Trianon. On se croyait sûr du lendemain. Le 29 juin 1789, Necker disait encore : « Quoi de plus frivole que les craintes conçues à raison de l'organisation des États-généraux (1) ! » « La sécurité alla jusqu'à l'extravagance », avouait plus tard M^{me} de Genlis. Et Ségur à son tour : « Jamais réveil plus terrible ne fut précédé par un sommeil plus doux et par des songes plus séduisants (2). »

Plus clairvoyant que bien d'autres, Chateaubriand a-t-il senti dès lors combien cette sécurité (3) était trompeuse ? De bonne heure, en tout cas, il eut dans sa propre province, où il retournait quelquefois, un avant-goût des troubles qui allaient se

déchaîner sur le pays. Il n'avait pas, à l'égard du nouvel ordre de choses qui se préparait, les préjugés de quelques-uns de sa caste. Il vit avec faveur les débuts de la Révolution; mais le premier sang versé l'indigna. Spectateur impartial et curieux des premières journées révolutionnaires, un peu isolé dans son monde, en proie à des embarras d'argent, il essayait, pour en sortir, du métier imprévu de commis voyageur en bas (1). M^{me} de Langan, qui le revit alors, l'a trouvé « toujours bon, spirituel, mais moins aimable », « ne rêvant plus que déserts, solitudes et méditations, se permettant à peine de sourire », « allant rêver sur les rochers et au bord des ruisseaux », « et y épuisant toute la mélancolie »; mais elle avoue qu'« à son retour il était fort gai et fort aimable en dépit de lui-même », et qu'« emporté par son caractère gai, il riait parfois de tout son cœur, malgré qu'il en eût ». N'étant plus lié par son devoir militaire, puisque son régiment s'était révolté et était dissous, sentant vaguement d'ailleurs que son heure n'était pas venue, il eut l'idée de passer aux États-Unis. Soit qu'il songeât sérieusement à découvrir un passage au Nord-Ouest de l'Amérique, soit que, tout simplement, il désirât voir de ses yeux quelques-uns des pays que la guerre de l'Indépendance et l'exotisme à la mode avaient rendus populaires, et qu'il se proposât surtout, comme plus tard pour *les Martyrs*, d'« aller chercher des images et de la gloire pour se faire aimer » (2), il alla embrasser sa mère à Saint-Malo, et s'embarqua sur le *Saint-Pierre*, le 8 avril 1791.

II. — FRÉQUENTATIONS, LECTURES ET ÉTUDES

Durant ces cinq années, il semble à première vue que la vie de Chateaubriand ait été celle de ces officiers galants et poètes, comme le XVIII^e siècle en vit un assez grand nombre. Certains aveux des *Mémoires*, les petits vers qu'il inséra en 1790 dans

l'Almanach des Muses, les deux premières lettres que nous ayons de lui (1), nous font songer à Gentil-Bernard, à Bertin, à Parny, comme à son groupe naturel. En effet, c'est bien parmi les « petits poètes » de la fin du XVIII^e siècle que Chateaubriand débuta : leurs œuvres « firent les délices de sa jeunesse », et ce sont eux qui l'ont initié à la vie littéraire. Ginguené et Parny, Flins des Oliviers et Fontanes, Le Brun et La Harpe, voilà ses principales relations d'alors. Il ne connut personnellement, de son propre aveu, ni Marmontel, ni Rulhière, ni Palissot, ni Beaumarchais, ni Delille, ni les Chénier, et l'on peut conjecturer qu'il ne connut pas davantage Bernardin ou Ducis, Condorcet, Rivarol ou Volney. Au total, il vit de près quelques-uns des plus distingués représentants de la littérature contemporaine, et si l'on en juge, non d'après la verve caricaturale des *Mémoires*, mais d'après *l'Essai sur les Révolutions*, ce qu'il éprouva tout d'abord à leur égard, ce fut quelque chose comme une respectueuse admiration. « Lorsque j'ai vécu parmi eux, écrira-t-il dans *l'Essai*, je n'ai pu m'associer à leur gloire ; je n'ai partagé que leur indulgence (2). » Nul doute qu'avec cette promptitude d'admiration qui caractérise la jeunesse, il n'ait bien vite adopté la plupart de leurs goûts, de leurs idées, de leurs préjugés, même philosophiques et littéraires. Nous nous en apercevrons de reste.

Avec la société des gens de lettres, Chateaubriand fréquentait aussi celle que voyait son frère aîné : celui-ci avait épousé la petite-fille de Malesherbes. L'ancien directeur de la librairie prit en affection le « chevalier ». Comme lui, il éprouvait une vive sympathie pour les idées nouvelles ; il partagea ses premières illusions sur les débuts de la Révolution ; il encouragea ses projets de voyage ; surtout il lui parlait de Rousseau, qu'il avait connu et aimé, « avec une émotion que le jeune homme ne partageait que trop » : c'est à lui que « le monde devait » l'« immortel *Émile* (3) » ; et c'était assez pour que le jeune

enthousiaste de Jean-Jacques reportât sur le vieillard la profonde tendresse qu'il éprouvait pour son dieu.

Car Rousseau est alors, manifestement, la grande influence que subit Chateaubriand, avec toute sa génération d'ailleurs (1). Il suffit de voir en quels termes il parle encore de lui, six ans plus tard, dans l'*Essai*, pour deviner que, même s'il l'avait découvert avant de partir pour Paris, c'est alors surtout qu'il dut s'en nourrir avec passion. Aussi bien, c'est en 1789 que paraissent les six derniers livres des *Confessions*, et en 1790 les *Dialogues* : cette sensibilité exaspérée et malade, ces accents d'éloquence, cet amour ardent de la nature, cette langue de poète en prose, tout dans cette œuvre était pour ravir le futur auteur de *René* : il dut prendre conscience de lui-même en lisant Rousseau.

Mais il ne s'en tient pas au seul Jean-Jacques. Émile Faguet nous le représente « très ignorant à vingt ans », et mettant à profit ses loisirs pour « faire ses études ». De cette ignorance je suis moins sûr que Faguet : il faut, je crois, se défier de la prétendue paresse des poètes : leurs heures de rêverie sont souvent celles où ils lisent, et, quelquefois, où ils écrivent le plus. Mais, entre dix-huit et vingt-trois ans, si, à proprement parler, Chateaubriand ne « fait » pas ses études, il les refait, et il les achève. Voltaire et Diderot, Montesquieu et Buffon, Bayle et les Encyclopédistes, — l'*Essai* nous en est la preuve, — sont parmi ses livres de chevet. Assurément aussi il complète ses lectures d'œuvres étrangères : s'il connaissait déjà, ce qui me paraît probable, Ossian et *Werther*, Richardson et Shakespeare, il découvre Thomson et Gray, Young et Gessner. Il est sans doute à l'affût de toutes les œuvres nouvelles : il lit les *Incas* (1777), qui semblent bien lui avoir donné l'idée des *Natchez*; il lit les *Études de la nature* (1784), et déjà peut-être songe à les récrire; il lit, — on pressent avec quelle ferveur d'attendrissement et d'émulation, — *Paul et Virginie* (1787),

et en lisant l' « adorable » idylle, rêve peut-être d'*Atala* ; il lit le *Voyage du jeune Anacharsis* (1788), et, avec tous ses contemporains, s'éprend d'antiquité classique. « J'avais alors la rage du grec, nous avoue-t-il dans les *Mémoires* : je traduisais l'*Odyssée* et la *Cyropédie* jusqu'à deux heures, en entremêlant mon travail d'études historiques. » L'aveu est précieux à retenir, et nous fait entrevoir à quelle variété de travaux et de lectures se livrait Chateaubriand, durant ces fécondes années où il préparait son œuvre. Parmi toutes les influences philosophiques et littéraires qui, à cette date, pouvaient s'exercer sur sa jeune pensée, il n'en est vraiment aucune à laquelle il ne se soit librement ouvert.

III. — L'ÉVOLUTION MORALE

Sous ce flot montant de lectures, des croyances plus robustes et plus réfléchies que les siennes auraient pu résister peut-être ; encore y eût-il fallu, à défaut d'une volonté plus ferme, l'action d'un autre milieu, et aussi d'autres habitudes morales ; le christianisme de Chateaubriand, déjà entamé, ce semble, ou du moins affaibli au moment où il quittait Combours, s'évaporait très vite au contact de la « philosophie » contemporaine. Dans quelles conditions exactement s'opéra cette rupture ? Y eut-il une « crise » ? Combien de temps dura-t-elle ? et quels en furent les caractères ? Quelles influences précises, quelles objections décisives emportèrent les dernières résistances ? Dans cette âme de jeune homme, la foi s'éteignit-elle par une sorte de dégradation lente, par l'infiltration progressive et insoupçonnée d'éléments hostiles, par le sourd travail intérieur de ces atomes subtils qui composent l'atmosphère d'une époque irréligieuse, et dont la force dissolvante est telle qu'un jour vient où, sans qu'on sache presque pourquoi, on se trouve dans l'incapacité de croire ? Ou bien se fit-il en lui une substitution brusque d'un

idéal moral à un autre ? Et enfin, quelles furent les causes déterminantes et comme les éléments essentiels de son incroyance ? et doit-on la rapporter au respect humain, à l'orgueil intellectuel, ou au besoin d'émancipation morale ? On voudrait répondre à ces questions ; mais Chateaubriand a été si sobre d'explications sur ce délicat sujet, que c'est à peine si l'on ose hasarder quelques conjectures : s'il a eu sa « nuit de Jouffroy », l'écho n'en est point parvenu jusqu'à nous.

De chrétien zélé que j'avais été, nous dit-il dans les *Mémoires*, j'étais devenu un esprit fort, c'est-à-dire un esprit faible. Ce changement dans mes opinions religieuses s'était opéré par la lecture des ouvrages philosophiques. Je croyais de bonne foi qu'un esprit religieux, était paralysé d'un côté, qu'il y avait des vérités qui ne pouvaient arriver jusqu'à lui, tout supérieur qu'il pût être d'ailleurs. *Ce benoît orgueil* me faisait prendre le change... Enfin, une chose m'achevait : le désespoir sans cause que je portais au fond du cœur.

Un autre texte nous permet de préciser davantage : c'est un fragment d'une *Préface* probablement primitive du *Génie du Christianisme* (1) :

Il faut avoir vécu comme nous au milieu des gens de lettres pour savoir combien cette fausse idée, que le christianisme est dépouillé de charme et de poésie a fait d'incrédules. On s'est persuadé peu à peu, sans examen, qu'une religion qui n'avait ni beaux noms à reproduire, ni rites sublimes ou gracieux à offrir devait être une religion de moines et de Vandales. *De là la conjuration de tous les hommes qui prétendent au bel esprit, de tous les artistes, de tous les talents contre elle.* Les trois divines personnes, leurs mystères profonds, les saints et les anges sont devenus un sujet éternel de railleries aussi cruelles que dégoûtantes. Le roseau et la couronne d'épines ont meurtri de nouveau la tête du Fils de l'Homme, et les gardes des tyrans se sont écrié comme autrefois : « Salut, roi des Juifs », *Salve rex Judæorum.*

Les deux témoignages concordent, et s'éclairent l'un l'autre. A l'en croire, il semblerait donc que ce fût surtout l'orgueil qui détacha René de ses croyances religieuses, et cette fièvre de pensée personnelle, cette ivresse d'affranchissement intellectuel qui sont si fréquents aux environs de la vingtième année. Au reste, tous ces écrivains qu'il admirait et qu'il considérait comme des esprits supérieurs, incrédules eux-mêmes, admettaient comme une vérité d'évidence que la supériorité de l'intelligence et du talent était désormais inconciliable avec l'humble foi des vrais croyants; et certes, il n'y avait pas à se dissimuler que, depuis plus d'un demi-siècle, le talent et le génie littéraire, et sinon toujours la force, la profondeur et la justesse, tout au moins la vivacité et la fécondité de la pensée s'étaient bien rarement rangés du côté de la tradition. On pouvait donc se demander si l'avenir n'accentuerait pas encore l'irréremédiable contradiction; si le christianisme ne devait pas abdiquer désormais ses antiques prétentions à guider les sociétés modernes, à exercer la maîtrise des intelligences; et si enfin faire profession d'incroyance, ce n'était pas faire acte de candidat sérieux à la distinction intellectuelle et à la gloire littéraire.

Tel paraît avoir été l'état d'âme du jeune homme qui, par une piquante coïncidence, au mois d'avril 1791, partait pour l'Amérique sur le même bateau que quelques Sulpiciens désignés par M. Émery pour aller à Baltimore fonder le premier séminaire catholique des États-Unis. Justement, c'est à l'un de ses compagnons de traversée que nous devons le document le plus révélateur que nous possédions peut-être sur cette époque de sa vie et de sa pensée (1). C'est le récit, un peu tardif, mais assez précis, d'un vieux prêtre, Édouard de Mondésir, alors tout jeune séminariste, que les faits et gestes du « bouillant » Chateaubriand, comme il l'appelle, semblent avoir beaucoup frappé. Tout « franc libertin » que fût alors le futur auteur

d'*Atala*, et prompt au persiflage, il est fort loin pourtant d'être entièrement détaché des choses religieuses. Le jour du Vendredi-Saint, par exemple, il assiste à l'office sur le tillac. « Après le service, — nous conte l'excellent abbé, — il demanda à M. Nagot [le supérieur des Sulpiciens] permission d'adresser quelques paroles aux matelots, bons Bretons et bons catholiques. M. le supérieur y consentit. Alors notre nouveau missionnaire, prenant en main un grand crucifix, se mit à haranguer l'équipage, et il débita des phrases extrêmement fortes et brûlantes, au point que, s'il se fût trouvé un juif à bord, je ne doute nullement que nos matelots ne l'eussent jeté à la mer. » Une autre fois, — car, « faute de mieux, et pour se désennuyer », le jeune « vicomte » prenait volontiers une part très active aux lectures de piété qui se faisaient en commun, — « M. Nagot lui fit observer qu'un livre ascétique ne se déclamait pas sur le ton de la tragédie. Le lecteur répondit *qu'il mettait de l'âme à tout*. » Le mot n'est-il pas bien caractéristique, et, si j'ose dire, déjà bien « génie du christianisme » ? Est-ce que déjà l'on n'y voit point percer une tendance à prendre les choses, et la religion elle-même, par leur côté dramatique et vivant, oratoire et pittoresque ? Les raisonnements gris, les formules prudemment traditionnelles, les « habitudes recueillies et solitaires » ne sont point son fait ; il a besoin d'éclat, de pompe et de sonorité ; il porte partout sa fougue intérieure ; il « artialise », comme eût dit Montaigne, jusqu'à la piété ; « il met de l'âme à tout ».

Et l'on saisit là, sur le vif, quelques-unes des incohérences de pensée et des tendances assez contradictoires qui se disputent cette personnalité puissante, mais tumultueuse : on n'entasse pas en vain dans une tête de vingt ans tant de lectures, et de si diverses. René est incroyant ; et pourtant, la religion, à condition qu'elle parle à son imagination, l'attire encore. Du moins, et à en juger aussi par ses poésies d'alors, il ne

semble pas que son christianisme d'hier ait encore fait place au dogmatisme un peu simpliste et négateur des derniers Encyclopédistes. « Athée avec délices : » le mot de Chênedollé sur Chénier ne s'applique assurément point à lui. Un déisme plus sentimental que rationnel, avec, çà et là, de vagues aspirations panthéistiques, un résidu vaporeux et noble des rêves de Fénelon, des effusions de Rousseau, des attendrissements de Bernardin, voilà, ce semble, à cette date, sa disposition dominante. Et l'on a aussi noté au passage cet aveu, — où ne se seraient reconnus ni Voltaire, ni Condorcet, ni d'Holbach, — sur « le désespoir sans cause qu'il portait au fond du cœur ». L'homme qui peut parler ainsi de lui-même n'a pas, à vingt-trois ans, achevé son histoire morale.

CHAPITRE III

DU DÉPART POUR L'AMÉRIQUE AU DÉPART POUR LONDRES

I. — LE VOYAGE EN AMÉRIQUE

EN mangeant notre gamelle sous la tente, écrit Chateaubriand, — c'est à propos de son passage à l'armée des princes, — mes camarades me demandaient des histoires de mes voyages; ils me les payaient en beaux contes; *nous mentionnons* tous comme un caporal au cabaret avec un conscrit qui paye l'écot. » Nous savons aujourd'hui, grâce à M. Bédier (1), que l'auteur d'*Atala* a traité tous ses lecteurs comme il avait fait ses camarades de campement. Son voyage en Amérique, tel du moins qu'il nous l'a raconté, n'est qu'un « beau conte », une fiction poétique. « Deux choses seulement sont assurées, conclut prudemment M. Bédier : la première, que Chateaubriand a débarqué à Baltimore, le 10 juillet 1791, et qu'il est reparti d'Amérique cinq mois après, plus tôt peut-être, mais non plus tard; la seconde, qu'il n'a pu visiter aucune des régions où se dérouleront plus tard ses romans. » Renan disait qu'il y avait en lui un Breton doublé d'un Gascon : Chateaubriand aurait pu déjà tenir ce langage.

S'il paraît bien établi que René n'a pu voir la patrie

d'Atala, il est du moins assez vraisemblable qu'après une longue traversée et plusieurs relâches aux Açores, à Terre-Neuve et à l'île Saint-Pierre (1), il explora en partie la région qui s'étend de Baltimore jusqu'au Niagara (2). Peut-être aussi vit-il quelques sauvages. Mais surtout, mis en goût déjà par les suggestives descriptions du P. Charlevoix ou du P. Lafiteau (3), il recueillit sur place des impressions de nature qui, fécondées par diverses lectures, celle du voyageur Bartram, entre autres, donnèrent l'éveil à son génie de peintre et lui inspirèrent ses premiers chefs-d'œuvre. Quand, au mois de décembre 1791, à la nouvelle de l'arrestation du Roi à Varennes, obéissant à l'obscur poussée de son loyalisme breton, il se résout brusquement à rentrer en France, il n'a sans doute pas « vu les royaumes de la solitude », mais il a noirci beaucoup de papier (4), et sa palette de grand écrivain est toute prête.

II. — LE RETOUR EN FRANCE ET L'ARMÉE DES PRINCES

Un vent de tempête le poussa rapidement sur les côtes de France, et, après un demi-nauffrage, — qui ne fut point perdu pour la littérature, *les Natchez* et *les Martyrs* en sont la preuve, — il débarqua au Havre, le 2 janvier 1792. Sans grand enthousiasme, et pour faire comme ceux de son monde, il se décida à émigrer. Mais auparavant, et pour faire plaisir aux siens, il accomplit avec une rare légèreté un acte dont la gravité semble lui avoir toujours échappé : pauvre, « tourmenté de la muse », ne se sentant d'ailleurs « aucune qualité du mari », il se laissa marier plus qu'il ne se maria avec une jeune fille qu'on croyait assez riche, « blanche, délicate, mince et fort jolie », M^{lle} de la Vigne, qui, si elle eut peut-être « ses inconvénients », fut pour lui la plus gratuitement dévouée des épouses (5), et dont il pourra dire un jour, dans une phrase bien savoureuse : « Elle a rendu ma vie plus grave, plus noble, plus honorable,

en m'inspirant toujours le respect, sinon toujours la force des devoirs. » Puis, il retourne à Paris : là, il reprend contact avec « ses anciens amis les gens de lettres », et sans doute leur lit quelques-unes de ses pages descriptives (1); il voit Bernardin et l'abbé Barthélemy; il revoit Malesherbes qui, bien guéri de ses illusions d'autrefois, l'encourage fortement à émigrer; et, après un pèlerinage qu'en fidèle disciple de Rousseau, il croit devoir faire à l'Ermitage, le 15 juillet 1792, il part pour Lille, et de là pour Tournai. A Bruxelles, « le quartier général de la haute émigration », il retrouve, avec son bagage, « ses précieuses paperasses dont il ne pouvait se séparer »; et, bientôt, las du spectacle de « l'émigration fate », suivant son prétendu mot à Rivarol (2), il court tout droit « où l'on se bat ».

A Trèves, il rejoint la pauvre et vaillante armée des princes. La campagne fut rude. Déjà malade, « crachant le sang » sous le poids d'un havresac qui contenait, avec « un petit Homère » (3), « le manuscrit de son voyage en Amérique », il s'asseyait au milieu des ruines, « relisant et corrigeant une description de forêt, un passage d'*Atala*, dans les décombres d'un amphithéâtre romain ». Blessé au siège de Thionville d'un éclat d'obus, atteint de la petite vérole au siège de Verdun, on lui délivra enfin un congé. Il songeait à se rendre à Ostende, et à s'embarquer pour Jersey, où se trouvait une partie de sa famille. Il fit ainsi deux cents lieues, miné de fièvre, la cuisse enflée, s'arrêtant et tombant souvent, excitant la pitié ou l'horreur sur son passage. A Jersey, chez son oncle de Bédée, il resta quatre mois entre la vie et la mort. C'est là qu'il apprit la condamnation et l'exécution de Louis XVI. Ses sœurs et sa femme étaient revenues en Bretagne. Pour ne pas être à charge à son oncle, il s'embarqua, à peine guéri, pour l'Angleterre : il arriva à Londres le 21 mai 1793.

III. — LE MANUSCRIT PRIMITIF DES « NATCHEZ »

A travers tous ces événements et toutes ces misères, nous voudrions, pour retrouver la succession réelle de ses dispositions morales, pouvoir user d'une autre source que celle des tardifs *Mémoires d'outre-tombe*. Mais la correspondance de Chateaubriand qui, en fait, ne dut pas être alors très active, présente ici, pour plusieurs années, une lacune probablement irrémédiable (1). Et, d'autre part, nous pouvons affirmer que son *Voyage en Amérique* et ses *Natchez* sont assez loin de reproduire avec une suffisante exactitude ce manuscrit primitif et mystérieux, toujours perdu et toujours retrouvé (2), qu'il écrivait « parmi les sauvages mêmes », et qu'il corrigeait plus tard au milieu des ruines de Trèves (3); et, dès lors, nous perdons le droit d'y chercher exclusivement la trace de ses divers états d'âme. A tout prendre, c'est peut-être dans les *Mémoires* que nous saisisons le mieux l'écho, lointain sans doute, et un peu poétisé ou transposé, mais le plus fidèle encore de ses impressions de voyageur et de soldat.

Et, bien entendu, il faut y joindre les ouvrages imprimés de Chateaubriand, dont l'idée première, sinon la rédaction définitive, date de cette époque. Voici ce qui paraît le plus vraisemblable à cet égard. « Très jeune encore, » — c'est-à-dire, apparemment, pendant son séjour à Paris, et, ce semble, sous l'influence de Rousseau et de Marmontel, — « il conçoit l'idée de faire *l'épopée de l'homme de la nature* : » le sujet des *Natchez* lui paraissant particulièrement heureux, « il jette quelques fragments de cet ouvrage sur le papier »; mais, les « vraies couleurs » venant à lui manquer, il va les chercher dans « les solitudes américaines ». Et c'est alors, selon toute probabilité, qu'il commence ce vaste manuscrit, — « le manuscrit tout à fait primitif » de ses voyages », — où il aurait entassé les maté-

riaux les plus divers : des fragments d'un journal de route, des *Tableaux de la nature*, des extraits et analyses de ses lectures, des observations d'histoire naturelle, la suite de son épopée, y compris les deux épisodes d' *Atala* et de *René*. Et, soit que « ce premier manuscrit de 2383 pages in-folio », ait survécu tout entier, et, avec son auteur, ait été transporté en Angleterre, soit que « quelques feuilles détachées » seules en aient existé, soit enfin qu'il ait entièrement « péri dans la Révolution », et qu'il ait été reconstitué « à Londres sur le souvenir récent de ces ébauches », — nous pouvons hésiter et choisir entre ces trois hypothèses, — c'est de là que Chateaubriand a successivement tiré pour les publier, plusieurs pages de l' *Essai sur les Révolutions* et du *Génie du Christianisme*, *Atala* et *René*, le *Voyage en Amérique* et les *Natchez*. Même récrits et retouchés, — et ils l'ont sûrement été au moment de la publication (1), — ces divers écrits représentent donc bien, fond, et même forme, les toutes premières œuvres en prose de Chateaubriand. — En combinant toutes ces données, il n'est pas impossible d'en dégager quelques indications sur la biographie morale de René entre 1791 et 1793, de son départ pour l'Amérique à son départ pour Londres.

IV. — LES DISPOSITIONS MORALES ET RELIGIEUSES

Il était allé chercher au Nouveau-Monde des impressions et des images nouvelles : il en rapporta une ample moisson. Un commerce prolongé avec l'Océan, le spectacle d'une terre encore vierge achevèrent de libérer le grand poète naturaliste qui couvait en lui. Jamais encore dans notre France les grandes scènes de la nature n'avaient aussi profondément ébranlé une sensibilité d'homme, ne lui avaient suggéré tout au moins d'aussi émouvantes phrases pour les exprimer. Comparés aux paysages de Chateaubriand, ceux de Rousseau, ceux de Bernar-

din lui-même semblent pâles et décolorés (4). « Qui dira le sentiment qu'on éprouve en entrant dans ces forêts aussi vieilles que le monde, et qui seules donnent une idée de la création, telle qu'elle sortit des mains de Dieu (2)^p » Lisez la suite, et demandez-vous si jamais ce sentiment a été mieux rendu que par René. « On ne revient point impie des royaumes de la solitude, a-t-il écrit dans le *Génie*. *Si l'on y arrive en ne croyant rien, on en sort en croyant tout* (3). »

Le sentiment de la nature est intimement lié au sentiment religieux : voyez Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre ; voyez Ruskin. Mais, à moins que, comme ce dernier, on soit très profondément chrétien (4), c'est bien plutôt à la disposition déiste, ou même panthéiste, qu'à la disposition proprement chrétienne que la nature vivement sentie et passionnément aimée nous incline d'ordinaire. Chateaubriand en est une preuve. « Je suis tombé, écrit-il, dans cette espèce de rêverie connue de tous les voyageurs : nul souvenir distinct de moi ne me restait : je me sentais vivre *comme partie du grand tout* et végéter avec les arbres et les fleurs (5). »

Ces vagues sentiments de religiosité naturaliste, bien loin de les contredire et de les ruiner, s'accommodent fort bien de dispositions assez peu tendres à l'égard des religions positives. Une religion positive est une limitation du sentiment religieux, et le propre du panthéisme est d'affranchir de toute contrainte, de toute formule la « catégorie de l'idéal ». Nous savons par Chateaubriand lui-même que, s'étant lié sur le bateau avec un jeune Anglais converti par l'abbé Nagot, le directeur des Sulpiciens, et tout prêt à entrer dans les ordres, il essaya de le détourner de cette « insigne folie » et, au risque de « s'attirer la haine des prêtres », tenta littéralement de le *déconvertir*. Il est alors, en général, assez peu sensible aux cérémonies religieuses : « Mais je prévois dès lors, — écrit-il dans l'*Essai*, — que Tulloch, — c'est le nom de cet Anglais, — *m'échapperait*.

Nos prêtres se mirent alors à faire des processions, et voilà mon ami qui *se monte la tête*, court se placer dans les rangs, et se met à chanter avec les autres. » Ce ton, cette ardeur de propagande irrégieuse ne sont-ils pas bien significatifs (1)? Et René serait-il si vivement épris d'apostolat à rebours, s'il était aussi détaché qu'il le croit peut-être de la « religion romaine »?

De fait, un soir, sur le bateau, la cloche de la prière venant à sonner, il va « mêler ses vœux à ceux de ses compagnons » ; et, sans doute, la grandeur, la majesté du spectacle lui inspire alors, avec cette velléité religieuse, des sentiments bien profanes (2). Mais au retour, au moment du naufrage, un des matelots français, nous dit-il dans les *Mémoires*, « entonna ce cantique à Notre-Dame de Bon-Secours, premier enseignement de mon enfance : *je le répétais* à la vue des côtes de la Bretagne, presque sous les yeux de ma mère ». Le danger, la pensée de la mort, la vue de la Bretagne et le spectacle de la piété bretonne, tout cela, manifestement, lui a, si j'ose dire, remis l'âme dans son état primitif ; tout cela a fait surgir du fond de sa conscience les impressions religieuses de son enfance, et brusquement refoulé la couche, plus superficielle qu'il ne pense, de sentiments et d'idées qu'ont déposée dans son esprit ses lectures philosophiques.

« Le malheur est religieux, lisons-nous dans *les Natchez* ; la solitude appelle la prière. » Et si nous étions plus assurés que cette singulière épopée n'eût pas été considérablement remaniée en vue de la publication en 1827, nous pourrions y noter longuement, dans le choix des personnages, — René et le P. Souël notamment, — dans la composition de leurs caractères, — surtout si l'on y joint *Atala* et *René* qui en faisaient primitivement partie, — dans la curiosité des différentes mythologies et dans l'opposition des divers « merveilleux », dans maints détails et maintes réflexions, la persistance de la préoccupation religieuse ; nous pourrions y relever aussi un trait qui ne laisse pas d'être

parfois assez déplaisant, une sensualité violente et sombre qui volontiers s'accommode, s'aiguise, se renforce et se pimente du voisinage des choses de la religion. Mais encore une fois, à insister davantage, on risquerait peut-être de mêler et de confondre les diverses époques de la pensée de Chateaubriand.

Ouvrons les *Mémoires* : ils nous suffisent pour nous faire soupçonner dans le soldat poète de l'armée de Condé un observateur attentif et curieux des choses et des cérémonies religieuses. A Tournai, il s'empresse d'aller visiter la cathédrale. Au siège de Thionville, il remarque les pratiques pieuses des paysans et la touchante figure d'un curé aveugle qui « avait perdu la vue dans les bonnes œuvres comme un grenadier sur le champ de bataille ». Il retrouve le cousin Moreau, et note qu' « il portait un chapelet ». Enfin, quand, blessé, malade, ne pouvant plus marcher, il s'étend dans un fossé « pour ne se réveiller jamais », pensait-il, « je m'évanouis, ajoute-t-il, *dans un sentiment de religion* ». Nous n'avons aucune raison pour ne pas l'en croire sur parole.

Ainsi donc, il n'est certes pas chrétien, le jeune émigré de vingt-cinq ans qui, après une longue maladie, quitte Jersey pour l'Angleterre. Et même, si, dans son for intime, il a été un défenseur très peu convaincu de la cause du « trône et de l'autel », c'est sans doute parce que, sous l'influence des philosophes, il ne la sent pas vraiment sienne. Mais c'est une âme passionnée, inquiète, — et inquiète des choses religieuses, — une âme prompte aux grands sentiments vagues, éprise d'art, de noblesse et de beauté. Enfin, c'est un homme qui a souffert, vraiment souffert, et qui même, à plusieurs reprises, a vu la mort de très près. Il lui reste à éprouver encore les misères de l'exil et les douleurs des séparations éternelles.

CHAPITRE IV

LE SÉJOUR EN ANGLETERRE ET LA CRISE RELIGIEUSE

(mai 1793-septembre 1798)

I. — DU DÉPART POUR L'ANGLETERRE A LA CRISE RELIGIEUSE

SUR le bateau qui le conduisait à Southampton, Chateaubriand avait rencontré un compatriote érudit et lettré, M. Hingant, qui devint à Londres son compagnon d'exil et d'infortune. Repris par son mal, crachant le sang, condamné par les médecins à une mort prochaine, obligé de travailler pour vivre, René eut l'idée d'écrire sur les révolutions comparées. Mais il fallait un éditeur et un libraire : un journaliste, homme à ressources, Breton lui-même, Peltier, l'une des plus curieuses figures de ce monde de l'émigration, se chargea de lui trouver l'un et l'autre. Il lui procura aussi, pour lui faire gagner quelque argent, des traductions du latin et de l'anglais (1) : Chateaubriand y travaillait le jour, et la nuit à son *Essai* : il était capable d'écrire douze à quinze heures par jour. De temps en temps, des courses rêveuses à travers Londres ou aux environs, ses maigres repas avec Hingant, qui composait des romans, étaient son unique distraction. L'hiver cependant était venu, et avec lui, car les traductions n'arrivaient

plus, les privations, le froid et la faim. Il faut relire ici dans les *Mémoires* le navrant récit de cette misère. Cinq jours durant, les deux amis vécurent d'un peu d'eau chaude et de miettes de sucre. « Par une rude soirée d'hiver, je restai deux heures planté devant un magasin de fruits secs et de viandes fumées, avalant des yeux tout ce que je voyais. » Hingant tenta de se suicider. Enfin, des secours leur vinrent, mais à peine suffisants pour les empêcher de mourir de faim. Heureusement, Peltier reparut : on demandait, paraît-il, un émigré pour déchiffrer des manuscrits français du ^{xiii}e siècle : Chateaubriand partit pour Beccles et pour Bungay, sous le nom de M. de Combourg. Y déchiffrat-il réellement les vieux manuscrits dont il nous parle ? Ce qui est plus sûr encore, bien qu'il ne nous en ait rien dit dans les *Mémoires*, c'est qu'il y donna des leçons de français. C'est là qu'il apprit par les journaux la mort de Malesherbes, celle de sa belle-sœur et de son frère ; sa mère, sa femme et ses deux sœurs avaient été jetées en prison à Rennes ou à Paris et étaient menacées de mort à cause de sa propre émigration. Et c'est à Bungay enfin que, nouveau Saint-Preux, et moins oublieux de *la Nouvelle Héloïse* que de M^{me} de Chateaubriand, il ébaücha, aux côtés de la charmante Charlotte Ives, ce début de roman qu'il devait si joliment nous conter plus tard, et qui a laissé ses traces dans *Atala*, dans *les Natchez* et jusque dans *les Martyrs* (1).

En 1795 ou 1796, il revient à Londres, et, toujours poursuivi par l'image de Charlotte, plus passionné de gloire littéraire que jamais, il reprend avec ardeur ses travaux ; et, malgré un retour offensif de la maladie, il publie, dans les premiers mois de 1797, son *Essai sur les Révolutions*. Le livre fit peu de bruit en France ; il en fit davantage en Angleterre (2), surtout, ce semble, dans le monde de « la haute émigration. » Le jeune auteur y fut reçu, et y ébaücha des connaissances nouvelles : Christian de Lamoignon, qui devint son intime ami,

Montlosier, le chevalier de Panat, l'abbé Delille : cette société élégante, raffinée, de mœurs parfois assez libres, paraît avoir deviné son mérite et encouragé ses débuts ; peut-être même ne fut-elle pas sans quelque action sur l'orientation prochaine de sa pensée. Enfin, il revit Fontanes, qu'il n'avait guère fait qu'entrevoir à Paris, en 1789, et qui, proscrit au 18 fructidor, venait d'arriver à Londres. Les deux poètes se lièrent étroitement ; l'un travaillait à sa *Grèce sauvée*, l'autre à ses *Natchez* : par l'imagination et par le cœur, sinon par l'esprit, ils étaient faits pour se comprendre ; et quand, en juillet 1798, Fontanes fut rappelé en France, ils avaient contracté l'un pour l'autre une amitié qui ne devait cesser qu'avec la vie (1).

En ce moment même, la mère de Chateaubriand se mourait à Saint-Servan. Une nouvelle période va maintenant s'ouvrir dans l'histoire de sa vie et de sa pensée.

II. — L' « ESSAI SUR LES RÉVOLUTIONS »

Pour nous faire connaître son état d'esprit d'alors, nous avons cette fois un document tout contemporain, et infiniment précieux : c'est l'*Essai sur les Révolutions*. Il faut le presser en tous sens, et tâcher d'en exprimer toute la substance psychologique.

Je sais peu de livres aussi incohérents que l'*Essai sur les Révolutions anciennes et modernes*, et j'en sais peu, même au XVIII^e siècle, d'aussi mal composés. Il y a de tout dans cet ouvrage heureusement inachevé : de la philosophie et de la rhétorique, de la politique et de la géologie, de l'érudition et de la poésie, des fragments de voyages et des morceaux d'histoire, des confidences et de l'exégèse, de la raison et du sentiment, du ridicule et du sublime, le tout entassé pêle-mêle, sans le moindre souci de l'art et de la logique, du bon goût et du bon sens. Personne au reste n'a été plus dur que Chateau-

briand lui-même pour son premier ouvrage. « Littérairement parlant, — déclarait-il plus tard, — ce livre est détestable, et parfaitement ridicule. » C'était trop dire : le livre est surtout prodigieusement mêlé. A côté de splendides descriptions, de pages écrites de génie, et qui, déjà, sont d'un grand maître, des rapprochements forcés et d'une puérilité choquante, Rousseau comparé à Héraclite, Annibal à Marlborough, Marat à Critias, et les Jacobins aux Spartiates. Avec cela, selon le mot d'Émile Faguet, « une érudition informe, mais extraordinaire », — une érudition dont, peut-être, il ne faudrait pas vérifier de trop près les titres, car j'ai peur qu'elle ne soit souvent de seconde main, et que les sources n'en soient pas aussi nombreuses qu'on le pourrait croire (1), — mais qui, pour s'étaler, comme elle le fait, avec le naïf pédantisme de la jeunesse, n'en révèle pas moins une active curiosité d'esprit et une grande capacité de lecture.

A travers tout ce fatras, une idée pourtant se fait jour, et qui paraîtra intéressante, originale même, si l'on songe qu'elle est, au nom de l'histoire (2), la négation de cette religion antichrétienne du progrès continu, rectiligne, à laquelle Condorcet, dans un livre qui, selon le mot de Taine, est comme le testament philosophique du siècle tout entier, venait précisément de dresser un dernier autel. Aux yeux de l'auteur de l'*Essai*, l'homme a beau faire des révolutions, vouloir inventer du nouveau, il n'y parvient pas, il ne fait que se répéter lui-même. L'humanité tourne dans un cercle, et son histoire est un perpétuel recommencement. Et un amer : A quoi bon ? où l'on sentait passer toute l'énergique vibration d'un profond sentiment personnel formait comme le *leitmotif* et la conclusion dernière de l'ouvrage.

Et pourtant, l'auteur de l'*Essai* reste bien un disciple des Encyclopédistes. « Plein de son Raynal », — c'est lui qui l'avoue, — et de Voltaire, de Diderot, de Bayle et de Volney,

Chateaubriand se fait l'écho docile de leurs préjugés « philosophiques ». La religion, toutes les religions, ont pour unique fondement « la crainte de la mort », et se confondent avec la « superstition ». « Les religions naissent de nos craintes et de nos faiblesses s'agrandissent dans le fanatisme et meurent dans l'indifférence. » Les prêtres sont « des hommes adroits », qui exploitent par intérêt « ce penchant de la nature humaine à la superstition », « afin de dompter les peuples, par l'ignorance, au joug de la tyrannie civile et religieuse ». Pas de différence entre les divers cultes à cet égard. « Les prêtres de la Perse et de l'Égypte ressemblèrent parfaitement aux nôtres. Leur esprit se composait également de fanatisme et d'intolérance (1). » Voltaire, on le voit, n'aurait pas mieux dit.

Il eût aussi largement approuvé la façon quelque peu sommaire dont l'auteur de l'*Essai* esquissait l'histoire des origines chrétiennes. D'abord, « rien ne paraît moins prouvé que l'existence du Christ ». Mais n'allons même pas jusque-là. « Admettons la réalité de sa vie et l'authenticité des Évangiles. De la simple lecture de ceux-ci résulte le renversement de la divinité de Jésus. » Il n'est qu' « un homme extraordinaire » qui « ressuscitait, il est vrai, des morts, *parmi la canaille* ». « Quant à sa résurrection, un peu de vin et d'argent aux gardes en explique tout le mystère. » — Pareille simplicité d'explication pour l'histoire du développement chrétien : « Le mystère de la Trinité est emprunté de l'école de Platon. » « Pourquoi ces abominables spectacles » que nous offre l'histoire de la Réforme ? « Parce qu'un moine s'avisa de trouver mauvais que le Pape n'eût pas donné à son ordre plutôt qu'à un autre la commission de vendre des indulgences en Allemagne. » « Enfin le Régent parut, et de cette époque il faut dater presque la chute totale du christianisme. » Et Chateaubriand de conclure dans une note de son *Exemplaire confidentiel* :

« Cette objection est insoluble et renverse de fond en comble le système chrétien. *Au reste, personne n'y croit plus* (1). »

Assurément, il n'y croit plus lui-même, à ces « hochets sacrés », comme il les appelle; mais il serait d'ailleurs assez embarrassé d'exposer sa propre croyance. Dans une même page, il loue Pythagore et ses « sublimes notions de la divinité », et il parle des « absurdités du spinozisme »; ailleurs, à la suite des stoïciens, il justifie le suicide (2). Ses notes de l'*Exemplaire confidentiel* nous le montrent singulièrement sceptique à l'égard de l'immortalité de l'âme, et inclinant même à l'athéisme (3). Mais dans tout cela, rien de ferme et de définitivement arrêté. On sent un esprit disputé entre des influences et des doctrines contradictoires, une pensée qui n'a pu faire encore l'unité en elle-même, une âme désemparée, flottante, et qui, parmi ses négations et ses doutes, cherche visiblement où se prendre.

C'est qu'en effet ce disciple des Encyclopédistes oublie bien souvent les leçons qu'ils lui ont inculquées. S'il est plein de Raynal, il est plein aussi et surtout de Rousseau, — pour la personne et l'œuvre duquel il n'a pas assez d'hyperboles (4), — et de Bernardin de Saint-Pierre, dont il a admiré très sérieusement « le génie mathématique ». A leur école à tous deux, il a d'abord appris l'importance souveraine des questions religieuses. Toute la dernière partie de l'*Essai sur les Révolutions*, — presque le quart de l'ouvrage, trente et un chapitres sur cent vingt-six, — est consacrée à ces questions : visiblement, elles le hantent, et le passionnent de plus en plus. Quand il en vient aux objections des philosophes contre le christianisme, il se défend bien de les prendre à son propre compte : « Je rapporte, dit-il, les raisonnements des autres sans les admettre. » Et à la fin, il renvoie aux « raisons victorieuses » des apologistes chrétiens : il est vrai que l'*Exemplaire confidentiel* ajoute ici en note : « Oui, qui ont débité des platitudes, mais

j'étais bien obligé de mettre cela à cause des sots. » — Admettons, comme nous l'avons fait tout à l'heure, qu'il faille là-dessus prendre Chateaubriand au mot, et que, dans son for intérieur, il ait, à de certains moments, pleinement souscrit aux conceptions et aux négations des Encyclopédistes. Ce n'est pas du moins qu'il ait pour eux une grande sympathie, et, toutes les fois qu'il parle de « la secte athée », en son propre nom, c'est en termes singulièrement méprisants. Il a une page des plus dures sur « l'immoralité », la « turpitude », les « sales romans » des philosophes. Il reproche à l'un, Helvétius, ses « livres d'enfant », à l'autre, Diderot, les « mauvaises raisons » dont il défend son « pur athéisme », à tous leur « rage » de destruction. « Voltaire, écrit-il, n'entend rien en métaphysique ; il rit, fait de beaux vers et distille l'immoralité. » Et, dans un noble mouvement, il adjure « cette cruelle philosophie » qui « plonge le peuple dans l'impiété et ne propose aucun autre palladium à la morale » « de ne point ravir à l'infortuné sa dernière espérance » (1).

Il va plus loin encore. L'un des tout derniers chapitres du livre est intitulé : *Quelle sera la religion qui remplacera le christianisme ?* Et après avoir écarté, entre autres hypothèses improbables, celle du triomphe de la religion naturelle, il s'écrie : « Cependant, *il faut une religion, ou la société périt.* En vérité, plus on envisage la question, plus on s'effraye. » Chateaubriand a bien raison de nous avertir par une note ultérieure, qu'« il y a dans cette idée un principe d'ordre » (2). En réalité, c'est la pensée maîtresse de son *Génie du Christianisme* qui vient de lui apparaître ; il a dépassé déjà et rectifié l'égoïste et aristocratique parole de Voltaire : « Il faut une religion pour le peuple. » Nous voilà bien loin maintenant de la simple doctrine encyclopédique.

Et déjà cette pensée se précise dans son esprit et sous sa plume ; déjà, pour animer cette formule abstraite, des souve-

nirs, des regrets, de vagues aspirations vers une réalité vivante et prochaine naissent ou renaissent dans son âme. Il se demande quelque part d'où vient « cette vague inquiétude particulière à notre cœur ». « Je n'en sais rien, répond-il ; peut-être d'une aspiration secrète vers la Divinité. » Il compose un hymne d'une admirable beauté de forme, — et qu'il reprendra dans le *Génie*, — à ce Dieu inconnu dont « il adore les décrets en silence ». Il fait plus.

Si la morale la plus pure, — écrit-il, — et le cœur le plus tendre, si une vie passée à combattre l'erreur et à soulager les maux des hommes sont les attributs de la Divinité, qui pourra nier celle de Jésus-Christ ?

C'est le mot fameux de Jean-Jacques, sans doute, mais plus affirmatif, ce semble, sous cette forme interrogative, que dans le texte de l'*Émile*. Et toute la page qui suit (« Le Christ, *dans sa glorieuse ascension*, ayant disparu aux yeux des hommes... ») implique une adhésion, momentanée peut-être, mais plus complète cependant, que les déclarations les plus religieuses du Vicaire savoyard (1). Et l'on conçoit sans peine que, relisant trente ans plus tard de tels passages, — dont il serait facile de multiplier le nombre (2), — Chateaubriand ait pu écrire : « Ces cris religieux, échappés tout à coup et comme involontairement du fond de l'âme, prouvent mieux mes sentiments intérieurs que tous les raisonnements de la terre. »

Ce n'est pas tout encore. Le même homme qui vient de dire que « l'esprit dominant du sacerdoce est l'égoïsme, le fanatisme, la haine », insère, à la page suivante, un éloge des curés français si vibrant et si ému qu'il pourra le transporter tout entier dans le *Génie du Christianisme* (3). « On peut conjecturer, ajoute-t-il, de cet état du clergé en France, que le christianisme y subsistera encore longtemps... Le protestantisme serait mal calculé pour mes compatriotes. » A propos de l'Angleterre,

il déplore que « *la religion n'y ait pas assez d'extérieur* », et, chose bien curieuse, il prête aux « philosophes modernes » ses propres préférences à l'égard de la « secte romaine ». Nous sommes, décidément, fort loin ci des rêves d'« instauration » protestante auxquels, à la même époque, se livrait M^{me} de Staël pour le compte de la République française (1). Enfin, dans une remarquable page, il s'avise des « beautés poétiques de la religion chrétienne » :

Une religion *a bien des charmes*, écrit-il, lorsque, prosterné au pied des autels, dans le silence redoutable des catacombes, on dérobe aux regards des humains un Dieu persécuté; tandis qu'un prêtre saint, échappé à mille dangers, et nourri dans quelque souterrain par des mains pieuses, célèbre peut-être à la lueur des flambeaux, devant un petit nombre de fidèles, des mystères que le péril et la mort environnent.

Ailleurs encore :

Si le christianisme avait trouvé dans les malheurs des hommes une cause de ses premiers succès, cette cause agit dans sa plus grande force au moment de l'invasion des barbares... Les prêtres seuls pouvaient protéger les peuples. Ce qui restait encore d'habitants attachés à l'ancien culte, se rangea sous la bannière du christianisme. Si jamais la religion a paru grande, c'est lorsque, sans autre force que la vertu, elle opposa son front auguste à la fureur des barbares, et, les subjuguant d'un regard, les contraignit de dépouiller à ses pieds leur férocité native (2).

En vérité, ne croirait-on pas lire une page du *Génie du Christianisme*? De fait, le livre presque tout entier, idée générale, thèmes essentiels, tendances caractéristiques, est enveloppé et comme perdu dans l'*Essai sur les Révolutions* sous l'amas des lectures et des déclamations philosophiques (3); et il suffira d'une crise morale pour l'en dégager.

« *L'Essai*, a dit avec raison Chateaubriand, n'était pas un livre impie, mais un livre de doute et de douleur. » Livre profondément sincère d'ailleurs, et dont les contradictions mêmes nous font saisir sur le vif la diversité des influences qui se disputent cette âme ardente et mobile. Tantôt, docilement, et comme du bout des lèvres, avec une sécheresse qui ne laisse pas d'être significative, il répète sans originalité les leçons d'irréligion qu'il a puisées dans le commerce et dans les livres des philosophes; tantôt, avec une chaleur toute personnelle d'accent, il exprime son inquiétude, et sa curiosité croissante des choses religieuses. Évidemment, son siège n'est pas fait, et il n'a pas dit encore son dernier mot. Car que son livre, en posant tout à la fin le problème religieux, s'abstienne de conclure, cela prouve au moins que pour lui la question reste ouverte. Et, sans doute, nous sommes éclairés par ce qui va suivre, et nous avons aujourd'hui beau jeu à prévoir l'avenir. Mais il semble pourtant qu'à lire de près cet « étonnant » *Essai sur les Révolutions*, comme l'appelait, paraît-il, Armand Carrel, un lecteur contemporain et clairvoyant aurait pu pressentir que l'auteur était à la veille d'une crise religieuse.

III. — ÉVOLUTIONS MORALES CONTEMPORAINES

Le propre des grands événements tels que la Révolution française est de déterminer dans une foule d'âmes des états moraux qui tantôt les rapprochent, tantôt les opposent violemment les unes aux autres. On se croyait différent, et on se retrouve semblable. On se croyait frère, et on se retrouve ennemi. Il est facile de vérifier la première observation à propos d'un certain nombre de contemporains de Chateaubriand, dont l'évolution peut servir à éclairer la sienne.

Presque en même temps que *l'Essai sur les Révolutions* paraissaient, sous l'anonyme, deux ouvrages dont les auteurs

allaient jouer, eux aussi, un rôle dans l'histoire des idées de leur temps. Ce sont la *Théorie du Pouvoir*, de Bonald, et les *Considérations sur la France*, de Joseph de Maistre (1).

S'il est un homme qui n'ait guère évolué dans sa vie, et qui soit déjà tout entier dans son premier livre, c'est bien cet adversaire né de l'évolution, cet admirateur de « M. Bossuet » qui s'appelle M. de Bonald. Les idées, ou plutôt l'idée qu'il professe dans cet ouvrage, il semble l'avoir eue de toute éternité : et cette idée, c'est que le salut non seulement de la France, mais des sociétés modernes est dans le retour aux principes monarchiques et surtout catholiques (2). Du moins, cette idée, la Révolution, en le créant écrivain, lui en a fait prendre plus fortement conscience. A la lumière des événements contemporains, il a compris plus nettement que le Chateaubriand de l'*Essai*, l'excellence et la nécessité sociale de la religion. « Première loi fondamentale des sociétés civiles, écrit-il, *Religion publique* » (3), — c'est lui qui souligne ainsi ; — et toute la seconde partie de son livre est une véritable et fort curieuse apologétique sociale du christianisme. « D'autres, dit-il, ont défendu la religion de l'homme ; je défends la religion de la société (4). » Et il tient parole. S'il est vrai, comme le prétend le fils de Bonald, que Bonaparte ait reçu la *Théorie du Pouvoir*, et qu'il l'ait lue avec attention, la leçon ne dut pas être perdue pour le futur négociateur du Concordat (5).

Il lut aussi, puisqu'il les acheta, paraît-il, à Milan, les *Considérations sur la France*, dont la cinquième édition était alors en vente. Sous une forme plus ramassée et plus brillante, avec des vues d'avenir parfois singulièrement profondes, Joseph de Maistre y exprimait des idées analogues à celles de Bonald. « Toutes les institutions imaginables, écrivait-il, reposent sur une idée religieuse, ou ne font que passer. » Et, fort de cette conviction, il déclarait que « tout vrai philosophe doit opter entre ces deux hypothèses, ou qu'il va se former une nouvelle

religion, ou que le christianisme sera rajeuni de quelque manière extraordinaire (1). » C'était répondre, en la posant avec plus de netteté, à la question même que Chateaubriand, on l'a vu, soulevait à la fin de son livre; et, chez les deux écrivains, c'est le spectacle des événements de France qui a provoqué cette rencontre d'idées et de préoccupations. Car si Joseph de Maistre, lui, n'a jamais cessé d'être chrétien, il semble pourtant qu'il ait été, dans la première période de sa vie, bien plus entamé par l'esprit du siècle que ne l'a jamais été Bonald. Ses premiers discours nous le montrent sous l'influence de Rousseau; il était en relations avec les illuminés de Lyon, avec Saint-Martin et son école; il était affilié à la franc-maçonnerie; à Turin même, il passait pour un « jacobin » (2). C'est la Révolution qui, en faisant de lui un émigré et un publiciste, a fixé ce mysticisme inquiet, ce vague besoin d'échapper aux formules traditionnelles, et l'a définitivement rangé aux côtés de Bonald.

Maistre et Bonald sont des croyants : Rivarol, lui, n'en est pas un; mais c'est un homme d'esprit et de goût, et, comme tel, de très bonne heure, il a compris, et, s'il faut l'en croire, il a même un jour essayé de faire entendre à Voltaire que « l'impiété est la plus grande des indiscretions ». La Révolution devait lui faire déclarer qu'elle est la plus dangereuse des erreurs sociales. En 1797, dans ce *Discours préliminaire* qui, à bien des égards, est comme l'esquisse d'un *Génie du Christianisme* écrit par un incrédule impartial et respectueux : « Il me faut, écrivait-il, comme à l'univers, un Dieu qui me sauve du chaos et de l'anarchie de mes idées... Le vice radical de la philosophie, c'est de ne pas pouvoir parler au cœur. Or l'esprit est le côté partiel de l'homme; le cœur est tout... Tout État, si j'ose le dire, est un vaisseau mystérieux qui a ses ancres dans le ciel (3)... » Joseph de Maistre lui-même n'aurait pas mieux dit.

« Si nous ne devons mourir que quand La Harpe sera chrétien, aurait dit un jour Chamfort, nous sommes immortels. » Ce jour devait arriver pourtant. Ce disciple chéri de Voltaire (1) qui avait applaudi comme tant d'autres aux débuts de la Révolution, devenu suspect de modérantisme à son tour et l'une des victimes de la Terreur, jeté en prison (2), menacé de mort, se mit à lire les *Psaumes*, où, jusqu'alors, il n'avait cherché que des « beautés poétiques », à les traduire et à les commenter au point de vue littéraire (3), puis, bientôt frappé des « beautés d'un ordre supérieur (4) » que cette lecture lui révélait, il y joignit celle de l'Évangile et de quelques autres livres, et rapidement, mais graduellement, il se sentit « rendu à la foi ». Un mot de l'*Imitation* fit le reste (5). Lui aussi, il pleura et il crut. Remis en liberté, il se fit, et non sans courage, d'abord dans ses leçons du Lycée, puis dans une série de brochures, le défenseur ardent des idées qu'il avait jusqu'alors combattues. « Même politiquement parlant, écrivait-il dans l'un de ces opuscules, il est d'une impossibilité absolue qu'un ordre social quelconque subsiste sans une religion, sans un culte public (6). » On croirait lire une formule de Bonald. Et combien d'autres idées de La Harpe ne lui sont-elles pas communes avec Joseph de Maistre, avec Bonald, avec Chateaubriand (7) ! Chose plus caractéristique encore, il entreprend une *Apologie de la Religion* qu'il n'a pu achever, mais dont il nous a laissé d'intéressants fragments. Il pouvait mourir d'ailleurs, il avait lu et salué le *Génie du Christianisme*.

Il n'est pas le seul qui, quelques années plus tard, en ouvrant ce livre célèbre, y ait comme retrouvé l'écho de sa propre expérience et l'image de son histoire morale. Joubert lui-même, le délicat, l'exquis et religieux Joubert, après une enfance pieuse et plusieurs années passées parmi les Pères de la Doctrine chrétienne, était venu à Paris; il y avait fréquenté La Harpe, Mar-

montel, d'Alembert, Diderot surtout, dont la fougue, les allures de prophète le séduisirent profondément. Il « connut toutes les passions », et toutes les audaces de la pensée. Sa mère qu'il aimait fort, et dont il a parlé en termes touchants, avait bien souffert de ces écarts. « Elle a eu bien des chagrins, disait-il plus tard, et moi-même, je lui en ai donné de grands par ma vie éloignée et philosophique. Que ne puis-je les réparer tous ! » Il n'avait pas, à ce qu'il semble, attendu la Révolution pour commencer l'évolution qui devait, selon son mot, « le ramener aux préjugés ». Dans deux mystérieux opuscules, qu'on nous a révélés récemment, et dont il paraît bien l'auteur, on peut le voir « par un long détour » reprendre « le chemin de la vérité ». Mais la Révolution dut précipiter le retour. « La Révolution, a-t-il écrit, a chassé mon esprit du monde réel en me le rendant trop horrible. » Et parmi bien d'autres *pensées* qui sont tout autant d'hommages pieux rendus au « génie du christianisme », je note celle-ci qui les résume presque toutes : « La religion est la poésie du cœur ; elle a des enchantements utiles à nos mœurs ; elle nous donne et le bonheur et la vertu (1). »

Fontanes (2) est inséparable de Joubert, « le seul homme, disait-il, que j'estime, chérisse et honore sans restriction ». Ils s'étaient connus à Paris. D'origine protestante, mais élevé par une mère catholique, par un prêtre janséniste et par les oratoriens de Niort, la vie facile du monde et des lettres avait entraîné le jeune Fontanes dans son tourbillon. Il s'était épris de Voltaire. Mais de son éducation première il avait gardé un certain tour d'imagination et de sensibilité volontiers religieux, sinon chrétien : *la Chartreuse, le Jour des morts* (3) nous en sont la preuve. La Révolution lui inspira une profonde horreur pour l'anarchie sociale. En 1790, il écrivait à Joubert : « Ce n'est qu'avec Dieu qu'on se console de tout. J'éprouve de jour en jour combien cette idée est nécessaire

pour marcher dans la vie. J'aimerais mieux me refaire chrétien comme Pascal... que de vivre à la merci de mes opinions ou sans principes, comme l'Assemblée nationale; il faut de la religion aux hommes, ou tout est perdu. » Un peu plus tard, dans le *Mémorial* et dans son enseignement à l'École centrale, il prêchait le retour aux idées conservatrices en politique, en religion, en littérature : il démontrait que les grands écrivains du siècle de Louis XIV méritaient mieux le titre de « penseurs » que les « rhéteurs » et les « sophistes » de l'âge qui a suivi; bref, il préludait déjà à ce rôle d'apologiste discret, et d'inspirateur ou de conseiller qu'il devait jouer bientôt auprès de Chateaubriand. Nul doute que les entretiens de Fontanes à Londres n'aient été singulièrement utiles au futur auteur du *Génie du Christianisme*.

Le « génie du christianisme » : la formule était si heureuse, elle répondait si bien à un désir de l'opinion publique, qu'un autre que Chateaubriand allait la découvrir de son côté, et à l'insu même de celui qui devait en faire la fortune. Cet autre écrivain, c'est Ballanche (1). Dans un livre dont la première ébauche date de 1797, et qu'il a intitulé : *Du sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts*, il disait, à propos du *Télémaque* : « Ce beau livre est fondé tout entier sur une base mythologique : mais combien de choses, et ce sont les plus belles, qui n'ont pu être inspirées que par le *Génie du Christianisme* ! » La voilà, la forte et magique parole qui bientôt sera lancée comme un défi ou comme une devise au jeune siècle qui se lève. « Cette même religion, écrit-il encore, à qui nous devons tant et de si grands bienfaits, est encore le principe fécondateur de tous nos succès dans la littérature et les arts (2). » Et tout le livre n'est que l'illustration de cette idée, dont l'auteur a très nettement senti toute la « nouveauté ». Né à Lyon, élevé dans une famille croyante,

il ne semble pas que jamais Ballanche se soit détaché des croyances héréditaires. Mais il a, jeune encore, connu la maladie et de terribles souffrances physiques ; il a vu dans sa ville natale, où la Révolution fut épouvantable, le sang couler à larges flots : il s'est replié sur lui-même ; il a, plus qu'on ne le fait d'ordinaire, à son âge, approfondi son christianisme, et il y a trouvé non seulement le principe d'une « palingénésie sociale », mais encore une « Poétique universelle ».

Rassemblons maintenant tous ces traits épars. A cette date, entre 1797 et 1800, l'âme française achève sa douloureuse et sanglante expérience. Pendant près d'un siècle, elle a joué avec les idées pures ; elle s'est enivrée d'abstractions ; elle a tourné en dérision, elle a tenté de ruiner et d'abolir ce qu'elle appelait un « préjugé », et ce qui, à son insu, la faisait vivre. Puis, l'heure de la tourmente venue, elle a vu se réaliser dans les faits son lointain idéal : brusquement, sans transition, elle a vu comme face à face cet « homme de la nature » dont on lui avait dit tant de merveilles. Subitement, les visions les plus sanglantes, les spectacles les plus horribles se sont trouvés associés pour elle aux idées et aux paroles dont elle s'était le plus naïvement enchantée. « Fraternité ou la mort. » Le lien social dissous, « la société, selon l'expression de Taine, devenant un coupe-gorge ou un mauvais lieu », l'incertitude du lendemain, des menaces perpétuelles de dénonciation ou de mort, voilà par quelles réalités brutales se traduisait pour elle l'abandon de l'ancien idéal. En même temps, le souvenir, poétisé par le malheur, des antiques services sociaux rendus par l'idée chrétienne, la vue presque quotidienne des nobles dévouements secrets qu'elle inspirait encore, tout préparait dans les âmes la lente revision d'un procès sans doute prématurément jugé. De toutes parts, sous la pression des malheurs publics, chacun redescend au fond de sa conscience, et beau-

coup y retrouvent le christianisme qu'ils en avaient cru disparu : de toutes parts des conversions se produisent. On se dit non seulement qu'il faut une religion pour le peuple ; mais beaucoup reprennent à leur compte le mot du moraliste : « Faut-il opter ? Je ne balance pas, je veux être peuple (1). » A travers les esprits les plus divers lentement se fait jour l'idée du fondement religieux, du fondement chrétien de l'institution sociale (2). Autour de cette idée centrale, et qu'on approfondit en tous sens, plus qu'on n'avait fait encore, des idées connexes, et jadis inaperçues, viennent se grouper peu à peu. Si la société a besoin du christianisme, si, de toutes les religions connues, le christianisme est socialement la meilleure et la plus parfaite, pourquoi son excellence se bornerait-elle à l'ordre strictement social et moral ? Et puisqu'il n'y a pas de société vraiment humaine sans art et sans littérature, pourquoi le christianisme, même dans ce domaine que, sur la foi du vieux Boileau, on paraissait lui interdire jusqu'alors, ne ferait-il pas sentir son heureuse, sa divine influence ?... Pourquoi ne serait-il pas capable de fournir ce principe de renaissance artistique et littéraire que, dans l'universelle décadence du goût et de l'art, on cherche partout sans parvenir à le trouver ?... Le *Génie du Christianisme* est dès lors pensé, rêvé, deviné, appelé par tout ce qu'il y a de jeune et de vivant dans l'âme française contemporaine ; il ne manque plus qu'un grand écrivain — et un converti — pour l'écrire.

IV. — LA CRISE RELIGIEUSE

A Londres, malgré le demi-succès de son *Essai sur les Révolutions*, Chateaubriand avait renoncé à en publier la suite, et il travaillait obscurément, tristement à ses *Natchez*. Fontanes avait deviné son génie : certains fragments du poème en prose lui avaient paru « admirables ». « Travaillez, lui écrivait-il,

mon cher ami, *devenez illustre. Vous le pouvez : l'avenir est à vous.* » Et Chateaubriand lui répondait, en lui avouant son découragement et sa tristesse : « *Il y a déjà six ans que je vis pour ainsi dire de mon intérieur, et il faut à la fin qu'il s'épuise. Et puis, cet Argos dont on se ressouvient toujours, et qui, après avoir été quelque temps une grande douceur, devient une grande amertume (1) !* » Notons le mot : « *Il y a six ans.* » Depuis six ans, en effet, c'est-à-dire depuis qu'il avait quitté le sol français, René avait vécu d'une vie surtout intérieure (2). Il avait connu la vraie souffrance, physique et morale. De telles dispositions sont singulièrement favorables aux examens de conscience complets, à l'entière franchise avec soi-même et avec les autres (3). « *J'ai profité de ces leçons, disait-il plus tard ; la vie sans les maux qui la rendent grave est un hochet d'enfant.* »

A cette expérience toute personnelle de la vie venaient se joindre les leçons fortuites du dehors. A Londres, à Beccles, à Bungay, il avait pu faire connaissance avec le protestantisme anglais, et la froideur de son culte, les habitudes bourgeoises et mondaines de ses ministres avaient dû plus d'une fois choquer ou révolter ce tempérament d'artiste (4). D'autre part, les choses du catholicisme lui étaient redevenues plus familières et plus sympathiques. Il avait entrevu ces admirables « prêtres martyrs que les Anglais saluaient en passant », et dont l'action va se faire si efficacement sentir sur les débuts du mouvement d'Oxford ; il les observe disant leur bréviaire ; il travaille à orner des chapelles dans de vieilles mesures pour de douloureux anniversaires, et il s'avoue « tout ému d'une oraison funèbre prononcée par un curé émigré » (5) ; il aime à s'égarer enfin et à rêver sous les voûtes de Westminster : stations d'artiste, certes, et d'artiste épris de l'art gothique, mais aussi d'homme en quête d'émotions religieuses (6).

C'est qu'aussi bien il est alors dans un très curieux état

d'exaltation sentimentale dont témoignent assez son aventure avec Charlotte Ives, mainte page de *l'Essai*, et toutes ses lettres de cette époque (1). L'exil, la misère, la solitude matérielle et morale, les angoisses publiques et privées, la pensée d'une fin prochaine ont tendu tous les ressorts de son être intime. Une sensibilité toute prête à déborder, qui se contient à peine et qui, au moindre choc, va s'épandre, voilà ce qu'on sent vibrer dans tout ce qu'il écrit alors. Il y a des larmes prêtes à couler dans ce style. C'est exactement l'état si finement décrit par le poète :

On a dans l'âme une tendresse
Où tremblent toutes les douleurs...

Les rêves poétiques dont il se repaît ne lui suffisent point. Nous l'avons vu, dans *l'Essai sur les Révolutions*, tourmenté et comme obsédé, et de plus en plus, par le problème religieux, et sur ce point non plus, il n'est pas parvenu à se satisfaire : il passe d'un extrême à l'autre avec une sorte d'impatience fébrile où se manifeste surtout une douloureuse incertitude. Les critiques dont son livre a été l'objet ont dû lui faire retourner la question sous toutes ses faces (2) ; et s'il avait été tenté de trop pencher du côté des Encyclopédistes, le souvenir de ses conversations avec Fontanes aurait suffi à le détacher de cette « philosophaillerie » que le rédacteur du *Mémorial* détestait si fort. Celui-ci ne lui avait-il pas donné le conseil de répondre à sa manière au triste poème de *la Guerre des Dieux*, par lequel le « citoyen » Parny « venait de se déshonorer bien gratuitement » ? (3). Mais Fontanes était parti. Chateaubriand était plus « isolé », plus « triste », plus malheureux » que jamais. Plus que jamais aussi il éprouvait ce vague et impérieux besoin de tendresse que l'amitié de Fontanes avait rempli quelque temps. « Si vous avez quelque humanité, lui disait-il, à la date du 15 août 1798, écrivez-moi souvent, très souvent. » Quelques jours après, il apprenait la mort de sa mère.

Le coup fut rude, et l'émotion profonde. Chateaubriand avait pour sa mère une réelle tendresse : n'était-elle pas, avec Lucile, l'être qui l'avait le plus et le mieux aimé (1)? Pauvre mère! elle était morte loin de lui, « sur un grabat » : à soixante-douze ans, elle avait connu la prison, les mauvais traitements; elle avait vu périr sur l'échafaud une partie de ses enfants; elle avait pleuré enfin sur les égarements de son dernier né, de ce fils pour lequel elle avait rêvé le sacerdoce, et aujourd'hui devenu l'ennemi de cette foi chrétienne qui seule l'avait soutenue dans ses épreuves... Et peu à peu, voilà que du fond de son trouble et parmi ses larmes, surgissent, avec le remords « d'avoir empoisonné les vieux jours de sa mère », les poétiques émotions de sa pieuse jeunesse : il revoit ces radieuses nuits de Noël dans la vieille cathédrale malouine, et toutes ces imposantes cérémonies qui avaient enchanté son âme peu choyée d'enfant : il s'attendrit, il s'attarde à ces touchants souvenirs... Mille pensées, hier peu écoutées, viennent maintenant l'assaillir. Est-il donc si sûr de son incroyance? A-t-il donc de si bonnes raisons pour prendre contre sa mère le parti de ses bourreaux? *L'Essai* est là pour répondre : n'y a-t-il pas entassé autant d'arguments pour que contre les croyances maternelles?... Et son trouble augmente : il touche à un moment décisif, à l'une de ces heures de sincérité absolue où le fond de l'être apparaît, où les grands partis pris qui engagent toute la vie morale s'imposent avec une nécessité inéluctable : il faut « parier ». Entre la foi de sa mère et celle des terroristes, il ne peut plus reculer : il doit choisir...

Faire cause commune avec les meurtriers, et non avec les victimes : à cette seule pensée, tout son être se révolte. L'obscuré poussée de son hérédité bretonne, une sorte d'horreur instinctive à l'idée de ne point penser comme les ancêtres, le souci chevaleresque de l'honneur (2), le besoin de défendre une cause, sinon désespérée, au moins momentanément vaincue,

tout cela s'agite et s'échauffe en lui, tout cela l'incline fortement à croire... Et pourtant, il hésite encore : est-il bien sûr que la vérité soit du côté où le porte son cœur?... Mais qui donc lui a transmis la douloureuse nouvelle? C'est sa sœur, M^{me} de Farcy, hier brillante, adorée, folle de poésie et de littérature, aujourd'hui « convertie » elle aussi, et devenue, par ascétisme chrétien, l'ennemie de ce qui l'avait enchantée jadis. Et elle supplie son frère d'imiter son exemple, de se convertir, de « renoncer à écrire » ! Aura-t-il donc un moindre courage? « Si tu savais, lui disait-elle, combien de pleurs tes erreurs ont fait répandre à notre respectable mère!... » Oui, sa sœur dit vrai : on ne peut jamais avoir raison contre une mère mourante. Il renoncera donc à écrire; et, jetant au feu « avec horreur » et avec larmes des exemplaires de son livre, dans la sincérité de son repentir, dans le sacrifice volontaire de sa vocation d'écrivain, dans la profondeur de sa douleur filiale, il retrouve la force de croire et de faire redescendre en lui le Dieu qui l'avait quitté. Il pleure, et il croit (1)...

... Mais pourquoi renoncer à écrire? Cette littérature qui a fait tant de mal, est-elle donc incapable de faire quelque bien? Serait-ce donc un si mauvais emploi de sa vie que de mettre au service de la religion les dons d'écrivain et de poète même qu'on s'accorde à lui reconnaître? Et l'exemple de Pascal, un converti lui aussi, de saint Augustin, et de tant d'autres, se présente à sa pensée : ils n'ont pas brisé leur plume, eux : pourquoi donc briserait-il la sienne?... Et l'idée d'un grand livre à écrire, — celui-là même dont Fontanes lui a suggéré la pensée, — germe aussitôt en lui, un livre qui serait une expiation en même temps qu'une apologie, un livre de converti et un livre d'artiste, un livre où la ferveur de sa foi reconquise et l'ardeur de son culte pour le beau, tout serait rapporté à leur unique source, à Dieu : « Je dirigerai le peu de forces qu'il m'a données vers sa gloire, *certain* que je suis que *là gît la souveraine*

beauté et le souverain génie (1). » Est-ce que la religion n'est pas une poésie? Est-ce qu'elle n'a pas inspiré quelques-uns des plus beaux génies et des plus grands écrivains de tous les temps et de tous les pays? Les plus belles pages de son *Essai sur les Révolutions*, celles qu'on a le plus louées, celles qui sont les plus révélatrices du talent dont il se sent doué, ne sont-elles pas justement, — chose bien suggestive, — celles qui sont comme un involontaire hommage au christianisme? Il est donc lui-même la preuve vivante que l'inspiration chrétienne, bien loin de lui nuire, favorise au contraire l'éclosion du génie littéraire. Et sans doute les deux éléments ne sont point nécessairement solidaires; mais ils peuvent se prêter l'un à l'autre un mutuel appui ou se faire l'un à l'autre une guerre mutuelle. Voltaire et Rousseau, par exemple, auraient-ils fait tant de mal à la religion, s'ils n'avaient pas été des écrivains de génie? Précisément, il y a à refaire leur œuvre contre eux-mêmes. Pascal est mort sans avoir pu achever le grand ouvrage qu'il méditait. Écrivons à notre tour le livre rêvé par Pascal, mais adaptons-le aux besoins des temps nouveaux. Il se proposait, entre autres choses, — ce sont ses propres expressions, — de « rendre la religion aimable » : faisons de ce dessein notre objet essentiel. Toute la philosophie du siècle qui s'achève a vécu sur cette idée que le christianisme était un retour à la barbarie primitive, qu'il était la plus immorale des « superstitions ». Montrons que c'est là le contraire même de la vérité historique; et faisons en un mot l'*apologie de la Religion chrétienne par rapport à la Morale et aux Beaux-Arts* (2).

V. — CONCEPTION DU « GÉNIE DU CHRISTIANISME »

L'idée était de celles qui ne pouvaient manquer d'agir puissamment sur une âme d'artiste disposée, comme celle de Chateaubriand, à concevoir toutes choses *sub specie pulchritu-*

dinis. Elle était si heureuse et si féconde, elle ramassait en les précisant tant de pressentiments obscurs, tant d'aperçus lointains ou récents, tant de velléités intimes, elle répondait si bien aux mille suggestions concordantes de la pensée contemporaine, bref, en lui et en dehors de lui, elle faisait si directement écho à tout un monde de préoccupations, de désirs et de rêves, qu'elle dut, en s'offrant à son esprit, lui faire l'effet d'une sorte de révélation. « Une espèce de fièvre, nous dit-il, me dévora pendant tout le temps de ma composition. » On s'explique cela sans peine. Il avait enfin trouvé sa voie. Le chrétien et l'artiste, le lettré et le moraliste, le romancier et l'historien, le chevalier et le peintre, tous les aspects de son génie et de sa personne morale, il allait pouvoir les exprimer dans son œuvre nouvelle. Les parties mortes de l'esprit de son temps, celles qui, dans l'*Essai*, entravaient son essor et paralysaient son originalité naissante, il venait de les répudier sans retour; il sentait que l'esprit d'un nouveau siècle venait de lui apparaître, et qu'il avait pour mission de lui donner une forme et de lui prêter une voix. A cette tâche, il se promettait bien de ne point faillir. D'emblée, le livre qu'il venait d'entrevoir pouvait le placer à la tête de la jeune génération littéraire, et, comme ces dieux d'Homère qui en trois pas franchissent le ciel, il allait peut-être, en deux ouvrages, atteindre à la gloire que les Rousseau et les Voltaire, les Bossuet et les Pascal avaient parfois si laborieusement conquise...

Le *Génie du Christianisme* était né.

CHAPITRE V

LE « GÉNIE DU CHRISTIANISME »

I

LA MISE EN ŒUVRE ET LE LANCEMENT

I. — CHATEAUBRIAND DE SEPTEMBRE 1798 A MAI 1800

LORSQUE, nous dit Chateaubriand, après la triste nouvelle de la mort de M^{me} de Chateaubriand, je me résolus à changer subitement de voie, le titre de *Génie du Christianisme* que je trouvai sur-le-champ m'inspira; je me mis à l'ouvrage; je travaillai avec l'ardeur d'un fils qui bâtit un mausolée à sa mère. » Chateaubriand se trompe : il n'a pas trouvé « sur-le-champ » son titre prestigieux, inspiré sans doute de celui de Montesquieu, l'*Esprit des Lois*; mais puisque, près d'un an après (1), le livre, sous sa forme première, était, semble-t-il, en grande partie rédigé, et même imprimé, il y a tout lieu de croire qu'il fut commencé sous le coup même de l'émotion qui lui rendit la foi. Un ancien bénédictin émigré, qui s'était fait libraire à Londres, Dulau, l'accueillit, commença l'impression et lui prodigua sans doute des encouragements et des conseils. Encouragements et conseils, il en trouva également parmi ses amis de l'émigration dont les entretiens et les critiques avaient

pu déjà préparer de loin son évolution religieuse (1); il leur lut ses premières ébauches. L'un d'eux, parlant du jeune auteur, du « sauvage devenu sublime », ajoutait : « C'est bien la mine la plus riche, la plus fertile. C'est de l'or et des diamants. » « Votre ouvrage manquait, lui écrivait le chevalier de Panat, et vous étiez appelé à le faire. La nature vous a éminemment doué des belles qualités qu'il exige : vous appartenez à un autre siècle. »

Pour mériter de pareils éloges, Chateaubriand eut la sagesse de comprendre que l'art et le travail étaient plus que jamais nécessaires. « Mes jours et mes nuits, nous dit-il, se passaient à lire, à écrire. » Sentant bien, et de plus en plus, que le livre qu'il préparait pouvait se prêter aux développements les plus originaux et les plus divers, que, plus il serait riche de substance, plus il serait persuasif et fort, il s'ouvre aux études les plus variées : il se met à l'hébreu, « consulte les bibliothèques et les gens instruits », ramasse sur toute sorte de questions d'histoire ou de littérature ancienne et moderne d'abondants matériaux; surtout, l'Angleterre contemporaine, sa vie littéraire, politique et sociale, ses villes et ses monuments, car il voyage, lui sont un sujet d'observation particulièrement précieux; il voit le monde, « reçoit et rend des visites » et trouve encore le temps de poursuivre « ses opiniâtres rêveries » de poète, et peut-être d'incorrigible amoureux, car, avoue-t-il, « le souvenir de Charlotte traversait et réchauffait tout cela ». En un mot, il se dit que son livre va bénéficier de toutes ces multiples expériences et par tous les moyens en son pouvoir, il se prépare au grand rôle qu'il va et qu'il veut jouer. « Je voulais un grand bruit », nous dit-il; et toutes ses lettres de cette époque sont en effet remplies de son grand ouvrage, du succès qu'on lui promet, de la satisfaction qu'il en éprouve, bref, de ses préoccupations d'auteur très désireux de bien lancer son livre, et de se ménager « les papiers

publics ». Fontanes, Delille, Rivarol, d'autres encore, sont intéressés à l'œuvre nouvelle. Et tous ensemble s'accordent à pressentir dans le nouveau converti un écrivain du plus grand avenir.

Ce fut au milieu de cette « fièvre » de travail que lui arriva, — entre le 17 août et le 27 octobre 1799, — la douloureuse nouvelle de la mort de sa sœur, M^{me} de Farcy, celle-là même dont la conversion avait précédé la sienne et qui lui avait appris la mort et transmis le vœu de sa vieille mère. L'émotion qui l'avait rendu chrétien et apologiste se ravive alors, et avec elle, les intimes résolutions dont elle avait été l'origine; l'épreuve que, depuis un an, il a pu faire de ses idées nouvelles redouble l'intensité des sentiments qui s'agitent en lui. « L'homme nouveau », tel qu'il s'est développé depuis, est désormais fixé, et il nous apparaît au complet dans la belle lettre à Fontanes que Sainte-Beuve nous a le premier fait connaître, et qui forme le meilleur commentaire du fameux « J'ai pleuré, et j'ai cru. » Nous avons là dans cette lettre, un éloquent, un touchant témoignage de sa tristesse, de son sincère et croissant désir de « tourner vers Dieu toutes ses pensées », de « diriger le peu de forces qu'il lui a données vers sa gloire ». En un certain sens, Chateaubriand n'avait pas tort, dans la première *Préface* du *Génie*, d'unir les deux événements funèbres et de confondre les deux émotions : elles se sont renforcées l'une l'autre. « Ces deux voix sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort m'ont frappé. » Elles l'ont frappé successivement, mais simultanément aussi.

Cependant, sous la main puissante de Bonaparte, l'ordre peu à peu renaissait en France. Beaucoup d'émigrés quittaient Londres pour Paris. Chateaubriand se laissa persuader d'en faire autant : aussi bien, « on ne peut écrire avec mesure que dans sa patrie ». Il interrompit donc le tirage du *Génie*, s'en fit remettre les feuilles composées, détacha des *Natchez* les

« esquisses » d'*Atala* et de *René*, confia, s'il faut l'en croire, le reste du manuscrit à ses hôtes, et, le 8 mai 1800, sous le nom du Suisse La Sagne, il débarquait à Calais.

II. — TRANSFORMATIONS SUCCESSIVES DU LIVRE PRIMITIF

« J'arriverai auprès de vous, écrivait-il trois mois auparavant à Fontanes, avec une moitié de l'ouvrage imprimée et l'autre manuscrite : le tout formera deux volumes in-octavo 350 pages. » Le 19 août 1799, il parlait d'un seul « octavo de grandeur ordinaire, et formant un volume d'environ 430 pages » ; le 5 avril 1799, il parlait simplement d'un « pamphlet », ou « opuscule » de « trois feuilles d'impression in-8^e ». Le livre s'était donc insensiblement allongé sous sa plume, à mesure qu'il y travaillait plus consciencieusement. Peut-on saisir la nature des transformations successives qu'il fit subir, chemin faisant, à son projet primitif ?

Oui, dans une certaine mesure. Tout d'abord, le livre, que Chateaubriand donne comme « une sorte de réponse indirecte au poème de *la Guerre des Dieux* et autres livres de ce genre », a changé de titre. Le 5 avril 1799, il s'intitulait *la Religion chrétienne par rapport à la morale et à la poésie* (1). Le 19 août 1799, il s'intitulait : *De la Religion chrétienne par rapport à la Morale et aux Beaux-Arts*. Deux mois après, le 27 octobre, le titre est modifié : *Des beautés poétiques et morales de la Religion chrétienne et de sa supériorité sur tous les autres cultes de la terre*, — ce sera, un peu développé, le sous-titre définitif. Évidemment, et peut-être sous l'influence de l'émotion produite par la mort de M^{me} de Farcy, l'idée générale s'est précisée ; elle s'affirme maintenant avec une vivacité singulière et volontiers provocatrice : les deux premiers titres posaient une question ; le troisième y répond hardiment et dogmatiquement.

Ce n'est pas tout. A défaut des brouillons successifs de l'écrivain qui seuls nous permettraient de nous faire une idée exacte et complète des modifications opérées par lui, nous avons, séparés par plus d'un an d'intervalle, deux plans différents du *Génie* (1) : le premier figure dans une lettre de Chateaubriand, datée du 19 août 1799 ; le second, dans un article de Fontanes au *Mercure* (22 novembre 1800). Le premier distribue les matériaux dans une série de compartiments un peu vagues et qui, plus juxtaposés qu'unis, semblent devoir nous présenter les divers sujets traités à peu près sur le même plan. On sent que l'auteur n'a pas encore fait, pour se rendre maître de sa matière, l'effort de méditation et de composition qui s'impose ; il se contente de divisions un peu grosses et assez banales qui souvent accusent, par leur généralité même, leur caractère hâtif et tout provisoire. Le second, au contraire, introduit l'ordre et la symétrie, — une symétrie presque trop grande, — dans cette classification si rudimentaire : les sujets voisins sont groupés ; les divers plans s'étagent ; la matière diffuse s'organise. La partie centrale et la plus originale de l'œuvre, *la poétique du christianisme*, se développe, se précise, tend à devenir prépondérante ; elle le deviendra de plus en plus. Évidemment, l'auteur, en méditant son sujet, en « essayant cent combinaisons de chapitres et de parties (2) », s'est rendu compte que c'est là qu'il devait porter son principal effort, et que son objet, sinon unique, du moins essentiel, devait être de nous rendre sensible la « poésie » du christianisme.

Peut-on préciser davantage et se représenter plus nettement encore le travail de l'écrivain en train d'élaborer et de corriger son œuvre ? Nous n'avons malheureusement pas, pour nous en rendre compte, les divers états successifs du texte. Nous ne connaissons, par une lettre à Fontanes, que deux pages, déjà retouchées peut-être, d'une rédaction antérieure à 1800. Mais, d'autre part, nous savons qu'un certain nombre

de morceaux de l'*Essai sur les Révolutions* ont été repris dans le *Génie du Christianisme*. En comparant attentivement les deux versions, on peut entrevoir la nature des transformations qu'au point de vue du style notamment, Chateaubriand a fait subir à son premier texte. Soit par exemple, pour prendre le cas le plus significatif de ces remaniements successifs, la célèbre *Nuit chez les sauvages d'Amérique* qui, après avoir paru dans l'*Essai*, figurait déjà parmi les bonnes feuilles rapportées de Londres. Une luxuriance toute juvénile de détails, de couleurs et d'épithètes; çà et là, des phrases trop longues, et qui ne savent comment finir; des redondances, quelques obscurités ou impropriétés d'expression, des duretés aussi, des étrangelés, et quelque chose d'un peu essoufflé dans le mouvement et comme dans l'aspiration de la période; et, par-dessus tout, une certaine inexpérience d'artiste qui fait que, dans ce fort beau tableau, tout est un peu sur le même plan, que l'air n'y circule pas et que les masses principales, les beautés originales, les heureuses trouvailles d'expression n'y sont pas suffisamment mises en valeur : voilà sans doute ce qu'un rhéteur trouverait à critiquer dans la version de l'*Essai*. Reportons-nous maintenant à la page, qui nous a été conservée, de l'édition de Londres : des phrases entières ont été supprimées : les épithètes oiseuses, les longueurs de pensée ou d'expression ont été sacrifiées; le rythme de la phrase a été assoupli, les couleurs trop voyantes éteintes; l'air, la lumière, pénètrent avec l'art dans cette forêt vierge; les divers plans se distribuent et s'ordonnent; les détails significatifs soigneusement conservés viennent se placer comme d'eux-mêmes aux endroits précis où ils prennent leur maximum de valeur. Et le tableau, ainsi retouché par une main qui devient de jour en jour plus sobre, plus délicate et plus légère, est déjà digne de figurer dans la noble galerie où sont suspendues les toiles des plus grands maîtres.

Il serait un peu imprudent, sur les trop rares fragments qui nous sont parvenus des premières ébauches du *Génie du Christianisme*, de vouloir généraliser avec quelque intempérance. Il semble pourtant que l'on puisse dire que, dans les deux années de fiévreux travail qui ont précédé son retour en France, l'effort d'art qu'a poursuivi Chateaubriand tendait à se conformer de plus en plus aux exigences et aux habitudes de l'idéal classique.

III. — LES SOURCES DE L'OUVRAGE

Pour réaliser son dessein, quels matériaux a-t-il utilisés? A quelles sources a-t-il puisé? Il ne saurait être ici question de les énumérer toutes. Mais on peut en signaler quelques-unes; et à voir le profit qu'il en tire, on peut se rendre compte de ses procédés de composition et de ses méthodes de travail (1).

Quand on lit pour la première fois le *Génie du Christianisme*, au grand nombre de citations, d'allusions précises, de renvois, de notes et de références qu'on y trouve, on croit reconnaître une œuvre de curieuse information et de vaste savoir. Anciens et modernes, Grecs et Latins, Français et étrangers, théologiens et philosophes, littérateurs et savants, poètes, romanciers, dramaturges, moralistes, historiens, orateurs sont tour à tour appelés en témoignage pour mettre en évidence et en lumière « les beautés poétiques et morales » de la religion chrétienne. La simple réunion de tant d'autorités diverses suppose, à ce qu'il semble, une longue et laborieuse enquête, d'abondantes lectures poursuivies en tous sens. Mais, à la réflexion, un doute nous vient. Nous nous rappelons l'aventure du voyage en Amérique, et que Chateaubriand n'a pu visiter toutes les régions qu'il a si magistralement décrites. D'autre part, nous savons qu'il est assez facile de se donner

les apparences d'une large et solide érudition et nous connaissons plus d'une honorable réputation scientifique qui s'est fondée presque uniquement sur une science de seconde main. Il y a deux petites phrases des *Mémoires d'outre-tombe* qui nous inquiètent un peu : « Mes matériaux, nous dit Chateaubriand, étaient dégrossis et rassemblés de longue main par mes précédentes études. Je connaissais les ouvrages des Pères mieux qu'on ne les connaît de nos jours ; je les avais étudiés même pour les combattre, et entré dans cette route à mauvaise intention, au lieu d'en être sorti vainqueur, j'en étais sorti vaincu. » N'y a-t-il pas là quelque gasconnade ? Il faut un certain courage pour s'enfoncer dans l'inextricable forêt des Pères de l'Église et plusieurs années d'un long et patient labeur pour se rendre maître d'un pareil sujet. Où Chateaubriand, depuis les années de Combourg, aurait-il trouvé le temps d'étudier à fond l'œuvre d'un saint Augustin, d'un Tertullien, d'un saint Ambroise, d'un saint Jean Chrysostome, et de tant d'autres apologistes grecs ou latins ? Les citations qu'il en fait ne seraient-elles pas empruntées à l'un de ces charitables recueils d'extraits ou de morceaux choisis que, de tout temps, les spécialistes ont composés à l'usage des ignorants ? Dans l'Introduction du *Génie*, Chateaubriand mentionne en note « l'élégante traduction des anciens apologistes, par M. l'abbé de Gourcy ». Sur la demande de l'Assemblée du clergé, l'abbé de Gourcy avait composé et publié en 1785 une *Suite des anciens apologistes de la religion chrétienne, traduits et analysés* : Chateaubriand y a puisé à pleines mains, et il faut lui savoir gré d'avoir brièvement, mais aimablement, payé sa dette à son informateur. Mais il est un autre ouvrage qu'il ne cite pas, et qui pourtant semble bien lui avoir rendu d'importants services : c'est la *Bibliothèque portative des Pères de l'Église*. Tous les textes des Pères qu'il enchâsse dans son ouvrage s'y retrouvent, et il est infiniment probable que c'est là, bien plutôt que dans

les textes originaux eux-mêmes, qu'il est allé les chercher.

Que la crainte d'être dupes ne nous rende pourtant pas trop sévères. A un livre qui, comme le *Génie*, n'est pas de stricte érudition, on ne saurait imposer l'obligation d'être, en toutes ses parties, « documenté » de première main. Il semble d'ailleurs que Chateaubriand ne se soit pas contenté des citations toutes faites qu'il trouvait en d'opportuns répertoires, qu'il se soit souvent reporté aux textes originaux pour contrôler, rectifier et refaire les traductions, et qu'enfin s'il n'a évidemment pas lu dans l'original et d'un bout à l'autre tous les in-folios des Pères grecs et latins, il en ait feuilleté ou compulsé un certain nombre. Dans ses années d'apprentissage, à Combourg, à Paris, en Angleterre, il avait beaucoup lu, un peu rapidement sans doute, comme il voyageait; mais servi par une vive faculté d'intuition et une merveilleuse mémoire, il apercevait vite et il retenait bien l'essentiel d'un témoignage imprimé. Ajoutons qu'il connaissait tout le prix de l'exactitude et de la précision érudite. « Depuis longtemps, déclarait-il dans la préface d'*Atala*, je ne lis plus qu'Homère et la Bible. » Or, il ne les lisait pas dans une édition quelconque. « Nous nous servons, dit-il quelque part, de la traduction de Sacy, à cause des personnes qui y sont accoutumées; cependant nous nous en éloignerons quelquefois, lorsque l'hébreu, les Septante et la Vulgate nous donneront un sens plus fort et plus beau. » Et il le fait comme il le dit : il savait un peu d'hébreu, il avait quelque clarté des questions d'exégèse, et il utilise fort adroitement ses connaissances. La Bible est un des ouvrages, et peut-être l'ouvrage où il a le plus largement puisé pour composer son *Génie* : un peu de la grandeur et de la poésie bibliques s'est, pour ainsi dire, communiqué à son style, et là même où il ne s'inspire pas directement des Livres saints, on reconnaît, à la couleur et à l'accent de sa phrase, qu'il s'en est profondément nourri. Quant à Homère, dont il a si bien senti la majesté

simple et le saisissant réalisme, il le lisait dans le texte : les traductions qu'il en donne sont calquées sur l'original et les critiques auxquelles il soumet la version de M^{me} Dacier attestent un goût très large et très sûr, dont l'ingénieuse vivacité ferait honneur à un helléniste de profession. Ce poète, excellent humaniste, a eu quelques-uns des scrupules que nous sommes habitués à n'attribuer qu'aux seuls philologues.

Mais il se vante quand il nous affirme que « depuis longtemps il ne lit plus qu'Homère et la Bible ». Il a lu, et souvent relu, beaucoup d'autres livres. — A part les scolastiques, — je ne vois pas qu'il cite saint Thomas, — il ne semble pas qu'il ait ignoré rien d'essentiel de la longue tradition doctrinale et apologétique du christianisme. Avec l'Écriture et les Pères, il connaît et il utilise, entre autres auteurs, saint Bernard et l'*Imitation*, Pascal (1), Bossuet, Fénelon, Malebranche, Massillon, l'abbé Fleury, Maury et les *Lettres édifiantes*. A cette connaissance de la littérature religieuse il joint une connaissance, souvent approfondie, de la littérature profane. Aux citations qu'il en fait, aux jugements très personnels qu'il en porte, il est manifeste que toute l'antiquité classique lui est, depuis longtemps, familière. Et il en est de même des littératures étrangères, au moins dans quelques-unes de leurs œuvres les plus significatives : Dante, Le Tasse, Camoëns, Gessner, Klopstock, Shakespeare, Pope, Milton sont par lui cités et appréciés en des termes qui témoignent d'une information curieuse et intelligente. Enfin toute la littérature française des trois derniers siècles, de Montaigne à André Chénier, dont il a lu et dont il publie des vers inédits, lui est visiblement très présente, et lui fournit en abondance des textes et des arguments pour la défense et l'illustration de ses théories favorites. Il possède même si bien les œuvres des « philosophes modernes » qu'elles lui ont suggéré un procédé de polémique bien ingénieux. Il s'est avisé qu'il arrivait parfois, et même assez sou-

vent, à ces farouches adversaires de la « superstition » de se contredire et qu'il leur échappait ça et là, en faveur du christianisme, des aveux fort inattendus. Ces aveux, il a jugé fort piquant de les relever, et, de propos très délibéré, il a transformé ces ennemis personnels de « l'infâme » en « apologistes involontaires », comme l'on dira après lui. Le procédé était de bonne guerre : il exigeait toute sorte de recherches et de lectures. On peut toujours rêver d'une information plus complète et plus précise. Si l'on veut être pleinement équitable, il faut reconnaître que celle de Chateaubriand l'était très suffisamment, qu'elle ne présente pas, surtout pour l'époque, de trop fâcheuses lacunes, et qu'il n'a rien négligé pour la rendre tout à fait digne du grand sujet qu'il se proposait de traiter.

Ces matériaux qu'il avait si diligemment rassemblés, comment Chateaubriand les utilise-t-il? Tantôt il cite, plus ou moins longuement, suivant l'occurrence, les passages les plus saillants des ouvrages auxquels il se réfère : ses citations sont en général très opportunes, très bien choisies et très heureuses ; il y a un art de citer, et l'auteur du *Génie* le pratique à merveille. Tantôt il emprunte certaines indications, — faits, sentiments ou idées, expressions même, — à tel ou tel ouvrage, parfois à deux ou trois ouvrages différents, et il groupe ces indications éparses dans une même phrase ou dans une même page, ici abrégeant, là développant, ici supprimant tel détail oiseux, là ajoutant une métaphore, transposant un membre de phrase, et, même quand il suit le plus près un texte étranger, arrivant à donner l'impression d'une création originale. M. Bédier a montré, par d'ingénieuses et précises comparaisons, comment ont été obtenues la plupart des pages descriptives du *Voyage en Amérique*, et comment Chateaubriand a transposé, traduit dans sa propre prose des pages entières de Bartram et de Charlevoix. Ici, le procédé est le même, et Bartram, Charlevoix, et les auteurs des *Lettres édifiantes* ont

été mis largement à contribution. Voici, par exemple, une description du Paraguay, tirée d'un mémoire d'un obscur jésuite espagnol :

Ce pays est fort montagneux et rempli d'épaisses forêts. La quantité de différentes abeilles qu'on y trouve, fournissent du miel et de la cire en abondance. Il y a des abeilles d'une espèce que ces Indiens nomment *opemus*, qui ressemblent le plus à celles d'Europe. Le miel qu'elles produisent exhale une agréable odeur ; leur cire est fort blanche, mais un peu molle. On y voit des singes, des poules, des tortues, des buffles, des cerfs, des chèvres champêtres, des tigres, des ours, et d'autres bêtes féroces... Le terroir de cette province est tel de sa nature ; mais dans le temps des pluies, qui durent depuis le mois de décembre jusqu'au mois de mai, toutes les campagnes sont inondées, et tout commerce est interdit entre les habitants.

Cette page « un peu molle », et que j'abrège, est devenue ceci, dans le texte de Chateaubriand :

Des forêts qui renferment dans leur sein d'autres forêts tombées de vieillesse, des marais et des plaines entièrement inondées dans la saison des pluies, des montagnes qui élèvent des déserts sur des déserts, forment une partie des vastes régions que le Paraguay arrose. Le gibier de toute espèce y abonde, ainsi que les tigres et les ours. Les bois sont remplis d'abeilles, qui font une cire fort blanche et un miel très parfumé. On y voit des oiseaux d'un plumage éclatant, et qui ressemblent à de grandes fleurs rouges et bleues, sur la verdure des arbres (1)...

En grand artiste qui prend son bien partout où il le trouve, Chateaubriand n'exerce pas sa maîtrise uniquement sur de modestes proses, trop honorées d'être retouchées par lui ; il emprunte de toutes mains, et il n'hésite pas à mettre à contribution les grands écrivains eux-mêmes. C'est ainsi que tel jugement sur le style de saint Ambroise est emprunté trait

pour trait aux *Dialogues sur l'éloquence* de Fénelon (1). La célèbre page sur Pascal n'est qu'une transcription géniale d'une page, remarquable d'ailleurs, de Bossut, dont Chateaubriand a conservé le mouvement, et qu'il complète et développe à l'aide du beau texte de la *Vie de Pascal* par M^{me} Périer. Et ce travail de remaniement et de refonte, il ne l'opère pas seulement sur les textes d'autrui ; il l'opère sur sa propre prose : un certain nombre des meilleures pages de l'*Essai sur les Révolutions* ont été rapportées dans le *Génie du Christianisme*, presque toujours avec des améliorations notables. Chateaubriand ne laissait rien perdre : aucun écrivain peut-être n'a su mieux utiliser tout ce qui, soit chez les autres, soit chez lui-même, s'accordait avec son dessein essentiel.

Comment se fait-il donc qu'ayant puisé, pour composer son *Génie du Christianisme*, à tant de sources diverses, Chateaubriand ait écrit un livre d'une incontestable originalité de couleur et d'accent ? C'est d'abord que tous ses emprunts, s'ils en diversifient le ton et le fond, ne rompent jamais l'unité, la tonalité générale de l'œuvre : ils sont comme fondus dans la trame du « discours ». C'est ensuite qu'à chacun d'eux l'auteur a mis sa marque propre : il lui suffit d'une épithète, d'une coupe de phrase, d'une rapide image, d'une inversion pour transformer totalement, pour élever à la dignité du style tout ce qu'il doit à autrui. Et ce n'est pas assez dire : c'est son style sans doute, la « tournure originale qu'il donnait à ce qu'il disait » et qui avait tant frappé naguère M^{lle} de Langan, que Chateaubriand transportait partout avec lui, même dans ses plus littérales imitations : mais c'est aussi sa personnalité intime, dont le style n'est que le signe sensible et l'involontaire traduction. Il se vantait un jour, s'il nous en souvient, devant d'humbles Sulpiciens, que sa grandiloquence offusquait un peu, de « mettre de l'âme à tout ». C'est bien cela. Il a mis de l'âme à tout, et particulièrement aux innombrables

pages, plus ou moins médiocres, où il a cherché un aliment pour sa pensée et un excitant pour son inspiration.

IV. — L'ÉDITION DE LONDRES

Pour saisir cette pensée et capter cette inspiration tout près de leur source, on voudrait, à défaut des premiers brouillons de l'écrivain, pouvoir reconstituer l'édition interrompue qu'il rapportait de Londres au mois de mai 1800. Cette édition n'existe plus, ou du moins on n'a pu, jusqu'ici, en retrouver aucun exemplaire; mais, dans quelques éditions du *Génie du Christianisme*, on a publié les « variantes » de l'édition de Londres, nous ne savons malheureusement dans quelles conditions d'intelligence, d'exactitude et de conscience. Et comme, d'autre part, on a négligé de joindre à cette publication diverses indications précises qu'un éditeur contemporain n'eût pas manqué de nous fournir, nous pouvons très difficilement nous représenter l'état réel du volume ou des bonnes feuilles que le libraire Dulau remit au jeune émigré, quand celui-ci l'avisa de son prochain retour en France. Néanmoins, en étudiant d'un peu près les « variantes » publiées, en les comparant avec le texte de la véritable édition originale du *Génie*, on peut se faire une idée, sinon tout à fait satisfaisante, du moins assez instructive de cette première version du livre (1).

Plus des deux tiers des variantes se rapportent à la première partie de l'ouvrage, à celle qui s'intitule *Dogmes et Doctrines* : d'où il faut sans doute conclure que Chateaubriand avait commencé sa rédaction par cette partie toute doctrinale, et qu'il l'avait plus particulièrement poussée. Viennent ensuite quelques développements littéraires, assez copieux encore, se rattachant à la seconde partie, intitulée *Poétique du Christianisme*. Puis quelques pages, très rapides, sur les beaux-arts. La quatrième partie, consacrée au *Culte*, sauf une page

sur le repos dominical, n'est pas esquissée. Évidemment, — et ceci concorde bien avec ce que nous savons ou entrevoyons par ailleurs, — Chateaubriand se réservait de compléter, ou même d'écrire ces deux dernières parties, une fois rentré en France.

Dans l'édition de Londres, la succession des chapitres était-elle établie comme elle devait l'être dans l'édition française ? C'est ce qu'il est assez malaisé de dire. Il semble, d'après ses déclarations mêmes, que le nouvel apologiste ait longtemps hésité sur la meilleure place à attribuer à chacun de ses développements et qu'il ait souvent modifié ses dispositions. Il semble aussi qu'en poète et en artiste beaucoup plus qu'en logicien, il ne se soit pas tout d'abord astreint à une rédaction régulière et continue, qu'il ait composé un certain nombre de « morceaux » au hasard de l'inspiration, des recherches ou des lectures, et qu'il ne se soit préoccupé qu'après coup du soin de les classer et de les raccorder. Par rapport aux éditions ultérieures, l'édition de Londres devait présenter d'assez nombreuses lacunes ; l'auteur les a probablement comblées plus tard en intercalant dans son texte de nouveaux chapitres. Les chapitres sur *l'Incarnation*, *l'Ordre et le Mariage*, *l'Extrême-onction*, *le Décalogue*, *Moïse*, *le Déluge*, *l'Athéisme*, *l'Élysée antique*, *le Jugement dernier*, les développements d'histoire naturelle figuraient dans la version de Londres ; les chapitres sur *la Rédemption*, *la Communion*, *la Foi*, *l'Espérance et la Charité* ne paraissent pas y avoir trouvé place. Mais peut-être sommes-nous insuffisamment renseignés.

Sur les caractères particuliers de ce premier texte, nous pouvons être plus précis. Une imagination luxuriante, qui atteint tout naturellement à l'éclat et à la grandeur, et qui n'ignore pas la grâce, mais qui n'est pas exempte de mauvais goût, tel est le trait essentiel qui, dans ces pages sacrifiées ou remaniées, attire et retient l'attention. « Il a planté la charité,

écrira par exemple Chateaubriand, sur la montagne stérile de la vie, comme cet arbre insulaire qui, sous un ciel aride et brûlant, cache des sources dans ses branches et où les hommes viennent remplir leurs vaisseaux et rafraîchir leur bouche altérée. » Et encore : « Il n'en est pas ainsi de Dieu ; il a parlé ; le chaos s'est tu ; les étoiles, saisies de frayeur, se sont dérobées, à pas légers, dans les ombres. » De ces nobles et fraîches images, de ces phrases harmonieuses, l'écrivain n'a pas tout répudié ; il en a extrait quelques-uns des plus beaux traits, des plus saisissants et des plus célèbres, d'*Atala* et de *René* (1). Mais il n'a pas toujours l'esprit de mesure, et ses métaphores, trop suivies, confinent parfois à la bizarrerie, et même au ridicule : « Tout à coup, dira-t-il, le soleil vient se placer dans les cieux, *ainsi qu'une immense araignée d'or au centre d'une toile d'azur ; avec ses pattes innombrables ou les soies de diamant filé qu'il tire incessamment de son sein*, il retient les planètes *comme sa proie* autour de lui ; les mers et les forêts commencent leur premier balancement sur le globe. » Et ailleurs : « Elle (la religion) prépare le baptême de cette seconde naissance ; mais ce n'est plus l'eau qu'elle choisit, c'est l'huile, qui s'étend sur l'âme enchantée du chrétien mourant ; l'huile sainte, *ce salubre antiseptique*, qui doit prévenir toute corruption spirituelle, de même que les Égyptiens s'en servaient autrefois pour embaumer les corps au delà du lac des juges. *Amolli par ce baume*, le fidèle voit *les portes de l'éternité tourner plus facilement sur elles-mêmes et s'ouvrir avec lenteur* pour lui découvrir les beautés du ciel. » Cathos et Madelon n'auraient assurément pas mieux dit.

La préciosité, l'enflure, le mauvais goût ne sont pas seulement des défauts de style ; ces défauts affectent aussi la pensée. Chateaubriand ne se contente pas de traiter sans indulgence les adversaires de ses doctrines ; il les malmène avec une violence qui va parfois jusqu'à l'injure. « Cœurs gangrenés », « esprits

corrompus », « horribles blasphèmes », voilà quelques-unes de ses aménités. Veut-il signaler et flétrir les inconvénients du divorce ? « Pour resserrer les nœuds de cette chaste famille, écrira-t-il, que ne donne-t-on en mariage le frère à la sœur et la sœur au frère ? Alors père et mère, femme et mari, fils et fille, frère et sœur *vivraient tous pêle-mêle dans un inceste philosophique...* Concubinage, adultère, divorce, tout est excellent, tout est parfait pour eux, et nous n'avons rien à leur apprendre. Dieu leur a désigné d'autres maîtres : il faut qu'ils aillent s'instruire d'abord *chez toutes les bêtes* qui ont des nids, *des tanières et des bauges*, avant qu'ils puissent devenir un objet de considération pour la foi. » — « Qui pourrait penser, s'écriera-t-il encore, que des hommes qui ont vu Bailly, couvert du bonnet funèbre, conduit à la piscine de sang, sur le char de *la philosophie qu'escortait l'enfer, et que traînaient l'athéisme et la mort*, qui pourrait penser que ces hommes n'ont pas reçu une assez forte leçon ? » — « La vérité, dira-t-il ailleurs, est que jamais il n'y eut plus de Caïns qu'au temps des encyclopédistes. » Il nous représentera « le célèbre Marc-Aurèle, *faisant du crime son trésor royal, dictant l'athéisme dans ses sentences*, et répandant le sang innocent ». Rousseau, que Chateaubriand consent un moment à « excepter » de la réprobation générale où il enveloppe tout le dernier siècle, est, quelques lignes plus loin, vivement pris à partie : « Et J.-J. Rousseau, lisons-nous, que ne restait-il dans sa Genève, au lieu de venir vilipender la nation qui l'avait reçu et la troubler de ses rêveries ? Pense-t-on l'excuser *en disant qu'il était souf* ? Il y avait une loi de Charondas qui punissait doublement le crime commis dans l'ivresse. » Ce sont là de bien gros mots, et qui ont heureusement disparu du texte définitif. Chateaubriand avait bien raison de dire qu'« on ne peut écrire avec mesure que dans sa patrie ».

Ce sont là aussi défauts de jeunesse et d'inexpérience litté-

raire auxquels la vie ne pouvait manquer de remédier. Quelle que fût la gravité de ces intempérances de pensée et d'expression, il n'était pas niable que le livre où on les rencontrait ne fût d'un écrivain de race. On y pouvait lire un brillant tableau du bonheur des justes, trop long assurément, mais qui témoignait d'un curieux effort pour rivaliser avec les plus grands poètes chrétiens. Et que de pages aussi, ingénieuses, pittoresques et charmantes sur les mœurs et les instincts des animaux, les migrations et les amours des plantes ! Quel homme de goût n'eût point pardonné quelques images bizarres ou truculentes au poète capable d'écrire une phrase de ce genre : « Et la lune qui, comme une blanche et timide vestale, se lève au milieu de la nuit pour chanter les louanges du Seigneur, aurait-elle osé confier à de jeunes arbrisseaux et de naissantes fontaines ce grand secret de mélancolie qu'elle ne raconte qu'aux vieux sapins et aux rivages antiques des mers ? »

Rivarol, qui lut à Hambourg cette « esquisse sur le *Génie du Christianisme* imprimée à Londres », déclarait : « Il y a du Fénelon et du Bossuet dans cette esquisse, et l'auteur, qui est jeune encore, nous promet un homme religieux et un grand écrivain. » Rivarol exprimait là ce qui eût été l'opinion de tout lecteur impartial.

V. — LA RENTRÉE EN FRANCE ET LE SALON DE M^{me} DE BEAUMONT

Débarqué à Calais le 5 mai 1800, Chateaubriand écrivait trois jours après à Fontanes et se mettait en route pour Paris. Il a vivement décrit dans les *Mémoires* les impressions désolées qu'il a recueillies sur son chemin : châteaux, villages à moitié démolis, futaies rasées, églises abandonnées, « partout de la boue ou de la poussière, du fumier et des décombres ». Il est à Paris le 12 mai, va immédiatement déposer ses papiers à la

préfecture de police et obtient une autorisation de séjour : il lui fallut plus d'un an et bien des démarches, et la protection même de la sœur du premier Consul, M^{me} Bacciocchi, pour se faire rayer définitivement de la liste des émigrés (1). Fontanes lui avait promis « une ruche et des fleurs à côté des siennes » : il tint parole et l'obligea de toutes manières ; il mit à sa disposition sa bourse et ses relations, l'aboucha avec un libraire, Migneret, qui consentit à recommencer l'impression interrompue du *Génie du Christianisme* ; enfin il le présenta à son ami Joubert, quand celui-ci, à la fin de janvier 1801, vint s'installer quelque temps à Paris.

Ce Fontanes était un homme singulier : à peu près le contraire de celui qu'on s'imagine d'après sa prose un peu solennelle et ses attitudes compassées de grand-maître de l'Université impériale. Grand mangeur, de tempérament violent et colérique, très hâbleur avec cela, il fut longtemps un franc épicurien et un joyeux sceptique. Très habile à se pousser, à prendre le vent, il traversa la Révolution sans y laisser trop de plumes, sachant donner des gages, ou tout au moins des espérances à tous les partis, sachant surtout se cacher et fuir à propos. Il était conservateur en tout : du premier coup Bonaparte fit sa conquête, et voyant le parti qu'il en pouvait tirer, ne le lâcha plus. Il avait du bon sens et du goût et un sentiment très vif de l'autorité : il était né administrateur. Au demeurant, sous des dehors un peu bourrus, ami fidèle et sûr, d'un dévouement à toute épreuve. Il s'était attaché à Lucien qui l'estimait fort et qui, ayant ressuscité le *Mercur*e pour les besoins de sa politique, lui en avait confié la direction. Pour lancer son livre, Chateaubriand n'aurait pu souhaiter une meilleure tribune.

Joubert formait avec Fontanes un curieux contraste. Perpétuel valétudinaire, esprit inquiet, subtil, délicat, pénétrant, tout en nuances et en demi-teintes, âme charmante de rêveur, d'idéaliste et de poète, « un Platon à cœur de La Fontaine »,

« un égoïste qui ne s'occupait que des autres », comme dit Chateaubriand, il avait l'art de se faire aimer de tous ceux, et surtout de toutes celles qui l'approchaient. Il était revenu, rappelons-le, de très loin aux « préjugés » : la Révolution avait d'abord fait de lui un juge de paix ; elle ne tarda pas à lui paraître abominable. Il comprenait toutes choses, formes d'art, sentiments et idées : sa fine et chaude sympathie, qu'accompagnait toujours la plus clairvoyante critique, fut très précieuse au nouveau venu.

Cet exquis Joubert s'était fait une amie d'une jeune femme, devenue sa voisine de campagne en 1794, et qu'il avait obligée et réconfortée dans ses malheurs. M^{me} de Beaumont était la fille d'un ancien ministre de Louis XVI, M. de Montmorin. On l'avait mariée à dix-huit ans au « plus mauvais sujet de Paris ». Bien vite les deux époux avaient repris leur liberté. Revenue chez son père dont elle tenait le salon, Pauline de Beaumont, pendant deux années, goûta pleinement cette douceur de vivre qui allait ménager à l'ancien régime finissant un si dur réveil : les Trudaine, Rulhière, M^{me} de Staël, André Chénier fréquentaient chez elle. La Révolution lui tua presque tous les siens, son père, sa mère, sa sœur, son cousin et la laissa affreusement triste, malade et désemparée. C'est alors que Joubert intervint charitablement dans sa vie. Vers la fin de 1800, elle partait pour Paris, presque en même temps que Joubert, s'installait rue Neuve-du-Luxembourg et y rouvrait discrètement son salon. Dans ce salon très simple, faiblement éclairé et où l'éclat bruyant du passé avait fait place à une sorte de grâce douloureuse, venaient, le soir, causer quelques survivants de la tourmente révolutionnaire : Bonald, Chênedollé, Guéneau de Mussy, Fontanes, Joubert. Un soir, celui-ci amena Chateaubriand.

Il avait trente-deux ans : il n'était pas grand et ses épaules étaient trop hautes ; mais la tête était superbe : un beau et large front qu'ombrageaient des boucles de cheveux châains ;

des yeux noirs pleins de feu ; surtout un sourire délicieux et dont le charme souverain ne se pouvait, disait-on, comparer qu'à celui de Napoléon. M^{me} de Beaumont avait quinze jours de plus que lui. Ses portraits laissent entrevoir une grâce frêle et un peu souffreteuse : elle était, au témoignage de Chateaubriand, « plutôt mal que bien de figure » ; mais « ses yeux, coupés en amande, auraient peut-être jeté trop d'éclat, si une suavité extraordinaire n'eût éteint à demi ses regards en les faisant briller languissamment ». Elle séduisait par sa vive et souple intelligence, par le tour délicat et passionné de sa sensibilité. « L'impression que vous faites ne s'efface plus », lui écrivait l'abbé Louis. Elle aima « l'Enchanteur », et celui-ci, tout marié et apologiste qu'il fût, « se consacra à ses douleurs ».

Cependant Chateaubriand travaillait très activement à son livre, ce livre dont la publication devait « décider de son sort », et qui, s'il réussissait, lui rapporterait à la fois gloire et argent. La Révolution lui avait tout pris, avait « tout vendu » ; il était « comme au sortir du ventre de sa mère » ; il avait de mauvaises nouvelles de sa famille qui ne pouvait lui venir en aide : « il est dur, disait-il, d'être inquiet sur ma vie, pendant que j'achève l'œuvre du Seigneur ». Migneret lui avait fait quelques avances : il avait loué un entresol rue de Lille et s'y enfermait pour « se livrer tout entier au travail ». Dans les intervalles de repos, il poussait des reconnaissances de divers côtés et reprenait contact avec le Paris étrangement bigarré qui s'agitait autour de lui. Le luxe insolent des nouveaux riches coudoyait la misère décente ou débraillée de ceux que tant d'années de troubles avaient dépossédés. La fièvre de plaisirs que le Directoire avait allumée n'était point tombée encore et les milieux populaires n'étaient point les derniers à y participer. Dans les propos, dans les mœurs, dans les goûts, dans les modes, dans les idées, il régnait une confusion extrême et les tendances nouvelles qui semblaient se faire jour, — apaisement, besoin

d'ordre, retour aux saines traditions sociales, — n'étaient pas assurées de triompher. L'esprit du XVIII^e siècle n'était pas mort et, à peine épuré, il se manifestait encore dans le livre *De la Littérature* que venait de faire paraître M^{me} de Staël. Mais il était battu très fortement en brèche : le *Mercure* avait été fondé pour « détruire dans les idées et le style modernes ces traces de barbarie que l'influence du 18 brumaire efface de jour en jour dans les lois révolutionnaires » ; et, conformément à ce programme, dès le premier numéro, Fontanes y prenait très vivement à partie le livre de M^{me} de Staël. Comment Chateaubriand, — dont on annonçait le livre d'ailleurs dans une note, — n'eût-il pas été réconforté et raffermi dans ses dispositions personnelles par les sympathies et les espérances qu'il entendait exprimer autour de lui ? Lui aussi, il regardait vers « l'inter-roi », comme disait Joubert, vers l'homme prédestiné qui semblait appelé à faire cesser l'anarchie. Il avait été témoin de l'effet prodigieux produit par la victoire de Marengo ; il avait connu le fameux discours aux curés de Milan ; il n'avait pu ignorer les premières négociations relatives au futur Concordat. Il pouvait se dire, après quelques mois d'observations, de réflexions, de consultations et d'expériences, que l'idée qu'il voulait servir avait l'avenir, un très prochain avenir pour elle.

VI. — LE LANCEMENT DU LIVRE ET LES ÉVÉNEMENTS CONTEMPORAINS

Cette idée, que le christianisme, sous sa forme catholique, était, à l'heure présente, non seulement un principe incomparable de perfectionnement moral et social, mais encore un merveilleux principe de rénovation littéraire, M^{me} de Staël, au cours de son livre, ne l'avait çà et là entrevue que pour l'écarter aussitôt. La Révolution ne l'avait pas découragée de croire, si l'on peut dire, au progrès rectiligne et universel, à la « per-

ectibilité » philosophique : tout au plus, pour tempérer la ferveur de son rationalisme, se laissait-elle aller aux troubles effusions d'un vague déisme sentimental, d'inspiration genevoise et protestante. Mais, à côté de ces conceptions rétrogrades, et auxquelles un disciple de Condorcet et de Rousseau aurait pu souscrire, il y avait, dans le livre *De la Littérature*, bien des vues fines, neuves et fécondes qui n'étaient point nécessairement solidaires des thèses discutables qu'elles accompagnaient. Ces idées justes, il s'agissait, pour un écrivain rival, de les reprendre avec plus de force et d'éclat, de les dégager des erreurs ou des préjugés qui s'y trouvaient mêlés, de les incorporer à une œuvre plus large et plus retentissante, bref, de ravir à la remuante et déjà célèbre fille du banquier Necker l'honneur de commencer une école nouvelle. C'est ce que Chateaubriand et ses amis ont fort bien compris. A bien des égards, le futur *Génie du Christianisme* sera, tout à la fois, une réfutation et une reprise du livre *De la Littérature* (1). Et Fontanes, en attaquant ce livre dans le *Mercure*, en l'opposant déjà, publiquement, et par avance, au livre, encore inédit, de son ami, « ouvrage remarquable par la richesse de l'imagination et par l'abondance des sentiments », et où, disait-il, « l'auteur a traité d'une manière neuve la même question que M^{me} de Staël », Fontanes amorcera, entre les deux adversaires, un duel d'idées qui se prolongera, nous le verrons, durant de longues années.

Comme pour soutenir la cause de sa fille, Necker publiait peu après son *Cours de morale religieuse* : c'était, peut-être à l'intention de Bonaparte, une sorte d'apologie, à demi philosophique, du protestantisme et de la morale protestante. Nouvel article, très dur, de Fontanes au *Mercure*; et nouveau prétexte pour parler de Chateaubriand. « Ce n'est point, disait Fontanes, avec de la philosophie qu'il faut défendre aujourd'hui la religion, mais avec des raisons tirées des passions mêmes, et avec

tous les enchantements des beaux-arts. C'est ce que paraît avoir senti l'auteur d'un ouvrage inédit, qu'on annonça dans le *Mercur*, il y a quelques mois, et qui terminera peut-être la querelle littéraire entre les philosophes et les partisans de la religion. Cet ouvrage s'intitule : *Génie du Christianisme ou Beautés poétiques et morales de la religion chrétienne*. » Et Fontanes reproduisait le plan du livre, et en citait deux fort belles pages qui ne pouvaient manquer d'attirer l'attention et de piquer la curiosité du lecteur. Chateaubriand n'était d'ailleurs pas nommé, et son ingénieux ami s'appliquait, par d'habiles réticences et de discrètes révélations, à intéresser à la personne et aux malheurs du « jeune homme » « qui s'annonçait par un talent si rare » et le public et le gouvernement.

Ainsi soutenu, défendu et prôné, Chateaubriand brûlait de descendre dans la lice. M^{me} de Staël lui en fournit l'occasion. Piquée au vif par les critiques de Fontanes, elle y avait répondu sans bonne grâce dans une seconde édition de son livre, attribuant à l'esprit de « contre-révolution » l'hostilité que le *Mercur* lui témoignait. Cette fois, ce fut Chateaubriand qui rispota. Dans une *Lettre au citoyen Fontanes*, que publia le *Mercur* du 22 décembre 1800, et dont la substance, de son propre aveu, était « tirée en partie de son livre futur », il opposait avec force et vivacité sa propre thèse au « système de la perfectibilité » ; et il y avait, dans ces pages, avec une verve fort spirituelle, et de très judicieuses observations, une si jolie flamme d'imagination et un tel éclat de talent, que le grand public impartial ne pouvait plus s'y méprendre : la « philosophie » avait trouvé son maître, et au camp des « gens religieux » un grand écrivain était né. Véritable et retentissante préface du grand ouvrage qu'elle annonçait, la Lettre était fièrement signée : l'Auteur du *Génie du Christianisme*. Déconcertée par cette vigoureuse offensive, M^{me} de Staël ne répondit pas et, se réservant de reprendre la question à son heure, se

réconciliait peu après chez M^{me} de Beaumont avec son éloquent critique. Celui-ci avait atteint son but : il avait directement et fortement saisi l'opinion (1), et avant même de paraître, son livre était déjà célèbre.

« Mais cet ouvrage, quand paraîtra-t-il ? disait-il dans sa *Lettre à Fontanes*. Il y a deux ans qu'on l'imprime, et il y a deux ans que le libraire ne se lasse point de me faire attendre, ni moi de corriger. » Les lecteurs risquaient de perdre patience et d'oublier un prétendu chef-d'œuvre qu'on leur promettait toujours sans le leur donner jamais. Chateaubriand était trop homme de lettres pour ne s'en point aviser. Il eut une idée admirable. Il avait, de tout temps, eu l'intention d'enrichir son grand livre de « tout ce qu'il y avait de mieux dans *les Natchez* », en particulier des deux « esquisses » d'*Atala* et de *René*. Il se dit qu'en publiant à part le petit roman d'*Atala*, il avait chance, en cas de succès, de se concilier la faveur et l'attention fidèle du très large public auquel s'adresse la littérature d'imagination, que ce serait là, pour le futur *Génie du Christianisme*, la meilleure des recommandations et la plus efficace des publicités ; et le 4^{er} avril 1801, une lettre publique adressée au *Journal des Débats* et au *Publiciste*, annonçait que, « quelques épreuves de cette petite histoire s'étant trouvées égarées », l'auteur se voyait « obligé » de la publier sur-le-champ. Deux jours après, la librairie Migneret mettait en vente, en un petit volume in-18 de 210 pages, *Atala ou les amours de deux sauvages dans le désert*, par François-Auguste Chateaubriand. Le 6 avril, le *Mercure* publiait, avec d'abondants extraits, un fort élogieux article de Fontanes. Peu de livres, il faut l'avouer, ont bénéficié d'un lancement aussi habile.

Chateaubriand avait calculé juste. « C'est de la publication d'*Atala*, a-t-il dit avec vérité, que date le bruit que j'ai fait dans ce monde. » Le succès fut rapide et complet, tout à fait analogue à celui qu'avait obtenu, douze ans auparavant, *Paul*

et *Virginie*, dont le produit, au dire d'Aimé-Martin, avait permis à Bernardin d'acheter une petite maison avec un jardin. Cinq éditions, peut-être six, — probablement à fort tirage, — toutes revues et corrigées (1), s'en publièrent en un an; il y eut plusieurs contrefaçons. Chateaubriand a conté lui-même dans ses *Mémoires* avec une verve amusée la promptitude avec laquelle ses héros étaient devenus populaires, la multitude de « billets parfumés » qu'il recevait, la griserie de vanité juvénile qu'il éprouvait. Inconnu la veille, en moins d'un an, il était devenu presque célèbre; il goûtait avec ravissement ces premiers sourires de la gloire qui ne laissent personne insensible. Parodies, vaudevilles, caricatures, « la fille de Sima-gham » défrayait toute sorte de productions contemporaines. Classiques et encyclopédistes épuisaient tout leur esprit à dénoncer les défauts de l'œuvre nouvelle. Les articles, les brochures pleuvaient. « Encore deux volumes sur *Atala*, disait, plus d'un an après la publication, le *Mercur de France*. En vérité, elle a donné lieu à plus de critiques et de défenses que la philosophie de Kant n'a de commentaires. » Et c'était vrai. L'apparition de cette « anecdote écrite sous les huttes mêmes des sauvages » avait pris les proportions d'un évènement littéraire.

Nous retrouverons tout à l'heure le roman d'*Atala*. Pour l'instant, nous ne l'envisageons que comme « préparation » ou « introduction » au *Génie du Christianisme*. La lettre au *Journal des Débats* et au *Publiciste* indiquait la place que le petit « poème » en prose devait occuper dans le grand ouvrage en préparation; la préface le rattachait fort habilement aux théories générales qui seront développées dans le *Génie* et dont la *Lettre* à Fontanes avait été la première expression publique. Enfin l'œuvre elle-même se présentant comme l'illustration romanesque de ces mêmes théories, le succès incontestable qu'elle obtenait ne pouvait manquer de rejaillir, par anti-

cipation, sur le livre considérable dont elle était détachée, et dont elle était l'émouvante promesse. Déjà, à propos de la *Lettre* sur M^{me} de Staël, un critique du *Journal des Débats*, — probablement Geoffroy, — observant que les pages d'un « ouvrage encore inédit » citées par Fontanes « étaient très propres à donner une grande idée du talent de l'auteur », adressait de très vifs éloges à la *Lettre* elle-même : elle est « pleine de vues neuves, disait-il, suppose une instruction profonde et montre l'écrivain éloquent dont l'imagination sait agrandir les objets et les peindre avec force... C'est peut-être la première fois que la critique littéraire a pris l'accent du cœur et du sentiment, s'est élevée jusqu'au pathétique (1). » Après *Atala*, les éloges redoublent, et la curiosité et l'attente. « Ce petit ouvrage, concluait Dussault dans le même *Journal des Débats*, fait désirer encore davantage celui dont il est détaché. » Et tel était l'avis de tous les lecteurs, y compris ceux de la philosophique *Décade*, qui oubliait un instant son hostilité pour avouer qu'il y avait dans le roman d'*Atala* de grandes beautés et « des développements admirables ».

Il fallait soutenir ce succès et entretenir cette attente. Le *Génie* n'était point encore arrivé au point de perfection où Chateaubriand voulait le porter. « Malgré le mauvais état de ma fortune, je rachetai, nous a-t-il dit, les deux volumes imprimés, dans le dessein de retoucher encore une fois tout l'ouvrage. » Et vers le milieu de mai, il alla s'enfermer pour y travailler tout à loisir avec M^{me} de Beaumont dans une maison de campagne qu'elle avait louée à Savigny-sur-Orge. En même temps et tandis que les critiques d'*Atala* poursuivaient leur œuvre et ne se lassaient pas d'attirer sur sa personne et sur ses écrits l'attention du public, il confiait à divers recueils, au *Paris* de Peltier, à la *Bibliothèque française* de Pougens, surtout au *Mercure de France* des fragments variés du livre qu'il avait sur le chant des pages sur les mœurs et les instincts des

oiseaux, sur les ruines de l'Ohio, nuit chez les sauvages d'Amérique, éloge des médecins, chapitres sur le serpent, sur saint Denis. Enfin, comme pour mieux étaler la souplesse de son talent et la diversité de ses aptitudes, il commençait au *Mercury* une série d'articles sur les choses anglaises. M^{me} de Staël avait préconisé l'inspiration des « littératures du Nord » : partisan enthousiaste de nos écrivains classiques, le nouveau venu tenait à prouver qu'il ne péchait point par ignorance.

Ils sont fort intéressants, ces articles de littérature anglaise. Tout en rendant justice aux Anglais, à leurs mœurs, Chateaubriand proteste vivement contre l'anglomanie à la mode (1), et s'appuyant ou prétendant s'appuyer sur les jugements anglais contemporains, il se montre assez dur, et même un peu injuste, pour la littérature de nos voisins d'outre-Manche. Il ne se contente pas de malmener le poète Young; il s'en prend à Shakespeare lui-même, qu'il traite à peu près comme Voltaire dans ses dernières années. Il veut qu'on en revienne en toutes choses, et particulièrement en littérature, à la tradition nationale. « Si nous jugeons avec impartialité, écrit-il, les ouvrages étrangers et les nôtres, nous trouverons toujours une immense supériorité du côté de la littérature française. » Cette supériorité est due, plus qu'à tout le reste, à celle du catholicisme qui en forme l'inspiration dominante. Ainsi, par mille détours, Chateaubriand retrouvait les idées maîtresses qui composaient le fond substantiel de son esthétique et de son apologétique (2). Par une curieuse coïncidence, son nationalisme littéraire et religieux se trouvait en étroite harmonie avec le nationalisme politique dont le Gouvernement consulaire était l'expression. Il le sentait bien, et à plus d'une reprise il avait fait de flatteuses avances à Bonaparte qui, peu après la publication d'*Atala*, avait enfin ordonné de le rayer de la liste des émigrés. Tenu sans doute, par son ami Fontanes, au courant des lents progrès de la négociation du Con-

cordat, il n'a pas voulu, selon toute vraisemblance, en publiant trop tôt son grand livre, devancer les événements et faire preuve d'un zèle intempestif; et il est infiniment probable que l'idée d'assurer à son ouvrage le maximum d'opportunité, et de couronner par une magnifique mise en scène extérieure le très habile lancement auquel il avait procédé, n'a pas été étrangère aux retards successifs qu'avait subis la publication. Si telle fut la pensée secrète de Chateaubriand, elle était d'une admirable justesse. La publication du *Génie du Christianisme* a précédé de quatre jours la promulgation du Concordat et la somptueuse cérémonie de Notre-Dame. « Je voulais un grand bruit, a dit Chateaubriand, afin qu'il montât jusqu'au séjour de ma mère, et que les anges lui portassent ma sainte expiation. » Son vœu était exaucé. Quel livre, plus adroitement lancé, a jamais bénéficié d'un plus rare concours de circonstances historiques et d'un plus brillant décor?

VII. — « ATALA »

Revenons à *Atala*. Cet « épisode » du *Génie du Christianisme* et qui, comme tel, nous le verrons, contribue à la signification générale de l'œuvre, se suffit aussi à lui-même, vit d'une vie indépendante et propre, et Chateaubriand n'a pas été mal inspiré en le détachant et en le publiant à part. Il y a lieu de l'étudier d'abord séparément.

Moitié roman, moitié poème, *Atala* offre cette curieuse particularité, peut-être unique dans l'histoire littéraire, que toutes, ou presque toutes les critiques qu'on en a faites sont pleinement justifiées, et que cependant l'œuvre en est à peine diminuée, et n'en reste pas moins, au même titre que *le Cid* ou *Andromaque* par exemple, une date considérable dans la « suite » de la littérature française.

Les adversaires de Chateaubriand ont souvent contesté la nouveauté et, partant, l'originalité du livre, et ils avaient fort beau jeu, pour en rabaisser le mérite, à rappeler le souvenir de Voltaire, de Rousseau ou de Bernardin de Saint-Pierre. En fait, si l'on pouvait explorer toutes les « sources » d'*Atala*, dénombrer tous les ouvrages dont Chateaubriand s'est, plus ou moins directement, inspiré pour composer le sien, on reconnaîtrait qu'il a été tributaire de toute la littérature antérieure. Par exemple, on l'a loué d'avoir peint les conflits dans un même cœur de la religion et de la passion : mais, pour ne pas remonter à la *Jérusalem délivrée* et à *Polyeucte*, c'est déjà sur cette donnée que Voltaire avait construit sa *Zaïre* et son *Alzire*. On a aussi beaucoup goûté la couleur exotique que l'auteur d'*Atala* a su répandre sur son œuvre ; mais, pour ne rien dire d'écrivains plus obscurs, — un Bartram, un Carper, un Charlevoix, — c'était là un élément d'intérêt dont s'était déjà avisés Marmontel dans *les Incas*, Bernardin de Saint-Pierre dans *Paul et Virginie*, et l'auteur anonyme d'un livre curieux, les *Veillées américaines*, dont une partie, *Odérahî*, présente avec *Atala* de très suggestifs rapports (1). On a très vivement admiré la beauté, la splendeur évocatrice des pages descriptives du roman ; mais, à cet égard encore, Chateaubriand n'est pas un initiateur, et Buffon, Rousseau, Volney, Bernardin de Saint-Pierre lui avaient fourni de remarquables et fort utiles modèles. Et il n'a pas inventé non plus cette « sensibilité », cet accent passionné dont ses contemporains lui ont su tant de gré, mais dont il avait lui-même éprouvé la séduction en lisant *Manon Lescaut*, l'*Héloïse*, *Paul et Virginie*, trois livres dont il s'est nourri et qu'il a, plus d'une fois, librement imités. Enfin, ni la grande compilation de Raynal, ni le Las Casas des *Incas*, ni le curé de *Mélanie* ne sont assurément étrangers à la conception du rôle du missionnaire dans *Atala* ; mais ici, Chateaubriand avait encore un autre modèle. « Dans le plus intéressant

de ses personnages, dans ce bon et si vénérable père Aubry, — observait déjà un critique du temps, — vous allez reconnaître un homme, un prêtre, dont le nom et les vertus sont consacrés par l'histoire. Les voyages du pieux missionnaire dans ces affreux climats, pour y conquérir des âmes à la foi, l'intrépidité de son rôle, ce beau caractère de douceur et de tolérance, mis en contraste avec le fanatisme cruel des sauvages, son martyre enfin à la suite d'une vie qui fut un long miracle de charité évangélique, tous ces détails se retrouvent dans le premier volume de l'*Histoire de la Nouvelle France*, par le P. Charlevoix, à l'article du P. Jogues : il n'y a de changé que le nom et le style (1). » Et ainsi l'on pourrait aisément prouver que l'auteur d'*Atala* n'a rien inventé, et qu'il a emprunté à ses devanciers tous les éléments essentiels de son œuvre.

On lui a adressé, et on pourrait lui adresser encore des critiques plus graves. Marie-Joseph Chénier, dans sa satire des *Nouveaux Saints*, — à laquelle le parti encyclopédique fit un certain succès, — puis dans son *Tableau de la littérature française depuis 1789*, l'abbé Morellet, dans ses *Observations critiques sur Atala*, Sainte-Beuve, dans ses leçons de Liège, n'y ont point manqué. Il y a, cela est certain, bien des invraisemblances dans ce court récit, quelques scènes dont l'irréalité provoque aisément le sourire, des recherches bizarres d'expression, un abus d'images trop voyantes, des raffinements un peu morbides de sentiments, une alliance un peu désobligeante du mysticisme le plus exalté avec la plus trouble sensualité, un mélange parfois assez déconcertant de tons, de couleurs et d'idées, bref, ce que Sainte-Beuve a fort joliment appelé le tatouage. Et l'on peut aller plus loin encore. A y regarder d'un peu près, et en dépit de tous les efforts de l'artiste pour dissimuler cette faute originelle, ne semble-t-il pas que la version actuelle d'*Atala* soit comme le produit, ou, plus exactement

COPIÉ PAR M. DE LAUNAY

LE 10 JANVIER 1874

PAR M. DE LAUNAY

encore, la juxtaposition de deux conceptions différentes, et même contradictoires? La première partie du roman, — la plus ancienne peut-être, celle qui pourrait bien dater d'avant l'émigration, et de la période d'incroyance, jusqu'à l'intervention du père Aubry, — donne assez bien l'idée d'un roman anticlérique, à la Diderot, et qui tendrait à dénoncer les dangers de la « superstition ». La seconde partie, au contraire, qui serait postérieure à la conversion, — et à la « découverte » du P. Charlevoix, — aurait pour objet de corriger cette intention primitive et de montrer que le christianisme bien compris, bien loin de les affaiblir ou de les condamner, légitime, exalte, purifie tous les justes et généreux sentiments de l'âme humaine. Qu'est-ce à dire, et si cette conjecture, assez conforme d'ailleurs aux habitudes d'esprit et de travail de Chateaubriand, — lequel n'aimait pas à perdre sa prose, — était admise, n'expliquerait-elle pas ce qu'il y a parfois d'un peu heurté et de secrètement contradictoire dans les sentiments et les caractères de ses personnages? Chrétien de fraîche date, l'auteur d'*Atala* s'est peut-être trop délibérément souvenu qu'il était aussi l'auteur des peu chrétiens *Natchez*.

Ce sont là, pourrait-on croire, d'assez graves défauts. Comment se fait-il donc que la valeur originale de l'œuvre n'en soit, au total, nullement entamée? C'est d'abord que toutes ces faiblesses d'inspiration ou d'exécution, noyées qu'elles sont, en quelque sorte, dans le talent supérieur dont témoigne le livre, n'apparaissent pas à une première lecture et qu'il faut, pour les découvrir, un effort de réflexion critique que pourront toujours contester « ceux qui se laissent prendre par les entrailles ». D'autre part, n'est-ce pas se faire une idée bien étroite de l'originalité littéraire que de s'imaginer qu'elle consiste uniquement dans l'apport d'une ou plusieurs notes nouvelles? En littérature et en art, il n'y a jamais rien d'entièrement nouveau; et la véritable originalité consiste préci-

sément à incorporer à la tradition des « nouveautés » dont d'autres ont pu déjà s'aviser, mais qu'ils n'ont pas toujours réussi à imposer définitivement à l'attention de leurs contemporains. Chateaubriand n'a inventé ni la « beauté morale » de l'apostolat chrétien, ni la « sensibilité », ni le style descriptif, ni l'exotisme, ni les dramatiques conflits de la passion et du sentiment religieux. Mais ces différents thèmes, il a su les mêler et les fondre ensemble, de manière à en faire un tout unique, et, en dépit de quelques menues dissonances, parfaitement harmonieux. De plus, sur chacun de ces « motifs », il a mis sa marque personnelle. S'il emprunte beaucoup à autrui, il donne à chacun de ces emprunts un tour original et imprévu qui les rend méconnaissables.

Son imitation n'est point un esclavage.

Les inspirations qu'il puise chez ses devanciers lui sont surtout un moyen de mettre en branle son inspiration propre. L'un de ceux qui lui ont servi de modèle, bien loin de revendiquer un vain droit de priorité, a reconnu très franchement la vigoureuse originalité de ce jeune rival. « Oh ! moi, disait Bernardin de Saint-Pierre, je n'ai qu'un tout petit pinceau ; M. de Chateaubriand, lui, a une brosse », voulant dire sans doute que l'auteur d'*Atala* avait, selon le mot de Brunetière, « étendu jusqu'aux proportions de la fresque » ses propres « miniatures ». Et en effet, si charmants que soient les jolis paysages exotiques de *Paul et Virginie*, il faut bien avouer qu'ils pâlisent un peu à côté des superbes pages descriptives qui composent l'« ouverture » d'*Atala* :

Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, le temps assemble sur toutes les sources les arbres déracinés. Il les unit avec des lianes, il les cimente avec des vases, il y plante de jeunes arbrisseaux, et

lance son ouvrage sur les ondes. Charriés par les vagues écumanes, ces radeaux descendent de toutes parts au Meschacebé. *Le vieux fleuve s'en empare*, et les pousse à son embouchure, pour y former une nouvelle branche. Par intervalles, *il élève sa grande voix*, en passant sous les monts et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts, et des pyramides des tombeaux indiens : c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature : et tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courants latéraux remonter, le long des rivages, *des îles flottantes de pistia et de nénuphar*, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles s'embarquent, *passagers sur ces vaisseaux de fleurs*, et la colonie, *déployant au vent ses voiles d'or*, va aborder, endormie, *dans quelque anse retirée du fleuve* (1).

Après cela, libre à Marie-Joseph Chénier d'affirmer qu'opposer de telles pages à celles de Bernardin, « c'était comparer l'esquisse d'un écolier aux meilleurs tableaux d'un grand maître » : il ne convainquait personne. Les lecteurs sans parti pris persistaient à s'enchanter de ce grand style, aux puissantes sonorités, aux subtiles et mystérieuses harmonies, aussi apte à évoquer les grandioses spectacles de la nature qu'à exprimer, dans leurs plus fines nuances, les profonds sentiments du cœur ou à formuler d'ingénieuses ou saisissantes vérités morales :

La nuit était délectable. *Le génie des airs secouait sa chevelure bleue*, toute embaumée de la senteur des pins et de la *faible odeur d'ambre*, qu'exhalaient les crocodiles, couchés sous les tamarins des fleuves. La lune brillait au milieu d'un azur sans tache, et *sa lumière gris de perle flottait sur la cime indéterminée des forêts*. Aucun bruit ne se faisait entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine, qui régnait dans la profondeur des bois : *on eût dit que l'âme de la solitude soupirait dans toute l'étendue du désert*.

Et ceci encore :

L'habitant de la cabane et celui des palais, tout souffre, tout gémit ici-bas : les reines ont été vues pleurant comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois.

Il n'est pas vrai que le style soit toujours l'homme ; mais le style est quelquefois l'homme. Le style d'*Atala* était révélateur de la riche personnalité morale qui avait conçu et exécuté cet étrange petit roman. A la vibration continue de cette prose, à l'accent de mélancolie passionnée qui s'en dégageait, on sentait que l'auteur y avait mis un peu de son âme, et, peut-être, de sa vie. Il s'était laissé prendre lui-même au douloureux récit des aventures de ses héros ; il avait idéalement pleuré, comme devait pleurer M^{me} de Staël (1), sur les amours contrariées de ses deux sauvages, sur la mort tragique d'*Atala* ; et le désespoir de Chactas l'avait ému d'une pitié d'autant plus profonde que Chactas, à bien des égards, c'était, avec les transpositions nécessaires, son propre portrait qu'il avait dessiné. Chateaubriand a-t-il eu nettement conscience de tout le lyrisme secret qu'impliquait son œuvre ? On ne saurait dire. Mais qu'il ait dû à ce lyrisme même une partie de son succès, c'est ce qui n'est point contestable. Dans l'art comme dans la vie, l'émotion seule engendre l'émotion. *Si vis me flere...* S'intéresser au sort de ses personnages, épouser leurs sentiments, sympathiser de toute son âme avec celle qu'on leur prête, bref, se donner d'abord à soi-même l'illusion que l'on veut produire, c'est encore le meilleur moyen qu'on ait trouvé de conquérir l'attention, l'intérêt, la chaleureuse sympathie de nombreux lecteurs. Quand le lyrisme, comme c'est ici le cas, est contenu dans de justes limites, il est peut-être la condition première de la vraie vie littéraire. Le lyrisme d'*Atala*, discret et comme voilé, enfermé dans une forme délibérément classique, voilà, en dernière ana-

lyse, ce qui a imposé l'œuvre nouvelle à la juste admiration des contemporains et ce qui, depuis lors, l'a fait triompher de toutes les variations du goût et de toutes les objections de la critique.

VIII. — LA REFONTE DÉFINITIVE ET L'ÉDITION ORIGINALE
DU « GÉNIE DU CHRISTIANISME »

Succès oblige. Le bruit qu'avait fait *Atala* avait, nous l'avons vu, déterminé Chateaubriand à refondre une dernière fois tout son livre. Enfermé à Savigny, où il recevait la visite des Joubert, de Fontanes, de sa sœur Lucile, veuve de M. de Caud, plus triste et plus étrange que jamais, il y travaillait « comme un nègre ». Les lettres de Joubert, celles de M^{me} de Beaumont nous font entrevoir l'intensité et la nature de son labeur. Il lisait beaucoup, se faisait envoyer une foule de gros livres; M^{me} de Beaumont lui copiait ses citations, et elle s'émerveillait de la manière dont il les utilisait. « Ce qui me confond, écrivait-elle, c'est le parti qu'il a tiré des huit volumes des *Moines*, de ce fatras si sec, si aride, et qui m'a si mortellement ennuyée. Il y a véritablement là une sorte de miracle, et le secret de l'enchantement est de s'enchanter lui-même. Il n'a l'air d'avoir fait que rassembler des traits épars, et avec cela il vous fait fondre en larmes et pleure lui-même, sans se douter que son talent soit pour quelque chose dans l'effet qu'il produit et qu'il éprouve. » Joubert, lui, avec son goût exquis, redoutait l'étalage d'une érudition qu'il estimait superficielle et de fraîche date : « Dites-lui, au surplus, écrivait-il admirablement, qu'il en fait trop; que le public se souciera fort peu de ses citations, mais beaucoup de ses pensées; que c'est plus de son génie que de son savoir qu'on est curieux; que c'est de la beauté, et non pas de la vérité, qu'on cherchera dans son ouvrage... Ses citations sont, pour la plupart, des maladresses; quand elles deviennent des nécessités, il faut

les jeter dans les notes... Écrivain en prose, M. de Chateaubriand ne ressemble point aux autres prosateurs ; *par la puissance de sa pensée et de ses mots, sa prose est de la musique et des vers. Qu'il fasse son métier : qu'il nous enchante.* Il rompt trop souvent les cercles tracés par sa magie ; il y laisse entrer des voix qui n'ont rien de surhumain, et qui ne sont bonnes qu'à rompre le charme et à mettre en fuite les prestiges. Ses in-folios me font trembler. Recommandez-lui, je vous prie, d'en faire ce qu'il voudra dans sa chambre, mais de se garder bien d'en rien transporter dans ses opérations. » Et Chateaubriand riait de ces sages conseils : il retranchait beaucoup de citations, mais il en ajoutait d'autres ; et il n'en faisait, au total, qu'à sa tête.

Sans qu'on puisse, faute de documents assez abondants et assez précis, entrer dans le dernier détail des faits, il est possible de se représenter avec une certaine exactitude la nature des remaniements que Chateaubriand a fait subir au texte déjà réimprimé par Migneret. En comparant les fragments publiés en 1800, 1801 et 1802 (1) dans les recueils périodiques de l'époque avec la version correspondante de l'édition originale, on se rend assez bien compte de la qualité et du sens général des corrections de l'auteur.

Et d'abord, il faut noter que l'ouvrage s'est singulièrement développé depuis le jour où il ne devait former que « trois feuilles d'impression ». Moins d'un an après, — février 1800, — il doit comprendre deux volumes, soit plus de quarante feuilles. Neuf mois se passent, et c'est trois volumes qu'on nous annonce ; or, l'édition originale de 1802 en comprendra quatre, et même cinq, le dernier n'étant d'ailleurs composé que de notes et éclaircissements. D'autre part, cette sorte de fructification ne s'est pas étendue également, à ce qu'il semble, à toutes les parties du sujet : la partie centrale, intitulée *Poétique du Christianisme*, qui ne formait guère que le quart

de l'esquisse ou du projet de 1799, occupe déjà le tiers de l'ouvrage annoncé et partiellement réimprimé en 1800, et formera la moitié du livre définitif; manifestement, c'est dans ces deux volumes qu'il nous faudra chercher l'essentiel de la pensée de l'écrivain et le fort de sa démonstration. Enfin, d'une année à l'autre, dans les plans successifs qui ont été publiés, on saisit assez nettement un effort croissant, et généralement heureux, d'organisation et de construction : le sens de la composition classique s'est perdu au XVIII^e siècle, et, non sans de laborieux tâtonnements, Chateaubriand s'efforce de le retrouver.

Ce n'est pas tout encore. Il y avait dans les premières versions du *Génie*, et même dans les versions intermédiaires, bien des redondances de pensée et de style, des superfluités, des naïvetés aussi, des intempérances et des violences de néophyte. Ces défauts n'ont pas tous disparu de l'édition originale, et il faudra pour les atténuer encore, dans les éditions ultérieures, bien des corrections successives. Mais enfin le sérieux travail de revision auquel Chateaubriand a soumis son œuvre avant de la donner au public a porté ses fruits. Il éteint sa luxuriance naturelle, retranche des épithètes inutiles ou trop voyantes, des détails puérils, vise à la sobriété et à la concision. Quelquefois, il développe sa pensée, quand il éprouve le besoin de la préciser ou d'y ajouter une nuance nouvelle. Il avait d'abord écrit par exemple : « Oh ! que la nature est belle, quand c'est un cœur simple qui n'en recherche les merveilles que pour glorifier le Créateur ! » Il se relit et écrit : « Oh ! que la nature est sèche, qu'elle est vide, expliquée par des sophistes ! mais qu'elle est productive, qu'elle est pleine, quand c'est un cœur simple... » Mais, en général, il abrège : c'est ainsi qu'il supprime des chapitres entiers, un chapitre sur *les Rois Athées*, — celui-là, il est vrai, sur les injonctions de la censure consulaire, — un autre, intitulé *Éloge des Médecins*,

qui n'offrait avec l'idée maîtresse du *Génie du Christianisme* qu'un rapport extrêmement lointain; d'autres sont copieusement allégés. Enfin, nombre de passages ont été adoucis. « Laissons, avait d'abord écrit Chateaubriand, laissons aux imaginations vulgaires et corrompues à plaisanter jusqu'à la fadeur sur la séduction du serpent » : il se reprend, et dit simplement : « Notre siècle rejette avec hauteur tout ce qui tient de la merveille : sciences, arts, morale, religion, tout demeure désenchanté. » Ailleurs, il s'était tout d'abord exprimé ainsi sur le compte de Voltaire : « Il ne faut pas accuser la religion chrétienne si *la Henriade*, considérée comme poème épique, est la production la plus sèche qui soit jamais sortie du cerveau d'un auteur. M. de Voltaire doit au christianisme le peu de beaux traits répandus dans son épopée ; et c'est précisément pour n'avoir pas cru à Jésus-Christ qu'il ne nous a laissé que l'amplification d'un écolier qui se trouvait assez savant en sortant du collège pour faire *l'Iliade* et pour ne pas croire au Dieu de ses pères. » Ces lignes, un peu dures et hautaines, sont devenues ce qui suit dans la version de 1802 : « Si *la Henriade*, malgré la perfection de la narration et la beauté des vers, dans quelques chants, n'est pas une excellente épopée, ce n'est pas parce que la machine en est puisée dans le christianisme, mais au contraire parce que l'auteur n'était pas chrétien. M. de Voltaire doit même à la religion qu'il a persécutée les morceaux les plus frappants de son poème épique, et les plus belles scènes de ses tragédies. »

Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand rapporte généreusement à Fontanes l'honneur d'avoir « encouragé ses premiers essais » : « Il m'apprit, déclare-t-il, à dissimuler la difformité des objets par la manière de les éclairer, à mettre, autant qu'il était en moi, la langue classique dans la bouche de mes personnages romantiques. » Il est infiniment probable que nous devons à l'influence de Fontanes la forme de plus en

plus classique où s'est enfermé le « romantisme » du *Génie*.

Cependant, à Savigny, le *Génie du Christianisme* s'achevait : le 19 novembre, il ne restait plus que deux chapitres à écrire, sur La Bruyère et sur les écrivains de Port-Royal. Il semble bien que, vers la fin de novembre, « le dernier coup de maillet fût donné », et que Chateaubriand, rentré à Paris, put alors remettre son manuscrit à l'imprimeur. La correction des épreuves dut être longue et minutieuse; artiste toujours insatisfait, l'auteur dut corriger son texte jusqu'au dernier moment, car dans l'édition originale, on constate de nombreux « cartons ». Dans son entourage, on paraît avoir été un peu inquiet sur l'issue de la partie qu'il allait jouer : « Le grand moment approche, écrivait-il à Fontanes; du courage, du courage, vous me paraissez fort abattu. Eh! mordieu, réveillez-vous; montrez les dents. La race [sans doute « l'empire voltairien »] est lâche; on en a bon marché, quand on ose la regarder en face. » M^{me} de Beaumont vit dans une crainte « qui ne lui laisse pas un moment de repos ». « Ce qui m'effraye surtout, écrivait-elle, c'est la légèreté avec laquelle il énonce certains jugements, qui demanderaient, pour ne pas effaroucher, à être présentés avec une adresse et une douceur infinies. » Joubert, que son merveilleux tact critique ne trompe point, est obligé de la rassurer : « Je ne partage point vos craintes, déclarait-il, car ce qui est beau ne peut manquer de plaire... Ce livre-ci n'est point un livre comme un autre... Il y a un charme, un talisman qui tient aux doigts de l'ouvrier... *Il réussira, parce qu'il est de l'enchanteur.* »

Enfin, le 24 germinal an X (14 avril 1802), le libraire Migneret mettait en vente, à dix-huit francs, cinq volumes in-octavo intitulés *Génie du Christianisme ou Beautés poétiques et morales de la Religion chrétienne*, par François-Auguste Chateaubriand. Le lendemain, paraissait au *Mercury* un grand article de Fon-

tanés sur l'œuvre nouvelle. Le 28 germinal, jour de Pâques, le *Moniteur* publiait la *Proclamation* de Bonaparte « aux Français » pour les convier à la réconciliation nationale et pour leur faire part de la signature définitive du Concordat. En même temps, il annonçait la ratification du traité d'Amiens et il reproduisait l'article de Fontanes. Muet depuis dix ans, le gros bourdon de Notre-Dame sonnait joyeusement la fête de la Résurrection.

CHAPITRE VI

LE « GÉNIE DU CHRISTIANISME »

II

APOLOGÉTIQUE ET LITTÉRATURE

Vous n'ignorez pas que ma folie est de voir Jésus-Christ partout, comme M^{me} de Staël la perfectibilité. » C'est en ces termes que, dans sa « Lettre au citoyen Fontanes », Chateaubriand prenait position contre le livre *De la Littérature*; et l'on ne saurait, avec plus d'exacte concision, formuler l'idée maîtresse, le thème fondamental et partout présent du *Génie du Christianisme*. Et telle est la vertu d'une grande idée générale que celle-ci, un peu contestable peut-être en quelques-unes de ses applications, et d'ailleurs maniée par un écrivain qui ne saurait prétendre à l'éminente dignité d'un esprit penseur, a pourtant suffi à soutenir et à orchestrer un très grand livre, l'un des plus grands de la littérature universelle.

I. — LE STYLE

Ce livre ne serait pas tout ce qu'il est, s'il n'était pas tout d'abord l'œuvre d'un puissant artiste et d'un grand écrivain. Le style n'est certes pas tout en littérature; mais, sans le style,

les plus justes idées restent à l'état de simples velléités, de bonnes intentions sans écho et sans efficace. C'est surtout pour avoir méconnu la valeur persuasive du style que les apologistes du XVIII^e siècle ont eu, au total, si peu d'action. Pascal et Bossuet n'auraient pas conquis tant d'âmes si, à la force de leur pensée, ils n'avaient pas joint le prestige de leur verbe. Pascal, en gémissant d'ailleurs, en s'accusant d'une « vanité » que réprouvait sa trop scrupuleuse conscience, ambitionnait, il l'avoue, « la gloire d'avoir bien écrit »; et Bossuet, « pour enflammer les hommes à la vertu », savait bien le prix de l'éloquence et la nécessité d'« imprimer à ses ouvrages ce caractère de perfection que le temps et la postérité respectent ». (1) Chateaubriand, qui est de la famille de ces grands maîtres de la langue, eût, de tout son cœur, souscrit à de telles déclarations. Il sait bien, et il indique assez clairement ce qui manque à ses devanciers. « Abbadie, dira-t-il par exemple, écrivit en faveur de la religion une apologie remarquable, pour la méthode et le raisonnement. *Malheureusement, le style en est faible et délayé*, quoique les pensées n'y manquent pas d'un certain éclat. » Et il ajoute, avec cette finesse ingénieuse et imagée qui est sa manière d'avoir vivement raison : « On néglige peut-être un peu trop, dans les ouvrages de ce genre, de parler la langue de ses lecteurs; il faut être docteur avec le docteur et *poète avec le poète*. Dieu ne défend pas les routes fleuries, quand elles servent à revenir à lui, et ce n'est pas toujours par les sentiers rudes et sublimes de la montagne que la brebis égarée retourne au bercail. »

C'était là tout un programme, et il n'était pas besoin de pousser très loin la lecture du livre, pour voir que l'auteur le remplissait admirablement. Dès l'introduction, on était conquis par cette chaleur et cette originalité d'accent, par ces vives et brillantes formules, qui repoussaient l'objection avant même qu'elle n'eût le loisir de naître, par cette éloquence entraî-

nante, tour à tour hautaine, impérieuse et doucement insinuante, par ce chaud jaillissement d'images, par ce mouvement, cette aisance, cette ampleur de la phrase, par ce je ne sais quoi de hardiment triomphal dans le ton, dans l'allure, qui distinguait la manière du nouvel écrivain :

C'était encore une autre erreur que de s'attacher à répondre sérieusement à des sophistes, *espèces d'hommes qu'il est impossible de convaincre, parce qu'ils ont toujours tort...* Ce n'était pas les sophistes, c'était le monde qu'ils égaraient, qu'il fallait réconcilier à la religion...

On devait montrer que rien n'est plus divin que sa morale, rien de plus aimable et de plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son culte; on devait dire qu'elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain, et des moules parfaits à l'artiste; qu'il n'y a pas de honte à croire avec Newton et Bossuet, Pascal et Racine; enfin, il fallait appeler tous les enchantements de l'imagination et tous les intérêts du cœur au secours de cette même religion contre laquelle on les avait armés... Le christianisme sera-t-il moins vrai quand il paraîtra plus beau ?

Quelle charmante, vivante et poétique façon de dire les choses ! Évidemment, celui qui s'exprimait ainsi était un écrivain, et un écrivain de la grande espèce.

Essayons d'analyser de plus près les mérites propres de ce style, qui a été le grand moyen d'action et de séduction de Chateaubriand. Assurément, tout n'est pas à admirer dans la forme verbale inaugurée par l'auteur du *Génie du Christianisme* : elle a ses faiblesses et même ses ridicules. Elle n'a que trop de pente à la redondance, à la déclamation, et même au mauvais goût. Les épithètes redoublées, trop voyantes ou bizarrement forcées, qui fleurissaient dans les premières rédactions, n'ont pas toutes disparu de la version imprimée. Parlant des prophètes qu'il souhaite de voir figurer dans « un beau poème », Chateaubriand dira par exemple : « Une barbe *inspirée*

descendrait sur leur poitrine immortelle, et l'Esprit divin leur sortirait par les yeux. » Une phrase sur Dieu est restée justement célèbre, pour les sourires qu'elle a provoqués : « Il n'est point l'enfant des générations, il n'est point une œuvre créée, il ne s'unit qu'à sa propre essence pour engendrer; Dieu est lui-même *le grand Solitaire de l'univers, l'éternel Célibataire des mondes* (1). » Un autre développement sur la valeur expressive de la lettre A qui « convient au calme d'un cœur champêtre et à la paix des tableaux rustiques », mériterait de passer également à la postérité. L'ironie des derniers voltairiens pouvait se donner facile et libre carrière en feuilletant le *Génie du Christianisme*.

A trop appuyer sur ces menues imperfections, l'ironie des derniers voltairiens aurait risqué de faire fausse route. Oui, sans doute, il y a dans le style de Chateaubriand des naïvetés, des puérilités, et les mots y écrasent quelquefois les choses. Mais si grandes et si hautes que soient les choses, les mots s'y égalent toujours. « Telle est tout ensemble, disait Bossuet dans son discours de réception à l'Académie, la grandeur et la faiblesse de l'esprit humain, que nous ne pouvons égaler nos propres idées. » Il était pourtant l'un des très rares écrivains chez lesquels l'expression ne trahit jamais la pensée. On en peut dire autant de Chateaubriand. Il a, lui aussi, le don de l'expression adéquate, surtout peut-être quand il s'agit de traduire des sentiments et des idées qui dépassent l'ordre commun. Tout naturellement son style atteint à la grandeur, cette qualité éminente qu'on cherchera vainement dans tous les écrits du XVIII^e siècle, ceux de Buffon exceptés. Et c'est pourquoi il trouve sans effort ces puissantes formules, ces riches maximes générales, toutes chargées d'expérience intime, qui semblaient l'enviable apanage des grands moralistes d'autrefois. « Heureux, dira-t-il, les hommes qui, comme le cygne, ont quitté la terre sans y laisser d'autres débris, ni d'autres

souvenirs que quelques plumes de leurs ailes ! » Et dans la même page : « Dieu ne détruit point son ouvrage. L'Évangile n'est point la mort du cœur ; il en est la règle. » « Au défaut de la réalité, on cherche à se repaître de songes ; car le cœur est expert en tromperies, et quiconque a été nourri au sein de la femme, a bu à la coupe des illusions. »

Ce grand style n'aurait pas toute sa puissance, s'il n'était pas manié par un incomparable virtuose. « Le style de M. de Chateaubriand, disait M^{me} de Beaumont, joue du clavecin sur toutes mes fibres. » C'est cela même, et la fine « hisondelle » avait bien senti qu'avec l'auteur d'*Atala*, une nouvelle manière de concevoir et de traiter la prose française était née. Rien de moins musical qu'une page de Voltaire : pour l'auteur de *Zadig*, les mots sont de simples signes algébriques d'une idée abstraite. Pour Chateaubriand, les mots sont essentiellement des sons qui, indépendamment de leur signification intellectuelle, traduisent des émotions et qui, susceptibles d'entrer dans toute sorte de combinaisons rythmiques, peuvent reproduire le mouvement même de l'âme dont ils enregistrent les vibrations. De là ces coupes savantes, ces originales alliances de mots, ces amples périodes artistement balancées, dont le secret, malgré Jean-Jacques, semblait perdu depuis Bossuet, ces chutes harmonieuses de phrases qui sont comme le coup d'archet final d'un merveilleux violoniste. Un écrivain contemporain, qui n'aime guère Chateaubriand, M. Charles Maurras, lui reproche d'avoir « communiqué au langage, aux mots, une couleur de sensualité, un goût de chair, une complaisance dans le physique, où personne ne s'était risqué avant lui ». Il y a du vrai dans cette observation. La phrase de Chateaubriand parle aux sens ; elle est toute chargée de sonorités physiques ; elle est une volupté pour l'oreille. L'auteur du *Génie du Christianisme* a enseigné aux écrivains français des cadences nouvelles.

Et il leur a révélé aussi la puissance évocatrice du style.

Les mots, pour lui, ne sont pas seulement des sons ; ce sont des visions. Sa pensée n'est complète que lorsqu'elle se couronne d'une image plastique.

Les ouvrages des anciens, dira-t-il, se font reconnaître, nous dirions presque à leur *sang*. C'est moins chez eux, ainsi que parmi nous, quelques pensées éclatantes, au milieu de beaucoup de pensées communes, qu'une belle troupe de pensées qui se conviennent, qui, toutes sorties du même père, ont toutes un air de parenté : c'est le groupe des enfants de Niobé, nus, simples, pudiques, rougissants, se tenant par la main avec un doux sourire, et portant, pour seul ornement, une couronne de fleurs dans leurs cheveux bouclés.

Dans sa rage d'intellectualisme, le *xviii^e* siècle avait fait pour la langue ce qu'il avait fait pour la religion : il avait, si l'on peut dire, vidé l'une et l'autre de leur substance ; il avait réduit la religion à n'être qu'une vague métaphysique sans consistance et sans portée ; il avait réduit la langue à n'être qu'un corps de notations abstraites à l'usage de purs esprits. Dans ces formes vides, Chateaubriand est venu remettre de la vie. Le mot a été rappelé à sa fonction propre, qui est de représenter non pas des rapports rationnels, mais des choses concrètes et des êtres vivants. De là ces épithètes parlantes et voyantes qui traduisent de très personnelles sensations ; de là ces chaudes couleurs répandues sur toute la trame du style et qui contrastent avec ce je ne sais quoi de sec et de décharné par où se signale la prose d'un Voltaire ou d'un Montesquieu ; de là ces fréquentes métaphores qui sont comme l'efflorescence d'une riche sève intérieure ; de là enfin ces images brillantes et développées qui sont l'épanouissement de l'idée sous une forme sensible et qui la fixent, d'une façon durable, dans les yeux comme dans l'esprit du lecteur.

Et tout ceci revient à dire que le style de Chateaubriand est un style de poète. Il n'y a pas de poésie sans images et pas de

poésie sans harmonie. Ces qualités essentiellement poétiques, Chateaubriand les a fait passer dans sa prose. Il a renoué une tradition que depuis Bossuet, ou tout au moins depuis Fénelon, on avait laissé perdre, que Rousseau, puis Bernardin, avaient essayé de ressaisir, mais trop timidement, et qu'il fallait restaurer dans tout son éclat. « Je regarde l'auteur du *Génie du Christianisme* comme un vrai poète », écrivait Fontanes dans une lettre qu'on a récemment retrouvée. Il disait vrai. Chateaubriand est un vrai poète, un grand poète, *poeta sovrano*; et c'est le secret de sa puissance.

II. — LE PLAN

Un grand artiste n'est pas complet, si au don de l'expression il ne joint pas celui de la composition. Ainsi en ont jugé écrivains et critiques de tous les temps, et Chateaubriand lui-même, qui ne nous a pas laissé ignorer tous les soins qu'il avait donnés à l'ordonnance et à l'orchestration du livre qu'il avait conçu. Jusqu'à quel point y a-t-il réussi?

On s'est parfois montré bien sévère pour la composition du *Génie*. « Chateaubriand, a dit Émile Faguet, compose admirablement les œuvres d'art et très mal les œuvres de logique. Quand on lit le *Génie du Christianisme*, pour peu qu'on songe à l'*Exposition de la foi catholique* ou au *Discours sur l'histoire universelle*, on est un peu honteux pour notre siècle. » J'ose ne pas être de cet avis, et précisément parce que le *Génie du Christianisme*, avant d'être une œuvre de logique, est une œuvre d'art. Ne soyons pas dupes, j'y consens, d'une certaine symétrie extérieure qui, d'ailleurs, fait totalement défaut dans les grands livres du XVIII^e siècle. Reconnaissons aussi que, d'un chapitre à l'autre, et dans l'intérieur même d'un même chapitre, les « liaisons » entre les divers développements ne sont pas toujours aussi rigoureuses qu'on pourrait le souhaiter, que les

proportions entre les différentes parties de l'ouvrage peuvent parfois prêter à la critique. Manifestement, par delà un siècle de vraie décadence littéraire, Chateaubriand s'efforce de retrouver, dans le commerce des grands classiques, ce sens si français de la composition, que les Montesquieu et les Voltaire avaient laissé perdre; et il n'y parvient pas toujours. Mais il y parvient souvent, et les explications qu'il nous donne à cet égard ne sont pas négligeables.

Quatre parties, divisées chacune en six livres, nous dit-il, composent tout notre ouvrage. La première traite des dogmes et de la doctrine. La seconde et la troisième renferment la *poétique* entière du christianisme, ou les rapports de cette religion avec la poésie, la littérature et les arts. La quatrième contient le culte, c'est-à-dire tout ce qui concerne les cérémonies de l'Église, et tout ce qui regarde le clergé séculier et régulier.

Cette disposition est ingénieuse et heureuse. Elle est logique et elle est artistique tout ensemble. Elle va en quelque sorte du dedans au dehors, de l'idée au fait, de l'abstrait au concret; elle a pour objet « d'établir une progression d'intérêt », et elle atteint son objet. A l'instar de Bossuet, dans le *Discours sur l'Histoire universelle*, l'auteur a placé au centre de son livre ce qu'il considère avec raison comme la pièce maîtresse de l'édifice, et le fort de sa démonstration, ses considérations si neuves sur la *Poétique du christianisme*. C'est là qu'il a inséré, à titre d'exemple, d'intermède et d'illustration, les deux épisodes romanesques d'*Atala* et de *René*, sur lesquels il comptait justement pour lui attirer de nombreux lecteurs. Fortement établi dans cette solide position, il lance dans toutes les directions de courtes, mais vigoureuses offensives. Installé comme dans un carrefour où aboutissent les routes les plus diverses, du poste d'observation qu'il a judicieusement choisi, il peut, d'un seul coup d'œil, embrasser tout l'horizon. Appuyé sur son idée

centrale, que le christianisme n'est pas seulement vérité, mais beauté, — idée qui trouve dans les deux parties consacrées à la *Poétique* son complet et naturel épanouissement, — il étudie l'idée chrétienne sous ses différents aspects et dans ses multiples manifestations; là même où l'on ne s'attendait pas à la rencontrer et où ses adversaires ont cru devoir triomphalement constater son absence, il la montre parfois invisible, mais toujours présente; et se plaçant successivement aux points de vue les plus divers, il s'efforce de dégager l'âme de beauté qu'elle recèle. Assurément, on peut concevoir d'autres façons, plus philosophiques peut-être, de démontrer la même thèse. Il faut reconnaître que la méthode imaginée et suivie par Chateaubriand ne manque ni d'originalité, ni de vigueur; que le plan par rayonnement qu'il a adopté, témoigne d'une ingénieuse perspicacité et d'une grande habileté stratégique; que cette disposition lui a permis d'éclairer sous toutes ses faces et d'imposer à tous les esprits la pensée essentielle dont le *Génie* était la somptueuse expression. Suite de tableaux pittoresques et de méditations lyriques groupés autour d'une idée religieuse : c'est à peu près ainsi que l'on pourrait définir le *Génie du Christianisme*. Pour réaliser cette conception, si exactement conforme à la nature de son génie, Chateaubriand n'aurait pu choisir un meilleur plan.

III. — LA CRITIQUE ET L'ESTHÉTIQUE

Allons droit au cœur du livre, à ces deux parties que Chateaubriand intitule *Poétique du Christianisme* et qui, pour parler notre langage d'aujourd'hui, renferment sa critique et son esthétique; et pour en bien saisir toute la nouveauté et toute la portée, représentons-nous l'état général d'esprit contre lequel l'auteur d'*Atala* est venu réagir.

Une littérature impersonnelle; une littérature non natio-

nale; une littérature non chrétienne : si l'on définissait par ces trois termes notre littérature française classique, on en exprimerait assez bien la tendance commune et l'inspiration dominante. Éblouis par la révélation des chefs-d'œuvre de l'antiquité, les hommes de la Renaissance n'ont vu de salut, pour les artistes et les écrivains modernes, que dans l'imitation, plus ou moins libre, ou tout au moins dans l'inspiration de l'art antique. Ils ont violemment répudié tout leur passé national, rompu avec toute la tradition du moyen-âge. Ils se sont efforcés, suivant le mot de Chamfort, de « redevenir Grecs ou Romains par l'âme » ; ils ont abdiqué leur personnalité, leur nationalité, leur religion. La Réforme est venue par là-dessus qui, moitié par fureur iconoclaste, moitié par scrupule religieux, a consommé le divorce entre l'art et la religion chrétienne : le mélange du sacré et du profane lui a paru une profanation, et quand elle n'a pas, au nom de la religion, proscrit l'art et la littérature, elle s'en est dédaigneusement désintéressée. Sous ces diverses influences, il s'est formé une littérature qui, proclamant que « le moi est haïssable », a demandé à la Grèce et à Rome ses motifs d'inspiration ; elle a, de parti pris, ignoré le christianisme :

De la foi des chrétiens les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles.

Et certes, cette littérature, bénéficiant tout à la fois d'heureuses circonstances et de la fortuite apparition de très beaux génies, a produit d'admirables chefs-d'œuvre. Mais quand le génie a baissé ou a disparu, quand l'imitation, indéfiniment renouvelée, des mêmes modèles a cessé d'être féconde, le classicisme a laissé voir à nu ce qu'il y avait de paradoxal et d'artificiel en son principe : une prompte, une universelle décadence s'est manifestée. En dépit des exemples et des directions nouvelles donnés par Rousseau, elle semble irrémédiable ; et

la question qui partout se pose à la fin du XVIII^e siècle, — elle a hanté M^{me} de Staël et elle forme le fond du livre *De la Littérature*, — est celle de savoir d'où viendra le souffle libérateur, le vivifiant principe d'une totale rénovation littéraire.

C'est alors que paraît Chateaubriand. A cette question, son *Génie du Christianisme* apporte une réponse. Vous vous plaignez, venait-il dire à ses contemporains, de la pâle, exsangue, monotone littérature dont on vous abreuve. Mais à qui la faute ? Et ne voyez-vous pas que, depuis près de trois siècles, vous tournez le dos à la nature et à la vérité ? Sur la foi d'un grand homme, que j'admire et vénère entre tous, vous allez répétant que « le moi est haïssable ». En morale, peut-être ; mais non pas en littérature. C'est le moi de Pascal qui anime d'une vie immortelle les *Provinciales* et les *Pensées*. On vous a persuadés aussi, — et ici, avant Voltaire, Boileau est le grand coupable, — qu'il fallait avant tout « aimer la raison ». Mais la raison, faculté de l'impersonnel, glace et dessèche tout ce qu'elle touche. Les facultés génératrices du talent, du génie même, celles qui font transparaître au regard le fond même de l'âme, sont l'imagination et la sensibilité, et les plus grands écrivains sont ceux qui n'ont pas craint de s'abandonner à leur inspiration sans contrainte. Et de même qu'on vous a dissuadés de mêler votre personne à vos œuvres, on vous a détournés de regarder la nature ; on vous a ainsi privés d'une source incomparable d'émotions, et ces émotions qu'on vous interdisait, on les proscrivait du domaine de la littérature et de l'art. Comment, dès lors, vous étonner que la vie, ainsi raréfiée et mutilée, se soit finalement retirée des œuvres mort-nées que l'on proposait à votre attention ?

Ce n'est pas tout encore. On vous a prescrit l'imitation des anciens. Or, je ne suis pas suspect : j'admire, je goûte et je sens les anciens autant et plus que personne. Mais quoi ! comme le disait déjà Molière, « les anciens sont les anciens, et nous

sommes les gens de maintenant ». Quelle est cette étrange fureur de nous dénationaliser ? Nos légendes ne sont-elles pas aussi poétiques, notre histoire aussi belle que celle de la Grèce et de Rome ? Duguesclin, saint Louis ou Bayard ne valent-ils pas Achille ou Énée, Thémistocle ou Cincinnatus, et nos croisades ne valent-elles pas la guerre de Troie ou les guerres puniques ? Soyons plus fiers de nos gloires nationales et dans ce riche trésor encore inexploité, puisons à pleines mains pour la rénovation de notre art, pour l'intérêt de nos lecteurs et pour l'éducation de nos enfants. Libre aux Grecs de chanter éternellement les aventures du divin Ulysse : nous avons chez nous d'autres héros à glorifier ; et l'on attend de nous autre chose que des copies de plus en plus affaiblies du même poème, de la même tragédie, de la même histoire, ombre d'une ombre qui s'évanouit au grand jour de la vivante réalité.

Enfin, — erreur suprême et qui a déterminé toutes les autres, — vous vous êtes laissé convaincre que le christianisme n'était point matière d'art, qu'il ne saurait directement inspirer les œuvres littéraires et, vous « débaptisant » sans scrupule, vous avez adopté les divinités du paganisme et vous les avez transformées en « machines poétiques ». Or, que la mythologie antique soit une source toujours vive de poésie, c'est ce que je n'ai garde de nier et, au besoin, je la défendrais énergiquement contre ses détracteurs. Mais comment ne pas voir que le christianisme est lui aussi un principe incomparable de poésie ? D'abord, en lui-même, s'il est vrai que les croyances qui en sont le fondement, que les dogmes qu'il formule, que les légendes qu'il inspire offrent à l'imagination et au cœur le plus noble des aliments. D'autre part, il est indéniable que l'âme humaine lui doit un élargissement, un enrichissement dont la littérature, pour peu qu'elle s'y prête, doit nécessairement bénéficier. Par le christianisme un homme nouveau a été créé : des sentiments que jusqu'alors il ne connaissait pas, des com-

binaisons inédites d'idées et de sentiments sont entrés dans son âme; ses passions mêmes sont devenues plus complexes et plus profondes : voilà, toute neuve, la matière d'un art moderne dont l'originalité et la fécondité ne le céderont à aucun autre. Voyez les écrivains du grand siècle : il a suffi à un Pascal, à un Bossuet, à un Fénelon d'écrire avec toute leur âme de grands chrétiens pour produire des œuvres admirables, et dont l'antiquité ne nous a pas laissé d'équivalents. Direz-vous que la littérature religieuse est hors de cause? Mais est-ce que Corneille et Racine, comme conduits par un secret instinct, n'ont point quelquefois essayé de s'affranchir des préjugés classiques, et est-ce que leurs plus purs, leurs plus profonds chefs-d'œuvre ne sont pas précisément les œuvres, — un *Polyeucte*, une *Athalie*, — où ils ont osé être chrétiens et s'abandonner librement à leur inspiration religieuse? Chose plus significative encore, est-ce que pareille aventure n'est pas arrivée au peu chrétien Voltaire, le jour où il écrivait *Zaïre* et *Alzire*? Répondrez-vous que Corneille et Racine, Voltaire même avaient du génie, que le génie sait tirer parti des théories les moins favorables, et que d'ailleurs *Cinna*, *Andromaque* ou *Mérope* ne sont pas des œuvres méprisables? Mais avez-vous observé que les héros de Corneille et de Racine ne sont pas, en dépit de leur costume, des héros antiques, que le poète, à son insu, leur a prêté des sentiments tout modernes, donc, tout pénétrés de christianisme, et qu'en cela précisément consiste leur supériorité, même artistique, sur leurs modèles latins ou grecs? *Andromaque* est la veuve chrétienne, *Iphigénie* est la vierge chrétienne, *Monime* est l'épouse chrétienne : de là les fines nuances, de là les délicates complexités, de là la profondeur de leurs âmes; de là leur grâce et de là leur charme. Racine et Corneille sont des poètes chrétiens qui ne s'avouent pas ou qui s'ignorent; et peut-être eussent-ils été plus grands, et sinon plus parfaits, du moins plus variés et plus riches, s'ils avaient

eu la liberté ou l'audace de suivre en toute occasion l'appel de leur génie.

Ce qui est en tout cas certain, c'est que les progrès de la décadence littéraire suivent parallèlement ceux de l'incrédulité. Le *xvii^e* siècle a été, en même temps qu'un grand siècle chrétien, un grand siècle littéraire. L'inverse s'est produit au *xviii^e* siècle. A ceux qui voudraient ne voir dans ce rigoureux parallélisme qu'une simple coïncidence, il faut rappeler sans relâche que la religion chrétienne, en exaltant, en portant à leur souverain degré de puissance toutes les facultés de l'âme humaine, ravive les sources les plus hautes et les plus pures de l'inspiration artistique ou littéraire et leur ouvre un champ d'expansion presque indéfini. Assurément le christianisme ne donne pas du génie, ni même du talent à ceux qui sont nés sans talent et sans génie; mais, fécondés par lui, le talent et le génie se découvrent des ressources insoupçonnées et, se mettant au service de fins supérieures, reçoivent de leur objet même une dignité, un éclat qu'ils n'eussent sans lui jamais obtenus. Voulons-nous sérieusement réagir contre la stérilité littéraire qui, depuis un siècle, nous a frappés? Voulons-nous que le jeune siècle qui se lève soit un grand siècle d'art et de poésie qui puisse soutenir la comparaison avec les plus grands siècles d'autrefois? Entre tant d'autres raisons, morales et sociales, que nous avons de revenir aux principes chrétiens, ne négligeons pas celles qui se tirent des intérêts permanents de notre culture nationale. Écrivains, poètes, artistes, héritiers d'une longue tradition chrétienne, ne renions pas la foi spirituelle de nos pères. « Nés chrétiens et Français », osons être entièrement nous-mêmes dans nos œuvres. Ne craignons pas d'y faire entendre le frémissement et comme le son de notre âme. Ne nous imaginons pas qu'il y a d'un côté la littérature et de l'autre la vie: il n'y a que la vie, ici vécue, là transfigurée par l'art. Et plus cette vie sera riche, plus elle

sera pénétrée d'une haute et généreuse humanité, plus elle sera chrétienne en un mot, et plus l'œuvre qu'elle inspirera sera belle. Soyons Français, soyons hommes et soyons chrétiens, et le reste, à savoir la gloire littéraire, nous sera donné par surcroît.

Telles étaient les idées que Chateaubriand développait dans le *Génie du Christianisme* avec une verve dialectique, une ingéniosité critique, une ardeur de conviction, une flamme et un éclat croissant de style qui en redoublaient la force persuasive et la lointaine portée. Ces vues pour l'époque étaient fort originales. Si quelques-unes d'entre elles avaient pu être plus ou moins nettement pressenties par divers écrivains au cours des discussions qui, depuis deux ou trois siècles, avaient, de génération en génération, renouvelé l'éternelle querelle des anciens et des modernes, personne encore n'en avait aussi clairement aperçu les liaisons réciproques, personne ne les avait rassemblées en un corps de doctrine. Et il ne suffisait pas à Chateaubriand d'avoir raison sur presque tous les points qu'il abordait; il avait raison avec goût et avec modération. Si chaud partisan qu'il fût d'une littérature franchement et hardiment moderne, il se gardait bien de déprécier les anciens: il les sentait en humaniste accompli et en poète, et il leur découvrait même des beautés dont nul encore ne s'était avisé. Pareillement, il rendait une entière justice à nos grands écrivains classiques qui ont toujours eu en lui le plus intelligent et le plus fervent des admirateurs. Enfin, son nationalisme littéraire ne lui interdisait pas de s'ouvrir aux grandes œuvres étrangères et d'en goûter la saveur originale. Tout cela donnait à sa critique une largeur, un air d'impartialité dont elle ne pouvait manquer de bénéficier, et dont elle bénéficia en effet.

Ce n'est pourtant pas assez dire; et Chateaubriand ne s'est pas contenté de renouveler ou de rajeunir la critique. Par la

manière même dont il a posé la question, il a littéralement opéré une véritable révolution littéraire. Exprimer l'homme en général d'après les modèles et suivant les genres légués par l'antiquité, telle était, depuis Ronsard et Du Bellay, la fonction propre de l'œuvre littéraire. Exprimer l'homme individuel avec tous les sentiments et toutes les idées que le christianisme a mis en circulation, voilà désormais l'idéal qui s'impose à tout écrivain. En dépit des précautions prises par Chateaubriand pour ne pas rompre violemment avec la tradition, c'était là un complet changement de front, et dont les conséquences n'allaient pas tarder à se manifester. Grande poésie lyrique, histoire, roman, drame moderne, épopée même, une entière rénovation de tous les genres était comme virtuellement impliquée dans le nouveau programme. Le xix^e et le xx^e siècle n'ont fait qu'appliquer et développer les principes posés par Chateaubriand. Toute la littérature moderne était en germe et en espérance dans la « poétique » du *Génie du Christianisme*.

IV. — LES ÉPISODES ROMANESQUES : « ATALA » ET « RENÉ »

Il y avait même là plus qu'une espérance. Voulant joindre l'exemple au précepte, Chateaubriand avait inséré dans son livre deux courts récits, extraits de ses anciens *Natchez*, et destinés à prouver qu'en suivant hardiment les directions du *Génie du Christianisme*, un artiste moderne avait tout loisir de faire œuvre originale, émouvante et durable. Mais les deux « épisodes » d'*Atala* et de *René* ne sont pas seulement l'illustration, la justification par les faits des théories littéraires du *Génie*; ils font partie intégrante de l'ouvrage; ils en précisent la signification générale. Le *Génie du Christianisme* n'est pas un livre de théologien ou de philosophe; c'est l'œuvre d'un écrivain d'imagination, d'un romancier ou d'un poète qui, en

étudiant sous ses divers aspects la religion chrétienne, lui demande avant tout des thèmes d'inspiration pour son art. *Atala* et *René* sont la mise en œuvre, l'exploitation « artialisée » et concrète des données un peu abstraites que lui a fournies son enquête.

Il suit de là que si *Atala* et *René* peuvent, à la rigueur, — et en les publiant à part, l'auteur lui-même y autorise ses critiques, — être détachés du *Génie du Christianisme* et étudiés isolément, leur véritable place est dans le livre même dont ces deux récits sont comme le couronnement, qui, sans eux, est incomplet, et au succès duquel ils ont d'ailleurs largement contribué. Chateaubriand a bien raison de penser que « tel lecteur n'eût jamais ouvert le *Génie du Christianisme*, s'il n'y avait cherché *René* et *Atala* ». « Dans la partie théorique de son ouvrage, écrit-il encore, l'auteur avait dit que la Religion embellit notre existence, corrige les passions sans les éteindre, jette un intérêt singulier sur tous les sujets où elle est employée; il avait dit que sa doctrine et son culte se mêlent merveilleusement aux émotions du cœur et aux scènes de la nature; qu'elle est enfin la seule ressource dans les grands malheurs de la vie : il ne suffisait pas d'avancer tout cela, il fallait encore le prouver. C'est ce que l'auteur a essayé de faire dans les deux épisodes de son livre. » Il a assez bien rempli son objet.

Car on peut discuter la valeur morale et la valeur apolo-gétique d'*Atala*. On peut trouver que la passion y est représentée sous des traits un peu vifs et qu'elle y parle un langage assez troublant. On peut se demander aussi jusqu'à quel point cette « anecdote indienne » ne prouverait pas le contraire de ce qu'a voulu l'auteur; car enfin, si *Atala* n'avait jamais entendu parler du christianisme, songerait-elle à s'empoisonner? N'eût-elle pas tout simplement épousé Chactas, et sa destinée n'eût-elle pas été plus heureuse? Mais il est certain

d'autre part que le caractère des « deux sauvages » ne serait pas tout ce qu'il est, si le christianisme, même mal connu et mal compris, n'avait point passé par là : leurs sentiments ont gagné en finesse, en élévation, en complexité; le charme ardent, pudique et fier d'Atala est fait, pour une large part, de ce que la préoccupation chrétienne mêle d'inquiétude et de scrupule à la recherche du bonheur. Quant au personnage du père Aubry, cette autre création essentiellement chrétienne, il est superflu de signaler tout ce que son intervention ajoute d'intérêt moral, dramatique et pittoresque au récit. Symbole vivant de la religion civilisatrice, les rites qu'il célèbre dans ce cadre exotique prêtent un peu de leur grandeur mystérieuse, de leur poétique beauté aux radieux paysages qui leur servent de décor. La messe au village de la mission, les derniers moments d'Atala sont des scènes qui se gravent dans le souvenir, en raison même de ce qui s'insinue de poésie religieuse dans l'évocation des spectacles de la nature ou dans l'expression des profonds sentiments humains.

L'épisode de *René* peut prêter à des observations analogues. La donnée n'en a rien de très proprement moral et peut-être les couvents ont-ils été inventés pour tout autre chose que pour y ensevelir le secret d'amitiés contre nature. L'imagination de Chateaubriand se complait volontiers à des sujets un peu malsains et scabreux et il lui arrive d'employer des arguments parfois bien singuliers. Mais cela dit, il est indéniable que le roman est tout pénétré de christianisme et qu'il doit à l'inspiration religieuse une bonne part de l'intérêt qu'il excite. Les deux héros sont chrétiens par leur éducation, par leur hérédité, par cette inquiétude, cette « ardeur de désir », cette soif d'infini, ce besoin de pureté, ces remords de conscience qui accompagnent et, malgré tout, ennoblissent leur passion coupable. Cette passion même, où l'antiquité n'aurait vu que l'action aveugle d'une fatalité naturelle, elle aurait pu ne pas

naître, si Amélie et René s'étaient toujours strictement soumis aux règles de prudence et de modération que la morale chrétienne impose même aux affections les plus légitimes, s'ils avaient, conformément à ses préceptes, fui la solitude, renoncé à leurs dangereuses rêveries, cherché dans l'action, dans l'abdication du moi, dans le dévouement à autrui l'aliment normal de leur sève intérieure. Et la passion une fois déclarée, il n'y a encore que le christianisme qui puisse, en la repri-mant, en la convertissant, y porter remède : telle est la moralité que Chateaubriand a voulu dégager de l'entrée au couvent d'Amélie, de sa fin édifiante, du discours du père Souël. Et par tout cela, le roman de *René* se rattache assez étroitement à l'idée générale de son livre.

Mais, en même temps, et sans peut-être qu'il l'eût expressément voulu, il a contribué à entretenir et à propager dans les âmes la maladie même qu'il se proposait de combattre. Ce « vague des passions », dont *René* devait être à la fois la description et la condamnation, cet éternel ennui, cette mélancolie sans cause et ce sombre dégoût de la vie qui aboutissent au suicide, bref, tout ce que l'on appellera bientôt le « mal du siècle », Chateaubriand l'a exprimé en termes si justes et si séduisants, avec un si vif accent d'expérience personnelle, et, tout en en réprouvant le principe et les conséquences, avec une si visible et secrète complaisance, que l'on a plus admiré et goûté la peinture que retenu le réquisitoire. *René* peu à peu s'est détaché du *Génie du Christianisme*, pour devenir, — après Rousseau et après Goethe, dont l'auteur s'était manifestement inspiré, mais avant Senancour et avant Byron, — le roman ou le poème de la désespérance romantique. Comme Saint-Preux et comme Werther, René est devenu la poétique incarnation du héros moderne, et pendant près d'un demi-siècle, il va défrayer toute la littérature française. Chateaubriand a eu la gloire, — qu'il a failli désavouer dans ses *Mémoires*, mais qui lui reste

acquise, — de créer un nouveau type littéraire. Les traits dont il a composé son personnage répondaient si bien à l'état de la sensibilité contemporaine; en se confessant lui-même, — car *René* est, à bien des égards, une sorte d'autobiographie morale, — il a su si bien confesser sa propre génération; enfin, il a fait preuve, en traitant son sujet, d'un art si sûr, si simple, et si sobrement expressif, que le petit chef-d'œuvre, précisément parce qu'il traduisait à la perfection un état d'âme déjà assez répandu, l'a rendu plus fréquent encore et plus général. Après la publication du *Génie du Christianisme*, les *René* ont « pullulé » comme les *Werther* après le roman de Goethe, et pour les mêmes raisons : une fois de plus, le chef-d'œuvre littéraire cristallisait, consacrait et multipliait, en la popularisant, une disposition morale qui était moins exceptionnelle que Chateaubriand, plus tard, ne l'a bien voulu dire. Si le « mal de René » n'existait pas déjà, au moins virtuellement, dans les âmes, Chateaubriand l'aurait inventé, — et légitimé. Un *Werther* moins bourgeois, plus raffiné, plus élégiaque, plus chrétien aussi et plus artiste, voilà le « modèle idéal » dont va s'enchanter l'imagination romantique jusqu'à l'avènement du roman réaliste. *René* est une date, non seulement, et au même titre qu'*Atala*, dans l'histoire littéraire, mais encore dans l'histoire morale du XIX^e siècle.

Quand *René* et *Atala*, par toute sorte de liens visibles, d'intimes correspondances et d'affinités électives, ne se rattacheraient pas au *Génie du Christianisme*, par leur valeur d'art particulière, ces deux « épisodes » en rehausseraient singulièrement le mérite littéraire. Les parties critiques et esthétiques du livre, toutes neuves et fécondes qu'elles fussent, auraient pu paraître un peu « en l'air », si elles n'avaient pas été confirmées et justifiées par des œuvres. Les plus belles théories du monde ne valent pas la moindre réussite d'art. Avec *Atala* et *René*, le doute n'était plus permis : c'était bien une litté-

rature toute nouvelle qu'on voyait éclore avec le nouveau siècle. Et l'idée religieuse qui dominait et inspirait l'ouvrage se trouvait ainsi bénéficier de la justesse d'esprit et du talent que Chateaubriand avait mis au service de ses conceptions littéraires.

V. — LES VUES HISTORIQUES

Cette vivacité d'intuition qu'il a portée dans les choses de l'art et de la littérature, il l'a portée aussi dans l'étude des questions d'histoire. Non pas que, dans le *Génie du Christianisme*, Chateaubriand ait eu à faire, et qu'il ait fait, œuvre proprement dite d'historien. Mais il avait admirablement senti que si le problème religieux n'est pas exclusivement, il est, pour une large part, un problème d'histoire. Peut-être parce qu'il était poète et, comme tel, fervent amoureux du passé, le point de vue historique était constamment présent à sa pensée et il a très nettement entrevu la vertu apologétique de l'histoire. Et il a été ainsi amené, dans cet ordre d'idées, à multiplier toute sorte d'aperçus fort originaux et qui ne seront pas perdus pour ceux qui allaient le suivre.

Il n'y a pas lieu d'insister longuement sur l'exégèse de Chateaubriand. Supérieure peut-être à celle de Voltaire qui, lui, ne savait ni l'hébreu, ni même le grec, — « l'exégèse de la polissonnerie », disait sévèrement Renan, — elle semble, en dépit de certaines apparences érudites, bien superficielle, et les spécialistes, même orthodoxes, contemporains du *Génie*, y auraient relevé sans doute bien des imprécisions, des erreurs ou des ignorances. Non content de trancher par des arguments puérils et de simples envolées poétiques, — on en pourrait citer d'amusants exemples, — des questions obscures ou complexes, Chateaubriand a une tendance peu critique à prendre exactement au pied de la lettre les récits, mythes ou explications de

la Bible et à les interpréter dans un sens assez étroit et même un peu pharisaïque. Peut-être a-t-il pressenti l'intérêt qui allait bientôt s'attacher à ces sortes de recherches ; mais il ne paraît pas avoir fourni à ceux qui allaient le suivre d'intéressantes et utiles suggestions.

Sa vraie gloire est ailleurs. D'abord, il a eu à un degré éminent le sens de la diversité des époques historiques. Avant lui, et en dépit des timides vellétés d'un Voltaire pour s'affranchir de ce classique préjugé, on se représentait volontiers les hommes de tous les temps sous les communes espèces des contemporains de Louis XIV ou de Louis XV : on s'étonnait sérieusement que l'on pût « être Persan ». Le bon Rollin, que Chateaubriand admire trop, a mis sur toute l'antiquité un vernis uniforme et conventionnel sous lequel disparaissent entièrement les oppositions de races, de générations, d'individus. Très épris d'individualisme, ayant une ombrageuse conscience de ce par quoi son *moi* s'oppose aux autres *moi*, Chateaubriand a appliqué à autrui ce principe tout personnel. Là où l'on ne voyait qu'uniformité, il a vu de profondes divergences. « A mesure qu'on a plus d'esprit, a dit Pascal, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. » Ce fut le cas de Chateaubriand. Le monde moderne lui apparut tout d'abord séparé du monde antique par un véritable abîme. « La grande vue à saisir dans l'histoire moderne, écrit-il, c'est le changement que le christianisme a opéré dans l'ordre social : en donnant de nouvelles bases à la morale, il a modifié le caractère des nations, et *créé en Europe des hommes totalement différents des anciens*, par les opinions, les gouvernements, les coutumes, les usages, les sciences et les arts. » Et il a poussé plus loin cette première vue. Les Grecs, les Romains, les Barbares, et les divers peuples nés des invasions, Germains, Bataves, Anglais, Italiens, Suisses, Espagnols et Français sont par lui saisis, compris et définis dans leurs « traits caracté-

ristiques » ; les différentes formes de civilisation sont par lui embrassées et jugées avec une égale sympathie. Sur le moyen-âge en particulier, il a des pages pleines d'intérêt et de vie, et qui font contraste avec les inintelligentes observations de Voltaire. Il réhabilite le *Discours sur l'histoire universelle* et il montre tout ce qu'une philosophie de l'histoire inspirée du christianisme apporte de lumières pour comprendre et juger le passé. En un mot, par ses théories et par ses exemples, il prêche la « résurrection » et l'appréciation philosophique des âges écoulés et il ouvre ainsi une voie féconde où beaucoup d'autres entreront après lui.

Il a eu aussi le sentiment très vif de l'avenir réservé aux études historiques. Il s'est rendu compte que dans ce domaine où, jusqu'alors, Bossuet et Voltaire, dans ses meilleures pages, mis à part, les modernes n'ont pu rivaliser avec l'antiquité classique, il leur était loisible, le génie aidant, d'être tout à la fois différents des anciens et supérieurs à eux. L'histoire moderne nous offre une matière aussi riche que celle que l'histoire antique présentait aux Thucydide et aux Tite-Live ; et grâce au christianisme, nous avons une expérience morale plus vaste et plus profonde que celle que possédaient les plus beaux génies d'autrefois. Le Bossuet de l'*Histoire universelle* et des *Oraisons funèbres* est là pour nous prouver qu'un grand historien moderne peut être « politique comme Thucydide, moral comme Xénophon, éloquent comme Tite-Live, aussi profond et aussi grand peintre que Tacite », avec, « de plus, une parole grave et un tour sublime dont on ne trouve ailleurs aucun exemple ». Sur les traces d'un pareil modèle, comment les historiens futurs pourraient-ils désespérer de leur art ?

Enfin, Chateaubriand a très bien vu que l'histoire était peut-être au fond la meilleure des apologétiques. Il a compris qu'étudiée dans sa « suite » et dans sa vérité, elle rendait

témoignage au christianisme. En vain l'on a voulu montrer que la religion chrétienne, par le « fanatisme » qu'elle développait dans les âmes, avait déchaîné sur l'humanité les pires fléaux : cette thèse, qui forme le fond de l'*Essai sur les mœurs*, et qui sophistiquement attribue à la religion des désordres et des crimes qui, relevant uniquement des passions humaines, n'ont pas attendu le christianisme pour se manifester, cette thèse fausse entièrement la réalité de l'histoire ; et l'histoire, impartialement interrogée, se retourne précisément contre elle. L'histoire prouve que le christianisme est le plus actif ferment de la civilisation moderne. A la suite de Pascal et de Bossuet, Chateaubriand a reconnu que le christianisme projette sur l'histoire de l'humanité une très vive lumière, qu'il lui donne un sens et lui fournit une direction, et qu'il dicte enfin à tous ceux qui s'en inspirent la plus haute et la plus satisfaisante des philosophies de l'histoire. Sur tous ces points, les diverses écoles historiques qui se sont succédé au cours du xix^e siècle lui ont donné raison contre Voltaire.

VI. — LES CONCEPTIONS SOCIALES

L'histoire est de la sociologie en action ; et il est bien difficile à un bon historien de n'être pas quelque peu sociologue. Chateaubriand avait trop le sens historique pour se désintéresser du point de vue social, et, dans une certaine mesure, on peut dire que ce point de vue est, avec le point de vue esthétique, celui auquel il se place le plus constamment. N'a-t-il pas choisi comme épigraphe de son livre ce mot célèbre de Montesquieu : « Chose admirable ! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci » ? Et cette idée, sous les formes les plus diverses, reparait souvent dans le *Génie du Christianisme*.

Mais elle est surtout développée dans le quatrième volume, où tout un livre, le dernier, est intitulé : *Services rendus à la société par le clergé et la religion chrétienne en général*. Chateaubriand y célèbre avec complaisance l'« immensité des bienfaits du christianisme ». Hôpitaux, congrégations charitables, institutions de bienfaisance, œuvres innombrables d'éducation et d'instruction, ordres enseignants, missions, il énumère avec force et précision, sinon tous, — car « il n'est pas sûr d'avoir choisi ce qu'il y a de plus frappant », — au moins quelques-uns des services sociaux dont nous sommes redevables à l'idée chrétienne. Il montre tout ce que le clergé séculier et régulier, depuis dix-huit siècles, a fait pour soulager et éclairer l'humanité : agriculture, travaux publics, métiers et commerce, médecine, lettres, sciences et arts, lois civiles et criminelles, politique et gouvernement, il n'est aucun domaine de l'activité humaine où la religion, si faussement calomniée par Voltaire, n'ait réalisé les plus merveilleux progrès, inspiré les plus étonnantes découvertes, fait sentir sa divine influence. « On parle de philanthropie ! C'est la religion chrétienne qui est seule philanthrope par excellence. » A la lettre, elle a, conformément à l'esprit de l'Évangile, réalisé la fraternité humaine que l'antiquité avait si complètement ignorée. Pendant tout le moyen âge, « la religion n'était occupée qu'à renouer les fils sociaux que la barbarie rompait sans cesse ». On n'ose conjecturer « quel serait aujourd'hui l'état de la société, si le christianisme n'eût point paru sur la terre », — tel est l'objet du dernier chapitre du *Génie*. « Calculez maintenant, si votre esprit ne s'y perd, le nombre d'individus soulagés et éclairés par le christianisme, chez tant de nations et pendant une aussi longue suite de siècles. »

Voilà pour le passé ; et le passé nous est un sûr garant du présent et de l'avenir. Et dans une fort belle page, un peu prophétique d'allure et d'inspiration, et que l'avenir ne devait

point démentir, Chateaubriand esquisse ce qui allait être la mission prochaine de la papauté :

Les Souverains pontifes vont maintenant chercher d'autres moyens d'être utiles aux hommes : *une nouvelle carrière les attend*, et nous avons des présages qu'ils la rempliront avec gloire. Rome est remontée à cette pauvreté évangélique qui fit tous ses trésors dans les anciens jours. Par une conformité remarquable, il y a des Gentils à convertir, des peuples à rappeler à l'unité, des haines à éteindre, des larmes à essuyer, *des héros à adoucir*, des plaies à panser, et qui demandent tous les baumes de la religion. *Si Rome comprend bien sa position, jamais elle n'a eu devant elle de plus grandes espérances et de plus brillantes destinées.* Nous disons espérances, car nous comptons les tribulations au nombre des désirs de l'Église de Jésus-Christ. Le monde dégénéré appelle une seconde prédication de l'Évangile ; *le christianisme se renouvelle*, et sort victorieux du plus terrible des assauts que l'enfer lui ait encore livrés. Qui sait si ce que nous avons pris pour la chute de l'Église n'est pas cela même qui la relève ! Elle périssait dans la richesse et le repos ; elle ne se souvenait plus de la croix ; la croix a reparu, elle sera sauvée (1).

Cette fraternité que le christianisme établit entre tous les membres de la famille humaine, Chateaubriand a très bien vu qu'elle ne se limite pas à la vie terrestre. Sur le dogme éminemment « social » de la communion des saints, et suivant lequel « les prières et les bonnes œuvres des mortels hâtent la délivrance des âmes », il n'a que quelques lignes, mais pleines de sens. « O admirable commerce, s'écrie-t-il, entre le fils vivant et le père décédé, entre la mère et la fille, entre l'époux et l'épouse, entre l'amant et la maîtresse, entre la vie et la mort ! Que de choses attendrissantes dans cette doctrine ! Ma vertu, à moi chétif mortel, *devenant un bien commun pour tous les chrétiens !* et de même que j'ai été atteint du péché d'Adam, ma justice est passée en compte aux autres !... (2) » Ceux mêmes qui n'admettront pas, comme le dit ailleurs

Chateaubriand, que le christianisme « n'est qu'une grande expiation pour le genre humain », et qu'il y a en lui, dans le bien qu'il inspire, « de quoi effacer tous les crimes dont les hommes ont été coupables depuis le commencement du monde », ceux-là devront bien reconnaître, après avoir lu le *Génie*, que la religion chrétienne a été, durant dix-huit cents ans, la grande armature sociale des nations modernes.

VII. — LES CONSIDÉRATIONS PHILOSOPHIQUES

On a été souvent, on est encore quelquefois un peu sévère, quand on parle de la valeur philosophique du *Génie du Christianisme*. Dans sa *Lettre sur l'apologétique*, M. Maurice Blondel a tout un chapitre qui vise directement Chateaubriand, et qui est intitulé : *De l'efficacité persuasive et de l'insuffisance philosophique d'une apologétique fondée sur la convenance intellectuelle et morale du christianisme*. Il est certain que le *Génie* ne convaincrail nullement, et même qu'il irriterait plutôt, par la pauvreté de son argumentation, un incrédule habitué à raisonner, et qui n'aurait jamais, même dans son enfance, cru et pratiqué le christianisme. « Le philosophe qui ne veut être que philosophe » ne sera jamais touché par Chateaubriand. Des prosopopées, des images, des comparaisons, des mouvements oratoires, des effusions sentimentales ou poétiques, des fusées d'imagination ne sont pas des preuves. Encore s'il s'en tenait aux considérations morales ou esthétiques ! Mais quand il veut raisonner, quand il lui arrive de s'égarer sur le terrain métaphysique ou théologique, il se donne avec une désarmante naïveté les faciles apparences d'un avocat d'une très mauvaise cause. Il abonde en arguments douteux ou maladroits, en raisons enfantines ou même ridicules. Il affirme avec sérénité que « les États ne périssent jamais par le défaut, mais par le trop grand nombre d'hommes », et qu'« une population excès-

sive est le fléau des Empires » ; et la loi de Malthus lui sert à justifier le célibat ecclésiastique. L'importance que le christianisme attache à l'espérance lui est une preuve de la révélation : « Sans doute elle fut, dira-t-il, révélée par le Ciel, cette religion qui fit une vertu de l'espérance. » Et sa démonstration de l'existence de Dieu par les causes finales est tout juste de la force de Bernardin de Saint-Pierre. Quand on lit la première partie du *Génie du Christianisme*, on ne peut s'empêcher de songer à Pascal et de se dire qu'une certaine force de pensée abstraite n'aurait pas nui à une pareille œuvre.

Seulement, un second Pascal n'aurait-il pas dépassé la très grande majorité des lecteurs de Chateaubriand ? Celui-ci ne s'adresse pas à proprement parler au « vrai philosophe », — le « philosophe » du XVIII^e siècle l'est si peu ! — mais au Français moyen de 1800 qui a été gâté par les « sophistes », mais qui a traversé l'expérience révolutionnaire, et qui, dans son fond, est resté catholique d'éducation et d'hérédité, et, selon l'heureuse expression de M. Lanson, « il éveille toutes les vagues religiosités endormies dans son âme ». Chemin faisant d'ailleurs, ce poète, qui a certaines parties d'un moraliste, exprime des idées et rencontre des formules chargées de sens, même métaphysique, et qu'un vrai philosophe pourrait lui envier. « On ne peint bien que son propre cœur, en l'attribuant à un autre, dira-t-il par exemple, et la meilleure partie du génie se compose de souvenirs. » Et encore : « On pourrait dire que l'homme est *la pensée manifestée de Dieu*, et que l'univers est *son imagination, rendue sensible*. » Voilà, n'est-il pas vrai ? une pensée qui n'eût point déparé les plus belles, les plus profondes pages de Malebranche.

Après cela, on ne saurait contester que le vrai mérite philosophique du *Génie du Christianisme* soit ailleurs que dans ces « idées abstraites » que Chateaubriand « écarte » délibérément. Bien plutôt que sur le terrain des idées pures il se place

sur celui des faits. Et s'il y a une philosophie des faits comme il y a une philosophie des idées, Chateaubriand a su assez bien la dégager et la formuler. Un peu partout dans son livre, mais plus particulièrement dans son dernier chapitre, il met fort judicieusement en lumière ce qu'il y a d'unique et d'irremplaçable dans le christianisme. « Jésus-Christ, conclut-il, peut donc, en toute vérité, être appelé dans le sens matériel, le *Sauveur du monde*, comme il l'est dans le sens spirituel. Son apparition sur la terre est, humainement parlant, le plus grand événement qui soit jamais arrivé chez les hommes... L'Évangile, sous tous les rapports, a changé les hommes; il leur a fait faire un pas immense vers la perfection. *Il faut le considérer comme une grande pensée religieuse, qui a renouvelé la race humaine*; alors, toutes les petites objections, toutes les chicanes de l'impiété disparaissent... » Il y a là quelques pages qui, dans leur forte brièveté, sont bien l'une des justifications les plus lumineuses, les plus convaincantes et les plus « philosophiques » du fait judéo-chrétien, et la plus haute réfutation que l'on eût encore tentée de l'*Essai sur les mœurs*.

VIII. — LA CONCEPTION DU CHRISTIANISME

« Une grande pensée religieuse, qui a renouvelé la race humaine » : si l'on avait à exprimer d'un mot la conception que Chateaubriand s'est faite du christianisme, c'est sans doute à cette formule qu'il faudrait recourir. C'est celle qu'il a constamment à l'esprit en écrivant son livre et qui en inspire tous les développements.

Le christianisme a rapproché l'homme de Dieu. Par lui, une idée nouvelle, celle de l'infini, que les philosophes de l'antiquité, Platon notamment, avaient entrevue plutôt que nettement conçue, et qui, en tout cas, était restée l'apanage de quelques privilégiés de l'intelligence, est devenue le lot commun

de toute l'humanité. « Ce que les plus beaux génies de la Grèce ont trouvé par un dernier effort de raison, s'enseigne publiquement aux carrefours de nos cités ; et le manœuvre peut acheter pour quelques deniers, dans le catéchisme de ses enfants, les secrets les plus sublimes des sectes antiques. » Il s'en est suivi un élargissement en tous sens de l'esprit humain. Affranchi de tout ce qui jusqu'alors limitait sa vue, il a pu, dans tous les ordres, s'élever aux plus hautes spéculations sur la nature et sur l'homme. La nature, n'étant plus peuplée ou encombrée des mille divinités secondaires qu'avait enfantées l'imagination païenne, apparaît ce qu'elle est en réalité, un intarissable et magnifique écoulement de formes vivantes par où se manifeste la puissance créatrice. Et l'homme, tout déchu qu'il soit de sa primitive dignité, participe à cette toute-puissance dont sa pensée lui permet de concevoir la bienfaisance et la fécondité.

Cette révolution dans le monde des idées a eu son contre-coup dans l'ordre des mœurs. Un nouveau type de vertu a été révélé aux hommes. La vertu antique, privilège de quelques rares élus, était à base d'orgueil. Fondée sur l'humilité et sur la charité, la vertu chrétienne, de son vrai nom la sainteté, a inspiré des actions et soutenu des vies qui dépassent en perfection tout ce qu'on avait vu et justement admiré jusqu'alors. « Le merveilleux chrétien, a-t-on dit excellemment, c'est une âme chrétienne. » Et ces vies, qui ont vraiment quelque chose de divin, elles se sont si bien multipliées, même et peut-être surtout parmi les humbles, qu'elles ont peu à peu transformé l'atmosphère morale autour d'elles. S'il y a dans le monde moderne moins d'égoïsme, de sensualité, de brutalité, une douceur et une chaleur d'âme que le monde antique n'a point connues, c'est au christianisme, et à lui seul, qu'il faut en rapporter l'honneur. Et ce n'est pas en vain que, « modèle de toutes les vertus », Jésus-Christ a été proposé à l'imitation des hommes.

Sa rayonnante et bienfaisance influence s'est étendue jusqu'aux institutions politiques. Dans l'antiquité, l'homme n'existait que pour la cité ; simple rouage d'une énorme machine, il n'avait pas de vie personnelle. Le christianisme est venu l'affranchir de ce que ses obligations sociales avaient de contradictoire avec le sentiment profond de sa conscience individuelle ; tout en « rendant à César ce qui appartient à César », il a vu dans l'être humain essentiellement une personne morale ; il lui a donné la liberté. L'homme moderne a été littéralement créé par le christianisme, et toutes les législations ont dû se conformer à ce nouvel idéal. Affirmant que toutes les âmes se valent au regard de Dieu, la religion nouvelle a engagé contre l'esclavage, cette honte des sociétés antiques, une lutte sans merci, et elle l'a fait progressivement disparaître de la surface de la terre. N'eût-elle que ce bienfait à son actif, elle aurait droit à l'éternelle gratitude de l'humanité.

Enfin elle a prodigieusement élargi et enrichi le domaine de l'art. A l'art tout sensuel des anciens elle a substitué un art dont la spiritualité profonde est le caractère essentiel. Elle a renouvelé les motifs d'inspiration, suscité dans tous les genres des œuvres pour lesquelles l'antiquité ne nous avait point laissé de modèles. Musique, peinture, sculpture, architecture, littérature, elle a tout rajeuni, tout transformé, tout idéalisé : le chant grégorien et les cathédrales gothiques, les fresques de Michel-Ange et l'éloquence de Bossuet sont des créations du christianisme. Pour la puissance d'émotion, pour l'élévation morale, pour l'originalité de l'accent, la beauté chrétienne l'emporte sans conteste sur la beauté antique.

Concluons :

Quand on nierait même au christianisme toutes ses preuves surnaturelles, il resterait encore dans la sublimité de sa morale, dans la beauté de ses pompes, de quoi prouver suffisamment qu'il est le culte le plus divin et le plus pur que jamais les hommes aient pratiqué...

Le christianisme est parfait, les hommes sont imparfaits.

Or, une conséquence parfaite ne peut sortir d'un principe imparfait.

Le christianisme n'est donc pas venu des hommes.

S'il n'est pas venu des hommes, il ne peut être venu que de Dieu.

S'il est venu de Dieu, les hommes n'ont pu le connaître que par révélation.

Donc le christianisme est une religion révélée (1).

Cette conclusion n'est pas inattaquable, et Chateaubriand passe un peu bien aisément du culte « le plus divin » et « le plus pur » au culte « parfait ». Il a essayé de fonder la vérité et la divinité du christianisme, ou, plus exactement, du catholicisme, sur sa bonté et sur sa beauté. Cette conception n'était pas entièrement nouvelle, et si nous remontions à travers l'histoire, nous la trouverions souvent esquissée chez les prédicateurs et les apologistes, et en particulier chez Fénelon. Mais Chateaubriand l'a développée plus que personne et il en a tiré des effets inattendus. La position qu'il a choisie est à la fois très faible et très forte. Très faible : parce que vérité et divinité ne sont pas précisément synonymes de bonté et de beauté. Il peut y avoir des erreurs salutaires et de beaux mensonges ; et s'il était démontré, comme on l'a souvent soutenu, que l'art antique fût plus parfait que l'art chrétien, s'ensuivrait-il donc que la religion antique fût plus parfaite, plus divine que le christianisme ? Très forte : parce qu'il y a des rapports certains entre la vérité, la bonté et la beauté, et entre ces trois notions et la notion de la divinité ; parce qu'il y a une correspondance secrète entre la religion, l'art et l'amour ; et ces rapports et ces « correspondances » ont été sentis et, sinon exprimés, ou définis, du moins *suggérés* par Chateaubriand avec une force singulière ; enfin, parce que les démonstrations les plus rigoureuses de la divinité du christianisme laissent toujours l'esprit insatisfait par quelque endroit : ne le fût-il

pas d'ailleurs, il y aurait toujours un abîme entre admettre la religion dans son esprit et en pénétrer tout son être, toute son activité, toute sa vie. « Qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer ! » soupirait déjà Pascal. Cela étant, et toute conversion impliquant nécessairement un pas décisif à franchir, et, si l'on peut dire, un saut dans l'inconnu ou dans l'irrationnel, celui qui préparera la sensibilité et la volonté au « pari » suprême, celui-là aura peut-être une action plus décisive sur les âmes que celui qui s'adressera à la seule raison. Tout logicien qu'il fût, c'est ce que Pascal avait admirablement senti, et son *Apologie*, nous pouvons en être assurés, aurait contenu plus d'un « appel au cœur ». Convaincu comme il l'était que « tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment », l'apologie toute « sentimentale » de Chateaubriand l'aurait fait quelquefois sourire ; au total, elle aurait eu son approbation ; il lui aurait su gré de « rendre la religion aimable ». En réconciliant le christianisme avec le « siècle », le *Génie* a joué exactement le rôle qu'avait joué, deux siècles auparavant, dans l'histoire des idées, l'*Introduction à la vie dévote*.

Il est probable que Pascal eût adressé à l'écrivain qui s'était si souvent et si habilement recommandé de son exemple un autre reproche. Juger de l'arbre par ses fruits, de la doctrine par ses résultats, rien certes n'est plus légitime, ni même plus nécessaire ; mais est-ce chose suffisante ? S'en tenir à cet unique point de perspective, n'est-ce pas s'exposer à une vue incomplète, superficielle et tout extérieure des choses et des questions ? Avant d'être une sociologie, une politique, une esthétique, et même une morale, une religion est une religion, c'est-à-dire une vie intérieure, une disposition particulière de l'âme en union avec son Dieu. Chateaubriand n'a pas entièrement négligé, mais il a médiocrement saisi et insuffisamment approfondi cet aspect du problème religieux. D'autre

part, il a une tendance à humaniser d'une façon excessive le christianisme : à force de vouloir nous le « rendre aimable », il en oublie le côté austère ; il n'est pas hanté par l'idée de la chute originelle et de la rédemption ; les pompes de l'Église, les sonneries des cloches, la musique sacrée, l'éclat des cierges, l'odeur de l'encens, tout cela lui dissimule un peu le drame du Calvaire et « la face pâle de Jésus crucifié ». Il fait plus : sous prétexte que la religion est amour, il la mêle, en bon disciple de Rousseau, à des émotions singulièrement profanes, et il la compromet en des aventures où elle n'a décidément rien à voir, donnant ainsi un exemple qui ne sera que trop suivi après lui. S'il y a un catholicisme mondain, élégant, musqué, trop indulgent aux passions humaines, il serait exagéré de dire que Chateaubriand l'a mis le premier en honneur, car il fleurissait déjà à la cour de Louis XIV ; mais il est certain qu'à bien des égards il en a favorisé la renaissance et la diffusion.

En un mot, on peut concevoir et l'on peut préférer un christianisme plus intérieur et plus mortifié que le sien. Mais qu'on n'aille pas, par un excès de sévérité janséniste ou d'injuste puritanisme, reprocher à l'auteur du *Génie* d'avoir méconnu et défiguré l'idéal chrétien. « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. » Le christianisme de Chateaubriand n'est pas celui de Pascal, c'est entendu ; mais il est plus proche de celui de saint François de Sales, et même de saint François d'Assise que celui de Calvin. A tout prendre, est-ce là une si mauvaise marque ?

IX — L'APOLOGÉTIQUE DE CHATEAUBRIAND VUE DE NOS JOURS

Dégageons maintenant l'apologétique de Chateaubriand des raisonnements médiocres ou puérils, qui, aux yeux de ses adversaires, l'ont si souvent compromise, et demandons-nous

ce qui, de nos jours, après tant d'expériences morales, en subsiste encore.

A bien des égards, et dans ses meilleures pages peut-être le *Génie du Christianisme* est la reprise et le développement, ingénieusement diversifié, du mot si profond de Pascal : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. » Sous le nom de « préjugés », la philosophie du XVIII^e siècle a voulu condamner et proscrire tout ce qui ne tombe pas sous les prises de la raison raisonnante : religion, traditions politiques, organisation sociale. Elle ne s'est pas rendu compte qu'affranchir l'humanité des vieilles disciplines ancestrales, c'était, en fait, lâcher la bête humaine à travers les œuvres vives de la civilisation, que cette civilisation est fondée non pas sur la raison pure, mais sur la raison pratique, sur une sorte d'« instinct divin » qui a sa logique secrète, la logique du cœur et de la vie. Contre les tendances destructrices de la philosophie voltairienne et encyclopédique, Rousseau et Bernardin avaient commencé de réagir, mais non sans timidité, ni sans quelques inconséquences. Fort de l'expérience révolutionnaire, Chateaubriand a pu faire plus complètement le procès du rationalisme anarchiste dont s'était enchanté le siècle précédent ; il a montré, suggéré peut-être plutôt, que raison et sentiment étaient deux « ordres » différents, que supprimer l'un, — le second surtout, — au bénéfice de l'autre, c'était mutiler l'âme humaine, violer les conditions mêmes de la nature et de la vie, et se laisser entraîner aux pires, aux plus dangereuses erreurs. « Il y a plus de choses dans le monde que notre philosophie n'en peut expliquer », disait déjà Shakespeare. C'est à une constatation de ce genre qu'aboutit le *Génie du Christianisme*.

La philosophie du XVIII^e siècle, au moins jusqu'à Rousseau, avait vécu sur cette idée que le christianisme est contraire à la civilisation, qu'il est, suivant le mot du « citoyen » Dupuis, *antisocial*. Chateaubriand a pris corps à corps ce préjugé qui

forme le fond de l'*Encyclopédie* et de l'*Essai sur les mœurs*, et il s'est efforcé de le réfuter, en montrant que le christianisme, bien loin d'être un recul ou une dégradation de la civilisation générale, en a été, et en est encore, au contraire, le plus ferme soutien. Car, d'abord, sans religion, point de morale. En vain les Encyclopédistes ont-ils voulu se passer de l'idée religieuse pour constituer une éthique : ils y ont totalement échoué ; les faits ont consommé leur échec : en dehors de la religion et, plus précisément, du christianisme, la morale, manque d'un fondement solide : elle n'est qu'une vaine construction de l'esprit. Fondement inébranlable de la morale, la religion chrétienne est aussi le grand ressort de la vie sociale, qu'elle a, l'histoire le prouve, embellie, élargie, approfondie en tous sens. Elle a littéralement créé la vie domestique, en exaltant et en entretenant les vertus familiales. Elle a donné à la vie publique un élan et un sens nouveaux en prêchant la fraternité et en réalisant cet idéal que l'antiquité n'a pas connu : la chrétienté. Enfin, bien loin d'être, comme l'ont prétendu ses adversaires, étranger ou hostile aux progrès de la culture, le christianisme, de tout temps, les a favorisés de tout son pouvoir. C'est lui qui du naufrage du monde antique a sauvé tout ce qui méritait d'en être sauvé : manuscrits précieux, traditions d'art, connaissances philosophiques et scientifiques ont trouvé dans la paix des cloîtres un tranquille et sûr abri contre les assauts de la barbarie environnante. Au moyen âge et dans les temps modernes, c'est à l'ombre et sous la protection de l'Église que les lettres, les sciences et les arts ont produit leurs premiers chefs-d'œuvre ; jamais depuis, cette protection ne leur a fait défaut ; nombre d'artistes, de penseurs et d'écrivains se sont, d'autre part, directement inspirés du christianisme, et cette inspiration, loin de leur nuire, leur a dicté quelques-unes de leurs plus belles œuvres. C'est peu de dire qu'entre la religion chrétienne et la civilisation, il n'y a aucune opposition de prin-

cipe ; il faut dire que toute la civilisation moderne est fille du christianisme.

Et l'on peut aller plus loin encore. Non seulement la religion est amour ; mais elle est aussi poésie. L'émotion religieuse offre avec l'émotion poétique de si frappantes analogies qu'on ne saurait concevoir un vrai poète qui serait fermé au sentiment religieux : Voltaire était comme prédestiné à écrire, en même temps que le lamentable *Commentaire sur Corneille*, l'inintelligent *Dictionnaire philosophique*. La religion est une poésie supérieure qui arrache l'âme aux vulgarités de la vie quotidienne et qui l'élève sur un tout autre plan, le plan des réalités supra-sensibles, le plan du mystère et du divin. Quand le christianisme ne serait pas vrai, quand il ne s'imposerait pas à la croyance rationnelle, il resterait, par tout ce qui, depuis dix-huit siècles, s'est greffé sur lui d'aspirations idéalistes et de sublimes sacrifices, une source de poésie incomparable. Voilà ce que ne saurait méconnaître aucune sensibilité généreuse. « Quand il n'y aurait point de prophéties pour Jésus-Christ, et qu'il serait sans miracle, écrivait déjà l'auteur du *Discours sur les Pensées de Pascal*, il y a quelque chose de si divin dans sa doctrine et dans sa vie, qu'il en faut au moins être charmé, et que, comme il n'y a ni véritable vertu ni droiture de cœur sans l'amour de Jésus-Christ, il n'y a non plus ni hauteur d'intelligence ni délicatesse de sentiment sans l'admiration de Jésus-Christ. » A celui qui, de nos jours, ne souscrirait pas à ces paroles il manque un sens, voilà tout.

Ce sont là quelques points sur lesquels Chateaubriand a eu définitivement gain de cause, et qu'il a finalement imposés aux incrédules comme aux croyants. Assurément, ils auraient pu être mis plus fortement en lumière, par une pensée sinon plus hardie, au moins plus vigoureuse, et, en lisant le *Génie du Christianisme*, on songe involontairement, encore une fois, au livre inachevé qu'avait rêvé d'écrire Pascal. Mais les idées qu'a

développées Chateaubriand, en poète et en artiste plus qu'en penseur, n'en ont pas moins fait leur chemin dans les esprits et dans les âmes.

A Voltaire il venait dire : « Vous repoussez le christianisme, parce que vous le jugez contraire à cette civilisation dont vous êtes si fier. Mais moi, je l'admets parce qu'il rend, — et je le prouve, — la civilisation plus large, plus profonde, plus humaine. »

Et à Rousseau : « Vous repoussez le christianisme organisé qu'est le catholicisme, parce qu'il ne parle pas assez à votre cœur. Mais moi, je l'admets parce qu'il parle éminemment au cœur, et parce que je trouve plus de vraie sensibilité au sein du catholicisme que dans vos conceptions soi-disant religieuses. »

On voit la réponse, et que c'était précisément celle qu'on attendait. Chateaubriand réfutait Rousseau et Voltaire; mais, en même temps, il les confisquait en quelque sorte et, en tenant compte de leurs objections, il leur donnait satisfaction. Il les réfutait, profitait d'eux, — et les dépassait.

CHAPITRE VII

LE « GÉNIE DU CHRISTIANISME »

III

INFLUENCE ET PORTÉE GÉNÉRALE DE L'ŒUVRE

I. — LE SUCCÈS DU LIVRE

LE « grand succès » que Chateaubriand souhaitait pour son livre, et qu'il avait d'ailleurs admirablement préparé, il ne tarda pas à l'obtenir.

Succès de librairie d'abord. Tirés, dit Sainte-Beuve, à quatre mille exemplaires, les cinq volumes de l'édition originale étaient épuisés au bout d'un an. En une seule journée, le libraire Migneret vendait pour mille écus, soit au moins deux cents exemplaires. Au mois de juillet 1802, un libraire d'Avignon mettait en vente une contrefaçon : Chateaubriand s'arrangea avec le contrefacteur et « légittima son bâtard ». Au mois d'avril 1803, Migneret publiait une seconde édition, en deux volumes in-octavo, probablement tirée à mille exemplaires, et peu après, deux éditions de luxe, en quatre volumes in-octavo et in-quarto, avec gravures avant la lettre. En cette même année 1803, simultanément Migneret faisait paraître, en quatre volumes in-octavo, un autre tirage de cette édition,

sans gravures, qui fut tirée à deux mille exemplaires, et promptement épuisée. Des traductions italienne, allemande, anglaise, espagnole et russe voyaient en même temps le jour. Enfin, en 1804, paraissaient successivement un *Abrégé à l'usage de la jeunesse*, auquel Clausel de Coussergues, Frayssinous et M. Émery avaient mis la main et en neuf volumes in-dix-huit, une nouvelle édition complète et illustrée, qui sortait des presses de Ballanche, devenu l'éditeur et l'ami de Chateaubriand. « L'ouvrage a beaucoup de succès, et même au delà de mes espérances », écrivait ce dernier à son premier éditeur anglais Dulau : il disait vrai.

Le succès d'opinion marchait de pair avec le succès de librairie. Dans tous les milieux, dans tous les mondes, on lisait, on admirait, on discutait le *Génie du Christianisme*. Les femmes surtout raffolaient du livre et se disputaient l'auteur. « Ce jour-là, écrivait plus tard M^{me} Hamelin, dans Paris, pas une femme n'a dormi. On s'arrachait, on se volait un exemplaire. Puis, quel réveil! quel babil! quelles palpitations! « Quoi! c'est là le christianisme, disions-nous toutes; mais il est délicieux. Qui donc l'explique ainsi? — C'est un preux de l'armée de Condé », répondait la belle duchesse de Châtillon. » — « Quand je lus le *Génie du Christianisme*, déclarait un jour Paul-Louis Courier, j'étais en Italie. On tuait et on était tué... Vous faire croire qu'il me convertit, ce serait embrasser à Sparte une femme de Corinthe. Mais il me plut, non comme une œuvre savante, mais poétique. Ce n'est pas un ouvrage à toujours, mais on le lira, et surtout on en parlera longtemps... Quand il est de son temps et de son pays, il est poète, comme nul en prose ne le fut jamais (1). » La Harpe, à la lecture du livre, était « sous le charme »; il promettait un article sur la seconde édition. « Il me passe, disait Chateaubriand, jusqu'aux incorrections, et s'écrie : Bah! bah! ces gens-là ne voient pas que cela tient à la nature même de votre

talent. Oh ! laissez-moi faire ! je les ferai crier ; je serre dur ! » Humboldt écrivait à M^{me} de Staël que le livre l'avait « singulièrement frappé » : « Il est, déclarait-il, du très petit nombre d'écrits dont on peut dire que l'auteur a senti et retracé toute la vérité et la profondeur de la nature humaine. » Il avouait que « tout ce qui y est raisonné est faible ou bizarre » ; mais il ajoutait : « Ce n'est pas trop avancer que de dire que cet ouvrage parcourt toute l'étendue des sentiments de l'homme : sur tous il réveille la pensée, et en la portant toujours vers un infini qu'il est impossible de déterminer, il remue en même temps l'âme par tout ce qu'il y a de plus fort, de plus profond et de plus mystérieux (1). » M^{me} de Staël, elle, faisait des objections, regrettait certaines pages, disait à l'auteur qu'« avec des ciseaux » elle se ferait un *Génie du Christianisme* à son usage, mais elle avouait publiquement peu après que le *Génie* était « un ouvrage dont ses adversaires mêmes doivent admirer l'imagination originale, extraordinaire, éclatante ». Benjamin Constant, dans l'intimité, était plus dur : « Il est difficile, disait-il, quand on tâche pendant cinq volumes de trouver des mots heureux et des phrases sonores, de ne pas réussir quelquefois, mais c'est la plupart du temps un galimatias double ; et dans les plus beaux passages, il y a un mélange de mauvais goût, qui annonce l'absence de la sensibilité comme de la bonne foi. » Un livre médiocre et dont on n'eût point parlé ne l'aurait pas mis de si méchante humeur.

Ce succès d'opinion, que soulignait la critique, n'allait pas tarder à recevoir sa consécration officielle. « On assure que le citoyen Chateaubriand, auteur du *Génie du Christianisme*, est nommé secrétaire de légation à Rome », lisait-on dans les *Débats* du 7 floréal an XI. Le 9 mai 1803, Talleyrand lui notifiait sa nomination : il devait accompagner le cardinal Fesch, oncle du premier Consul. Chateaubriand, qui désirait passionnément ce poste, avait, quelques mois auparavant, et sans

doute pour se préparer les voies, envoyé son livre au Pape avec une lettre pleine de tact et profondément respectueuse. Par Lucien et par M^{me} Bacciochi, il avait su se concilier la faveur de Bonaparte qui n'avait pas dû être insensible aux paroles flatteuses que contenaient à son adresse la préface d'*Atala* (1) et celle du *Génie*, qui avait fait reproduire dans le *Moniteur* l'article annonciateur de Fontanes, et qui avait accepté la grandiloquente dédicace de la seconde édition du *Génie du Christianisme*. Le livre et l'auteur s'accordaient admirablement avec les desseins de sa politique : il ne demandait qu'à les utiliser l'un et l'autre. Ainsi porté par son grand ouvrage, par la faveur publique, par la « protection » consulaire, Chateaubriand entraît du premier coup dans la fortune et dans la gloire.

II. — VUE GÉNÉRALE DE LA POLÉMIQUE

Comme il était naturel, le bruit qui se faisait autour de son nom était savamment entretenu par la presse. Les « papiers publics » que, dès l'époque de Londres, il rêvait de se concilier, ou tout au moins d'intéresser à son œuvre, donnaient avec une inlassable activité. Dans cette renaissance de tant de choses qui caractérise l'époque du Consulat, la critique jouait son bout de rôle avec entrain. Elle profitait largement de la liberté relative qui lui était laissée ou rendue. Dans la paix et la sécurité rétablies, l'air du temps redevenait propice aux discussions d'idées. La publication du *Génie du Christianisme* était un événement littéraire. De toutes parts, on se rendit compte qu'on se trouvait là en présence d'un grand livre et de haute portée, et qu'on n'avait pas tous les jours pareille aubaine. Aussi s'en donna-t-on à cœur joie. Articles de journaux et articles de revues, — j'en compte une trentaine d'avril 1802 à juin 1803 (1), — brochures, préfaces, livres même ou fragments

de livres, je ne crois pas qu'aucun écrit de Voltaire, de Montesquieu ou de Rousseau, ait, en aussi peu de temps, fait couler autant d'encre d'imprimerie. Et peut-être faut-il en venir jusqu'à la *Vie de Jésus* pour trouver un ouvrage qui ait suscité d'aussi nombreux commentaires.

On peut distinguer plusieurs périodes dans l'histoire d'« une controverse qui, disait Ballanche, a divisé l'Europe littéraire ».

Tout d'abord, pendant les deux ou trois ans qui ont suivi la publication de l'ouvrage, les diverses opinions qu'il provoque s'entrechoquent avec fracas. Tous ceux qui ont une plume ou une tribune tiennent à honneur de s'expliquer sur le compte d'un livre qui soulève tant et de si hautes questions. Fontanes, Bonald, Dussault, Ginguené, M^{me} de Staël, Saint-Martin, Palissot, l'abbé de Boulogne, Chênedollé, Guéneau de Mussy, Charles Delalot entrent successivement en lice. Chateaubriand lui-même intervient, d'abord indirectement dans divers articles où il reprend et défend ses idées favorites, puis directement dans une *Défense du Génie du Christianisme* qui paraît en même temps qu'une seconde édition, revue et corrigée, de son ouvrage. Peu à peu, l'apaisement se fait : l'auteur du *Génie* est « devenu classique » ; les professeurs le citent avec « respect » dans leurs traités de rhétorique (1). Des divers jugements qu'on a portés sur le livre, une moyenne se dégage, qui semble assez bien exprimée par ces quelques lignes du *Journal général de la littérature de France* : « Cet ouvrage, promis et attendu depuis longtemps, n'a point trompé les espérances que l'auteur a données dans ses premiers essais... Son style, presque toujours sublime et plein de couleur, est digne du sujet. On peut lui reprocher cependant quelques hardiesses déplacées et quelques irrégularités de plan. Malgré ces taches, cet ouvrage ne sera pas moins compté parmi les plus curieux et les plus remarquables que ce siècle aura produits. »

Cependant, le parti encyclopédique n'avait pas désarmé. Vers 1810, les circonstances se trouvant favorables, une nouvelle prise d'armes eut lieu contre le *Génie du Christianisme*. C'est le moment où l'on déterre l'*Essai sur les révolutions*, et où l'on en tire argument contre la sincérité des convictions religieuses de l'auteur. Dans son *Tableau historique de l'état et du progrès de la littérature française depuis 1789*, Marie-Joseph Chénier analyse longuement et ironiquement *Atala*, et il exécute en quatre ou cinq lignes dédaigneuses le *Génie du Christianisme*. L'Institut écarte, sans même le mentionner, l'ouvrage du concours des prix décennaux; et Napoléon, ayant exprimé son étonnement de cette exclusion et demandé que l'Académie française portât un jugement sur le livre ainsi exclu, l'Académie obéit, et, dans une série de rapports qui aboutissaient à l'octroi d'une simple mention honorable, elle s'inflige le ridicule de donner un pendant à ses trop célèbres *Sentiments sur le Cid*. Mais ces dédains, ces injustices et ces reprises d'hostilités arrivaient trop tard; le *Génie du Christianisme* était classé; il n'en poursuivait pas moins sa glorieuse carrière, et, en dépit des critiques tardives de Senancour et de l'abbé de Pradt, une génération d'écrivains allait se lever qui, nourrie des grandes pages du *Génie*, devait promptement venger Chateaubriand des étroitesse ou des préjugés auxquels il s'était heurté.

Une vingtaine d'années se passent : aux romantiques succèdent les réalistes. Épris de science positive, les nouveaux venus n'ont qu'ironie et dédain pour les idoles de l'âge précédent. Les Taine, les Renan, ne daignent pas discuter en détail le *Génie du Christianisme*; mais, quand l'occasion s'en présente, ils ne ménagent pas leurs sarcasmes à un livre dont ils ont d'ailleurs subi, au moins indirectement, l'influence, plus qu'ils ne se l'imaginent eux-mêmes. Dans un livre écrit avec la plus habile perfidie, Sainte-Beuve a exprimé à merveille ce nouvel état d'esprit : il aura été, selon toute vraisemblance,

le dernier détracteur du grand ouvrage de Chateaubriand.

Car on est, depuis lors, revenu à une vue plus exacte et plus juste des choses. Dans les derniers chapitres de ses *Origines* où il retrouve, sans le vouloir, la pensée maîtresse du *Génie*, Taine a traduit cette dernière évolution. A quelque point de vue qu'on se place pour le juger, on s'accorde aujourd'hui, à voir, dans le *Génie du Christianisme*, un très grand livre, un de ces livres essentiels qui ne laissent pas les questions dans l'état où ils les ont trouvées. On ne nie aucune de ses faiblesses; on convient qu'il a des parties mortes; on reconnaît que presque toutes les critiques qu'il a provoquées sont justifiées; au besoin, « on les ferait plus fortes »; mais on reconnaît aussi que tout cela n'entame pas ou n'entame guère la valeur durable de l'ouvrage; et l'on ne se contente pas de voir dans le *Génie* l'œuvre d'un admirable écrivain; on y voit aussi l'œuvre d'un grand esprit qui, sur bien des points d'une importance capitale, laisse très loin derrière lui la pensée d'un Voltaire ou même d'un Rousseau.

III. — LE PREMIER ACTE : LA CRITIQUE DE 1802-1803

Pour soutenir son livre, en parfait homme de lettres, Chateaubriand avait demandé des articles, ou, — comme l'on disait alors, des « extraits », — à tous ses amis. Il aurait même voulu enrôler M^{me} de Staël, — qui ne s'y prêta point, mais qui se vit refuser à son tour un article de Chateaubriand, quand elle publia *Delphine*, — parmi ses critiques bénévoles. Et si les amis paraissent oublier leurs promesses, il les leur rappelle sans vergogne. Ils lui furent tous d'ailleurs obstinément fidèles, et ce fut sans doute grâce à leur zèle que des revues et journaux tels que le *Mercur*, le *Journal des Débats*, la *Gazette de France* multiplièrent les articles, signés ou non signés, sur le nouvel ouvrage.

Quand on dépouille toute cette copieuse « littérature », on est tout d'abord frappé de la vivacité et de la spontanéité des approbations qui accueillent le *Génie du Christianisme*. Le livre n'a pas encore paru en librairie que déjà la *Gazette de France*, dans un intéressant et vibrant article, en indique avec éloge la pensée maîtresse. « Voilà certes, écrit le journaliste anonyme, — peut-être Michaud, — un des plus beaux sujets dont l'éloquence puisse s'emparer; et les fragments déjà connus ne peuvent laisser aucun doute sur l'exécution. » Quelques jours plus tard, le *Journal des Débats* entre en scène. Le rédacteur inconnu, — probablement un prêtre, — a ouvert « presque en tremblant » et « avec une curiosité inquiète » le volume aux chapitres consacrés aux diverses institutions du christianisme. « Nous nous bornons, dit-il, à rendre une seule des impressions qu'il nous fait éprouver comme chrétiens. » Et ces impressions sont si bonnes qu'il avoue « avoir versé des larmes » en lisant le tableau de la vie monastique. « Félicitons-nous, conclut-il, de ce qu'un homme d'un aussi beau talent s'est plu à défendre une aussi belle cause et surtout de ce qu'il a mis cette cause à la portée de tous ses lecteurs. » *Gazette de France, Publiciste, Mercure, Débats* reviennent alors à la charge : sur la justesse et la légitimité du point de vue auquel se place l'auteur du *Génie*, sur l'originalité de son style, sur la portée de son œuvre, ils ne tarissent pas d'éloges. « Son ouvrage, dit l'un, doit faire époque dans les annales de la religion et celles de la philosophie. » Il y a fait preuve, dit l'autre, d'« une supériorité de talent auquel nul autre peut-être ne sera comparé ». La religion unie à la vraie philosophie, écrit un troisième, — et c'est Dussault, — « fait éclore un de ces ouvrages et développe un de ces talents qui ne redoutent aucune comparaison, qui imposent à la critique, à force d'originalité, qui peuvent fournir matière aux sarcasmes des petits esprits, mais dont les bons esprits recon-

naissent la supériorité, et qui, en ouvrant une nouvelle et immense carrière, signalent et commencent une heureuse révolution dans la littérature comme dans les idées. » « La partie des missions est un chef-d'œuvre, dit un autre, — et c'est Bonald, — ... Le style du *Génie du Christianisme* a un caractère à lui... Enfin la critique peut apercevoir des taches, mais le sentiment du beau et du bon n'y a vu que des beautés, et l'amitié n'en a présagé que les succès. »

Mais de tous ces premiers articles, celui qui, étant le plus approfondi et le plus développé, a le plus fait pour lancer le livre et donner le ton, est l'article, resté célèbre, de Fontanes au *Mercure*, au lendemain même de la mise en vente : article chaleureux, éloquent, où l'élévation et la gravité de la pensée, la finesse ingénieuse du goût s'unissent à l'élégante fermeté du style pour composer un de ces morceaux qui deviennent comme inséparables de l'œuvre qu'ils commentent et qu'ils jugent. L'avisé critique y notait en termes excellents l'admirable et imprévue correspondance que les événements contemporains s'étaient chargés d'établir entre la restauration religieuse et la pensée profonde du « nouvel orateur du christianisme ». Il louait délicatement l'artisan suprême de cette œuvre nécessaire de reconstruction sociale, « cet homme dont la force sait détruire, et dont la sagesse sait fonder ». Puis il abordait l'étude du livre : par d'habiles citations, de rapides, exactes et vives analyses, d'originales observations, il en donnait une idée à la fois fidèle et flatteuse. A un moment même, comme saisi d'une ferveur d'émulation, il esquissait entre une jolie description de Tibulle et le tableau des Rogations, tel que Chateaubriand l'avait tracé, une comparaison qui pourrait trouver sa place dans le *Génie du Christianisme*. Et se réservant de revenir dans un article ultérieur sur la partie consacrée à la poétique chrétienne, il laissait le lecteur sous l'impression du « charme et de la nouveauté des peintures »

que l'auteur avait parsemées dans son livre, de la riche variété des vues qu'il y avait développées, enfin de l'éclat du talent dont il avait fait preuve.

Ces éloges, le succès triomphal qu'ils consacraient, ne pouvaient que porter ombrage au parti des philosophes. Il se devait à lui-même de protester, de riposter à cette victorieuse attaque. Déjà le *Journal de Paris*, le *Citoyen français*, le *Bulletin de Paris* s'étaient livrés à des plaisanteries de haut goût sur « nos faiseurs de *beautés poétiques* qui ont entrepris de faire reculer le siècle pour nous ramener aux sermons du père Maillard et aux facéties de la mère l'Oie ». Mais ces lourdes ironies ne portaient guère. Ce fut Ginguené, un compatriote, un ancien ami de Chateaubriand, qui se chargea de la contre-offensive. Dans trois longs articles de *la Décade*, dont il s'empressa de faire une brochure, il s'efforça de dire son fait au nouveau venu. Avec une modération relative, et en s'abstenant d'ailleurs, on ne sait trop pourquoi, de toucher au « fond des choses », d'entamer « une discussion en règle », Ginguené, « presque sans ordre », « jetait quelques réflexions » sur la manière dont l'auteur du *Génie* avait traité son sujet; il se déclarait « mécontent » de tout : du plan, de l'exécution, des idées, « et même du style, quoique dans plusieurs parties, avouait-il, et surtout dans la partie descriptive, il ait un degré de mérite que je me suis plu à reconnaître ». Parmi bien des insinuations perfides, des méprises, des inintelligences, des partis pris, de faciles et peu probantes ironies, il glissait, par exemple, sur le parti qu'il y aurait à tirer de Dante, ou d'une connaissance approfondie de la musique, des critiques fort justifiées et d'exactes observations, dont Chateaubriand tout le premier, avant Sainte-Beuve, a su faire son profit. Mais cela même était vicié par un désir de dénigrement, un manque de sympathie, une sécheresse et une étroitesse d'esprit qui diminuaient singulièrement la portée de la critique. Ginguené ne

s'avisait-il pas de déclarer que ses articles venaient trop tard et qu'au moment où ils paraissaient le *Génie du Christianisme* était déjà oublié? Illusion ou mauvaise foi, on ne saurait, en tout cas, avec plus d'intrépidité, nier l'évidence.

Les articles cependant, prônés sans doute par l'esprit de parti, avaient fait quelque bruit, et Chateaubriand, irritable comme tous les poètes, s'en était montré affecté. Il pressait Fontanes de répondre et de contre-attaquer ce digne émule de Morellet. D'autres venaient à la rescousse : un anonyme et un inconnu, dont l'article, publié par les *Débats*, n'est qu'un long « cri d'admiration », destiné à justifier contre ses adversaires, « critiques habiles, géomètres arides, beaux esprits froids et polis comme de beaux marbres », les « acclamations universelles qui ont accompagné la naissance » du *Génie du Christianisme* (1). De son côté, l'abbé de Boulogne, qui, si l'on en croit Chateaubriand, avait commencé par juger son ouvrage avec sévérité, intervenait dans les *Annales littéraires*, assez tardivement à vrai dire, pour défendre contre Ginguené « cette production originale dont quelques-uns de ses défauts ne sauraient effacer les beautés » : il prenait vivement à partie ce critique qui « ne fait que divaguer » ; « et on voit bien, ajoutait-il, que l'enthousiasme de la philosophie l'empêche de raisonner juste ».

Enfin Fontanes rentrait en scène. Dans un long article du *Mercure*, il repoussait les attaques que « la haine », appuyée sur la passion antireligieuse, dirigeait contre le livre et les idées de son ami ; il légitimait son dessein contre les insidieuses observations « d'un zèle au moins équivoque », qui feignait de prendre les intérêts de la religion et déclarait « qu'il ne faut pas développer avec trop d'éclat les beautés poétiques du christianisme, de peur d'ôter à ses dogmes et à sa morale leur importance et leur gravité ». Il donnait de nouveaux exemples d'un talent dont la vigueur et la richesse

étaient reconnues des juges les plus rigoureux. Et il abordait, comme il l'avait promis, l'examen de la partie critique de l'ouvrage, « où l'auteur oppose les chefs-d'œuvre littéraires des siècles chrétiens à ceux de l'antiquité païenne ». Il y louait « un mélange d'imagination, de sentiment et de finesse qu'il est bien rare, disait-il, de trouver dans les poétiques les plus vantées ». Sur un point particulier, il est vrai, il faisait quelque réserves : « Dans le merveilleux de l'épopée, affirmait-il, tous les avantages poétiques sont en faveur des fables anciennes, puisqu'elles sont toujours plus riantes que le christianisme, et peuvent quelquefois être aussi graves que lui. » Mais cette réserve d'humaniste n'enlevait rien à son « admiration » pour l'auteur du *Génie du Christianisme* ; et il prédisait à celui-ci une « gloire complète », celle qui résiste aux objections des « critiques obscurs » comme des « critiques distingués », ces derniers étant ceux dont il avait le droit d'être « le plus fier ». La Harpe et Chateaubriand furent ravis de cet article vengeur ; Chateaubriand voulait le joindre au premier et en faire une brochure qu'on opposerait à celle de Ginguené : il savait bien soigner sa « gloire ».

Le débat n'allait d'ailleurs pas tarder à rebondir, les « critiques distingués » n'étant nullement disposés à lâcher la partie. C'est d'abord Palissot qui, de jacobin devenu théophilanthrope, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature*, disait brièvement son mot sur le *Génie du Christianisme* : « Nous n'avons pu concevoir, écrivait-il, comment les choses exquises qu'il contient pouvaient être de la même main qui s'en permet si souvent de si ridicules et de si bizarres. » Et réconciliant Ginguené et Fontanes, il s'abstenait de conclure. C'est ensuite Saint-Martin, le « philosophe inconnu » qui, dans *le Ministère de l'Homme esprit*, a consacré une trentaine de pages assez curieuses au livre de Chateaubriand (1). Il reproche surtout à son glorieux rival, — il était le premier à s'en

aviser, — « de confondre à tous les pas le christianisme avec le catholicisme ». Son christianisme à lui, tout intérieur, et qui se confond avec la « théosophie », se désintéresse de l'art et de la littérature; il est sur un tout autre plan; il vit non pas d'émotion, mais de certitude : « L'un de ces éloquents écrivains dit avec une douce sensibilité qu'il a pleuré, et puis qu'il a cru. Hélas! que n'a-t-il eu le bonheur de commencer par être sûr! Combien ensuite il aurait pleuré! » Et c'est enfin M^{me} de Staël qui, non seulement dans la préface de *Delphine*, mais dans tout le cours du roman, s'inscrivait en faux contre la thèse du *Génie du Christianisme*, et s'efforçait de prouver par un exemple qu'on avait tort de croire « qu'aucun ouvrage d'imagination ne pourrait être distingué sans les croyances » catholiques. Si *Atala* et *René* sont des romans apologétiques dans le sens du catholicisme, *Delphine* est un roman apologétique dans le sens d'un large protestantisme; l'ouvrage procède de la même inspiration que le livre *De la littérature* et annonce le livre *De l'Allemagne* : il est, à sa manière, une sorte de *Génie du protestantisme*. Ainsi se précisait, en dépit de leurs excellentes relations personnelles, l'opposition qui, dès le début, avait dressé l'un contre l'autre les deux écrivains. S'adressant ironiquement à M^{me} de Staël, un journaliste des *Debats* qui signe *l'Admireur*, — c'était Michaud, — lui disait à propos de *Delphine* : « Vous avez voulu faire la contre-partie du *Génie du Christianisme*; vous nous avez donné les *Beautés poétiques et morales de la philosophie*; vous avez complètement battu ce pauvre Chateaubriand, et j'espère qu'il se tiendra pour mort. »

Chateaubriand ne se tenait pas pour mort, ni ses amis non plus. Ces derniers, à propos de la seconde édition du *Génie*, revenaient à la charge : *Gazette de France*, *Débats*, *Mercure*, *Annales littéraires* publiaient de nouveaux articles à la louange du livre et de l'auteur. Un anonyme rapprochait Chateaubriand

de Bonald, et déclarait que les deux écrivains étaient « faits, quoique dans un genre différent, pour être l'ornement de leur patrie et de leur siècle ». Guéneau de Mussy louait, entre autres choses, dans le *Génie*, « ce caractère de magnificence et de sensibilité, de tendresse et de grandeur qui est le caractère distinctif du talent de son auteur », et il rappelait fort habilement le jugement qu'en avait porté Necker, « que le plus mince littérateur en corrigerait aisément les défauts, et que les plus grands écrivains en atteindraient difficilement les beautés ». Un « homme célèbre », — c'était, croit-on, M. de Boufflers, — ayant fait paraître en brochure des *Notes critiques, remarques et réflexions sur le Génie*, où la légèreté le disputait à l'inintelligence, Chénedollé intervenait à son tour et ripostait assez vivement à ce nouveau factum.

Mais de tous ces articles, celui qui dut faire le plus de plaisir à Chateaubriand, ce fut celui que l'abbé de Boulogne lui consacra dans ses *Annales*, et qu'il a d'ailleurs qualifié lui-même de « trop magnifique éloge » dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Homme grave, écrivain justement estimé, le futur évêque de Troyes avait toute l'autorité nécessaire pour porter sur le *Génie*, au nom des croyants, un jugement motivé et aussi pour rassurer les « personnes religieuses » et timorées qui, paraît-il, s'étaient « effarouchées de cette manière trop humaine de présenter le christianisme ». Son article est fin, ingénieux, vigoureusement pensé et remarquablement écrit, le meilleur assurément, avec ceux de Fontanes, de tous les « extraits » que le *Génie du Christianisme* a suscités, et il mériterait d'être aussi connu que les célèbres pages de Fontanes. Il caractérisait en termes excellents l'originalité de Chateaubriand, qui consistait moins, selon lui, à avoir inventé des idées nouvelles qu'à les avoir développées à sa manière, « en un corps d'ouvrage où tout s'enchaîne mutuellement et tend au même but » et qui, « dans son genre, ne peut être comparé qu'à lui-

même ». Il « justifiait victorieusement ce genre d'apologétique, imparfait sans doute pour des théologiens, étranger peut-être à des âmes pieuses, mais très utile aux gens de lettres et aux gens du monde ». « Nous savons, disait-il, qu'il a produit beaucoup d'amendes honorables... qu'il a obtenu des critiques, même les plus acharnés, des aveux mémorables qu'ils n'eussent pas faits certainement il y a dix ans. » Et s'il faisait quelques réserves sur certaines idées, sur le plan et sur le style, sur l'« inconvenance » des « hors d'œuvre » d'*Atala* et de *René*, il n'en concluait pas moins « qu'il est peu d'ouvrages modernes » où l'on remarque plus d'éminentes qualités et que « nos philosophes n'en peuvent présenter aucun, digne de rivaliser avec celui-ci par le talent ». C'était le langage même du bon sens, du goût et de l'équité.

Enfin Chateaubriand lui-même ne se laissait pas oublier. Il donnait au *Mercure* divers articles sur Shakespeare, sur Gilbert, sur Beattie, sur Mackenzie, sur *la Législation primitive* de Bonald, sur *le Printemps d'un proscrit*, de Michaud, sur *la Mort de La Harpe*, articles où à tout propos, comme un *leitmotiv*, il ramenait une des idées maîtresses du *Génie du Christianisme*. « Ne serait-il pas possible, écrivait-il à la fin de ses articles sur Shakespeare, qu'un homme, marchant avec précaution entre les deux lignes, et se tenant toutefois beaucoup plus près de l'antique que du moderne, parvint à marier les deux écoles, et à en faire sortir le *Génie d'un nouveau siècle*? Quoi qu'il en soit, tout effort pour obtenir cette grande révolution sera inutile, si nous demeurons irréligieux. » Et l'on ne saurait mieux marquer le programme esthétique de Chateaubriand et sa constante et profonde préoccupation de lier le problème littéraire au problème religieux. Les articles sur Bonald sont une véritable *Défense* indirecte du *Génie du Christianisme*. Chateaubriand s'y félicitait de « trouver partout », dans la *Législation primitive*, « la confirmation des principes littéraires et religieux qu'il avait

énoncés » dans son propre ouvrage, notamment en ce qui concerne la supériorité littéraire de la religion chrétienne sur la religion des anciens ; et il ajoutait en note : « M^{me} de Staël elle-même, dans la préface d'un roman, veut bien nous accorder quelque chose, et convenir que les idées religieuses sont favorables au développement du génie ; cependant elle semble avoir écrit son livre pour combattre ces mêmes idées et pour prouver qu'il n'y a rien de plus sec que le christianisme, et de plus tendre que la philosophie. » « Je vous attaque, lui écrivait-il, comme vous m'attaquez. » Il n'avait point, dans la mêlée, perdu l'esprit d'offensive.

IV. — LA « DÉFENSE DU GÉNIE DU CHRISTIANISME »

Il l'avait si peu perdu que bientôt il ne lui suffit plus, pour soutenir la fortune de son livre, d'avoir recours à la plume de ses amis ou à de discrètes apologies ou ripostes détournées. En même temps qu'une seconde édition revue et soigneusement corrigée de son grand ouvrage, il publiait en avril 1803, à l'exemple de Montesquieu, une *Défense du Génie du Christianisme*. Dans cet opuscule, Chateaubriand le prenait d'assez haut avec ses critiques, du moins avec ceux, disait-il, qui n'avaient pas « mis de la décence ou de la bonne foi dans leurs censures » ; — et par là il visait surtout Ginguéné. De ce ton orgueilleusement modeste et un peu cavalier qu'il prenait volontiers, lui, le vicomte de Chateaubriand, pour traiter ces petits bourgeois, ces gens de peu, qui s'appelaient Voltaire, Diderot ou Rousseau, il répondait aux objections les plus spécieuses qui lui avaient été adressées. Et non sans habileté et sans vigueur, il en faisait justice. Il n'intervenait d'ailleurs, disait-il, que parce que, derrière l'auteur, c'est la cause même qu'il défendait que l'on voulait atteindre.

Il examinait successivement le sujet, le plan et les détails de son ouvrage.

Sur le premier point, il maintenait énergiquement son droit à écrire, lui laïque, une apologie laïque du christianisme; et à ceux qui lui reprochaient d'avoir, en décrivant les beautés poétiques et morales de la religion chrétienne, « ravalé la dignité » de cette même religion, il répondait qu'il n'avait fait que suivre ses adversaires sur le terrain qu'ils avaient eux-mêmes choisi; que, « puisqu'on a dit et écrit de toutes parts que le christianisme est barbare, ridicule, ennemi des arts et du génie, il est essentiel de prouver qu'il n'est ni barbare, ni ridicule, ni ennemi des arts et du génie », et qu'à en juger par le nombre et l'autorité des suffrages qu'il avait recueillis, il ne semblait pas « qu'il eût tout à fait manqué le but de son livre ». Et, apostrophant ses critiques avec virulence :

Ils disent, s'écriait-il : « Eh! qui vous nie que le christianisme, comme toute religion, n'ait des beautés poétiques et morales, que ses cérémonies ne soient pompeuses, etc. » — Qui le nie? vous, vous-mêmes qui naguère encore faisiez des choses saintes l'objet de vos éternelles moqueries; vous qui, ne pouvant plus vous refuser à l'évidence des œuvres mises sous vos yeux, n'avez d'autre ressource que de dire que personne n'attaque ce que l'auteur défend.

Enfin, à grand renfort d'exemples, il se justifiait d'avoir introduit deux épisodes romanesques dans son œuvre et il s'efforçait, par des arguments peut-être discutables, d'en démontrer la foncière moralité.

Sur la question du plan, Chateaubriand, invoquant l'exemple, assez mal choisi, de « l'admirable » *Esprit des lois*, dont la composition est un beau modèle d'irrégularité et de désordre, se défendait, plus faiblement qu'il n'aurait pu le faire, de n'avoir pas écrit « un ouvrage extrêmement méthodique ; il se flattait d'y avoir établi « une progression d'inté-

rèt » qui lui paraissait l'objet essentiel qu'il devait poursuivre ; et, bien qu'il déclarât n'avoir produit qu' « une œuvre très imparfaite », on sentait bien qu'au fond de son cœur, il estimait que cette œuvre n'était pas trop inférieure aux « grands monuments en prose » auxquels il la comparait discrètement.

Et, après quelques observations ironiques sur les critiques de détail, dont son livre avait été l'objet, et sur les lourdes méprises que l'on avait parfois commises en le critiquant, il concluait, avec cette hauteur de dédain et cette fierté agressive qui lui étaient si familières :

Cependant, que revient-il de tant de censures multipliées, où l'on n'aperçoit que l'envie de nuire à l'ouvrage et à l'auteur, et jamais un goût impartial de critique ? Que l'on provoque des hommes que leurs principes retenaient dans le silence, et qui, forcés de descendre dans l'arène, *peuvent y paraître quelquefois avec des armes qu'on ne leur soupçonnait pas.*

Il serait exagéré de dire que cette riposte hautaine était de nature à clore le débat et à décourager désormais la critique. Mais il est certain que, sur la plupart des points qu'il discutait dans sa *Défense*, Chateaubriand, aux yeux du public impartial, obtenait gain de cause. Que le *Génie du Christianisme* fût un grand livre, d'un admirable talent et d'une haute portée, c'est ce que les adversaires eux-mêmes pouvaient difficilement nier. Désormais, force était bien aux incroyants de bonne foi « d'admettre qu'un honnête homme peut être chrétien sans être un sot », que le christianisme a été, dans le passé, un des facteurs essentiels de la civilisation générale, qu'il a exercé sur l'art et la littérature la plus profonde et la plus heureuse influence, et que l'âme de beauté qu'il renferme le prédestine en quelque sorte à être, dans nos sociétés modernes, l'éternelle catégorie de l'idéal. Le *Génie du Christianisme*, — cela ressortait jusqu'à

l'évidence des discussions qu'il avait provoquées, — avait mis tous ces points définitivement hors de cause.

V. — HISTOIRE LITTÉRAIRE DU « GÉNIE DU CHRISTIANISME »

Chateaubriand n'était pas de ces écrivains qui estiment que leurs œuvres ont, comme le disait Bossuet du dogme chrétien, d'abord toute leur perfection. Artiste très consciencieux et scrupuleux, — ce sera jusqu'à la fin une de ses vertus, — homme de lettres, si l'on veut, jusqu'au bout des ongles, très sensible et très docile à la critique, même injuste, nous avons vu avec quel soin il avait retouché, corrigé, remanié, et, au total, perfectionné, les deux éditions avortées de son *Génie du Christianisme*. Il ne s'en est pas tenu là. Son livre une fois publié, il s'est cru, de par son succès même, tenu de le perfectionner encore; à presque chacune des éditions qu'il en a successivement données, il a revu de très près et corrigé son texte, tenant compte de toutes les objections et critiques légitimes qui lui étaient adressées : et ce n'est qu'en 1826 qu'il se décida à en publier une édition définitive. Le *Génie*, tel que nous le lisons depuis lors, résume en soi un quart de siècle d'expérience littéraire.

Des nombreuses éditions qui en ont successivement paru de 1802 à 1826, deux surtout permettent de suivre, par les importants changements dont elles portent la trace, les progrès de l'art et du goût chez Chateaubriand : la seconde, en 1803, et la cinquième en titre, — huitième en fait, — en 1809.

La seconde édition, dédiée « au premier Consul, le général Bonaparte », — cette dédicace existe en un double état, — a remplacé la *Préface* primitive par un *Avertissement* qui rend compte des changements opérés par l'auteur. « Ces corrections, dit-il, se réduisent à des retranchements dans le texte et à des additions dans les notes... J'ai fortifié, ajoute-t-il, plusieurs

chapitres de raisonnement, et adouci les couleurs de quelques morceaux de description : en général, le style a été retouché avec l'attention la plus scrupuleuse. » Il signale aussi quelques erreurs de fait et de doctrine qui lui sont échappées et se félicite des « marques de bienveillance » qu'il a reçues « de tous les rangs du clergé, sans même en excepter » le pape Pie VII.

Entre temps, en 1804 et en 1805, Chateaubriand publiait un *Abrégé du Génie du Christianisme à l'usage de la jeunesse*, où ne figuraient ni les deux épisodes d'*Atala* et de *René*, ni la plus grande partie de la *Poétique du Christianisme*(1), et une édition séparée et très retouchée d'*Atala* et de *René*, avec une *Préface* nouvelle, où il répondait assez dédaigneusement aux critiques. *Atala* et *René* continuaient, d'ailleurs, à figurer dans les éditions complètes du *Génie du Christianisme*, et cela jusqu'en 1826, époque à laquelle les deux épisodes, définitivement retranchés du *Génie*, ont été publiés à part.

En 1809, Chateaubriand publiait, à Lyon, chez Ballanche, et à Paris, chez Nicolle, en cinq volumes in-octavo, une édition minutieusement corrigée du *Génie*. On a conservé l'exemplaire de l'édition précédente, qui lui a servi à noter ses corrections : il y en a à presque toutes les pages. A partir de ce moment-là, on peut considérer son texte comme à peu près définitivement arrêté : il avait sans doute jugé que le temps et la critique avaient fait leur œuvre, et que le moment était venu, — qu'il avait déclaré naguère « attendre encore », — de « rendre le *Génie du Christianisme* tel qu'il désirait le laisser après lui ». En 1826, il se contenta, semble-t-il, de supprimer quelques phrases pour le « dégager de ses épisodes » et d'y joindre une *Préface* nouvelle.

Dans ses corrections de 1803 et de 1809, Chateaubriand a poursuivi le travail d'épuration qu'il avait opéré sur ses deux éditions avortées de 1800 et de 1801. La disposition générale de son livre, telle qu'il l'avait arrêtée en 1802, après bien des

tâtonnements, n'a pas été modifiée, et l'on conçoit fort bien qu'il ait, sur ce point, résisté aux critiques, souvent discutables, qui lui avaient été adressées; il s'en est tenu à des retouches et à des modifications de détail.

Il a d'abord fait disparaître, avec de menues incorrections, les erreurs de fait ou les inadvertances de pensée ou de style qui lui ont été signalées ou qu'il a lui-même découvertes. Par exemple, la fameuse phrase, dont s'était gaussé Ginguéné, sur « l'éternel célibataire des mondes », a été supprimée dès la seconde édition; là, nous ne voyons pas « la Virginité elle-même, personnifiée sous les traits de la lune, promener sa mystérieuse continence dans les frais espaces de la nuit »; elle n'y promène plus que « sa pudeur ».

Les retouches de style auxquelles s'est astreint Chateaubriand ont principalement pour objet d'atténuer, d'éteindre la luxuriance naturelle de son verbe. Il avait une tendance à faire une grande consommation d'épithètes; il fait une guerre de plus en plus impitoyable aux qualificatifs inutiles ou trop indiscretement multipliés. Il devient de plus en plus sobre en matière d'images; et il lui arrive même d'en supprimer de charmantes et dont on peut regretter la disparition. « Sans la femme, avait-il écrit, l'homme serait rude, grossier, solitaire »; et c'est fort bien; mais pourquoi, à partir de 1809, n'ajoute-t-il plus : « il ignorerait la grâce, qui n'est que le sourire de l'amour » ? Il a eu peur, sans doute, de nuire, en la redoublant, à l'effet de la jolie image qui suit : « La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts qui décoraient le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées. » Ce poète est devenu bien janséniste ! Il s'est laissé convaincre que le moi est haïssable; et c'est pourquoi apparemment il efface de plus en plus le lyrisme spontané auquel il s'était laissé entraîner. « O Jésus-Christ ! s'écriait-il en 1802, *ton âme tendre et sublime* pouvait seule enseigner au monde que la foi, l'espérance et la

charité sont les vertus qui conviennent à l'ignorance, comme à la misère de l'homme. » Ce tutoiement lui a paru trop familier; et il écrit en 1803 : « Jésus-Christ, *vous* pouviez seul enseigner au monde... » Enfin, en 1809, il fait un dernier sacrifice aux exigences d'un classicisme un peu timoré : « Jésus-Christ seul *pouvait* enseigner au monde... » écrit-il définitivement. Et il y a au moins un cas où l'on peut trouver que ces scrupules croissants témoignent d'une délicatesse excessive : ne s'est-il pas avisé, en 1809, de retrancher la belle prière, d'un accent si ému et si personnel, qui terminait primitivement son livre, et d'une manière si noblement symbolique? Pascal, « qui se mettait à genoux auparavant et après », aurait désapprouvé cet excès d'une tardive pudeur.

Que maintenant, d'une édition à l'autre, les idées générales qui forment l'armature du livre, ne se soient point modifiées, cela ne saurait surprendre. Mais sur certains points particuliers, on peut relever quelques menus changements. Notamment certaines violences de néophyte à l'égard des doctrines adverses se sont adoucies, ou même ont totalement disparu. « Voilà donc, disait ironiquement Chateaubriand en 1802, après une belle citation de Milton, voilà donc cette religion *barbare, niaise, monacale, ennemie du beau et du génie?* » La phrase, et le développement qu'elle amorce, ont été supprimés à partir de 1803. « On a dit, écrivait-il en 1802, que la chronologie est le flambeau de l'histoire; plutôt à Dieu que nous n'eussions que celui-là pour nous éclairer sur les crimes des hommes, *du moins il nous serait permis d'en douter.* » Ce dernier membre de phrase ne figure plus dans la cinquième édition. En 1802 et 1803, il était question du « culte abominable de l'athéisme » ; « abominable » disparaît en 1809. « Concluons, lisait-on dans les deux premières éditions, concluons que les poètes et *cette société frivole qui ne juge des objets que par la mesure de ses plaisirs* ne peuvent objecter contre le célibat du prêtre la déli-

catesse de leur goût. » — « Concluons, lit-on en 1809, concluons que les poètes et les hommes du goût le plus délicat ne peuvent objecter rien de raisonnable contre le célibat du prêtre. » D'une année à l'autre, on le voit, Chateaubriand n'a pas fait de concession à ses adversaires ; mais il a appris l'art des ménagements.

On peut exprimer d'un mot la nature des changements que l'auteur du *Génie du Christianisme* a fait subir à son texte primitif : il s'est peu à peu pénétré d'un esprit de mesure qui lui était tout d'abord assez étranger. Poursuivant une évolution déjà commencée avant 1802, son romantisme de pensée et d'expression s'est de plus en plus soumis à la discipline classique.

VI. — LE SECOND ACTE : LA REPRISE DE 1811

Après la publication de la *Défense du Génie du Christianisme*, on aurait pu croire que la critique avait terminé son œuvre et que la polémique était close. De fait, la plupart des articles qui paraissent encore, ceux de Guéneau de Mussy, de l'abbé de Boulogne, de Chênedollé, un peu plus tard, de Charles Delalot, signalent le succès incontesté du livre et en mettent les mérites au-dessus de toute discussion. Pourtant les survivants des « philosophes » et de l'esprit classique ne s'étaient pas rendus sans combat. Un certain Villeterque, « membre de l'Institut national », écrit par exemple dans la *Bibliothèque française* un article, que Peltier crut devoir reproduire dans son journal *l'Ambigu*, et où il critique vivement le sentimentalisme et le moi partout étalé de Chateaubriand : « Le but de l'ouvrage est imposant, dit-il, les bases admirables, les considérations vastes et sublimes ; mais pourquoi l'auteur se montre-t-il à chaque instant dans toutes les parties de son livre ? Qu'est-ce qu'un homme à côté d'un sujet qui porte sans cesse la pensée vers l'infini ?... » Et il conclut :

« Le livre de M. de Chateaubriand pêche donc par son plan, son but et ses moyens, et la religion n'y gagnera rien. »

Ces vivaces rancunes, un moment apaisées en apparence, n'attendaient qu'une occasion pour se manifester au grand jour. Cette occasion leur fut offerte par l'affaire des prix décennaux en 1811 (1). L'Institut était la dernière citadelle de l'esprit encyclopédique et de l'esprit classique. Chargée par l'Empereur « d'énoncer une opinion motivée » sur le *Génie du Christianisme*, « la Classe de la langue et de la littérature française », autrement dit l'Académie française, confia à cinq de ses membres, le comte Daru, Lacretelle, Morellet, Regnaud de Saint-Jean d'Angély, l'abbé Sicard, le soin d'examiner l'ouvrage, et, après cinq séances de discussions, elle formula un jugement d'ensemble qui eût été tout au plus digne de la plume indigente d'un médiocre régent de collège : « Malgré les défauts remarqués dans le fond de l'ouvrage, dans son plan et dans son exécution, la classe a reconnu un talent très distingué dans le style. Elle a trouvé de nombreux morceaux de détail remarquables par leur mérite, et dans quelques parties, des beautés du premier ordre. Elle a trouvé toutefois que l'éclat du style et la beauté des détails n'auraient pas suffi à assurer à l'ouvrage le succès qu'il a obtenu, et que ce succès est dû aussi à l'esprit de parti et à des passions du moment... Enfin la classe pense que l'ouvrage, tel qu'il est, pourrait mériter une distinction... » Ce sec, étroit et inintelligent pédantisme, ce ton cauteleux d'apparente impartialité montrent assez à quel degré de faiblesse en était tombée la critique, et combien elle avait besoin d'être revivifiée par Chateaubriand.

On a recueilli en un volume (2) les « opinions » des divers membres de cet officiel aéropage. Elles sont en général d'une sévérité moins puérile que le sentencieux procès-verbal qu'elles ont servi à élaborer. Les vrais mérites du *Génie du Christianisme* ne sont pas toujours saisis, pénétrés, rendus avec une

exacte et généreuse équité; mais enfin quelques-unes des beautés de l'ouvrage sont reconnues et assez vivement saluées au passage, au moins par deux ou trois des juges improvisés. Le comte Daru, par exemple, y relève « de belles formes de style, des tableaux de la nature riches de couleurs neuves et brillantes, des peintures énergiques de nos passions, des descriptions charmantes, des pensées aussi vraies que fortes, des sentiments touchants », et à plus d'une reprise, il n'hésite pas à lâcher « l'admirable ». Un autre, l'abbé Sicard (1), rend hommage à « l'*enchanteur* dont les savantes veilles ont conquis le suffrage de toute l'Europe ». « Il sera, écrit-il encore, à jamais le livre de tous les âges, cet ouvrage qui renferme tant de beautés, et qui s'adresse également à l'esprit et au cœur; et plus on le lira, plus l'admiration qu'il aura excitée donnera l'envie de le relire encore, et ce qui doit consoler son estimable auteur des critiques amères, c'est qu'il a bien mérité de la religion en lui élevant un monument à jamais durable qui fera passer son nom jusqu'à la dernière postérité, à côté des plus grands noms dont elle s'honore. »

Ce sont là de grands éloges. Mais ces éloges, même chez les critiques les plus favorables, sont noyés dans une série d'observations analytiques, parfois assez justes, mais où les défauts, réels ou supposés, de l'œuvre sont catalogués avec une rigueur impitoyable; de sorte que l'impression d'ensemble reste peu indulgente. Aucun effort, dans toutes ces dissertations un peu scolaires, pour voir d'un peu haut les choses et les questions, pour discuter avec vigueur, pour prendre corps à corps les thèses que l'on repousse, pour entrer profondément dans la pensée de l'auteur que l'on étudie et pour en marquer l'originalité véritable. Même ceux que l'esprit de parti ne domine pas, et qui ne semblent pas avoir hérité des préjugés de la secte encyclopédique, ne s'affranchissent pas de certaines étroitesse classiques : ils jurent avec obstination sur la parole

de Boileau, ou sur celle de Voltaire, et ils ne conçoivent pas qu'on puisse rêver d'un art plus libre et d'une esthétique moins rigide. L'éditeur de ces *Observations critiques sur l'ouvrage intitulé « le Génie du Christianisme »* ajoutait à son titre la mention : *Pour faire suite au Tableau de la littérature française, par M. J. de Chénier*. C'est bien en effet le même esprit, étroit, partial et un peu sénile qui règne dans les *Observations* et dans le *Tableau*. Enlizés dans les formules du passé, ces critiques patentées ne regardent pas du côté de l'avenir.

Quand le livre des *Observations* parut en 1817, Charles Nodier s'en moqua fort agréablement dans deux articles du *Journal des Débats*, où il félicitait l'éditeur de « la mauvaise plaisanterie qu'il avait faite à l'Académie ». Cette mauvaise plaisanterie, Chateaubriand la reprit à son compte en reproduisant dans ses *Oeuvres complètes*, en 1827, les *Observations* de l'Académie, et en y joignant les articles de Nodier.

Celui-ci rapprochait avec raison les *Observations* des *Sentiments de l'Académie sur le Cid*. Il en fut, d'ailleurs, du *Génie du Christianisme* comme du *Cid* :

Tout Paris pour Chimène eut les yeux de Rodrigue.

Tout Paris, — et toute la France, et toute l'Europe. En dépit de l'Académie, et des derniers représentants du parti encyclopédique, le *Génie du Christianisme* n'en poursuivait pas moins sa prodigieuse fortune. Et l'Académie elle-même était bien obligée de reconnaître « ce succès, qui fut si éclatant, si extraordinaire, si universel, qui, après un si grand nombre d'éditions, est toujours le même ».

VII. — LES CRITIQUES ULTÉRIEURES

La meilleure preuve que le *Génie du Christianisme* n'était pas le livre soi-disant mort-né qu'avait pourfendu Ginguené,

c'est que, tout vénérable qu'il fût devenu avec le temps, il continuait à soulever des objections et à susciter des critiques.

L'une des plus vives, des plus désagréables et des plus venimeuses de ces critiques est le livre que Senancour⁽¹⁾ a publié en 1816 sous le titre : *Observations critiques sur l'ouvrage intitulé « Génie du Christianisme »*. Senancour avait de tout temps détesté Chateaubriand : disciple attardé et affaibli de Rousseau, moins dégagé que Rousseau lui-même de l'esprit du XVIII^e siècle, ballotté toute sa vie de l'athéisme à une vague mysticité, écrivain inégal et malchanceux, il ne pouvait pardonner à Chateaubriand ni ses idées, ni son succès, ni, surtout, d'avoir, en publiant *René*, éclipsé d'avance la modeste gloire d'*Oberman*; il n'a pas laissé passer une occasion de l'attaquer, rarement de front d'ailleurs, dans sa personne et dans ses écrits. Pourquoi, en 1816, eut-il l'idée de réfuter directement le *Génie*? On ne sait trop. Cette suite de remarques perpétuellement hostiles, même quand par hasard elles sont justifiées, relèvent du genre dont les *Remarques* de Voltaire sur les *Pensées* de Pascal, ou son *Commentaire* sur *Corneille*, sont le médiocre modèle : elles témoignent d'un esprit étroit, chagrin, mesquinement jaloux, sans générosité et sans envergure. Sophismes, « absence de tout raisonnement », charlatanisme, « indifférence à la vérité », manque de sérieux, insincérité, voilà les principaux reproches que Senancour adresse à l'auteur du *Génie*. De loin en loin, pour faire croire à son « éloignement pour la partialité », il condescend à quelques éloges : « On trouve des pages admirables dans ce chapitre... Il est assez rare que M. de Chateaubriand parle ainsi de la Divinité d'une manière raisonnable et grande. » Mais le plus souvent sa bile s'épanche en propos d'aigreur et d'ironie sèchement dédaigneuse : « Quand on lit froidement le *Génie du Christianisme*, quand le prestige de l'art est tombé, l'on ne trouve plus guère que des idées fausses et des mots dont la valeur est

altérée. » — « Je ne sais si l'on trouverait, à l'exception de M. de Chateaubriand, un seul homme d'un esprit distingué qui poussât le mépris pour l'intelligence de ses lecteurs jusqu'à leur proposer des assertions semblables à celles qu'on rencontre çà et là dans cette apologie du christianisme. » — « L'auteur s'est trompé dans son titre, il aurait dû écrire : *Génie de la crédulité*. » — « Quant l'auteur peint, on ne peut le quitter ; quand il raisonne, on ne peut le lire. » Chateaubriand n'a pas répondu à ce factum. Sainte-Beuve, — qui avait découvert Senancour et qui a tout fait pour l'opposer à l'auteur d'*Atala*, — nous dit que, quand on prononçait le nom d'*Oberman* devant Chateaubriand, « celui-ci gardait un silence obstiné ».

Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

Un peu plus tard, en 1818, une critique assez acérée du *Génie du Christianisme* a paru dans le livre intéressant et curieux que l'abbé de Pradt a publié sous le titre *les Quatre Concordats*. Celui que Sainte-Beuve appelle « le spirituel abbé », et dont il a tracé quelque part un si joli, piquant et vivant portrait, n'a d'ailleurs guère renouvelé le fond des reproches que l'on adresse communément à Chateaubriand, mais il a rencontré, pour les exprimer, d'assez ingénieuses et vives formules : « Le *Génie du Christianisme*, écrit-il, est une métaphore continuelle, une corbeille de fleurs... C'était un muséum religieux dans lequel le plaisir entraînait, pour ainsi dire, par les sens, comme il entre par les yeux dans un salon de peinture. » Et encore : « On pourrait dire que de tous les ouvrages dans lesquels la religion est entrée comme objet principal, le *Génie du Christianisme* est le moins fondamentalement chrétien. » Le lecteur pourrait, à son tour, se demander si le prêtre peu recommandable qu'était l'abbé de Pradt était bien qualifié pour porter sur le *Génie* un jugement aussi sévère, et même aussi injuste. Ce Talleyrand au petit pied, toujours prêt à toutes

les besognes et à toutes les trahisons, hâbleur et discoureur infatigable, n'a jamais mis beaucoup de christianisme dans sa vie : « un vrai Mirabeau-Scapin, disait de lui Sainte-Beuve, un archevêque Turpin et Turlupin » ; et Chateaubriand plus brièvement encore : « un saltimbanque mitré ». Évidemment, il y avait de meilleurs juges en matière d'esprit chrétien.

Pour toute la génération romantique, le *Génie du Christianisme* a été une sorte de Bible, et Chateaubriand l'homme qui, selon l'heureuse formule de Théophile Gautier, a « rouvert la cathédrale fermée ». Mais, Chateaubriand une fois mort, et le romantisme avec lui, arrivait sur la scène de l'histoire une génération peu disposée à tenir compte d'un pareil service. Il n'est si petit écrivain qui ne se donne alors la facile satisfaction de cribler de ses épigrammes le « Sachem du romantisme ». Les grands écrivains donnent l'exemple. Le « *Génie du Christianisme* manque de foi », déclarait Veuillot. Dans un article cinglant contre ceux qui, comme Jean Reynaud, « prouvent et propagent leur doctrine en disant aux hommes qu'elle est consolante pour le genre humain », Taine n'hésitait pas à écrire : « Le premier et le plus contagieux de ces exemples fut le *Génie du Christianisme*. Les apologistes précédents parlaient à la raison et démontraient leurs dogmes par des faits et par des syllogismes. M. de Chateaubriand changea de route et prouva le christianisme par des élans de sensibilité et des peintures poétiques. L'effet fut immense, et tout le monde mit la main sur une arme si bien trouvée et si puissante. Chaque doctrine naissante se crut obligée d'établir qu'elle venait à point, que les circonstances la réclamaient, que les hommes la désiraient, qu'elle venait sauver le genre humain. Elle se défendit avec des arguments de commissaire de police et d'affiche... On imposa à la vérité l'obligation d'être poétique et non d'être vraie. On répondit aux faits évidents la main sur son cœur en disant : « Mon cœur m'empêche de vous

croire... On démontra des doctrines usées par des arguments détruits, et l'on conquist la popularité et la puissance aux dépens de la certitude et de la vérité. » Et Renan, qui n'a jamais manqué une occasion d'accabler Chateaubriand de son ironie et de son dédain, faisait chorus de son côté. Dans ses *Souvenirs d'enfance*, s'adressant à ses vieux maîtres de Saint-Sulpice, il s'écrie : « Que serait-il arrivé, si M. de Chateaubriand avait été modeste ? Vous aviez raison d'être sévères pour les procédés charlatanesques d'une théologie aux abois, cherchant des applaudissements par des procédés tout mondains. » Et ailleurs, parlant de ses professeurs de Tréguier, pour lesquels « la littérature française finissait à l'abbé Delille », il ajoute : « On connaissait Chateaubriand ; mais avec un instinct plus juste que celui des prétendus néocatholiques, pleins de naïves illusions, ces bons vieux prêtres se défiaient de lui. Un Tertullien égayant son apologétique par *Atala* et *René* leur inspirait peu de confiance. » On ne fait pas au *Génie du Christianisme* l'honneur d'une discussion en règle ; on l'exécute en courant d'un trait de plume ; suivant le mot de Nisard, on le considère comme un livre « aujourd'hui déchu ».

Un homme s'est rencontré cependant pour exprimer, avec plus de précautions oratoires, ce nouvel état d'esprit. C'est Sainte-Beuve, dans le livre qu'au lendemain de la révolution de 1848 il est allé professer à Liège sur *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, et qu'il a publié dix ans plus tard. Livre singulier où Sainte-Beuve s'est mis tout entier, avec ses meilleures qualités et avec ses pires défauts ; livre charmant et perfide tout ensemble, pénétrant et superficiel, plein de goût littéraire et moral et en même temps tout gâté par de fâcheuses insinuations ; livre enfin que Sainte-Beuve, qui devait tant à Chateaubriand, aurait dû être le dernier à écrire. Dans ces deux volumes il a consacré au *Génie du Christianisme*, cinq leçons où l'admiration la plus spontanée

côtoie sans cesse la plus âpre critique, et la plus corrosive, où les fines observations, les vues ingénieuses, les délicats et justes éloges se mêlent étrangement aux plus mesquins comérages et aux plus étroits partis pris. Toutes les objections, — les unes légitimes, les autres discutables, — que les idéologues ont adressées à Chateaubriand, Sainte-Beuve les reprend à son compte, et quand son premier texte n'y suffit pas ou y résiste, il les dissémine très habilement dans ses notes. L'impression finale qu'il laisse est que le *Génie du Christianisme*, en dépit d'un certain nombre de belles pages, entachées d'ailleurs assez souvent d'un peu de rhétorique, est un livre à demi manqué, et de pure circonstance; qu'il est dans son fond fort peu sérieux et depuis longtemps en grande partie ruiné et percé à jour; qu'enfin il autorise certains doutes sur la profondeur et même la sincérité des convictions religieuses de l'auteur. Le livre de Sainte-Beuve est l'arsenal inépuisable où sont venus, d'âge en âge, se ravitailler tous les adversaires de Chateaubriand.

Depuis lors, à vrai dire, on est revenu à une appréciation plus équitable, plus éclairée et plus sereine du *Génie du Christianisme* : les progrès de l'érudition et de l'esprit critique, le mouvement des idées contemporaines, ce besoin d'équilibre et d'impartialité qui succède aux réactions trop vives et aux dénigrements passionnés, tout cela a fortement contribué à remettre à son véritable rang le grand ouvrage de Chateaubriand. Et ce rang est incontestablement le premier. Trois principaux écrivains ont contribué à cette juste réparation : Eugène-Melchior de Vogüé, dont la physionomie morale et littéraire offre de si curieuses analogies avec celle de « l'aïeul qu'il admire et qu'il aime le plus » ; Émile Faguet, qui a été l'un des premiers à rendre au *Génie* pleine et intelligente justice; et enfin Ferdinand Brunetière. Si l'on recueillait tous les jugements, plus ou moins développés, que celui-ci a portés

sur l'auteur de *René*, on le verrait, d'année en année, lui devenir plus favorable. Au début, il se contentait de dire qu'« on ne refera pas le livre de Sainte-Beuve, mais qu'on en adoucira l'amertume ». Quelques années plus tard, il proclamait le *Génie du Christianisme* « un livre essentiel » ; sans en nier les défauts ou les « trous », il déclarait que « Sainte-Beuve, — que son *Port-Royal* eût pourtant dû préserver de de toute jalousie, — y a usé ses dents » : et il marquait fortement la place que le livre occupe dans l'histoire littéraire, dans l'histoire des idées, et dans l'histoire même de l'apologétique. Aujourd'hui, c'est là une opinion communément admise. Et assurément il se trouve quelques esprits, — dont Jules Lemaître s'est fait l'écho trop docile dans un livre plus spirituel qu'équitable, — pour la battre en brèche ; mais il entre dans leur cas un certain goût du paradoxe truculent, et beaucoup de parti pris littéraire et politique. Par la vivacité de leurs attaques, ils contribuent à prouver que le *Génie du Christianisme*, bien loin d'être un livre « déchu », est au contraire un livre bien vivant.

VIII. — RÉSULTATS GÉNÉRAUX DU « GÉNIE DU CHRISTIANISME »

La critique et l'étude du passé seraient chose assez vaine si, après plus d'un siècle de discussions et de polémiques, certains résultats généraux ne se dégageaient pas, qu'on peut considérer comme définitivement acquis à l'histoire.

Ce que nous disions d'*Atala*, nous pouvons le redire du *Génie du Christianisme* tout entier. Quand tous les reproches qu'on a adressés à l'ouvrage seraient fondés, — et ils ne le sont pas tous, mais ils le sont presque tous, — le livre, par l'effet d'un phénomène, ou d'une « grâce », peut-être unique dans l'histoire littéraire, en serait à peine diminué. « Tous les défauts que vous reprochez à mon travail s'y trouvent en effet,

écrivait Chateaubriand à un critique, en 1841, et je les traite plus sévèrement que vous dans mes *Mémoires* (1) ». « Des jugements étriqués ou faux », une grande ignorance des choses de l'art, un insuffisant parti tiré des vies de saints et des légendes, ce sont là les défauts qu'accusent les *Mémoires*; et après avoir indiqué que les *Études historiques* complètent le *Génie* « sous le rapport sérieux », ils esquissent le programme d'un nouveau livre d'apologétique sociale qui devrait remplacer le *Génie*, si le *Génie* était encore à écrire. Mais tel qu'il est, et « sans illusion sur la valeur intrinsèque de l'ouvrage », Chateaubriand se félicitait de l'avoir écrit. « Dans la supposition que mon nom laisse quelque trace, déclare-t-il, je le devrai au *Génie du Christianisme*. » Pour une fois, il est trop modeste. Le *Génie* n'est pas son seul titre à l'attention de la postérité : que ce soit son titre essentiel, c'est ce qui paraît indéniable.

Il est tout d'abord incontestable que, par ce livre, Chateaubriand, comme il s'en flattait, a « porté un rude coup au voltairianisme ». Après Chateaubriand, il y a eu sans doute encore des voltairiens; il y en aura probablement toujours, en ce sens qu'il y aura toujours des gens disposés à ne pas croire, à tourner en dérision les choses spirituelles, à nier ce qu'ils ont quelque peine à comprendre; bref, de même qu'il y aura toujours des gens qui naitront boiteux ou aveugles, il y en aura toujours qui naitront amputés du sens religieux. Mais le voltairianisme en tant que doctrine a reçu un coup mortel. Le *credo* voltairien, qui avait survécu à Rousseau, — voyez Parny, Daunou, Condorcet et tant d'autres, — est désormais ruiné, percé à jour. On ne dira plus, on n'osera plus ouvertement prétendre que le christianisme est une religion anticivilisatrice, anti-sociale, anti-poétique et anti-humaine, et qu'il est impossible à un homme intelligent d'être réellement chrétien. Pour repousser et nier le christianisme, il faudra

désormais poser la question de la croyance en de tout autres termes et sur un tout autre terrain. Là-dessus, Chateaubriand a obtenu pleinement et définitivement gain de cause. Il a littéralement retourné le préjugé voltairien.

Il n'est pas jusqu'à ses défauts mêmes qui n'aient parfois servi la cause qu'il défendait. L'accent laïque, — et trop laïque, — qu'on lui a justement reproché, son goût des situations scabreuses et des sentiments maladifs, sa sensualité de style et ses imaginations voluptueuses, sa fâcheuse habitude de mêler les choses de la religion aux choses de l'amour, d'associer le mysticisme le plus exalté à la passion la plus profane, de confondre ces deux sources d'émotions et de chercher dans cette confusion même je ne sais quel piment de haut goût et quelle trouble excitation sensuelle, tout cela lui a conquis toute une classe de lecteurs mondains ou lettrés, plus épris d'ordinaire de lectures romanesques que de livres de dévotion. La mode, si puissante en France, s'en est mêlée. Dans ce pays où l'on n'aime guère les « capucinades », on n'aurait point couru « en Bourdaloue », ni même « en Bossuet » ; on courut « en Chateaubriand ». Dans les milieux les plus différents, dans les âmes les plus diverses, la pensée de celui-ci s'insinuait ; on raffolait de ses descriptions et l'on retenait ses formules. Favorisé d'ailleurs par les circonstances, un nouvel état d'esprit se substituait à celui qui avait fait la fortune du parti encyclopédique. Il se fit, comme eût dit Pascal, un renversement du pour au contre. Hostile hier, l'opinion redevenait favorable à l'idée religieuse. A la lettre, Chateaubriand a créé une mentalité nouvelle. Et cela est si vrai que ceux-là mêmes qui se montreront le plus sévères pour lui et le combattront le plus violemment, — un Sainte-Beuve, un Taine, un Renan, — en fait, nous le verrons, sont, à leur insu, tout pleins de lui et n'ont pu se dégager de son influence.

Dans l'ordre proprement littéraire, le *Génie du Christia-*

nisme n'a pas eu une importance moins considérable. Il a donné naissance à une littérature toute nouvelle dont plus d'un siècle de production n'a pas épuisé l'originale fécondité. Dans les dernières années du XVIII^e siècle, le classicisme ne se survivait plus à lui-même que par des œuvres médiocres, artificielles, sans accent, sans sève et sans portée ; une littérature plus vivante aspirait à l'être, mais elle ne parvenait pas à prendre conscience de son objet, de ses formules, de ses moyens. Le *Génie* est venu lui apporter tout ce qui lui manquait encore. D'abord une inspiration générale : en appelant de ses vœux l'apparition d'œuvres qui seraient enfin franchement et résolument chrétiennes, nationales et lyriques, Chateaubriand rendait aux écrivains le droit d'exprimer l'âme moderne dans la réalité totale de sa vie intérieure. D'autre part, il ne se contentait pas d'indications vagues ; il entrait dans le détail des choses et des questions ; il fournissait à ceux qui étaient disposés à le suivre des directions précises. Tous les thèmes que, sous les formes les plus diverses, développera la littérature ultérieure sont déjà esquissés dans le *Génie du Christianisme* : exotisme, cosmopolitisme, individualisme, pessimisme, que sais-je encore ? il n'est aucun des modes de penser et de sentir qui se sont depuis fait jour dans les lettres françaises qui ne puisse se recommander de quelques pages du *Génie* ; éloquence, histoire, poésie lyrique, théâtre, épopée, roman, il n'est aucun des genres où s'exercera l'activité des futurs écrivains qui ne soit sorti renouvelé du moule où les a jetés Chateaubriand. Enfin il joignait aux conseils et aux suggestions qu'il multipliait de décisifs et opportuns exemples. *Atala* et *René* étaient la preuve, vivante et plastique, qu'en suivant la voie ouverte par le *Génie*, on pouvait créer des œuvres originales et qui, pour la profondeur et la perfection, ne le cédaient en rien aux belles œuvres du passé. *Atala* et *René* inauguraient cette littérature moderne dont le *Génie du Christianisme* dressait le noble programme, et dont il

était d'ailleurs lui-même, en même temps que l'éclatant manifeste, le premier chef-d'œuvre.

Et ce chef-d'œuvre ne révélait pas seulement à la jeunesse littéraire des sources presque encore vierges d'inspiration et d'émotion ; il créait l'instrument verbal dont on allait se servir après lui pour traduire les sentiments et les idées du nouveau siècle. Dans cette prose cadencée, somptueuse, imagée, prose d'artiste et de poète plus que de philosophe, tous ceux à qui la phrase alerte et court-vêtue de Voltaire paraissait singulièrement grêle et insuffisante ont reconnu la forme complexe et expressive à laquelle ils aspiraient, et que nous employons encore. La prose moderne était née. Fond et forme, toute la littérature du xix^e et du xx^e siècle était en germe et en espérance, et même en voie de réalisation, dans le *Génie du Christianisme*.

« Il restera vrai, écrivait Chateaubriand, que j'ai posé les premiers fondements de cette critique moderne que tout le monde suit aujourd'hui, en montrant ce que la religion chrétienne a changé dans les caractères des personnages dramatiques et dans les descriptions de la nature, en chassant les dieux des bois. » Rien n'est plus exact. L'homme, replacé sans intermédiaire en face de la nature, apprenait à la connaître et à l'aimer, l'associant à ses joies ou à ses douleurs ; lui-même s'ouvrait à des scrupules, à des pudeurs, à des émotions, bref, à tout un ordre de sentiments que l'antiquité n'avait pas connus : ce fut assurément l'une des conquêtes de Chateaubriand d'avoir réalisé ces idées et de les avoir fait accepter de tous ; et c'est sans doute ce que voulait exprimer Théophile Gautier, quand il le félicitait d'avoir « rouvert la grande nature fermée » et « inventé la mélancolie moderne ». Mais peut-être n'est-ce pas assez dire, et le rôle de Chateaubriand dans la constitution de la critique moderne pourrait être, à ce qu'il semble, défini avec plus de largeur et de précision tout

ensemble. Au goût étroit et pur des classiques, le *Génie du Christianisme* est venu substituer un goût nouveau infiniment plus hospitalier et généreusement ouvert à tous les genres de beauté. Il fut désormais admis que tout dans l'univers est susceptible de devenir matière d'art et de poésie. Plus de cloisons étanches entre l'art et la vie : l'âme humaine dans l'infinie diversité de ses attitudes depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours, la nature dans la prodigieuse multiplicité de ses manifestations, voilà l'éternelle matière de l'éternelle poésie. Et certes, cela ne veut pas dire qu'aux yeux de l'artiste tout se vaille dans le monde et qu'il ne doive pas choisir, parmi les innombrables spectacles et les innombrables sujets qui sollicitent son attention. Qu'il n'ait pas l'air d'ignorer surtout, comme on le lui prêche depuis trois siècles, l'immense révolution morale qui a transformé l'humanité. Plus il méditera cet événement suprême, mieux il en concevra les infinies conséquences; plus dans sa pensée et dans son art, il se pénétrera de l'idéal chrétien, et plus les œuvres qu'il réalisera seront fortes, originales, élevées, plus elles participeront de l'éternelle beauté que le christianisme est venu révéler aux hommes. L'universelle décadence littéraire dont on se plaint a pour cause essentielle, et peut-être unique, un attachement obstiné et un peu puéril à l'idéal païen qu'a ressuscité et fait triompher la Renaissance. Que la poésie et la littérature rompent avec cet idéal usé et dépassé; qu'elles se fassent franchement, résolument chrétiennes; et une carrière nouvelle indéfinie s'ouvrira devant elles. Principe unique et irremplaçable de perfectionnement moral, le christianisme est aussi une source incomparable de poésie et de beauté, un principe supérieur de progrès esthétique. Artistes, écrivains, poètes, soyez d'excellents chrétiens; et le reste, à savoir la gloire littéraire, vous sera donné par surcroît....

Poser ainsi la question, c'était, si l'on peut ainsi dire,

implanter le problème religieux au cœur même de la littérature française du xix^e siècle; c'était l'imposer à l'attention de tous les écrivains vraiment dignes de ce nom. Et ils ont répondu à cet appel. Si peut-être, de tous les siècles littéraires, le xix^e est celui qui a été le plus préoccupé des questions religieuses, le plus hanté et obsédé par ces questions, « la faute en est » à Chateaubriand — et au *Génie du Christianisme*.

CHAPITRE VIII

CHATEAUBRIAND SOUS L'EMPIRE

I. — DU DÉPART POUR ROME AU DÉPART POUR LA GRÈCE

PROTÉGEZ-MOI donc hardiment, écrivait Chateaubriand à Fontanes au lendemain de la publication du *Génie*. Songez que vous pouvez m'envoyer à Rome. » La protection de Fontanes fut si efficace que, le 4 mai 1803, Chateaubriand était nommé secrétaire de légation dans la « Ville éternelle ». Il y devait accompagner le cardinal Fesch, l'oncle même du premier Consul. Après quelques hésitations, auxquelles M^{me} de Beaumont et surtout M^{me} de Custine, la nouvelle passion de l'incorrigible René, paraissent n'avoir pas été étrangères, mais qui furent fortement combattues par l'abbé Émery, il accepta le poste qu'il avait d'ailleurs si vivement désiré (1). A Lyon, « la ville qu'il aimait le mieux au monde », il retrouve l'accueil enthousiaste qui, l'année précédente, l'avait si profondément touché et ravi ; il y est témoin de la Fête-Dieu renaissante. « Je croyais, ajoute-t-il, avoir quelque part à ces bouquets de fleurs, à cette fête du ciel que j'avais rappelée sur la terre » ; et, trouvant, dans ce spectacle même, une sorte de confirmation par les faits de la thèse qu'il a soutenue, il reprend, il récrit, dans sa *Lettre à Ballanche* (2), l'un des plus beaux chapitres de son *Génie du Christianisme*.

L'Italie l'enchantait. Rome surtout, — et la Rome païenne

comme la Rome chrétienne, — exalta en lui toutes les facultés de son âme d'artiste : on peut dire qu'elle lui révéla un nouveau genre de beauté et un nouvel aspect de son propre génie. « C'est une sorte de délire et des monuments et des déserts que l'on trouve de toutes parts », écrivait à son sujet M^{me} de Beaumont, et de ce délire les Lettres à Joubert qui composent le *Voyage en Italie* témoignent avec éloquence : le peintre décorateur par excellence de Rome et de la campagne romaine sentait s'éveiller sa vocation, et l'idée des *Martyrs* surgissait en lui. Mais le diplomate en Chateaubriand fut moins heureux que l'artiste. Il avait été reçu « de la manière la plus affectueuse » par le Pape qui lisait le *Génie du Christianisme*, et avec lequel il aurait sans doute volontiers traité de puissance à puissance. Malheureusement, il n'était point seul. Esprit étroit, ombrageux et jaloux, le cardinal Fesch « n'était pas un supérieur accommodant, pas plus que Chateaubriand n'était un subordonné commode ». « Je ne vaux rien en seconde ligne », a dit ce dernier ; et peut-être avait-il raison. Tracasseries, réprimandes, dénonciations secrètes, rien ne fut épargné au pauvre secrétaire de légation, qui du reste commit de son côté plus d'une faute et plus d'une maladresse (1). On se fâchait en haut lieu, et Fontanes avait fort à faire pour réparer les incartades de son terrible ami. L'arrivée à Rome de M^{me} de Beaumont, sa mort touchante, la noble conduite et la vraie douleur de Chateaubriand parurent quelque temps amener entre l'ambassadeur et lui un semblant de réconciliation. Mais la mésintelligence était trop profonde entre les deux hommes ; et nommé, grâce à Fontanes, ministre dans le Valais, après un court voyage à Naples dont bénéficièrent les *Martyrs*, Chateaubriand rentrait à Paris au mois de février 1804. Peu après, la célèbre *Lettre sur la campagne romaine* apprenait aux lecteurs du *Mercur*, comme le déclarait Fontanes, que « le talent de l'auteur du *Génie* s'était enrichi d'autres images (2) ».

Pour obéir aux exigences de sa situation nouvelle, aux instances de Joubert, et surtout peut-être aux dernières recommandations de M^{me} de Beaumont, Chateaubriand commence par se rapprocher de sa femme : il n'avait pas contracté, à courir depuis dix ans le monde, les « qualités du mari » qui lui ont toujours fait défaut. Résigné à la vie commune (1), il se disposait à rejoindre son poste quand, le 21 mars, il apprend l'exécution du duc d'Enghien. Tout son loyalisme breton lui remonte alors au cœur et, avec ce courageux désintéressement qui fut l'une de ses plus constantes vertus, il envoie sur-le-champ sa démission. Rendu tout entier aux lettres et à la vie privée, mais plus impatient d'agir qu'on ne pourrait croire, il donne au travail, à l'amitié, à l'amour le temps que plus volontiers sans doute il eût consacré à la politique active. Un moment, la mort mystérieuse de sa sœur préférée, la tragique Lucile, vient changer le cours de ses pensées et rouvrir les sources vives de cette ardente mélancolie qui forme le fond de sa nature. Mais, mobile comme tous les poètes, il se reprend vite à la vie : il écrit quelques articles et donne l'édition définitive de *René* et d'*Atala* ; il fait aussi quelques voyages, en Auvergne, en Suisse, en Bretagne ; surtout, il travaille aux *Martyrs de Dioclétien*, — c'était le titre primitif du poème. Mais il rêvait d'un pèlerinage d'amoureux, d'artiste et de chrétien au pays de Jésus et à celui d'Eudore. « J'aimerais à parcourir, disait-il, à la fin de son *Voyage au Mont Blanc*, les lieux dont mes nouvelles études me forcent de m'occuper chaque jour ; j'irais volontiers chercher sur le Thabor et le Taygète d'autres couleurs et d'autres harmonies » ; et « quelque influence secrète le poussant d'ailleurs aux régions de l'Aurore », il s'embarqua à Trieste le 1^{er} août 1806.

II. — LE VOYAGE EN ORIENT

Ce voyage en Orient dura plus de dix mois (1). La plupart des lettres que Chateaubriand écrivit pendant ce laps de temps ayant été ou perdues ou probablement fondues dans l'*Itinéraire*, c'est surtout dans cet ouvrage que l'on peut retrouver la trace de ses impressions et de ses dispositions morales. A la condition pourtant d'y joindre un aveu qu'il avait d'abord laissé passer dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, puis retranché, mais que le malin Sainte-Beuve s'était empressé de saisir au passage :

Mais ai-je tout dit dans l'*Itinéraire*, — écrivait-il, — sur ce voyage commencé au port de Desdemona et d'Othello ? Allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du repentir ? Une seule pensée m'absorbait ; je comptais avec impatience les moments. Du bord de mon navire, les regards attachés à l'étoile du soir, je lui demandais des vents pour cingler plus vite, de la gloire pour me faire aimer. J'espérais en trouver à Sparte, à Sion, à Memphis, à Carthage, et l'apporter à l'Alhambra. Comme le cœur me battait en abordant les côtes d'Espagne ! Aurait-on gardé mon souvenir ainsi que j'avais traversé mes épreuves ? Que de malheurs ont suivi ce mystère ! Le soleil les éclaire encore... Si je cueille à la dérobée un instant de bonheur, il est troublé par la mémoire de ces jours de séduction, d'enchantement et de délire.

Et voilà pourquoi il a, un peu partout, passé si vite, ramassant à la hâte de brèves images qu'il allait compléter dans les livres ; voilà pourquoi l'auteur du *Génie du Christianisme* s'est senti si peu ému en Terre sainte : sachons-lui gré, du moins, de n'avoir pas feint, en les exprimant, des émotions qu'il n'avait pas éprouvées. Accourant à un rendez-vous d'amour, il était dans la disposition la moins religieuse qui se pût concevoir pour un pèlerinage au tombeau de Jésus. On peut

croire que l'amant de la belle Nathalie de Noailles en avait quelque honte; et c'est, sans doute, ce qu'il voulait nous laisser discrètement entendre, quand il nous dépeint son impatience « d'aller mêler ses pleurs aux larmes de Madeleine ». On aurait simplement voulu que ces larmes fussent d'une inspiration moins profane, et que le chemin qui conduit à l'Alhambra ne passât point par Jérusalem.

« J'ai avancé dans un premier ouvrage, écrivait Chateaubriand dans la Préface de la première édition des *Martyrs*, que la religion chrétienne me paraissait plus favorable que le paganisme au développement des caractères et au jeu des passions dans l'épopée; j'ai dit encore que le *Merveilleux* de cette religion pouvait peut-être lutter contre le *Merveilleux* emprunté de la mythologie : ce sont ces opinions, plus ou moins combattues, que je cherche à appuyer par un exemple. » Nous verrons bientôt jusqu'à quel point il a réussi à justifier sa thèse. A en juger par l'*Itinéraire*, la thèse était bien spécieuse et la démonstration risquait de se retourner contre la théorie. Les souvenirs du « voyage en Grèce » sont beaucoup plus vivants, et, littérairement, beaucoup plus attachants que les souvenirs du « voyage de Jérusalem ». Serait-ce que, contrairement à l'idée maîtresse du grand livre qu'on avait si vivement discuté, le « génie du paganisme » fût plus inspirateur, plus propice aux « beautés poétiques » que le « génie du christianisme » ? Ou, bien plutôt, le « génie du christianisme » se serait-il un peu vengé de l'écrivain qui, dans sa vie pratique, lui était si fâcheusement infidèle, en tarissant son inspiration et en lui infligeant un démenti ? Ce ne serait pas le seul cas où certaines défaillances religieuses et morales se seraient traduites par des défaillances esthétiques.

Quoi qu'il en soit, ce pèlerin d'un nouveau genre, qui ne se flattait pas d'avoir « les vertus » des anciens croisés, mais à qui « du moins la foi restait », a trouvé le moyen de ne pas-

ser que sept jours en Palestine, alors qu'il avait voyagé vingt jours en Grèce, et qu'il devait s'attarder un mois au Caire, six semaines à Tunis et un mois en Espagne; et ces simples chiffres nous indiquent tout ce qu'il faut rabattre de ses pompeuses déclarations : « Je serai peut-être, nous dit-il, le dernier Français sorti de mon pays pour voyager en Terre sainte avec *les idées, le but et les sentiments* d'un ancien pèlerin. » La vérité est qu'il a éprouvé en Judée « un grand ennui » et puis « une terreur secrète », pour tout dire, une sorte de malaise moral qui lui fit abréger son séjour dans « la terre des prodiges ». La Grèce, au contraire, lui fut un enchantement sans mélange : son âme d'artiste à demi païen s'ouvrit toute grande aux impressions d'art et de nature qui, de toutes parts, se levaient pour lui de cette « terre de beauté » ; il enviait le douanier turc qui « promenait ses regards sur des îles bleuâtres, des promontoires brillants, des mers dorées ». « Quand retrouverai-je, soupirait-il plus tard, le thym de l'Hymette, les lauriers-roses des bords de l'Eurotas ? » Au cours de ce long voyage, sa foi n'a sans doute gagné ni en profondeur, ni en sérénité, mais son imagination s'y est renouvelée, épurée. Le poète s'est enrichi de presque tout ce qu'a perdu le chrétien.

III. — DU RETOUR EN FRANCE A LA CHUTE DE L'EMPIRE

Rentré à Paris, le 5 juin 1807, Chateaubriand, rongé par son frein d'homme d'action condamné à la littérature, publie dans le *Mercure*, dont il avait acquis la propriété, un article tout plein d'allusions sanglantes à Napoléon. Le maître fut profondément irrité, parla de « faire sabrer » l'insolent « sur les marches de son palais », et se contenta de le ruiner en lui retirant son privilège et en forçant le *Mercure* à se fondre avec le recueil adverse, la *Décade*. Rendu encore une fois à la

vie privée et purement littéraire, Chateaubriand travaille à ses *Martyrs*, à son *Itinéraire*, à une nouvelle « espagnole » qui sera le *Dernier des Abencérages*, à une tragédie de *Moïse*, à des *Études historiques*; enfin, il commence ses *Mémoires d'outre-tombe*, dont le dessein et peut-être les premières pages dataient de son premier séjour à Rome. Il avait acquis en 1807 son ermitage de la Vallée-aux-Loups; c'est là qu'il achève ou compose la plupart des ouvrages de sa maturité. *Les Martyrs* parurent au mois de mars 1809 : ils furent très attaqués par ordre de la police impériale, qui avait imposé diverses corrections, mais qui n'avait pu effacer toutes les allusions aux faits et aux personnages contemporains. Peu après, le propre cousin de l'auteur des *Martyrs*, Armand de Chateaubriand, qui, marié à Jersey, était chargé de la correspondance des princes, ayant été jeté par la tempête sur les côtes de Bretagne, fut arrêté, jugé, condamné à mort et exécuté dans la plaine de Grenelle : une visite du grand écrivain à Fouché, une supplique, peut-être insuffisamment adroite, adressée par lui à l'Empereur, tout fut inutile.

La guerre était ouverte entre ces deux hommes, qui, du reste, à l'occasion, savaient se rendre justice l'un à l'autre (1). Ce fut, nous l'avons vu, Napoléon, qui, en 1810, essaya de forcer la main à la « classe de langue et de littérature françaises » pour faire décerner un des prix décennaux au *Génie du Christianisme*. N'ayant pas réussi, il souhaita de le voir entrer à l'Académie : Chateaubriand, qui venait de publier l'*Itinéraire*, fut élu, presque à l'unanimité des vingt-cinq membres présents, le 20 février 1811. Il succédait à Marie-Joseph Chénier. Le discours qu'il composa, repoussé par la commission, raté par Napoléon exaspéré, ne fut jamais prononcé : il nous a été conservé, et l'on conçoit aisément, en le lisant, qu'il n'ait pas eu l'heur de plaire au tout-puissant Empereur.

Celui-ci, pour marquer son mécontentement de voir ses

avances dédaignées, lâche sur l'imprudent écrivain la suite de ses folliculaires à gages. C'est alors que l'on déterre l'*Essai sur les Révolutions*, et qu'on oppose bruyamment l'auteur de l'*Essai* à celui du *Génie du Christianisme*, afin de faire planer un doute sur sa sincérité religieuse. En vain Chateaubriand, pour se justifier, voudrait saisir le public de toutes les pièces du procès : l'autorité impériale lui refuse le droit de rééditer intégralement son livre de jeunesse et même lui intime l'ordre de s'éloigner quelque temps de Paris. Dégouté d'imprimer, il laisse amis et adversaires s'expliquer sur son compte en de multiples articles ou brochures et s'enferme dans un silence dédaigneux. Il écrit les deux premiers livres de ses *Mémoires d'outre-tombe* et la plus grande partie de ses *Études historiques*. La vie de société, l'amitié, probablement quelques intrigues amoureuses achèvent de remplir ses loisirs. M. et M^{me} de Chateaubriand passent l'hiver à Paris et la belle saison, qu'ils prolongent, dans leur « chère vallée ». Fontanes, toujours fidèle et dévoué, Humboldt, Pasquier, Molé sont leurs principaux habitués. Une nouvelle amitié féminine, toute « fraternelle » celle-là, est entrée dans la vie de René : amitié un peu orageuse, comme presque toutes celles qu'il provoqua, mais qui n'en dura pas moins vingt ans, jusqu'à la mort de la « chère sœur ». « La duchesse de Duras, nous dit Chateaubriand lui-même, avait de l'imagination et un peu même dans le visage de l'expression de M^{me} de Staël. » C'est dire qu'elle n'était pas belle ; mais il faut s'empresse d'ajouter que « la chaleur de l'âme, la noblesse du caractère, l'élévation de l'esprit, la générosité du sentiment, en faisaient une femme supérieure ». Elle aima Chateaubriand d'une affection passionnée et un peu jalouse : « Une amitié comme la mienne, lui écrivait-elle, n'admet pas de partage. Elle a les inconvénients de l'amour. Et j'avoue qu'elle n'en a pas les profits, mais nous sommes assez vieux pour que cela soit hors de la

question. Savoir que vous dites à d'autres tout ce que vous me dites, que vous les associez à vos affaires, à vos sentiments, m'est insupportable, et il sera éternellement ainsi. » Et parmi toutes ces affections, ardentes et dévouées, auxquelles il serait injuste de ne pas joindre celle de M^{me} de Chateaubriand, toujours sacrifiée, toujours jalouse et, en dépit de ses « inconvénients », toujours aimante, la personnalité littéraire et morale de l'auteur du *Génie du Christianisme* mûrissait, se développait dans une retraite à son gré trop silencieuse ; elle avait hâte de se produire sur un nouveau et plus éclatant théâtre.

IV. — CHATEAUBRIAND AU COMPLET EN 1814

Au moment où l'Empire s'écroule et où une carrière nouvelle va s'ouvrir pour lui, Chateaubriand a quarante-cinq ans. Le célèbre portrait de Girodet, à quelques nuances près, — en 1813, il se plaignait que « son front devint chauve », — doit nous le rendre tel qu'il était alors : tête enfoncée dans les épaules, cheveux au vent, teint un peu sombre, — « un conspirateur qui descend par la cheminée », disait Napoléon, l'air inspiré, de grands beaux yeux pleins de mélancolie, d'intelligence et de passion. Cette image d'un romantisme un peu raidi et stylisé symbolise assez bien, nous le verrons, la nuance exacte d'innovation littéraire à laquelle, sous l'influence, je crois, du classique Fontanes, s'est définitivement arrêté l'auteur assagi des *Martyrs* et de l'*Itinéraire*, de *Moïse* et de l'*Abencérage* ; je ne sais si elle laisse suffisamment transparaître le fond du tempérament primitif, cette ardeur de désir inextinguible, ce besoin farouche de suivre jusqu'au bout la passion du moment, et que ne parviennent à refréner ni le sentiment du devoir, ni l'intérêt personnel, ni le respect des règles ou des disciplines sociales : seule une autre passion qui toujours veille, un immense et incurable orgueil, et qui ne s'inclinera que devant

Dieu, sera capable d'imposer certains renoncements et certaines acceptations. A cette sensibilité ardente et mobile, et qui, à travers les mille expériences d'une vie aventureuse, s'est aiguisée et déployée en tous sens, était jointe une imagination royale qui s'exerçait librement et souverainement sur les innombrables matériaux qu'une merveilleuse mémoire lui avait rapportés de ses longues courses à travers le monde et à travers les livres. Si l'on ajoute à cela le don de l'expression, don inné, mais qui, avec les années et l'entraînement du métier d'écrivain, est allé en se perfectionnant et s'amplifiant, il y avait, dans ces dispositions naturelles, que la vie a entretenues et enrichies, la précieuse étoffe commune dont se font les grands poètes. Le poète, en Chateaubriand, se doublait, non pas assurément d'un philosophe ou d'un idéologue, mais, sinon d'un « esprit penseur », tout au moins d'un écrivain qui, ayant réfléchi à sa manière aux problèmes les plus divers, était capable de vues générales neuves, fécondes, élevées : il avait une intelligence vive, souple, pénétrante, peu adaptée aux jeux de l'abstraction et de l'analyse, mais qui suppléait par ses richesses d'intuition à ce qui pouvait lui manquer du côté des facultés déductives. Enfin ce grand capricieux qui, à l'ordinaire, se laissait volontiers aller à la dérive des changeantes impressions et impulsions quotidiennes, se révélait, à l'occasion, quand il se sentait atteint dans sa dignité ou son orgueil, d'une volonté patiente, obstinée, indomptable. Il se retrouvait l'âpre Malouin qu'il n'avait jamais cessé d'être ; et personne, fût-il Napoléon, n'aurait pu le faire céder.

De cet ensemble de qualités et de défauts mêlés s'était formé un caractère original et fertile en contrastes. Naïvement et parfois même féroce^{ment} égoïste, comme tous ceux qui ne savent guère résister aux suggestions de leur instinct, il était généreux, follement désintéressé, dévoué même et charitable à l'occasion ; il était très sincèrement et délicatement pitoyable

aux peines de ses amis, et quand sa femme, qu'il n'aimait guère, était malade, il devenait aussitôt le plus tendre et le plus empressé des maris. Voir souffrir lui était insupportable et sa meilleure excuse de toutes les souffrances dont il fut cause est qu'il en a eu très rarement conscience. Seulement, il était mobile, très prompt à passer des larmes au rire, et l'on se tromperait fort si on se l'imaginait éternellement figé dans l'attitude hautaine et désespérée qu'il affectait si souvent dans ses livres. La vérité est que, dans l'intimité, René savait être le plus aimable, le plus simple, le plus gai des compagnons : M^{me} de Duras est ravie de découvrir en lui « la simplicité d'un enfant », et Joubert, qui lui ressemblait si peu, et qui lui fut un jour si sévère, ne tarit pas d'éloges sur son « incomparable bonté », sur sa « parfaite innocence », sur sa « simplicité de vie et de mœurs », sur son « inépuisable gaité » : cet « homme de génie » est, en même temps, un « bon garçon ». Quels que fussent ses torts ou ses fautes, on ne peut s'empêcher de l'aimer. Sa grâce était la plus forte ; son don de séduction opérait sur tous ceux qui l'approchaient et qui si souvent eurent à souffrir par lui : ils pardonnaient tout à cette riche, complexe et attachante nature. Il était « l'Enchanteur », et l'enchantement n'a pas été exorcisé par la mort.

Nos tendances ou nos idées générales à tous sont l'écho de notre caractère plus ou moins modifié par la vie. Au sortir de la Révolution, qui avait d'abord séduit son instinct d'individualisme, Chateaubriand inclinait à l'autorité : l'expérience napoléonienne lui a inspiré, pour le reste de ses jours, l'horreur du despotisme, et il s'efforcera désormais, dans sa vie politique, de concilier ses aspirations d'autrefois avec celles d'aujourd'hui. Ce qui l'a ramené à la religion, c'est son instinct idéaliste, ce sont ses goûts d'artiste, c'est « la beauté morale et poétique » du christianisme. Depuis quinze ans écoulés, la vie n'a fait que le confirmer dans ses convictions religieuses. Au cours de ses

voyages et de ses études historiques, il s'est rendu mieux compte encore de l'importance unique et irremplaçable du facteur religieux; de plus en plus nettement il a conçu le caractère essentiel du christianisme sous sa forme catholique et « sa supériorité sur tous les autres cultes de la terre ». Il a constaté qu'en dehors de lui il était vain de chercher un frein moral et un principe de progrès social qui eussent une valeur véritable : sur ce point, son expérience intime venait corroborer son expérience croissante de la vie et des hommes. Le pari qu'il a fait en 1798, il n'avait pas eu à le démentir.

CHAPITRE IX

« LES MARTYRS »

I. — « L'ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM »

A défaut d'un long journal intime qui nous permettrait de nous représenter la succession des états d'âme de René, nous avons la bonne fortune de posséder, avec d'abondantes retouches assurément, les feuilles de route de son voyage en Orient. Car, tout au fond, si on le débarrasse des dissertations et digressions d'origine souvent livresque qui l'encombrent, *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* n'est pas autre chose. « Je prie le lecteur de regarder cet *Itinéraire*, nous dit Chateaubriand lui-même, moins comme un voyage que comme les mémoires d'une année de ma vie. » Obéissons-lui donc ; et sans nous attarder aux diverses questions littéraires, historiques ou biographiques que pourrait soulever l'étude de *l'Itinéraire*, observons-y « l'homme » qui s'y peint avec « une parfaite sincérité », n'ayant « rien dans le cœur qu'il ne craignît de montrer au dehors », « beaucoup plus que l'auteur ».

Peu de voyageurs en Grèce ont « salué la patrie des arts et du génie » avec un plus vif enthousiasme que Chateaubriand. Les pages où il a enregistré ses découvertes, ses aventures, ses impressions d'artiste et de poète comptent parmi les plus belles et les plus spontanées qu'il nous ait laissées. Quand il

aperçoit les côtes de l'Élide, « il faut, s'écrie-t-il, que la gloire soit quelque chose de réel, puisqu'elle fait ainsi battre le cœur de celui qui n'en est que le juge ». Mais il a beau déclarer que « les anciens sont les maîtres en tout », exprimer en termes des plus chaleureux son admiration pour Sparte et surtout pour Athènes, sa ferveur humaniste ne l'aveugle pas sur les vices intérieurs de cette brillante civilisation hellénique, et sur les causes qui ont précipité sa décadence. « Un État démocratique, dira-t-il, en parlant d'Athènes, c'est le pire des États, lorsqu'il faut combattre un ennemi puissant, et qu'une volonté unique est nécessaire au salut de la patrie. » « Peuple vieilli et dégradé » depuis deux mille ans, n'ayant pas été renouvelé par l'infusion d'un sang barbare, les Grecs ne lui semblent pas devoir, de sitôt, secouer le joug ottoman. Aux Turcs qui, déjà, de son temps, « trouvaient des apologistes », Chateaubriand est sévère ; leur brutalité destructrice, leur servilité, leur fanatisme lui paraissent la négation même de l'humanité ; leur religion est d'un ordre tout à fait bas : « Il n'y a dans le livre de Mahomet ni principe de civilisation, ni précepte qui puisse élever le caractère : ce livre ne prêche ni la haine de la tyrannie, ni l'amour de la liberté. » L'Occident est réfractaire à l'Islam, et, suivant le mot si juste de Bonald, les Turcs ne sont que campés en Europe.

En Asie même, leur domination est plus précaire qu'il ne semble. D'abord les croisades lui ont porté un coup sensible. Contre ces expéditions guerrières, quelles déclamations n'a pas accumulées l'inintelligence historique du *xviii^e* siècle ! Ignorance et injustice. « Il s'agissait non seulement de la délivrance de ce tombeau sacré, mais encore de savoir qui devait l'emporter sur la terre, ou d'un culte ennemi de la civilisation, favorable par système à l'ignorance, au despotisme, à l'esclavage, ou d'un culte qui a fait revivre chez les modernes le génie de la docte antiquité et aboli la servitude... L'esprit du

mahométisme est la persécution et la conquête : l'Évangile, au contraire, ne prêche que la tolérance et la paix. » Voilà ce qu'un pèlerinage en Terre sainte fait nettement apparaître aux regards les plus prévenus. Là les deux religions rivales s'opposent trait pour trait dans leur esprit et dans leurs œuvres. Que l'on compare les humbles religieux, gardiens du Saint-Sépulcre, dont la vie n'est que patience, abnégation et dévouement, avec leurs maîtres musulmans, dont la tyrannie oppressive, cruelle et capricieuse n'est guère adoucie que sur les sollicitations de l'ambassadeur de France. D'un côté, tout « le despotisme oriental » ; de l'autre, tous les miracles de la foi chrétienne. C'est vraiment une chose extraordinaire que l'existence de ces Pères latins de Jérusalem. « Dépouillés le matin par un gouverneur turc, le soir les retrouve au pied du Calvaire, priant au lieu où Jésus-Christ souffrit pour le salut des hommes. Leur front est serein, leur bouche riante. Ils reçoivent l'étranger avec joie. Sans forces et sans soldats, ils protègent des villages entiers contre l'iniquité. Pressés par le bâton et par le sabre, les femmes, les enfants, les troupeaux se réfugient dans les cloîtres de ces solitaires. Qui empêche le méchant armé de poursuivre sa proie, de renverser d'aussi faibles remparts ? La charité des moines : ils se privent des dernières ressources de la vie pour racheter leurs suppliants. Turcs, Arabes, Grecs, chrétiens, schismatiques, tous se jettent sous la protection de quelques pauvres religieux, qui ne peuvent se défendre eux-mêmes. »

Un autre spectacle extraordinaire de Jérusalem, c'est celui du peuple juif. « Il faut voir ces légitimes maîtres de la Judée esclaves et étrangers dans leur propre pays. » Méprisés, humiliés, accablés de mauvais traitements, « ils baissent la tête sans se plaindre ». Absorbés dans la lecture d'un livre « mystérieux », qui les soutient et qui les juge, ils attendent éternellement, sans que rien les décourage, le roi qui doit les

délivrer. « Écrasés par la Croix qui les condamne et qui est plantée sur leurs têtes, cachés près du Temple dont il ne reste pas pierre sur pierre, ils demeurent dans leur véritable aveuglement. » Mais, tandis que tous les autres peuples de l'histoire ont successivement disparu, le peuple juif seul subsiste, toujours le même depuis cinq mille ans, témoin irrécusable et involontaire des divines promesses. N'y a-t-il pas là de quoi provoquer « un étonnement surnaturel » ? « Si quelque chose, parmi les nations, porte le caractère du merveilleux, nous pensons que ce caractère est ici. »

On le voit, si rapide et, à certains égards, si peu religieux qu'ait été dans quelques-uns de ses motifs son pèlerinage à Jérusalem, ce que Chateaubriand rapportait de son voyage en Orient, c'est une sorte de leçon d'apologétique expérimentale. De cette nouvelle expérience, *les Martyrs* allaient bénéficier.

II. — LES AVENTURES DU DERNIER ABENCÉRAGE

Avant d'en venir aux *Martyrs*, il faut nous arrêter un moment devant une œuvre de bien moindre envergure, qui fut pour lui, après le grand effort de son épopée en prose, comme un aimable « divertissement » littéraire (1). *Les Aventures du dernier Abencérage* n'ont vu le jour, à vrai dire, qu'en 1826. Mais cette « nouvelle » espagnole a été composée en 1810 et elle se rattache directement aux souvenirs du voyage en Orient. Chateaubriand a pris soin de nous en avertir lui-même. « C'est sur les lieux mêmes, écrit-il, que j'ai pris, pour ainsi dire, les vues de Grenade, de l'Alhambra, et de cette mosquée transformée en église, qui n'est autre chose que la cathédrale de Cordoue. Ces descriptions sont donc une espèce d'addition à un passage de l'*Itinéraire*. » Ce qu'il ne nous dit pas, mais ce que nous savons par ailleurs, et ce qu'il nous eût été assez facile de deviner, c'est que, sous une forme romanesque, et avec toute sorte de transposi-

tions ingénieuses, *l'Abencérage* est une évocation d'un épisode de sa vie amoureuse. Aben-Hamet, le galant Abencérage qui, en quittant le rivage africain, se demande avec inquiétude si on lui est demeuré fidèle, c'est Chateaubriand lui-même. Blanca, la séduisante Espagnole, dont les « cheveux noirs tombent en boucles sur son cou d'albâtre », c'est Nathalie de Noailles, et c'est en sa compagnie que René a visité l'Alhambra. Suivant sa constante habitude, Chateaubriand ne s'est d'ailleurs pas contenté de puiser dans ses souvenirs personnels pour composer sa nouvelle ; il a utilisé toute sorte d'ouvrages descriptifs, historiques, romanesques ou dramatiques ; il y a même dans ses pages l'écho un peu lointain, souvent reconnaissable pourtant, du *Cid* et de *Zaïre*. Et comme toujours, romantique et classique tout ensemble, son art a consisté à fondre harmonieusement tous ces divers éléments.

Littérairement, on a porté sur *l'Abencérage* des jugements fort différents. Sainte-Beuve se montre assez sévère pour ce qu'il appelle « le plus parfait des tableaux d'Empire ». Mais Vinet ne tarit pas d'admiration pour ce « diamant de la plus belle eau ». Et Jules Lemaitre, si dur et, presque toujours, si injuste pour Chateaubriand, a trouvé « délicieux » et « charmant » ce « chef-d'œuvre du genre troubadour ». Un chef-d'œuvre où l'art est grand, trop grand peut-être, car il ne se laisse pas oublier. On n'y sent pas assez la flamme qui consume, et qui unifie ; l'ensemble est élégant et froid, un peu conventionnel et même artificiel ; le travail du mosaïste s'y laisse trop apercevoir. On voudrait moins de convention, un peu plus de fougue et de diable au corps. L'œuvre est très loin d'avoir la vive originalité, le chaud coloris d'*Atala*, la portée symbolique de *René*. En dépit d'un style dont la grâce un peu sobre semble la vertu dominante, elle n'aurait pas suffi à classer un écrivain.

Par un trait cependant, elle se rattache au système d'idées

et de préoccupations qu'avait inauguré le *Génie du Christianisme*. Chateaubriand avait avancé que les troubles du cœur ont un accent plus pathétique quand il s'y mêle quelque inquiétude religieuse. Déjà *Atala* et *René* avaient été une brillante illustration de cette thèse. *L'Abencérage* en est une autre, agrémentée, conformément encore aux théories du *Génie*, d'une évocation pittoresque des mœurs du moyen-âge et des coutumes chevaleresques. Ce qui sépare définitivement, et séparera toujours, Blanca d'Aben-Hamet, c'est qu'ils appartiennent l'un et l'autre à deux religions différentes. « Musulman, dit Blanca, je suis ton amante sans espoir ; chrétien, je suis ton épouse fortunée. » Et Aben-Hamet de riposter : « Chrétienne, je suis ton esclave désolé ; musulmane, je suis ton époux glorieux. » Un moment, Aben-Hamet, qui sent vivement tout le charme et toute la poésie de la foi chrétienne, est sur le point de céder à l'attrait de la grâce et de la beauté. Mais il se ressaisit à la fin : son « honneur » lui interdit de faire à son amour le sacrifice de sa croyance. Il souffrira ; mais il restera fidèle à la religion de ses pères. Sur ce thème qui prête tout naturellement aux effets les plus dramatiques, Chateaubriand a construit toute sa nouvelle. Artiste très conscient, il l'exploitera encore dans *les Martyrs*.

III. — ORIGINES, SOURCES, DESSEIN ET COMPOSITION DES « MARTYRS »

Conçus à Rome au lendemain de la publication du *Génie du Christianisme*, et pour en confirmer l'une des thèses essentielles, publiés six ans après, *les Martyrs* ont été, dans l'intervalle, l'œuvre capitale de Chateaubriand. « Je n'ai pas cessé d'y travailler », déclare-t-il, et, de fait, il n'a rien négligé, études, lectures et voyages, pour assurer à son œuvre toute la perfection dont elle était susceptible. « Le travail était de

conscience, nous dit-il dans ses *Mémoires* ; j'avais consulté des critiques de goût et de savoir, MM. de Fontanes, Bertin, Boissonade, Malte-Brun, et je m'étais soumis à leurs raisons. Cent et cent fois, j'avais fait et refait la même page. De tous mes écrits, c'est celui où la langue est le plus correcte. » Nous n'avons malheureusement pas tous les brouillons successifs de l'écrivain ; mais nous possédons quelques fragments de son manuscrit définitif, et les nombreuses corrections dont ils portent la trace nous font pressentir la scrupuleuse qualité de son effort littéraire.

Il avait rêvé d'écrire une épopée chrétienne et une épopée en prose. D'une œuvre de ce genre, il n'existait pas de modèle ; mais en combinant divers éléments empruntés à des œuvres connues et classées on pouvait se faire une sorte de « modèle idéal » dont il s'agissait, dès lors, de se rapprocher le plus possible. Chateaubriand a suivi trop fidèlement ce programme. Homère et Virgile, Dante et Le Tasse, Milton, Fénelon, Voltaire et Klopstock, voilà les maîtres dont il s'inspire, et parfois de si près que, trop souvent, *les Martyrs* nous donnent l'impression d'une suite d'élégants pastiches insuffisamment fondus. Ce libre génie a manqué d'audace et de confiance en soi. Il n'a pas su s'affranchir des règles et des conceptions classiques ; il a eu la superstition des « grands genres » : l'épopée et la tragédie lui ont paru être, comme à tous ses contemporains, le plus noble effort où pût se hausser le génie littéraire ; il ne s'est pas rendu compte qu'il avait essentiellement un tempérament et une vocation de poète lyrique et de romancier et que, comme tel, il ne pouvait s'accommoder des formes conventionnelles où s'enfermait la littérature du temps. Lui qui était né pour être créateur, il s'est fait humblement disciple ; les procédés, les formules, les images, les thèmes d'inspiration et de développement, bref, toute la rhétorique soi-disant épique que, depuis Homère jusqu'à Klopstock, les

auteurs d'épopées se sont religieusement transmise d'âge en âge, il l'a servilement adoptée. Il a fait surtout fâcheusement sienne la conception du « merveilleux » ; traitant comme de simples « machines » tous les êtres suprasensibles qu'il fait fictivement intervenir dans son poème, n'ayant pas, d'autre part, l'imagination visionnaire d'un Dante ou d'un Hugo qui personnifie et fait vivre les abstractions, il s'est donné l'air de développer froidement, à la façon d'un Voltaire, les lieux communs d'une sorte de mythologie chrétienne et de ne pas croire, lui tout le premier, à ce surnaturel dont il s'était institué l'apologiste. Par une de ces ironies dont l'histoire des idées est coutumière, la fidélité de son attachement à la tradition littéraire et classique, a fait suspecter la sincérité de son attachement à la tradition religieuse.

Par bonheur, il y avait, engagées, pour ainsi dire, dans son poème, des parties d'histoire qui exigeaient des qualités toutes différentes de celles qui forment l'apanage de l'humaniste imitateur un peu superstitieux des anciens. Chateaubriand s'était proposé d'évoquer l'état du monde antique à la fin du III^e siècle de notre ère et de peindre le curieux mélange de mœurs, de races et de croyances qui caractérisait cette société en décadence et en voie de renouvellement. Pour réaliser ce dessein, il avait à explorer une abondante littérature ; il n'y a pas manqué. Il nous a indiqué lui-même les principales sources auxquelles il a puisé : il semble bien qu'il ait consciencieusement utilisé tout ce que l'érudition contemporaine lui fournissait de renseignements divers sur l'époque qu'il voulait reconstituer. Mais ces matériaux ont été exploités par lui avec un rare bonheur, et il a su en dégager une image très vivante et très suffisamment exacte, en dépit de certains anachronismes, de ces âges révolus. Son âme d'artiste lui faisait concevoir vivement en quoi un Barbare différait d'un Gaulois, et un Grec d'un Romain, et par des traits appropriés, il savait traduire ces divergences.

L'arrière-fond historique des *Martyrs* est brossé avec une lumineuse netteté et une remarquable vigueur. Pour la première fois peut-être apparaît dans ce poème en prose cette « couleur locale » que les historiens de l'avenir s'attacheront à rendre avec une volonté si constante.

On n'échappe guère à son génie. Très résolument, Chateaubriand avait voulu composer un poème épique : en fait, il a surtout écrit un roman, le roman des amours contrariées du chrétien Eudore et de la païenne Cymodocée, et de leur commun martyre. Et ce roman est de beaucoup la partie la plus intéressante et la plus vivante de l'œuvre. Il est d'abord très ingénieusement construit : l'intérêt, fort habilement ménagé par d'adroites péripéties, va croissant et se soutient sans défaillance jusqu'au bout. D'autre part, si l'on y rencontre quelques figures de convention, — notamment Démodocus, que Sainte-Beuve appelait irrévérencieusement « une ganache homérique », — les caractères essentiels, Hiéroclès, Velléda, Cymodocée, Eudore sont bien tracés : les sentiments ou les passions qui les animent sont analysés et exprimés avec force et pénétration tout ensemble. Et enfin si, pour notre goût moderne, le style peut paraître trop fleuri, trop poétique, trop nourri de réminiscences classiques, s'il a parfois comme des allures de traduction, ce n'en est pas moins le style d'un grand écrivain, et dont la vivante originalité perce et s'impose sous tous les apports étrangers : des images charmantes et neuves, de vives descriptions, des expressions créées et saisissantes, à chaque instant, rompent la monotonie d'une noblesse un peu continue et qui, à la longue, paraîtrait aisément bien artificielle. De l'artifice, assurément il y en a, dans la forme comme dans la conception des *Martyrs* : mais il y a tant d'art aussi, et tant de fraîcheur d'imagination qu'on se laisse prendre malgré tout aux prestiges de « l'Enchanteur » et qu'on lui passe ses défauts ou ses erreurs pour ne plus songer qu'à son talent.

Roman à demi historique, *les Martyrs* sont aussi un roman apologétique. Le sous-titre, *le Triomphe de la religion chrétienne*, indique assez nettement la thèse dont ils sont l'illustration. Il s'agit toujours, comme dans le *Génie*, de prouver « la supériorité du christianisme sur tous les autres cultes de la terre ». Supériorité morale, dont la vie et les croyances des premiers chrétiens nous sont une preuve tangible et singulièrement éloquente : si le christianisme a « triomphé », c'est en raison même de cette supériorité qui s'est imposée aux païens eux-mêmes. Supériorité poétique : les dogmes et mystères du christianisme sont une source d'inspiration esthétique plus haute et plus riche que toute la mythologie antique : sur ce dernier point, la démonstration tentée a paru peu satisfaisante. Mais une idée, même discutable, a une vertu que ne possède pas la représentation purement plastique des choses de la vie. Ce qui soutient encore *les Martyrs*, ce qui leur donne une portée symbolique et même philosophique qu'ils n'auraient pas sans cela, c'est précisément l'idée générale, la pensée apologétique dont ils sont la romanesque mise en œuvre. Et c'est par là qu'ils ont exercé sur le développement de la littérature ultérieure une profonde et durable influence.

IV. — « LES MARTYRS » ET LA CRITIQUE CONTEMPORAINE

Les Martyrs n'ont pas eu tout d'abord l'heureuse fortune qui avait accueilli *Atala* et le *Génie du Christianisme* à leur naissance. L'insuccès relatif de l'œuvre nouvelle s'explique beaucoup moins par ses défauts que par un concours particulier de circonstances. Soit hasard, soit négligence, soit confiance d'auteur arrivé, Chateaubriand n'avait pas déployé, pour lancer son poème, toute l'activité diplomatique dont il avait fait preuve pour la publication du *Génie*. De plus, et surtout, tandis qu'en 1802, il avait pour lui le pouvoir et toute la presse officielle,

en 1809, il les avait contre lui; la presse indépendante était réduite à l'impuissance : nous avons vu ce que Napoléon avait fait du *Mercure*; le *Journal des Débats*, enlevé aux frères Bertin, était devenu le *Journal de l'Empire*; il suffisait qu'un livre déplût au maître, ou à Fouché, pour être assuré du silence ou d'un étranglement dans les règles. C'est ce qui arriva à Chateaubriand : la police impériale ne se contenta pas des « cartons » que l'écrivain avait prudemment insérés dans son livre; les allusions transparentes et cinglantes qu'il contenait au César français et à son entourage, soulignées d'ailleurs par la maladresse du traducteur anglais, furent dénoncées en haut lieu, et la meute reçut l'ordre de se taire ou d'aboyer. Un journaliste des *Débats*, Hoffman, qui n'était ni sans esprit, ni sans talent, ni sans autorité, et qu'on ne peut guère accuser d'avoir obéi à une consigne, mais qu'un bon sens un peu épais, étroit et voltairien ne prédisposait pas à goûter la poésie, et que les lauriers de Morellet et de Ginguené empêchaient sans doute de dormir, s'empressa, dans trois articles successifs, d'exécuter le nouvel ouvrage. Les articles firent du bruit : le ton était donné; l'opinion publique fut ébranlée, et « pendant quelque temps », Chateaubriand put croire son œuvre « tombée ».

Si violente qu'elle fût, la critique d'Hoffman renfermait bien des observations judicieuses, et dont Chateaubriand tout le premier a tiré parti quand, l'année suivante, il retoucha ses *Martyrs*, en vue d'une troisième édition. Les défauts du poème, les erreurs géographiques ou historiques dans lesquelles l'auteur était tombé y sont impitoyablement relevés. Mais le sens de l'antique, la finesse littéraire, la délicatesse morale font souvent cruellement défaut à ce presque compatriote de Grimm, et ses meilleures plaisanteries font parfois un peu long feu : l'épisode même de Velléda n'a pas trouvé grâce devant lui. En dépit de quelques éloges, son jugement final est d'une criante injustice. A ses yeux, « ce prétendu poème est le mauvais ouvrage d'un

nomme qui a un grand talent ». « La conception de cet ouvrage, dit-il encore, *est une grande folie*, et le mélange du sacré et du profane y est un grand scandale. Je ne serais pas étonné que quelques prélats, quelques pasteurs, ou autres personnages bien pieux, s'élevassent fortement contre une production dont l'effet est si contraire à l'intention de l'auteur ».

Cette ironique et insidieuse prédiction allait se trouver réalisée. L'abbé Clausel de Montals, grand vicaire d'Amiens, futur évêque de Chartres, le propre frère d'un excellent ami de Chateaubriand, Clausel de Coussergues, « se chargea de faire justice des horribles impiétés de l'auteur du *Génie du Christianisme* ». M^{me} de Chateaubriand prétend que ses « diatribes » lui valurent peu après la croix de la Légion d'honneur; mais M^{me} de Chateaubriand est assez mauvaise langue. En tout cas, cette attaque ecclésiastique n'était pas faite, après celle d'Hoffman, pour reconforter l'écrivain, et il apparaît en effet dans sa correspondance « totalement découragé » : il n'en préparait d'ailleurs pas moins la publication de l'*Itinéraire* qui devait avoir un très vif succès et lui ouvrir l'Académie française.

Et peu à peu *les Martyrs* se relevaient et trouvaient des défenseurs. Le *Bulletin de Lyon* publiait sept articles, anonymes, qui furent ensuite réunis en brochure, mais qui ne semblent pas avoir eu grand écho à Paris. Cette réponse à Hoffman était assez habile et vigoureuse, et elle ne laisse pas subsister grand chose des objections du critique des *Débats* : elle était d'un « homme instruit et religieux », Guy-Marie Deplace, dont Joseph de Maistre devait, plus tard, utiliser la compétence pour la publication de son livre *Du Pape*. D'autre part, la *Gazette ecclésiastique ou Journal des curés* insérait sept articles d'une inspiration analogue. Le *Publiciste*, de M. Suard, publiait plusieurs articles, où l'on discutait divers détails d'exécution, mais où l'on rendait, en termes des plus élogieux, un hommage très vibrant à l'œuvre du grand écrivain : ces

articles, signés G., étaient de Guizot : Chateaubriand en fut ravi et écrivit au jeune journaliste trois intéressantes lettres qui nous ont été conservées. Le *Mercur*, de son côté, inséra deux articles d'Esménard, articles « très bons, très sérieux » disait Chateaubriand, et où, parmi quelques menues réserves s'exprimait une « haute admiration » pour l'auteur des *Martyrs*. Dussault, dans les *Annales littéraires*, protestait contre les railleries d'Hoffman et déclarait, en parlant des *Martyrs*, que « cette création nouvelle d'un grand écrivain porte l'empreinte de son beau génie » ; il citait les stances célèbres que Fontanes, pour relever le courage de son ami, lui avait adressées, et que venait de publier le *Journal de Paris*. Enfin, en 1811, à propos de l'*Itinéraire*, dans le *Journal des Débats* lui-même, Malte-Brun revenait sur les *Martyrs* et les vengeait discrètement des plaisanteries de son ironique confrère : « Il me semble, disait-il, que ce même ouvrage, imparfait sans doute, comme le sont toutes les œuvres de l'homme, *vivra autant que la littérature moderne de l'Europe chrétienne*... Le *Télémaque* serait un morceau d'histoire, si les événements étaient vrais ; les *Martyrs* seraient un poème, s'ils étaient écrits en vers. »

Tous ces témoignages, hautement autorisés, ne faisaient que confirmer la faveur croissante du public. Au mois de mars 1809, le libraire Le Normant avait mis en vente deux éditions simultanées des *Martyrs*, l'une en deux volumes in-octavo, l'autre en trois volumes in-18 : on ignore le chiffre du tirage, mais tout fait croire qu'il a été fort élevé. Une autre édition, en trois volumes in-octavo, était en même temps publiée à Londres. Cette même année 1809 a vu paraître une seconde édition. En 1810, Chateaubriand publiait une troisième édition : elle était revue et corrigée, « précédée d'un examen, avec des remarques sur chaque livre et des fragments du voyage de l'auteur en Grèce et à Jérusalem » : elle était en trois volumes in-octavo. « Il s'est plus écoulé d'exemplaires de mon dernier

ouvrage en quelques mois, écrivait Chateaubriand dans la *Préface*, qu'il ne s'est vendu d'exemplaires du *Génie du Christianisme* en plusieurs années. » On le voit, s'il y eut quelque hésitation au début, le succès de librairie était assez vite venu récompenser l'effort de l'écrivain.

Celui-ci, comme il avait fait pour le *Génie du Christianisme*, avait cru devoir intervenir dans sa propre cause. Son *Examen*, ses *Remarques* sont une réponse souvent victorieuse aux critiques qui lui ont été adressées; mais le ton en est trop acerbe. Villemain lui-même n'en goûtait qu'à moitié l'« amertume un peu monotone ». « J'eus tort, avoue Chateaubriand, dans les *Mémoires*. Les auteurs attaqués diraient les meilleures choses du monde, qu'ils n'excitent que le sourire des esprits impartiaux et les moqueries de la foule. Ils se placent sur un mauvais terrain : la position défensive est antipathique au caractère français. » Il y a bien du vrai dans ces observations : Chateaubriand, cette fois, avait raison, et raison avec bonne grâce.

V. — L'AUTOBIOGRAPHIE PSYCHOLOGIQUE ET L'HISTOIRE DES ORIGINES CHRÉTIENNES DANS « LES MARTYRS »

De toutes ces discussions essayons de dégager quelques points essentiels.

Tout d'abord, a-t-on suffisamment observé que *les Martyrs*, dans certaines de leurs parties, sont comme *René*, comme *Atala*, comme *les Natchez*, un véritable roman autobiographique? Chef de chœur des écrivains romantiques, lyrique impénitent, passionnément épris d'individualisme, Chateaubriand était presque incapable de se déprendre de son propre moi. Et comme il s'était peint sous les traits de René et de Chaclas, comme il se peindra bientôt sous ceux d'Aben-Hamet, il s'est peint sous les traits d'Eudore. Non seulement il a prêté à son héros, en les transposant un peu, quelques-uns des évé-

nements de sa propre vie, mais encore il a exprimé sous ce nom d'emprunt bien des sentiments personnels qu'il aurait hésité à exprimer d'une façon plus directe. La confession d'Eudore est, à bien des égards, la confession de René et l'évolution morale qui a détaché celui-ci du christianisme, et qui l'y a progressivement ramené, y est décrite avec une précision discrète dont les biographes n'ont pas toujours su s'aviser. L'« enchantement » du jeune Grec qui, transplanté à Rome, s'émerveille de la grandeur, de la vivante beauté de la ville éternelle, et, dans ses « courses d'une curiosité dangereuse », « oublie l'humble église des chrétiens », c'est un manifeste souvenir des premières impressions du jeune officier breton qui, en 1786, découvre le Paris un peu païen, mais si séduisant et si divertissant des dernières années de l'ancien régime et en oublie les mœurs et les croyances de sa province natale. « *Cette vivacité d'imagination, à laquelle je m'abandonnai d'abord, fut la première cause de ma perte.* » Est-ce Eudore, est-ce Chateaubriand ici qui parle ? Et ceci encore : « *Trois ans passés à Rome dans les désordres de la jeunesse* avaient suffi pour me faire presque entièrement oublier ma religion. J'en vins même à cette indifférence qu'on a tant de peine à guérir, et qui laisse moins de ressource que le crime. » Pareillement, les lentes étapes du retour d'Eudore au christianisme, ses rechutes, ses troubles d'âme, ses résolutions de conversion dans sa lointaine Armorique, tout cela doit être l'écho fidèle de l'état d'esprit de Chateaubriand émigré, composant son *Essai sur les Révolutions*, dans son exil d'Angleterre. Écoutons-le :

Là, séparé du reste du monde, je vécus plusieurs mois dans la solitude. *Cette retraite me fut utile. Je descendis dans ma conscience ; je sondai des plaies que je n'avais encore osé toucher depuis que j'avais quitté Zacharie ; je m'occupai de l'étude de ma religion.* Je perdais chaque jour un peu de cette inquiétude si amère que nourrit le commerce des hommes. Je comptais déjà sur une victoire qui aurait

demandé des forces supérieures aux miennes. *Mon âme était encore tout affaiblie par ma première insouciance et mes criminelles habitudes ; je trouvais même dans les anciens doutes de mon esprit et la mollesse de mes sentiments, un certain charme qui m'arrêtait : mes passions étaient comme des femmes séduisantes qui m'enchaînaient par leurs caresses...*

Ces trop douces chaînes, l'Eudore de la réalité, même converti, nous le savons, n'a pas eu toujours la force de s'en affranchir. Du moins, il ne s'y est pas abandonné sans remords et sans trouble, n'en ayons pour preuve que les « blasphèmes » ou les « imprécations » de l'Eudore de la fiction :

Velléda, ne songeons plus qu'à vivre l'un pour l'autre. *Renonçons à nos dieux, étouffons nos remords dans nos plaisirs. Pourquoi ces dieux nous ont-ils donné des passions invincibles ?* Qu'ils nous punissent, s'ils le veulent, des dons qu'ils nous ont faits. J'ai puisé dans ton sein la fureur de ton amour, et *puisque la vertu nous échappe*, méritons du moins les supplices de l'éternité par toutes les délices de la vie...

L'aveu était si direct, l'accent si vif, le cri si passionné que Chateaubriand n'a pas tardé à faire disparaître de son texte ces lignes trop brûlantes : il a senti qu'il était allé un peu loin dans la voie des confidences.

Un autre aspect original et intéressant des *Martyrs*, c'est l'évocation historique qu'ils nous présentent des premiers temps du christianisme. Pour la première fois, un écrivain qui n'était ni un érudit, ni un hagiographe de profession faisait passer dans une œuvre littéraire les résultats acquis de l'érudition contemporaine. Avec raison, Chateaubriand attachait une grande importance à cette partie de sa tâche. « Une partie essentielle de mon plan, écrivait-il dans l'une de ses *Remarques*, est d'offrir le tableau complet du Christianisme à l'époque de la persécution de Dioclétien. J'ai eu soin de rappeler les noms de presque tous les martyrs et saints du iv^e siècle, et de

les lier plus au moins au sujet par un mot ou par un souvenir. Ces misères échappent à la plupart des lecteurs, mais elles coûtent à l'écrivain, et en dernier résultat, elles font pourtant qu'un ouvrage est plein et nourri de faits; ou qu'il est *dépourvu de sens et de lecture* (1). » *Les Martyrs* ne sont dépourvus ni de sens ni de lecture. Chateaubriand a fait un remarquable effort pour s'assimiler l'essentiel de ce qu'on pouvait savoir de son temps touchant les origines chrétiennes. Il ne s'est pas contenté de lire de près et d'utiliser les grands ouvrages de Fleury et de Gibbon; il s'est reporté aux textes originaux; il a compulsé les Vies des saints et des Pères du désert, les *Actes des martyrs*, les œuvres de Lactance, de Tertullien et des premiers écrivains du christianisme. Qu'au nom d'une érudition plus complète et plus sûre on puisse relever dans ses pages quelques erreurs et quelques méprises, cela est possible, et même probable; et au surplus, la chose n'importe guère : de quelle *Histoire*, fût-ce la plus « scientifique », au bout d'un siècle, ne pourrait-on en dire autant? L'essentiel est que, pour son temps, l'information d'un écrivain soit sérieuse et consciencieuse, et peut-être surtout, que toute sa science ne lui serve qu'à nous présenter une image plus précise, plus exacte et plus vivante de l'époque qu'il se propose de nous peindre. Or, à ce double point de vue, il n'y a guère qu'à louer dans les pages historiques des *Martyrs*. La documentation en est abondante et solide; et dans son ensemble, le tableau que nous trace le poète de l'Église primitive, de la vie et des mœurs, des institutions et des croyances des premiers chrétiens est d'une large et vive intelligence, d'un saisissant relief, et d'une grande justesse de touche. Même aujourd'hui, après tant de recherches érudites, tant de « reconstitutions » historiques ou romanesques de ce lointain passé, je ne sais si, pour en donner une idée rapide, juste et colorée, on trouvera mieux que les chaudes esquisses des *Martyrs*.

VI. — LA CONCEPTION DU CHRISTIANISME DANS L'OUVRAGE

Mais Chateaubriand n'écrit pas simplement *ad narrandum* ; il écrit surtout *ad probandum*. Son poème est, de propos très délibéré, un poème apologétique ; il a pour objet essentiel de « défendre » et d'« illustrer » une certaine conception du christianisme. Jusqu'à quel point y a-t-il réussi ?

Chateaubriand a fini par reconnaître lui-même dans les *Mémoires d'outre-tombe* qu'il avait assez mal posé la question du merveilleux. « Le défaut des *Martyrs*, écrit-il, tient au merveilleux *direct* que, dans le reste de mes préjugés classiques, j'avais mal à propos employé. Effrayé de mes innovations, il m'avait paru impossible de me passer d'un *enfer* et d'un *ciel*. Les bons et les mauvais anges suffisaient cependant à la conduite de l'action, sans la livrer à des machines usées. » « Machines » pour « machines », celles que le poète empruntait à la mythologie antique étaient beaucoup moins abstraites, beaucoup plus plastiques, beaucoup plus poétiques en un mot que celles qu'il tirait de la théologie chrétienne, et, en dépit de sa thèse, c'est ce qu'il n'a pu s'empêcher de mettre en évidence ; de sorte que, sur ce point particulier, il était pour ainsi dire battu par ses propres armes. Non, il n'était pas démontré « que le merveilleux de la religion chrétienne pouvait peut-être lutter contre le merveilleux emprunté de la mythologie » ; et, à en juger tout au moins par l'exemple de Chateaubriand, entre les deux « merveilleux », un vrai poète ne pouvait éprouver aucune hésitation (1).

Mais le « merveilleux » *direct* n'est pas tout le merveilleux, et sans le dire expressément, Chateaubriand s'est parfaitement avisé qu'il en existait un autre. Suivant un mot, aussi profond que spirituel, d'Émile Faguet que j'ai déjà cité, « le merveilleux chrétien, c'est une âme chrétienne ». On pourra

toujours discuter, même après Dante et Milton, sur la « beauté poétique » du christianisme, et, à cet égard, d'excellents esprits pourront toujours lui opposer et lui préférer les légendes, les symboles et les mythes des imaginatives religions antiques. Mais la « beauté morale » du christianisme est chose incontestable. Là est sa véritable « supériorité » : supériorité tout intérieure sans doute, mais qui, lorsqu'elle « éclate aux esprits », efface toutes les autres. Celui qui une fois a senti tout ce qu'il y a de noblesse, de grandeur, d'héroïsme, de beauté spirituelle, de poésie enfin dans une âme touchée à fond, retournée, « convertie » par le christianisme, celui-là pourra prendre en pitié toutes les beautés périssables de la terre : il a été transporté, ne fût-ce qu'une minute, sur le plus haut sommet de l'humanité ; il a pris contact avec le divin.

Vous voulez me faire avouer qu'il y a dans le christianisme un principe, une « âme de beauté », non seulement comparable, mais supérieure à tout ce qu'ont inspiré de plus beaux les religions de l'antiquité : peignez-moi sa merveilleuse action sur les âmes ; représentez-moi, dans la réalité vivante de leur attitude intérieure, dans la sublimité des sacrifices et des vertus qu'elle leur inspire, des âmes profondément et saintement chrétiennes ; donnez-moi un moment, par votre art, l'illusion de vivre de leur vie ; et vous aurez plus fait pour justifier votre thèse que si vous aviez accumulé les plus éloquentes démonstrations. Voilà ce qu'a très bien compris Chateaubriand ; et, conformément à ce programme, il s'est efforcé de mettre sous nos yeux la vie et le martyre de quelques-uns de ces chrétiens de la primitive Église qui, pour rendre témoignage à leur foi, ont, avec un courage surhumain, affronté les plus cruels supplices et résisté aux plus effroyables persécutions. Zacharie, Dorothee, Eudore, Cymodocée ont été peints d'après les souvenirs qui nous ont été conservés de ces temps

héroïques ; et, quelque part de fiction qui entre dans la composition de leur personnage, on les sent assez près de la réalité historique pour que l'intérêt qui s'attache aux « histoires vraies » n'en soit pas trop diminué. Pour que, d'ailleurs, on ne pût pas l'accuser d'idéaliser outre mesure les figures imaginaires qu'il met en scène, Chateaubriand a eu l'art de leur prêter de trop humaines faiblesses. Son principal héros, Eudore, a oublié d'assez longues années son christianisme, et il a connu tous les entraînements d'une fougueuse jeunesse : la transformation morale que la foi chrétienne reconquise détermine dans cette âme, restée noble et généreuse malgré ses erreurs, est d'autant plus saisissante. Le christianisme a fait de ce jeune homme si ardent au plaisir un confesseur de la foi et un martyr. Voilà le vrai « merveilleux » ; voilà le « miracle » : pour être tout intime, il n'en est pas moins visible aux yeux et « sensible au cœur ».

Et cette religion qui purifie, exalte et trempe si magnifiquement les âmes, bien loin d'être hostile à la nature et à la vie, en accepte et en favorise toutes les saines tendances. Elle surnaturalise l'homme ; elle ne le mutilé pas. Elle fait sien tout ce qu'il y a de bon dans la civilisation antique : les lettres, les arts, les sciences, les progrès matériels mêmes, rien de ce qui est vraiment humain ne lui reste étranger ; elle ne répudie que ce qui est germe de décadence et principe d'immoralité. Quels hommes ont été plus mêlés à la vie spirituelle de leur temps qu'un Augustin et un Jérôme ? Même devenus saints, ils ont gardé cette fleur de culture que leur éducation leur avait donnée ; ils sont restés des humanistes et des lettrés. Pareillement Eudore : sa religion ne l'a pas rendu insensible à l'éclat de cette civilisation gréco-latine, dont il a eu la révélation et subi l'enchantement dans la Rome impériale. Voyez-le, au moment où il va se séparer de Cymodocée, contemplant, du haut de l'Acropole, le « brillant spectacle » que

lui offre Athènes « dans toutes ses pompes », et s'appliquant les vers de Sophocle, que, là-bas, au théâtre de Bacchus, prononce l'acteur qui remplit le rôle d'Œdipe à Colone : sa prière ne ressemble assurément pas à celle que, sur le même Acropole, Renan fera plus tard : en est-elle moins fervente, moins pénétrée d'admiration pour le génie antique ? Il n'est pas jusqu'au pauvre esclave Zacharie qui ne prouve, par son exemple, que christianisme et haute culture sont choses éminemment conciliables : « Ce prêtre, qui ne paraissait savoir que la charité, avait toutefois l'esprit de science et un goût pur des arts et des lettres. Il possédait les antiquités grecques, hébraïques et latines. C'était un charme de l'entendre parler des hommes des anciens jours, en gardant les troupeaux des Barbares. » Chateaubriand ne conçoit pas que le divorce puisse être prononcé entre la foi chrétienne et les aspirations supérieures de l'esprit.

Toutes ces idées étaient déjà amorcées dans le *Génie du Christianisme*. Mais ici, elles sont développées sous une forme moins abstraite et plus pratique. *Les Martyrs* sont l'illustration, la mise en œuvre artistique des théories du *Génie*. Et assurément, les vues que le poème suggère peuvent d'autant plus aisément prêter à la discussion que les porte-paroles du poète sont des personnages fictifs et qu'on peut toujours accuser l'écrivain de leur avoir prêté des sentiments ou des idées imaginaires. Jusqu'à quel point, pourra-t-on toujours demander, Zacharie et Eudore représentent-ils le christianisme réel, le christianisme authentique, ou le christianisme tel que le rêve ou l'imagine M. de Chateaubriand ? Celui-ci a si bien senti l'objection qu'il s'est efforcé de mettre dans son ouvrage le plus de réalité historique possible et d'effacer en quelque sorte la ligne de démarcation qui sépare la fiction de la vérité. Au dernier livre de son poème, il fait ses adieux aux Muses : « Qu'elles viennent, s'écrie-t-il, ces vierges austères, qu'elles

viennent fermer pour moi le livre de la Poésie et m'ouvrir les pages de l'Histoire. J'ai consacré l'âge des illusions à la riante peinture du mensonge : j'emploierai l'âge des regrets au tableau sévère de la vérité. » « Mais que dis-je ? s'empresse-t-il d'ajouter, ne suis-je point entré déjà dans le champ de l'inutile exemple ? Ah ! les maux que Galérius a fait souffrir aux chrétiens ne sont pas de vaines fictions. » Ces lignes n'ont-elles pas toute la valeur d'un symbole ? Par la nature de son génie, comme par les progrès de l'âge et le mouvement de sa pensée, Chateaubriand se trouvait de plus en plus entraîné vers l'histoire. De plus en plus il sentait, — et presque à chaque ligne *les Martyrs* suggèrent cette idée qui, déjà, s'esquissait dans certaines pages du *Génie du Christianisme*, — que l'histoire est la meilleure et la plus convaincante des apologetiques.

VII. — INFLUENCE ET PORTÉE DU LIVRE

Œuvre trop composite, qui tient à la fois du poème, du roman et de l'histoire, œuvre d'inspiration romantique et d'exécution classique, — et parfois même pseudo-classique, — *les Martyrs*, avec tous leurs défauts, leurs parties manquées, vieillies ou mortes, restent une œuvre considérable dans l'histoire de la littérature générale. Il ne faut sans doute les comparer ni avec les chefs-d'œuvre de l'épopée primitive, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, ni avec ceux de l'épopée savante, l'*Énéide*, la *Divine Comédie*, le *Paradis perdu*. Mais on peut les préférer à la *Jérusalem délivrée*, et surtout à la *Henriade*, et puisqu'aussi bien il s'agit ici d'un « poème en prose », ce genre honni par Marmontel (1), on peut dire qu'ils se placent tout à côté du *Télémaque*. Malte-Brun avait raison : le livre « vivra autant que la littérature moderne de l'Europe chrétienne ».

Quand il serait d'ailleurs plus « imparfait » encore qu'il ne

l'est, il n'en aurait pas moins exercé sur la littérature ultérieure une forte et durable influence. D'abord, il a, par la contagieuse et démonstrative vertu de l'exemple, achevé de mettre en lumière et de populariser cette idée, grosse de conséquences, que l'inspiration chrétienne, si elle ne suffit pas à créer les grandes œuvres littéraires, leur prête un intérêt et un attrait dont elles ne trouveraient nulle part ailleurs l'équivalent. D'autre part, il a définitivement établi que le vers, forme supérieure de l'art, n'est pourtant point indispensable à l'expression du sentiment poétique, et qu'il peut y avoir plus de vraie poésie dans telle page de prose que dans tel prétendu poème, plus ou moins habilement versifié. Enfin il a donné naissance à deux ou trois genres qui ont eu, depuis plus d'un siècle, une singulière fortune.

Avant Walter Scott, en effet, ce sont bien *les Martyrs* qui ont, dans la littérature européenne, inauguré le roman historique. Balzac et Vigny, Dumas et Flaubert sont, à cet égard, tributaires de Chateaubriand. Plus précisément encore, Chateaubriand est l'initiateur de ce qu'on pourrait appeler le roman des origines chrétiennes, et de *Fabiola* à *Quo vadis*, à *Sanguis martyrum* et à *Ben-Hur*, tous les écrivains, français et étrangers, qui ont exploité avec succès cette veine féconde, procèdent directement des *Martyrs*.

Les Martyrs ont aussi largement contribué à dissiper le préjugé, — que la *Henriade* n'avait pas détruit, — et d'après lequel « les Français n'auraient pas la tête épique » (1). Rassurés et instruits par l'exemple et la grandiose imagination de Chateaubriand, nos poètes ont repris confiance en eux-mêmes. L'épopée moderne, telle que l'ont conçue et exécutée les Vigny, les Lamartine et les Hugo, — *Éloa*, *Jocelyn*, *la Chute d'un ange*, *la Légende des siècles*, — même quand elle diffère de celle de Chateaubriand, a reçu du grand poète en prose l'impulsion première et l'encouragement décisif.

Enfin on ne saurait exagérer l'action, tantôt directe et tantôt indirecte, qu'ont exercée *les Martyrs* dans la constitution de nos études historiques. Il y avait assurément en France avant Chateaubriand une histoire et des historiens, et l'auteur du *Génie du Christianisme* eût été le premier à protester, si on lui avait sacrifié et Bossuet et Voltaire. Mais l'histoire, telle que la conçoivent les modernes, l'histoire qui est non seulement une exposition et une interprétation des faits, l'histoire qui est évocation et « résurrection », cette histoire-là a trouvé dans *les Martyrs* ses premiers modèles. On se rappelle la page célèbre d'Augustin Thierry sentant s'éveiller sa vocation d'historien à la lecture de la bataille des Francs. Sans *les Martyrs*, nous n'aurions pas, tout au moins tels que nous les avons, les *Récits des temps mérovingiens*, les *Histoires* de Michelet et les *Origines du Christianisme*. Chateaubriand a été un grand éveilleur de vocations historiques avant d'être lui-même, et directement, un historien.

CHAPITRE X

LES « ÉTUDES HISTORIQUES »

Sous le rapport sérieux, écrit Chateaubriand dans les *Mémoires d'outre-tombe*, j'ai complété le *Génie du Christianisme* dans mes *Études historiques*, un de mes écrits dont on a le moins parlé et qu'on a le plus volé. » Ce jugement, qui aurait dû donner à réfléchir à maint critique, n'est pas loin d'être l'expression même de la vérité.

I. — LES « ÉTUDES HISTORIQUES » ET LA CRITIQUE

Il y a en effet une sorte de préjugé général contre les *Études historiques* : le livre passe pour une besogne de librairie, hâtivement bâclée par un écrivain « à court d'argent » et qui utilise sans vergogne « l'œuvre de collaborateurs inexpérimentés ». Au moment où l'ouvrage parut, je ne relève guère qu'un assez bon article de Charles Magnin dans *le National*. Nisard, toujours si superficiel dans ses sévérités sentencieuses, ne mentionne même pas cette œuvre considérable d'un écrivain qu'il avait jadis si dévotement admiré. Sainte-Beuve n'a que quelques mots dédaigneux pour l'effort historique de Chateaubriand : « Détourné par les circonstances et par son ambition, écrit-il, il ne put de ce côté achever aucun corps d'ouvrage, et ne donna que des fragments, — des fragments brusques et

saccadés, semés de lumières brillantes. » Vinet, plus respectueux, rend à peu près la même note : il « salue l'historien », mais ne s'arrête pas devant le « monument d'ailleurs inachevé, tronqué, où rien, si ce n'est le style, n'a reçu les derniers soins de l'ouvrier, où le porphyre massif émerge du milieu des gravois, où des colonnes haultaines attendent en vain l'entablement qui leur fut promis ». Villemain n'est guère plus élogieux : il parle de « corvée tardive », admire la beauté et la grandeur du sujet, mais regrette que l'auteur « ne s'y soit pas renfermé, à l'âge de sa plus grande force et de sa plus vive ardeur ». « Pourquoi, dit-il, cette œuvre, si digne de couronner une glorieuse vie d'étude, n'a-t-elle été pour l'historien lui-même que l'exécution hâtive d'un engagement forcé ? » Renan est plus dur encore : « M. de Chateaubriand, écrit-il, qui avait une intuition si vive des temps et des races, fut arrêté sur le seuil de la grande histoire par l'insuffisance de son instruction. » Émile Faguet lui-même passe les *Études historiques* sous silence. Je ne vois guère que Brunetière qui ait pressenti l'intérêt et la haute valeur du livre (1) : « Les *Études historiques* écrit-il, sont pleines de vues générales et originales, d'érudition même ; et il est étrange que l'analyse en tienne ordinairement si peu de place dans l'examen des œuvres de Chateaubriand. » C'est la justesse et la vérité mêmes, et il serait bien à souhaiter qu'une étude approfondie d'un homme du métier mît cette évidence définitivement en lumière.

Il faut dire, à la décharge des critiques, que Chateaubriand en personne est un peu responsable du peu de cas qu'ils ont fait de son livre. Les plaintes qu'il formule dans son *Avant-Propos* et sa *Préface* sur « sa méchante fortune », sur les « engagements » qu'il a été « obligé de contracter », sur cette « publication dont il n'est pas le maître » et qu'il « ne peut suspendre », sur « sa vie qui manque à son ouvrage », et sur « les débris » qu'il y a « entassés », toutes ces déclarations

maladroites, même corrigées par d'autres, à la fois plus justes et plus habiles, n'étaient point faites pour inspirer confiance aux lecteurs et pour les dissuader de croire qu'en composant ses *Études historiques*, Chateaubriand s'était simplement « mis aux gages des libraires ».

II. — CIRCONSTANCES DE COMPOSITION ET DE PUBLICATION

Telle n'était pourtant point l'exacte vérité. D'abord, que Chateaubriand ait eu toujours le goût de l'histoire, et même une réelle vocation d'historien, c'est ce dont témoignent, entre autres choses, maintes pages de l'*Essai sur les révolutions*, du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs*. Il l'avait si bien senti lui-même que, dès 1809, à la fin des *Martyrs*, nous l'avons vu, il annonçait sa très ferme intention de se tourner du côté des recherches historiques. En 1811, à la fin de l'*Itinéraire*, il renouvelait le même engagement. Et ce n'étaient point là vaines promesses et paroles en l'air. A plus d'une reprise, dans sa *Correspondance*, il manifeste son désir de « commencer ses grandes recherches sur l'histoire » et il indique l'état de son travail. Ce travail était déjà fort avancé quand l'Empire croula (1). L'abbé Pailhès a démontré que les six « Discours » qui en formaient l'imposante introduction étaient entièrement achevés; il conjecturait que la suite, celle qui s'intitule *Analyse raisonnée de l'histoire de France*, était rédigée jusqu'à l'avènement de Hugues-Capet. Sans pouvoir affirmer que cette partie de l'œuvre fût tout entière écrite *ne varietur*, et même en admettant que bien des pages fussent à l'état d'ébauches ou d'esquisses, je crois que Chateaubriand avait poussé beaucoup plus loin ses recherches, jusqu'au règne peut-être de Philippe VI de Valois. De sorte que les trois quarts de l'ouvrage, tel du moins que nous le possédons aujourd'hui, auraient été

ou complètement rédigés, ou tout au moins ébauchés sous l'Empire. Que plus tard, pressé d'en finir, pour tenir tous ses engagements, il ait moins fouillé et moins développé qu'il n'aurait voulu primitivement le faire les parties qui lui restaient encore à écrire, c'est ce qui est vraisemblable, et ce qui, aussi bien, ressort de quelques-unes de ses déclarations. Mais il n'en est pas moins vrai que la majeure partie de l'œuvre, — et le style même en témoigne, — est contemporaine des *Martyrs* et de l'*Itinéraire*, et donc date de la grande époque de Chateaubriand, et que faire de ce livre, l'un des plus spontanés et des plus volontaires du poète du *Génie du Christianisme*, une pure et simple « besogne de librairie », c'est se méprendre grossièrement et sur l'œuvre et sur l'auteur.

Avec la Restauration commence la vie politique de Chateaubriand. Il renonce, ou à peu près, aux lettres : il est pris tout entier par l'action, par « l'histoire vivante ». Je ne suis d'ailleurs pas sûr que, durant ces quinze années de vie publique, à ses moments de loisir, il ne soit pas, de temps à autre, revenu à l'étude du passé. Mais, entre temps, il avait entrepris la publication de ses *Œuvres complètes*, lesquelles devaient s'achever par deux volumes « contenant les discours qui servent d'introduction à son *Histoire de France* ». Rendu à la vie privée en 1829, par la chute du ministère Martignac, il travailla pendant dix-huit mois, à raison de « dix, douze et quinze heures par jour », à l'achèvement de ses *Études historiques*. L'ouvrage parut, en quatre volumes in-octavo, au mois de mai 1831. Au lendemain d'une révolution, dans tout le tumulte de l'organisation d'un régime nouveau, qu'il détestait et qui lui était mesquinement hostile, le moment était bien mal choisi pour une publication de ce genre. Chateaubriand qui, pour chacun de ses livres, avait, à un si haut degré, le sens de l'opportunité, se rendait très nettement compte combien cette fois les circonstances lui étaient défa-

vorables, et sa *Préface* porte la trace de son amertume et de ses regrets.

Il est infiniment probable en effet que si les *Discours*, — qui forment un tout, et qui étaient achevés, — avaient paru sous l'Empire, ils eussent été accueillis avec une extrême faveur. La faveur a été moindre sous la monarchie de Juillet; surtout, elle a été plus silencieuse. Mais quand Chateaubriand a l'air de croire qu'il s'est « livré puérilement à la composition d'un ouvrage dont personne ne parcourra une ligne », il se trompe. Les *Études historiques* ont si peu passé inaperçues, qu'elles ont eu, en seize ans, seize éditions, dont quatre en dehors des *Oeuvres complètes*. Ce n'est assurément point là le succès du *Génie du Christianisme*, ni même des *Martyrs*: ce n'est pas l'insuccès que l'auteur paraissait craindre.

III. — LE DESSEIN DES « ÉTUDES »

Une vaste *Histoire de France* jusqu'à la mort de Louis XVI, précédée de quatre grands discours préliminaires qui eussent conduit les événements depuis les origines gauloises jusqu'à l'avènement de Philippe de Valois: tel paraît avoir été le dessein primitif de Chateaubriand en composant les *Études historiques*. De cet immense programme, la dernière partie, celle qui, allant de Philippe VI à Louis XVI, devait être l'essentiel dans la pensée de l'auteur, a été, faute de temps, considérablement abrégée; le reste semble bien avoir été exécuté conformément à ses intentions premières, mais avec une répartition un peu différente: les deux premiers discours en sont devenus six; et les deux autres portent simplement pour titre: *Analyse raisonnée de l'histoire de France*. L'*Histoire de France* proprement dite présente une ordonnance moins symétrique. Les pages consacrées à Philippe VI et à Jean II sont accompagnées de « fragments » que sans doute Chateaubriand

aurait su fondre dans une rédaction plus développée, mais qu'il n'a pas eu le courage de sacrifier; puis, de Jean II à Louis XVI, reprend l'*Analyse raisonnée de l'histoire de France*. Cette disposition, qui peut prêter aisément à la critique, accentuait l'impression d'inachèvement que Chateaubriand, avec une franchise peut-être excessive, prenait comme à tâche de donner à ses lecteurs. « Je travaillais depuis bien des années, nous dit-il, à une histoire de France dont ces *Études* ne présenteront que l'exposition; les vues générales et les débris. Ma vie manque à mon ouvrage: sur la route où le temps m'arrête, je montre de la main aux jeunes voyageurs les pierres que j'avais entassées, le sol et le site où je voulais bâtir mon édifice. »

Dans tous les ouvrages de l'esprit, ce sont les vues générales qui surtout importent. En nous livrant les siennes, et en réduisant à cela son principal effort, Chateaubriand, en somme, nous a donné tout l'essentiel de sa pensée. Nous connaissons assez le grand artiste qu'il était pour savoir que si, comme il le dit, la vie n'avait pas manqué à son ouvrage, il aurait su écrire une œuvre fortement composée et harmonieusement construite, et qui, peut-être, eût découragé Michelet d'en entreprendre une semblable. Faisons-lui donc grâce des qualités d'exécution qu'il n'a pas eu le loisir de déployer entièrement, et à travers les parties achevées et les parties abrégées de son œuvre, essayons d'en ressaisir le dessein général.

Ce que Chateaubriand a visiblement tenté, dans ses *Études historiques*, c'est de nous donner, l'une soutenant l'autre, et l'une conduisant à l'autre, une philosophie de l'histoire des origines chrétiennes et une philosophie de l'histoire de France. Il a voulu opérer une sorte de synthèse des connaissances et des méthodes historiques de son temps et de l'amas des faits connus dégager une interprétation hautement satisfaisante pour l'esprit de l'humaine destinée.

Avant lui, deux philosophies de l'histoire se trouvaient en présence et en opposition : l'une, dont le *Discours sur l'histoire universelle* est la plus plus magnifique expression, installe le christianisme au cœur de l'histoire humaine : tout y conduit et tout en découle. Tout, dans la vie de l'humanité ancienne, dans la chute et la succession des Empires, tout a été disposé et aménagé pour que, à un certain moment du temps, et dans un certain endroit de l'espace, le Christ pût paraître, remplir sa mission, accomplir les prophéties. Révéler le Christ aux peuplades qui ne le connaissent pas encore, se conformer exactement à sa doctrine, « qui a, d'abord, toute sa perfection », voilà désormais l'unique objet, la loi idéale de l'activité humaine. Toute différente est la conception que développe ou que suggère Voltaire dans son *Essai sur les mœurs*. Parmi bien des erreurs, des calamités et des crimes, l'humanité porte en elle-même le moyen d'améliorer sa condition : qu'elle s'affranchisse de la superstition, même et surtout de la superstition chétienne, source funeste de tous ses maux, qu'elle obéisse aux prescriptions de la raison : les heureux progrès matériels et moraux qu'elle a réalisés dans cette voie lui sont un sûr garant de ceux qu'il lui reste à accomplir.

Ni l'une ni l'autre de ces deux philosophies ne saurait satisfaire Chateaubriand. A l'une et à l'autre il reproche de mutiler et de déformer la vérité de l'histoire. Voltaire nie puérilement la réalité du fait et du besoin religieux, et il méconnaît l'excellence civilisatrice du christianisme ; mais, d'autre part, Bossuet condamne l'humanité à une sorte d'automatisme et de piétinement sur place dont elle ne saurait s'accommoder. « Bossuet a renfermé les événements dans un cercle rigoureux comme son génie ; tout se trouve emprisonné dans un christianisme inflexible. L'existence de ce cerceau redoutable, où le genre humain tournerait dans une sorte d'éternité sans progrès et sans perfectionnement, n'est heureusement qu'une imposante

erreur. » Il est parfaitement vrai que le christianisme est le centre de l'histoire et le rouage essentiel de la vie humaine. Mais le christianisme n'est pas une vérité toute faite qu'il s'agit d'apprendre et d'appliquer; le christianisme est un ferment; il est un principe de progrès indéfini et de perfectionnement spirituel; il s'enrichit de tout ce que l'humanité, dans tous les ordres, sous son impulsion ou en dehors de lui, a réalisé de bon et de beau. Ainsi conçu, il échappe aux objections que le XVIII^e siècle a accumulées contre lui : il est vraiment la loi idéale de l'activité humaine. Chateaubriand a accompli ce miracle de réconcilier Bossuet et Voltaire, de « rectifier » *l'Histoire universelle* par l'*Essai sur les mœurs*.

Comment ce progrès s'est-il réalisé, ou se réalisera-t-il? Par la réconciliation, par l'intime pénétration mutuelle des « principes générateurs des faits », des trois vérités essentielles, la vérité politique, c'est-à-dire l'ordre et la liberté, la vérité philosophique, c'est-à-dire l'indépendance de l'esprit de l'homme, la vérité religieuse, c'est-à-dire la connaissance d'un Dieu unique manifestée par un culte. Ces trois vérités se sont souvent combattues dans le passé; elles tendent de plus en plus à s'unir. Exposer ces oppositions, ces conflits, ces alternatives de défaites et de victoires, ces efforts vers l'union et la réconciliation progressive : tel est l'objet des *Études historiques*.

Cet esprit de conciliation qui inspire sa philosophie générale, Chateaubriand l'a porté dans sa méthode, dans ses procédés d'investigation et d'exposition. Au moment où il écrivait, trois écoles historiques se disputaient la faveur publique : l'école narrative, l'école fataliste, l'école philosophique. Chacune de ces écoles, d'après lui, partait d'une idée juste qu'elle faussait en l'exagérant, et qu'il y avait donc lieu d'adopter, tout en la rectifiant et en la complétant. « La perfection, écrit-il, serait de marier les trois systèmes : l'histoire philoso-

phique, l'histoire particulière, l'histoire générale; d'admettre les réflexions, les tableaux, les grands résultats de la civilisation, en rejetant des trois systèmes ce qu'ils ont d'exclusif et de sophistique. »

Et conformément à ces principes, Chateaubriand va exposer la chute de l'Empire romain, la formation des nations modernes, et en particulier de la nation française.

IV. — LA VALEUR HISTORIQUE DU LIVRE

Il est assez difficile, dans l'état actuel des choses, de déterminer avec précision la valeur proprement historique du grand ouvrage de Chateaubriand. Tant qu'un historien de métier n'aura pas consacré à cette enquête l'étude approfondie, minutieuse, autorisée, qu'elle mérite, nous en serons réduits, sur ce point, à des conjectures ou à de simples impressions personnelles. Mais on peut au moins tâcher de bien poser les questions, et, sous bénéfice d'inventaire, essayer d'y brièvement répondre.

La première serait de savoir ce que valait, pour l'époque où il écrivait, la documentation de Chateaubriand. Était-elle de première ou de seconde main? N'a-t-elle rien négligé d'essentiel? Si l'on se reporte aux citations et aux notes, il semble bien que l'auteur des *Études historiques* ait dépouillé consciencieusement les textes anciens qui sont à la base de toute recherche touchant les premiers siècles du christianisme, et qu'il en ait tiré un judicieux et, souvent, ingénieux parti. Si peut-être il n'a pas poussé jusque dans le dernier détail les scrupules et les exigences de la « science » historique moderne, que d'ailleurs son œuvre de synthèse ne comportait pas, il a très bien vu et très bien senti que le premier devoir de l'historien était de recueillir des faits, aussi nombreux, aussi significatifs, et, comme il le dit finement, aussi

« complets » que possible, bref, que toute histoire digne de ce nom sera à base d'érudition, ou ne sera pas. Et l'un des premiers parmi les historiens du *xix^e* siècle, il s'est efforcé de prêcher d'exemple.

Rassembler des faits ne suffit pas; il faut que ces faits soient solidement établis et sérieusement contrôlés; l'une des opérations les plus délicates de la besogne historique consiste dans la critique des témoignages. A cet égard particulièrement, on voudrait, pour apprécier l'effort de Chateaubriand, l'avis motivé d'un spécialiste. On entrevoit qu'il n'accepte pas sans vérification préalable les affirmations des anciens auteurs, qu'il discute à l'occasion leurs allégations, qu'il se tient au courant des dissertations érudites. Assurément, dans cette voie, il laissera beaucoup à faire après lui, et il y aurait quelque puérilité à le transformer en un Fustel de Coulanges. Mais le propre de la critique étant de se dévorer elle-même, il ne faut pas juger les devanciers par leurs successeurs, et dans la multiplicité des problèmes que soulève l'étude du passé, savoir, suivant le mot de Pascal, « douter où il faut », est un art dont nul ne saurait se flatter d'avoir épuisé les secrets : il suffit, et tel paraît bien avoir été le mérite de Chateaubriand, d'être en garde contre les solutions trop simplistes et de faire à un sage scepticisme sa juste part.

Les matériaux de l'histoire une fois réunis, il s'agit de les mettre en œuvre et d'en composer des ensembles qui donnent une idée exacte et vivante des temps révolus. Ici l'érudition et la critique ne suffisent plus : l'art intervient, qui choisit, abrège, devine, groupe et recompose. Ici, Chateaubriand se retrouve avec toutes les qualités d'artiste évocateur que nous lui connaissons. Il a su mener de front l'exposition successive des faits, la description des mœurs et le développement des idées. Toujours épris de pittoresque, de réalité concrète et colorée, il a multiplié les portraits, les détails

précis et qui peignent, les tableaux largement brossés. Voici par exemple, Julien l'Apostat :

Julien avait des vertus, de l'esprit, et une grande imagination : on a rarement écrit et porté la couronne comme lui. Il détestait les jeux, les théâtres, les spectacles ; il était sobre, laborieux, intrépide, éclairé, juste, grand administrateur, ennemi de la calomnie et des délateurs. Il aimait la liberté et l'égalité, autant que prince le peut ; il dédaignait le titre de seigneur ou de maître... De grandes imperfections balançaient dans Julien ses éminentes qualités ; il gâtait son caractère original en copiant d'autres grands hommes, et semblait n'avoir de naturel que sa perpétuelle imitation. Il s'était surtout donné pour modèle Alexandre et Marc-Aurèle : *sa mémoire envahissait ses actions ; il avait fait entrer son érudition dans sa vie...* Ses actes de clémence étaient peu méritoires : le dédain y ayant plus de part que la générosité. Léger, railleur, pétulant, questionneur sans dignité, d'une loquacité intarissable, il eût été cruel, s'il se fût laissé aller à son penchant...

Et voici, par contraste, celui de saint Jérôme :

Saint Jérôme est une autre grande figure de ces temps, mais d'une tout autre nature : orageux, passionné, solitaire, regrettant le monde dans le désert, le désert dans le monde ; voyageur qui cherche partout un abri et qui se surcharge de travaux, comme il se couvre de sable, pour étouffer ce qu'il ne saurait étouffer ; matelot naufragé, pèlerin sauvage et nu qui apporte ses douleurs aux lieux des douleurs du Fils de l'homme, et qui, courbé sous le poids des jours, peut à peine rester au pied de la croix...

Voici encore un portrait de Louis XI, qui est bien vigoureusement buriné :

Ce personnage, unique dans nos annales, ne semble point appartenir à la série des rois français : tyran justicier aux mœurs basses, chéri et méprisé de la populace ; faisant décapiter le connétable, et emprisonner les pies et les geais instruits à dire par les Parisiens : « Larron, va dehors ; va, Perrette » ; *esprit matois opérant de grandes choses avec de petites gens* ; transformant ses valets en hérauts d'armes,

ses barbiers en ministres, le grand prévôt en « compère », et deux bourreaux, dont l'un était gai et l'autre triste, en « compagnons » ; *regagnant par sa dextérité ce qu'il perdait par son caractère* ; réparant comme roi les fautes qui lui échappaient comme homme ; brave chevalier à vingt ans, et pusillanisme vieillard ; expirant entouré de gibets, de cages de fer, de chausses-trappes, de broches, de chaînes, appelées les « fillettes du roi », d'ermites, d'empiriques, d'astrologues, mourant après avoir créé l'administration, les manufactures, les chemins, les postes ; après avoir rendu permanents les offices de judicature, fortifié le royaume par sa politique et ses armes, et vu descendre au tombeau ses rivaux et ses ennemis...

Mais si vivant et pittoresque qu'il soit, un historien n'est vraiment complet que si de son œuvre une philosophie se dégage, une interprétation générale des faits. Chateaubriand ne s'est pas contenté, « avant d'entrer dans l'histoire particulière de nos pères », de « peindre ces trois mondes coexistants confusément : le monde païen ou le monde antique, le monde chrétien, le monde barbare, espèce de trinité sociale dont s'est formée la société unique qui couvre aujourd'hui la terre civilisée ». Il s'est élevé au-dessus des événements particuliers qu'il retraçait ; il s'est efforcé d'en retrouver et d'en définir la loi.

V. — CHATEAUBRIAND ET LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

Cette loi du développement de l'histoire moderne, il l'a formulée dans une très belle page qui éclaire et résume toutes ses recherches historiques :

Les barbares, écrit-il, avaient à peine paru aux frontières de l'Empire que le christianisme se montra dans son sein. La coïncidence de ces deux événements, la combinaison de la force intellectuelle et de la force matérielle, pour la destruction du monde païen, est un fait où se rattache l'origine d'abord inaperçue de l'histoire moderne. Quelques invasions promptement repoussées, une religion inconnue

se répandant parmi des esclaves, pouvaient-elles attirer les regards des maîtres de la terre ? Les philosophes pouvaient-ils deviner qu'une révolution générale commençait ? Et cependant, ils ébranlaient aussi les anciennes idées : ils altéraient les croyances, ils les détruisaient dans les classes supérieures de la société, à l'époque où le christianisme sapait les fondements de ces croyances, de ces idées, dans les classes inférieures. *La philosophie et le christianisme, attaquant le vieil ordre de l'univers par les deux bouts, marchant l'un vers l'autre en dispersant leurs adversaires, se rencontrèrent face à face après leur victoire.* Ces deux contendants avaient pris quelque chose l'un de l'autre dans leur assaut contre l'ennemi commun ; ils s'étaient cédé des hommes et des doctrines ; mais quand, vers le milieu du IV^e siècle, il fallut, non partager, mais assumer l'empire de l'opinion, le christianisme, bien qu'arrivé au trône, se trouva en même temps revêtu de la force populaire ; la philosophie n'était armée que du pouvoir des tyrans : Julien livra le dernier combat et fut vaincu. Brisant de toutes parts les barrières, les hordes des bois accoururent se faire baptiser aux amphithéâtres, naguère arrosés du sang des martyrs. *Le christianisme était alors démocratique chez la foule romaine, chez les grands esprits émancipés, et parmi les tribus sauvages : le genre humain revenait à la liberté par la morale et la barbarie.*

En d'autres termes encore, le fait essentiel, « le fait dominant » de l'histoire de l'humanité, c'est l'apparition du christianisme. Ce n'est pas là une vue sentimentale, ou mystique, une construction de l'esprit : c'est un fait qui s'impose à tous les regards, sauf ceux qu'obnubile encore le préjugé d'un philosophisme suranné. « Soit qu'on le regarde avec les yeux de la foi ou avec ceux de la philosophie, le christianisme a renouvelé la face du monde. » Il a été le grand principe de regroupement des sociétés modernes, que la décadence romaine et les invasions barbares menaçaient d'une sorte de dissolution universelle, d'une régression vers l'animalité primitive. Quelles sont ses origines ? Comment est-il né ? Comment s'est-il constitué, répandu, développé ? Comment, des circonstances mêmes

qui auraient dû entraver sa diffusion et consommer sa ruine, a-t-il su tirer de nouveaux moyens de propagande et d'action ? Ce sont là les questions capitales qui se posent à propos des premiers siècles de notre ère, et auxquelles il convient de subordonner toutes les autres. Y répondre d'une manière satisfaisante, c'est déterminer le sens des grands événements de l'histoire ; c'est proprement la tâche de l'historien philosophe.

Centre de ralliement de toutes les forces saines qui s'agitaient confusément dans le monde antique, le christianisme a triomphé de toutes les forces adverses de corruption et de décadence qui ruinaient la vieille société gréco-romaine. Il a réalisé l'union des trois vérités, religieuse, politique et philosophique. Il s'est assimilé la philosophie antique : platonisme, aristotélisme, stoïcisme ont été absorbés par lui dans leurs éléments essentiels, dans leurs principes féconds et durables. Il a fondé sur des bases indestructibles la liberté humaine, supprimé l'esclavage, organisé le véritable ordre politique. Héritier légitime de toutes les traditions spirituelles, plus ou moins pures, qui étaient répandues dans le monde, il a inauguré le culte pur, il a rétabli dans ses droits, constitué en dignité la religion véritable. Sous son action souveraine, se sont combinés les divers éléments dont l'assemblage constitue la vie sociale, et le moyen âge est sorti de cette opération féconde. Mais le christianisme, à son tour, a exagéré son propre principe ; il a visé au despotisme. En luttant contre les hérésies, il s'est insurgé contre toute initiative intellectuelle ; il a fini par opprimer l'indépendance de l'esprit. Celui-ci a voulu réagir, et comme il arrive dans toutes les réactions, s'est laissé entraîner à des excès condamnables : la Réforme, puis l'Encyclopédie se sont dressées contre la tradition catholique, et, sous prétexte de défendre le juste principe de la liberté spirituelle, ont abouti à un individualisme forcené, à une sorte d'anarchie destructrice de toute autorité religieuse. D'autre part, le régime poli-

tique qui avait peu à peu succédé à l'organisation féodale s'était lui aussi laissé entraîner au delà de ses justes bornes : la royauté sagement modératrice et organisatrice de saint Louis était devenue la monarchie absolue et souvent arbitraire de Louis XIV et de Louis XV. De ces ruptures d'équilibre et de ces abus de pouvoir était née la Révolution française, qui, un moment, sembla devoir emporter tout l'ordre ancien. Au sortir de cette crise, il s'est produit un nouveau regroupement des forces constitutives de toute société humaine, et les trois « vérités » essentielles se sont réconciliées : l'idée chrétienne, épurée par l'épreuve, a repris son ascendant sur les consciences ; l'idée philosophique, dégagée des partis pris et des chimères, s'est soumise aux leçons de l'expérience ; en politique enfin, après bien des erreurs et des tâtonnements, on en vient de plus en plus à vouloir l'ordre dans la liberté.

Plus large, plus souple, plus compréhensive que celle de Bossuet, moins étroitement partiiale que celle de Voltaire, cette philosophie de l'histoire a peut-être le tort d'être un peu trop exclusivement française, en ce sens qu'elle place la France au centre du monde, et qu'elle juge les événements de l'histoire moderne d'après ce qui s'est passé en France. Or, si important que soit le rôle joué par la France dans l'histoire universelle, il serait difficile de prétendre que tout ce qui s'applique à elle s'applique également bien aux autres peuples de la planète : ni l'histoire d'Angleterre, par exemple, ni celle de Russie ne justifieraient entièrement les vues générales que l'étude de la nôtre a inspirées à Chateaubriand, à bien plus forte raison, celle de l'Inde, de la Chine ou du Japon. D'autre part, il ne semble pas que l'auteur des *Études historiques* ait suffisamment tenu compte d'un double facteur qui, de plus en plus, va conditionner l'évolution des sociétés humaines : à savoir la science et la démocratie : il est vrai qu'en 1830 on était excusable de ne pas prévoir toute l'importance prochaine et capitale que, dans

l'histoire de la civilisation contemporaine, vont prendre ces nouveaux éléments d'action.

Ces réserves faites, il reste que l'essai de synthèse que nous propose Chateaubriand témoigne de beaucoup d'ingéniosité et de pénétration. Il ne fait pas violence aux faits; il en explique assez bien la suite et l'enchaînement; il répudie les excès et les étroitesse des systèmes antérieurs; il en accueille les parties solides et positives. Il a l'intelligence hospitalière et conciliatrice; il reprendrait volontiers à son compte le mot du philosophe que les systèmes sont vrais en ce qu'ils affirment et faux en ce qu'ils nient. Bossuet et Voltaire encore une fois se trouvent réconciliés dans une conception plus haute. Le dogmatisme théologique du premier ne s'oppose plus à l'empirisme rationaliste du second. La révélation est admise et ses titres à notre créance apparaissent justifiés par l'histoire; mais, en même temps, la notion du progrès est acceptée, et l'étude des faits semble légitimer une partie au moins des espoirs que la philosophie du XVIII^e siècle avait fondés sur elle. Chateaubriand a définitivement renoncé à cette idée profondément pessimiste du cercle infranchissable dans lequel l'humanité tourne sans trêve, qui formait le fond de sa philosophie à l'époque de *l'Essai sur les révolutions* : il ne dénie plus à l'effort humain le pouvoir de rompre le faisceau des fatalités extérieures, d'insérer quelque chose d'inédit dans la trame des événements successifs. Mais, à la différence d'un Condorcet, par exemple, il ne professe pas la théorie un peu puérile de ce que l'on pourrait appeler le progrès rectiligne, suivant laquelle chaque génération l'emporterait nécessairement sur la génération précédente, simplement parce qu'elle la suit dans le temps. Il admet, parce qu'il les constate, des points d'arrêt et de rebroussement dans la ligne du développement humain; il croit à des périodes de décadence, et, comme nous dirions de nos jours, à des « régressions »; en un mot, sa pensée est toute proche de

la nôtre, et quand nous appliquons à l'histoire les conceptions évolutionnistes, nous ne faisons bien souvent que suivre et développer les directions indiquées par Chateaubriand.

VI. — L'IDÉE CHRÉTIENNE DANS LES « ÉTUDES HISTORIQUES »

« Le christianisme n'est point le cercle inflexible de Bossuet, écrivait-il; *c'est un cercle qui s'étend à mesure que la société se développe*; il ne comprime rien; il n'étouffe rien; il ne s'oppose à aucune lumière, à aucune liberté. » Nous avons là, en raccourci, l'idée centrale, l'idée maîtresse des *Études historiques*, celle qui rattache directement l'ouvrage à la thèse essentielle du *Génie du Christianisme*, dont il est, en quelque sorte, l'illustration par les faits.

Sur la question de la transcendance du christianisme Chateaubriand est extrêmement bref; il ne s'embarrasse point d'une longue métaphysique. Il dira simplement : « La vérité religieuse est la connaissance d'un Dieu unique manifestée par un culte. Le vrai culte est celui qui explique le mieux la nature de la Divinité et de l'homme; par cette seule raison le christianisme est la religion véritable. » A ceux qui seraient tentés de trouver ces considérations un peu brèves, il répondrait sans doute que, simple historien, il n'a point pour mission d'examiner les titres philosophiques de la religion chrétienne; il l'étudie dans l'histoire; il la prend comme un fait dont il suit les vicissitudes et les conséquences. « Après avoir prêché l'Évangile, Jésus-Christ laisse sa croix sur la terre : c'est le monument de la civilisation moderne. Du pied de cette croix, plantée à Jérusalem, partent douze législateurs pauvres, nus, un bâton à la main, pour enseigner les nations et renouveler la face des royaumes. » Ce sont les premières lignes du premier *Discours*, et c'est le point de départ de toute l'enquête historique.

Et l'historien suit à la trace la diffusion, d'abord souterraine, puis de plus en plus visible, de la religion nouvelle. Il la montre se propageant d'abord dans les milieux populaires, puis se révélant aux élites, et enfin s'imposant aux puissants du jour. Il recueille, analyse et commente les témoignages, dégage et coordonne les faits révélateurs, et nous fait assister, presque année par année, à la propagation de la foi chrétienne dans cette société où la brutalité et la corruption des mœurs, l'instabilité gouvernementale, la superstition, le scepticisme moral et religieux exercent de tels ravages, qu'elle nous apparaît en pleine décadence, proie facile et tentante qui s'offre aux barbares envahisseurs. A ce premier stade de son développement, deux grands dangers, qui auraient pu être aisément mortels pour toute autre doctrine, menaçaient le christianisme naissant : la persécution et l'hérésie. La persécution, bien loin d'en arrêter les progrès, ne fit que donner à la religion nouvelle, avec la sanglante consécration du martyr, un élan, une impulsion, une force persuasive qu'elle n'aurait pas eus sans cette suprême épreuve. L'hérésie, les hérésies plutôt, furent plus difficiles à vaincre et à extirper, et il fallut plusieurs siècles de controverses et de luttes ardentes pour en venir à bout. Enfin, au sortir de toutes ces épreuves, l'Église triomphante s'installe avec Constantin sur le trône impérial : elle est le pouvoir spirituel des temps nouveaux. Ayant fait la conquête de la société païenne, elle sera la seule force organisée que trouvera devant lui le flot des barbares ; elle leur résistera, les civilisera et les convertira.

Des débris de l'ancien monde, du mélange des peuples et des races est sortie une société nouvelle dont le christianisme formera l'armature intérieure. Contrairement à ce qu'on pensait au siècle précédent, l'époque pendant laquelle s'est constituée et s'est développée cette société d'un type entièrement inédit, le moyen-âge, est une grande époque de l'histoire. Comme toutes

les époques de l'histoire humaine, elle a eu ses tares et ses misères; mais plus que beaucoup d'autres, elle a obéi à un constant idéal. Grâce au christianisme, elle s'est élevée, dans l'ordre moral et religieux, à une hauteur que l'humanité n'avait encore jamais atteinte; et c'est encore le christianisme qui, dans le naufrage du monde antique, a sauvé tout ce qui méritait d'en être conservé, notamment cette fleur de civilisation littéraire et artistique que la rudesse barbare avait failli étouffer.

« Les couvents, écrit Chateaubriand, devinrent des espèces de forteresses où la civilisation se mit à l'abri sous la bannière de quelque saint : la culture de la haute intelligence s'y conserva avec la vérité philosophique qui renaquit de la vérité religieuse. La vérité politique, ou la liberté, trouva un interprète et un complice dans l'indépendance du moine qui recherchait tout, disait tout et ne craignait rien. » Conservation des manuscrits de l'antiquité profane et chrétienne, transmission des connaissances scientifiques, grandes découvertes, encouragements aux arts, à « tous les arts », dans toutes les provinces de la vie spirituelle, le catholicisme a fait sentir sa salutaire influence. « La musique, la peinture, la gravure et surtout l'architecture ont des obligations infinies aux gens d'Église... L'architecture que nous appelons mal à propos gothique dut en majeure partie sa gloire, dans le ^{xii}^e et le ^{xiii}^e siècle, à des clercs, des abbés, des moines et des hommes affiliés aux établissements ecclésiastiques. » Pour prix de tous ses services, l'Église vit alors s'accroître sa toute-puissance, et il est indéniable qu'en plus d'une circonstance elle abusa de son autorité et empiéta sur le droit d'autrui. Mais il faut reconnaître que, « démocratique » et « plébéienne » par son origine et son organisation, elle fut le plus souvent un bienfaisant contrepoids et un frein singulièrement efficace à l'arbitraire, à la tyrannie, à la brutalité des « puissants de la terre ». On ne saurait mettre en

balance les abus de pouvoir du clergé séculier et régulier, et même du Saint-Siège, avec cet immense bienfait social que fut l'abolition de l'esclavage, et dont l'Église fut l'unique ouvrière. D'autre part, on lui doit la constitution de ce quelque chose d'unique dans l'histoire, qui s'appelle la chrétienté, cette expression admirable de la conscience européenne. La chrétienté a réalisé la grande œuvre des croisades, guerres de représailles des peuples de l'Occident marchant à la conquête d'un tombeau. « Des mœurs pleines de splendeur et de naïveté, des crimes et des vertus, des croyances ardentes, des faits héroïques, des souvenirs merveilleux, d'immenses résultats matériels et moraux, scientifiques et politiques, voilà ce que représentent les croisades. » Et si l'on joint à tout cela la naissance et le développement de la chevalerie, cette fleur exquise d'une société fondée tout entière sur la conscience et sur l'honneur, on voit combien a été considérable et combien a été bienfaisant dans la formation du monde moderne l'apport propre du christianisme.

Le moyen-âge avait vu naître des hérésies, mais peu durables. « Les hérésies ne furent que la vérité philosophique, ou l'indépendance de l'esprit de l'homme, refusant son adhésion à la chose adoptée. » En ce sens, elles eurent un effet salutaire : « elles conservèrent un droit naturel et sacré, le droit de *choisir*. » La Réforme eut une tout autre importance : elle « devint, dès son origine, une affaire d'État, et divisa sans retour la cité ». « Ce fut, à proprement parler, la vérité philosophique qui, revêtue d'une forme chrétienne, attaqua la vérité religieuse. La Réformation servit puissamment à transformer une société toute militaire en une société civile et industrielle; ce bien est immense, mais ce bien a été mêlé de beaucoup de mal, et l'impartialité historique ne permet pas de le taire. » Le christianisme, de par son origine, avait été démocratique; la Réforme fut aristocratique : « de race princière

et patricienne, elle ne sympathise pas avec la foule. » De là bien des conséquences qui ne sont pas toutes à l'avantage du protestantisme. « Sous le rapport religieux, la Réformation conduit insensiblement à l'indifférence ou à l'absence complète de foi : la raison en est que l'indépendance de l'esprit aboutit à deux abîmes : le doute et l'incrédulité. » Elle a, de plus, « ressuscité le fanatisme catholique qui s'éteignait ». Enfin son zèle iconoclaste a failli consacrer l'avènement d'une barbarie nouvelle; elle a « rétréci le génie dans l'éloquence, la poésie et les arts »; et cela est si vrai que, « dans les diverses branches de la religion réformée, cette communion s'est plus ou moins rapprochée du beau, selon qu'elle s'est plus ou moins éloignée de la religion catholique ». « Rebelle à l'autorité des traditions, à l'expérience des âges, à l'antique sagesse des vieillards, le protestantisme se détacha du passé pour planter une société sans racines. » Il n'est d'ailleurs pas vrai qu'il ait fondé la liberté politique; il n'a fondé que la liberté philosophique; celle-ci n'a conduit à la liberté politique qu'en France, « vraie patrie de la catholicité ».

Survivant à toutes les révolutions des empires et des doctrines, le christianisme a traversé les siècles et s'est maintenu inaltérable. Que doit-on penser de son état présent et de son avenir ? A cette question, qu'il avait déjà posée à la fin de son *Essai sur les révolutions*, Chateaubriand répond maintenant d'une tout autre manière : « Le christianisme est la synthèse de l'idée religieuse; il en a réuni les rayons : le panthéisme est l'analyse de la même idée, il en disperse les éléments. » Même philosophiquement parlant, le panthéisme ne saurait prétendre à remplacer le christianisme. « Religieusement parlant, on est obligé de conclure de ces investigations impartiales, *qu'il n'y a rien après le christianisme*. » « Le christianisme n'a point d'héritier dans notre siècle. » — « Mais si le christianisme tombe comme toute institution que l'homme a touchée et à laquelle

il a communiqué la défaillance de sa nature, si le temps de cette religion est accompli, qu'y faire? Le mal est sans remède. » — « Je ne le pense pas, répond fermement Chateaubriand. Le christianisme intellectuel, philosophique et moral a ses racines dans le ciel, et ne peut périr; quant à ses relations avec la terre, il n'attend pour se renouveler qu'un grand génie. On aperçoit très bien aujourd'hui la possibilité de la fusion des diverses sectes dans l'unité catholique; mais la première condition pour arriver à la reconstitution de l'unité, c'est l'affranchissement complet des cultes. » Et Chateaubriand insiste à plusieurs reprises sur cette idée, qui évidemment lui tient au cœur, d'un prochain renouvellement du catholicisme. « Les antipathies entre les diverses communions n'existent plus, dit-il encore... Tout tend à recomposer l'unité catholique; avec quelques concessions de part et d'autre, l'accord serait bientôt fait. » Mais il faut, pour cela, que la religion catholique cesse d'être « une religion soldée » : « tant qu'elle ne retournera pas au pied et à la liberté de la croix, elle languira dégénérée. »

Le *Génie du Christianisme* avait été une apologie esthétique de la religion chrétienne. Les *Études historiques* ne sont pas exclusivement, elles sont surtout une apologie historique.

VII. — INFLUENCE ET PORTÉE DE L'ŒUVRE

Est-il vrai, comme l'a prétendu Chateaubriand, que les *Études historiques* soient « un de ses écrits dont on a le moins parlé et qu'on a le plus volé »? En tout cas, c'est l'un de ces livres dont l'influence, peut-être plus secrète que visible, s'est exercée, au moins indirectement, même sur ceux qui ne l'ont point pratiqué.

D'une manière générale, la vive impulsion que, par le *Génie du Christianisme* et par les *Martyrs*, Chateaubriand avait

donnée aux recherches historiques, ses *Études* l'ont redoublée, précisée, amplifiée. Augustin Thierry, Guizot, Barante, Michélet, Thiers et Mignet, qui lui devaient, au moins en partie, l'éveil de leur vocation, et dont il avait du reste utilisé copieusement les travaux, et même les formules(1), se sont sentis encouragés, par cet illustre exemple, à persévérer dans leur effort. Le génie conciliateur de Chateaubriand les a mis en garde contre les dangers de l'esprit de système; il leur a prêché à tous, par la théorie et par l'exemple, le véritable esprit historique : érudition, étude patiente des faits rigoureusement contrôlés et critiqués et soumission aux faits, alliance nécessaire de l'art et de la philosophie, de l'évocation pittoresque et des vues générales. Plus qu'aucune autre, l'école historique moderne est redevable à Chateaubriand. Et l'influence du grand écrivain ne s'est point bornée aux seuls historiens de profession; elle ne s'est point confinée dans les limites d'un genre; elle s'est étendue à la littérature générale. Poètes, romanciers, critiques, philosophes, se sont inspirés de son esprit et de ses directions. Si l'on a pu appeler le xix^e siècle le siècle de l'histoire, nul doute que l'auteur des *Études historiques* n'en soit le principal responsable.

Sur quelques points particuliers, il semble que son influence ait été encore plus nettement décisive. La réhabilitation du moyen-âge, à l'égard duquel le xviii^e siècle avait fait preuve d'une si inintelligente injustice, si elle n'est pas l'œuvre exclusive de Chateaubriand, lui est due pour une très large part. Érudits, historiens et écrivains d'imagination se sont mis, à son appel, à étudier une époque que l'ignorance et le parti pris affectaient de traiter avec un souverain mépris, et dont ils ont retrouvé les titres et mis en lumière la réelle grandeur. Ici encore, avant les romantiques, Chateaubriand a été le principal initiateur. Augustin Thierry et Guizot étaient depuis longtemps ses disciples; les meilleures parties de

l'Histoire de France de Michelet procèdent manifestement de son inspiration; les jugements d'Auguste Comte sur le moyen-âge rappellent curieusement les siens; et les célèbres pages de Taine sur la conscience et l'honneur font si bien écho à certains développements des *Études historiques* qu'on pourrait les en croire directement issues.

Enfin, Chateaubriand a mis en un si vigoureux relief l'importance du facteur religieux dans la « suite » de l'histoire moderne, qu'il en a comme imposé l'étude à tous ceux qui sont venus après lui. Comme jadis à Bossuet, le fait chrétien lui est apparu comme le fait capital de l'histoire universelle; plus il a, dans le détail des événements et des textes, étudié le passé, plus cette vérité a revêtu à ses yeux le caractère d'une aveuglante évidence; et il y a si fortement insisté, qu'il a bien fallu mettre à l'épreuve ses allégations. Les travaux sur les origines chrétiennes, sur le développement des idées, des controverses et des institutions religieuses se sont multipliés à la suite de ses écrits d'histoire. Renan, qui n'a jamais perdu une occasion de décocher à son illustre devancier les pointes de son ironie, n'a peut-être jamais lu les *Études historiques*; sans les *Études historiques*, cependant, sans les préoccupations qu'elles ont fait naître, aurait-il eu seulement l'idée de ses *Origines du christianisme*? Et l'on peut se poser la même question pour quelques-uns des écrits d'Ernest Havet et de Gaston Boissier. Dans un tout autre camp, l'impulsion donnée a été encore plus féconde. L'idée s'est fait jour, — et sans doute Bossuet l'avait déjà eue, mais Chateaubriand a été bien inspiré de la reprendre et de la populariser, — l'idée s'est fait jour, parmi les écrivains les plus orthodoxes, que l'histoire la plus exacte, la plus impartiale, était, au fond, la meilleure des apologétiques. Et ils ont travaillé en conséquence. S'ils ne sont pas ingrats, ils peuvent faire à Chateaubriand l'honneur d'avoir inspiré leur activité.

CHAPITRE XI

LA CARRIÈRE POLITIQUE DE CHATEAUBRIAND

MME de Staël aimait à dire que la gloire littéraire était pour elle le deuil éclatant du bonheur. Pareillement, pour Chateaubriand, les Lettres furent bien souvent le deuil éclatant de l'action.

I. — LA VIE PUBLIQUE (1).

Depuis sa rupture avec Napoléon, il rongait son frein avec une fougueuse impatience. A mesure pourtant que les années s'écoulaient, les symptômes d'un prochain écroulement du régime impérial se multipliaient, et il les enregistrait avec une joie secrète. Voulant se tenir prêt à tout événement, il conçut l'idée et il commença la rédaction d'une violente brochure où aux fautes et aux crimes de l'« usurpateur » il opposerait les espoirs qu'on pouvait mettre dans le retour de la dynastie « légitime ». Le 31 mars 1814, l'armée des alliés entra dans Paris; le 5 avril, paraissait la brochure de Chateaubriand. Elle eut un retentissement énorme, et, selon le mot de Louis XVIII, elle fit plus, pour rallier à la royauté, la mobile opinion française, qu'une armée de cent mille hommes. Chateaubriand a été, — avec ce Talleyrand, qu'il détestait si cordialement, — le véritable artisan de la restauration monarchique.

On ne lui sut aucun gré de ses services, des conseils souvent excellents, parfois indiscrets, qu'il prodiguait. Voltairien, classique, très jaloux de ses prérogatives, le Roi n'aimait guère ce poète romantique, religieux, toujours trop prompt à lui faire la leçon, et d'ailleurs dédaigneux des places et des honneurs, qui allaient, comme il était naturel, aux renégats de l'Empire, devenus d'enragés monarchistes et d'empressés courtisans. Ulcéré, boudeur, Chateaubriand songeait à se retirer en Suisse. Son amie, M^{me} de Duras, réussit enfin à lui faire donner la légation de Suède. Il s'apprêtait à partir pour ce lointain exil quand on apprit que Napoléon avait quitté l'île d'Elbe et débarqué au golfe Jouan.

Chateaubriand suivit en Belgique le Roi fugitif, qui l'appela auprès de lui à Gand et le nomma ministre intérimaire de l'Intérieur. Il prit au sérieux sa fonction et rédigea un *Rapport sur l'état de la France* qui témoigne d'une réelle sagesse politique. Mais il était dans sa destinée et dans son caractère de désirer passionnément le pouvoir, et par maladresse, franchise intempérante, orgueil ou indifférence, de laisser passer toutes les occasions qui se présentaient de parvenir à ses fins. Quand, après Waterloo, il rentra avec les Bourbons, il n'avait pas obtenu le moindre ministère, et l'entrée à la Chambre des pairs fut sa seule récompense.

Déçu dans ses ambitions, au lieu de s'en tenir au rôle, qu'il assumait quelquefois, et que semblait lui dicter la réalité profonde de sa pensée politique, celui d'un monarchiste modéré et libéral, il crut devoir, par dépit, par entraînement, par esprit de contradiction, se séparer de son ami Fontanes et se faire l'un des chefs de l'opposition de droite. Il fonde, dirige, alimente de ses virulents articles *le Conservateur*. Par ses discours, ses articles ou ses brochures, par ses silences même, — dans l'affaire du procès du maréchal Ney, par exemple, — il appuya quelques-unes des mesures les plus

discutables préconisées par les *ultras*. Il combattit de tout son pouvoir Fouché et Talleyrand, puis Decazes, et quand celui-ci tomba, sous le coup de l'émotion provoquée par l'assassinat du duc de Berry, ce fut un mot, cinglant et injuste, de Chateaubriand : « Les pieds lui ont glissé dans le sang », qui lui signifia son congé.

Tandis que ses amis d'alors, Lainé, Villèle et Corbière entraient au second ministère Richelieu, il recevait par compensation la légation de Berlin. C'était pour lui un poste d'attente. Il s'y ennuya fort, en dépit de l'amitié admirative que lui témoignait la princesse Frédérique de Prusse, duchesse de Cumberland, et, à la première occasion, demanda un congé, bientôt suivi de la retraite de ses amis et de sa propre démission. Une nouvelle combinaison ministérielle qui installa Villèle aux Finances, Corbière à l'Intérieur, Montmorency aux Affaires étrangères, valut à Chateaubriand l'importante ambassade de Londres. Tout heureux d'aller représenter avec magnificence le Roi très chrétien dans la ville même où il avait vécu pauvre et ignoré, et où il devait retrouver, — nous avons deux de ses lettres, — la charmante Charlotte Ives, devenue lady Sulton, il partit, avec le secret espoir de ne pas s'éterniser en Angleterre et l'ardent désir d'y préparer de son mieux sa prise de possession du pouvoir (1). Son rôle diplomatique paraît avoir été plus décoratif qu'efficace, et l'ennui, l'éternel ennui l'aurait bien vite ressaisi, si les événements ne lui avaient pas d'eux-mêmes fourni le tremplin qu'il cherchait depuis longtemps. De toutes parts, des mouvements révolutionnaires se produisaient en Europe. En Espagne, les Cortès avaient essayé de secouer le joug intolérable de Ferdinand VII et lui avaient imposé une constitution. Menacée dans son existence même, la Sainte-Alliance résolut de se défendre. Sous l'inspiration du tsar Alexandre, aux congrès de Laybach et de Troppau, on admit le principe d'une intervention armée

dans les États qui tenteraient de changer par la révolte leur « régime intérieur ». Un nouveau congrès allait se tenir à Vérone pour statuer sur le cas des États révolutionnaires. Chateaubriand remue ciel et terre pour s'y faire envoyer ; il prend l'univers entier à témoin qu'il est l'homme unique, indispensable de la situation : amis et indifférents, collègues et supérieurs, M^{me} de Duras comme M^{me} Récamier, tous ceux et toutes celles qui disposent de la moindre influence sont assaillis, submergés du flot intarissable de ses adjurations pathétiques. Enfin le Roi se laisse fléchir : Chateaubriand est désigné, avec les ambassadeurs à Vienne et à Saint-Pétersbourg, Caraman et La Ferronays, pour accompagner Montmorency à Vérone : « c'est une grande joie ».

A Vérone, son rôle fut moins considérable qu'il ne l'a prétendu ; mais il a assez bien soutenu son ministre dans la délicate manœuvre diplomatique que celui-ci, sous l'influence du tsar Alexandre, qu'il avait vu à Vienne, avait finalement conçue : il s'agissait d'obtenir des Puissances, avec leur appui éventuel, le droit pour la France d'intervenir à son heure dans les affaires d'Espagne. Montmorency, qui sentait la secrète opposition de l'économe et prudent Villèle, s'étant retiré du ministère, ce fut Chateaubriand qui lui succéda. Il poussa très habilement à la guerre, à une guerre qui, si elle était courte, brillante, heureuse, lui paraissait de tous points conforme non seulement à l'intérêt dynastique, mais à l'intérêt national. En cela il voyait fort juste, on est aujourd'hui presque unanime à en convenir (1). Mais, à son ordinaire, il triompha trop bruyamment de son succès ; d'autre part, sur l'affaire de la conversion de la rente, il eut le tort de séparer sa cause de celle de Villèle. Sans égard pour les services qu'il avait rendus, il fut brutalement relevé de ses fonctions. C'était se faire de lui un ennemi implacable.

Rejeté dans l'opposition, plus préoccupé d'ailleurs de se

venger que de servir une cause générale, mais rendu à sa vraie nature de polémiste et de royaliste libéral, il combattit avec vigueur le ministère, relevant âprement toutes ses fautes, sans assez se rendre compte que les coups qu'il lui portait, par derrière Villèle, allaient souvent atteindre la monarchie, celle de Louis XVIII, puis celle de Charles X. Cette ardente campagne porta ses fruits. Villèle tomba. N'ayant pu obtenir le portefeuille des Affaires étrangères, Chateaubriand se contenta d'avoir porté deux de ses amis, La Ferronnays et Hyde de Neuville, au pouvoir, et il accepta l'ambassade de Rome. Le 14 septembre 1828, il partait pour la Ville éternelle en compagnie de M^{me} de Chateaubriand.

Son rôle y fut utile et fastueux. A en croire les *Mémoires d'outre-tombe*, son ambassade, notamment pendant le conclave qui suivit la mort de Léon XII, aurait été quelque chose d'unique dans les annales de la diplomatie : il faut en rabattre de ces prétentions ; il reste qu'il défendit bien, avec habileté et clairvoyance, les intérêts français. Mais, en dépit du charme mélancolique qu'il trouvait à vivre à Rome, et des « divertissements » qu'il s'y procurait, ce somptueux exil lui pesait ; il aspirait à un rôle plus actif. Rentré à Paris, on persista à l'écarter des combinaisons ministérielles. Il partit aux eaux des Pyrénées. C'est là qu'il apprit la constitution du funeste ministère Polignac. Non sans regret, il crut devoir suivre ses amis dans leur retraite et donner sa démission. Sa vie politique était virtuellement finie. Il laissa se consommer le suicide de la branche aînée ; il n'intervint plus guère dans la presse ou à la Chambre des pairs. Les journées de juillet le surprirent à Dieppe. Il revint en toute hâte à Paris. Simple spectateur des événements, acclamé par la jeunesse libérale, aurait-il eu assez d'autorité, si l'on avait eu recours à lui, pour sauver le régime qu'il avait parfois compromis, en soulignant trop vivement ses fautes, mais auquel il était très sin-

cèrement attaché? Ses gestes, ses discours, ses conseils rencontrèrent peu d'échos. Il refusa dignement de servir la dynastie d'Orléans, donna sa démission de pair de France, et rentra, ou peu s'en faut, dans la vie privée.

Chateaubriand tenait beaucoup à l'unité de sa vie politique : il en oubliait volontiers les fréquents écarts. La vérité est que, à le juger par ses actes et ses discours, jusqu'à sa sortie du ministère, il a fait bien des concessions et donné bien des gages au parti intransigeant qui devait, plus tard, entraîner la Restauration dans sa chute. Sa rupture avec Villèle lui permit de se ressaisir : dans son royalisme d'alors il entra une forte dose de « libéralisme ». Sans doute on aurait eu tout profit dans cette nouvelle phase à suivre ses directions et à écouter ses conseils; mais jusqu'à quel point, par ses polémiques d'autrefois, comme par celles d'aujourd'hui, n'avait-il pas contribué lui-même à pousser la monarchie sur la pente fatale qui devait la conduire à sa perte?

II. — LES ÉCRITS POLITIQUES

Dans ces quinze années d'action, Chateaubriand a beaucoup écrit. Brochures, articles, discours, — les discours d'alors étaient lus, — lettres, rapports et mémoires, sans parler d'une énorme correspondance qu'on n'a pas encore rassemblée, les huit volumes qui, dans ses *Œuvres complètes*, ramassent ce que l'écrivain a voulu sauver du naufrage, ne représentent pas la totalité de sa production. Il faudrait y joindre nombre d'articles dispersés du *Conservateur* et du *Journal des Débats*. Personne encore n'a étudié comme elle le mériterait cette partie de l'œuvre de Chateaubriand, et, tant que nous n'aurons pas sur ce sujet le livre sérieux et méthodique qui nous manque, on ne pourra que formuler des jugements un peu

rapides et provisoires. Essayons simplement de jeter quelques coups de sondé.

Le grand écrivain que nous connaissons se retrouve tout entier dans ces écrits de circonstance. Sainte-Beuve lui-même, si dur, et, je crois, si injuste pour Chateaubriand « homme d'État et politique », est obligé d'y reconnaître « d'admirables pages, d'une éclatante polémique, quelques-unes mêmes qui sont pleines de vérité, si on les détache de ce qui les précède et de ce qui les inspire ». Et cela même n'est pas assez dire. Toutes les formes de l'éloquence, sans oublier l'invective, sont familières à l'auteur de *la Monarchie selon la Charte*. Le despotisme de Napoléon n'a pas provoqué de réquisitoire plus passionné que la fameuse brochure *De Buonaparte et des Bourbons* et les maladresses de la Restauration n'ont pas inspiré d'ironies plus cinglantes que celles que l'ancien ministre révoqué des Affaires étrangères a décochées à l'imprudent Villèle. Son grand style fait ici merveille : ce poète de race se révèle un journaliste de génie.

Et ce journaliste n'est pas seulement, comme voudrait nous le faire croire Sainte-Beuve, un virtuose du verbe éclatant et sonore, que sa phrase entraîne, plus encore que ses colères ou ses rancunes. Quand la passion ne l'aveugle pas, il a, sur une foule de questions d'ordre politique, au sens le plus élevé du mot, des vues, des intuitions, des observations, singulièrement pénétrantes et fécondes. Guizot, qui ne l'aimait pas, et qui l'a souvent combattu, lui reconnaissait un sens supérieur des besoins de son temps (1). Les contradictions et les inconséquences qu'on peut relever dans ses écrits comme dans sa conduite tiennent peut-être plus aux circonstances où il a été placé, aux passions qui l'ont agité qu'au fond même de sa pensée. Et s'il avait été le conseiller toujours écouté de la royauté, si on avait su l'utiliser comme il aurait pu l'être, il y a lieu de croire qu'il eût évité à la Restauration de bien lourdes

fautes, et qu'il aurait pu compter parmi les grands serviteurs du pays.

En politique extérieure, l'idée qui, visiblement, hante Chateaubriand, c'est que les traités de 1814 et 1815 ont agrandi démesurément les puissances alliées aux dépens de la France, que celle-ci n'a plus, dans le monde, la place à laquelle elle a droit, et qu'il faut à tout prix la lui restituer. Surtout, il ne peut prendre son parti des perpétuels dangers d'invasion auxquels la patrie se trouve exposée. « Rentrée dans ses anciennes limites, écrit-il, la France a perdu, avec ses colonies, quelques-unes des places qui faisaient sa sûreté : plus de quarante lieues de nos frontières sont totalement ouvertes à l'ennemi. » Pour remédier à cet état de choses, il rêve d'une France intérieurement très forte et très unie, ayant reconstitué sa puissance financière et militaire, et profitant de toutes les occasions qui se présentent pour intervenir dans les affaires européennes et rétablir sa situation particulière. S'il pousse à l'intervention en Orient en faveur de la Grèce, c'est sans doute, comme pour nombre de ses contemporains, par sympathie d'humaniste et de lettré pour ce petit peuple opprimé dont il a entrevu sur place la douloureuse destinée et auquel nous devons toute notre civilisation occidentale; mais c'est encore, et peut-être surtout, parce qu'une entente ou une alliance avec la Russie lui paraît être un moyen de ressaisir, sur le Rhin, notre frontière naturelle; et l'histoire ultérieure ne devait-elle pas, sur ce point, donner entièrement raison à sa perspicacité? S'il tient tant à « sa » guerre d'Espagne, ce n'est pas seulement par sentiment de solidarité monarchiste et bourbonnienne, par⁴ désir fort naturel de contrecarrer les menées révolutionnaires; c'est aussi, et peut-être surtout, parce qu'il souhaite, pour son pays, d'échapper une bonne fois à l'emprise anglaise et parce qu'il veut prouver au monde, par un grand succès militaire, que l'armée française reconstituée est redevenue l'instrument

nécessaire et redoutable d'une grande politique nationale. Et là encore, l'événement lui a donné raison.

Les vues de Chateaubriand sur la politique intérieure, telles qu'elles ressortent de ses écrits, sont en général moins cohérentes, et parfois plus discutables que celles qui lui ont été inspirées par l'observation des événements du dehors. Il ne s'est pas toujours assez affranchi de ses rancunes et de ses haines de partisan. Trop souvent, pour venger ses blessures d'amour-propre, il s'est donné l'air d'un pur et simple émigré, ce qu'il n'était pourtant à aucun degré. C'est ainsi qu'il n'a été juste ni pour Napoléon, ni pour Decazes, ni pour Villele, et qu'à plus d'une reprise, il s'est associé par sa plume à de regrettables mesures de représailles contre des adversaires vaincus et désarmés : sa relative excuse est que, même au temps de leur puissance, il les a toujours combattus à visage découvert. Le tort de Chateaubriand est d'avoir presque constamment confondu l'intérêt général du pays avec sa cause personnelle. Les deux causes ont été très souvent liées; elles ne l'étaient pas toujours.

Cette confusion était d'autant plus fâcheuse qu'elle a souvent donné le change sur les vrais sentiments et les vraies idées de l'écrivain. Il y a, dans *la Monarchie selon la charte*, quelques pages très âpres pour revendiquer au nom des royalistes purs le droit exclusif de prendre en mains les affaires du pays : « C'est à ceux-ci, écrivait Chateaubriand, qu'il appartient de diriger les affaires; ils rendront meilleur tout ce qui leur sera confié; les autres gâtent tout ce qu'ils touchent. Qu'on ne mette plus les honnêtes gens dans la dépendance des hommes qui les ont opprimés, mais qu'on donne les bons pour guides aux méchants : c'est l'ordre de la morale et de la justice. Confiez donc les premières places de l'État aux véritables amis de la monarchie légitime. Vous en faut-il un si grand nombre pour sauver la France? Je n'en demande que sept pour sauver la

France : un évêque, un commandant, un préfet, un procureur du Roi, un président de la Cour prévôtale, un commandant de gendarmerie, et un commandant de gardes nationales. Que ces sept hommes-là soient à Dieu et au Roi, je réponds du reste. » Et l'éloquent et ambitieux publiciste ajoutait : « Quant à ces hommes capables, mais dont l'esprit est faussé par la Révolution, à ces hommes qui ne peuvent comprendre que le trône de saint Louis a besoin d'être soutenu par l'autel et environné des vieilles mœurs comme des vieilles traditions de la monarchie, qu'ils aillent cultiver leur champ. La France pourra les rappeler quand leurs talents, lassés d'être inutiles, seront sincèrement convertis à la religion et à la légitimité. » Sainte-Beuve s'arme de ce passage, qui jure avec la première partie de l'ouvrage, pour déclarer que « *la Monarchie selon la Charte* n'est qu'un pamphlet *ultra* sous forme de catéchisme libéral ». Il se trompe, et Chateaubriand n'est pas si machiavélique. Il se contredit parce que dans la première partie de son livre il exprime, en termes mesurés et raisonnables, sa pensée la plus constante ; dans la seconde, il cède à ses passions du moment, à ses rancunes de légitimiste évincé et exaspéré, à son ardent désir du pouvoir. S'il avait pris le pouvoir, il n'aurait point été un contre-révolutionnaire.

Dans un discours qu'il prononçait à la Chambre des pairs, le 3 avril 1816, en pleine période de réaction et de répression monarchique, il adjurait le gouvernement d'être « sobre de mesures extraordinaires » et « généreux en sentiments politiques ». Et il poursuivait : « Quand on saura que notre sévérité religieuse n'est point de la bigoterie, que la justice que nous demandons pour les prêtres n'est point une inimitié secrète contre les philosophes ; que nous ne voulons point faire rétrograder l'esprit humain ; que nous désirons seulement une alliance utile entre la morale et les lumières, entre la religion et les sciences, entre les bonnes mœurs et les beaux-arts, alors

rien ne nous sera impossible; alors tous les obstacles s'évanouiront; alors nous pourrons espérer le bonheur et la restauration. Trois choses feront notre salut : le Roi, la religion et la liberté. C'est comme cela que nous marcherons avec le siècle et avec les siècles, et que nous mettrons dans nos institutions la convenance et la durée. »

A ce programme, très largement conciliateur, en dépit de certains écarts, de certaines sautes d'humeur et de passion, Chateaubriand est au total resté assez fidèle.

III. — L'ÉVOLUTION DE LA PENSÉE POLITIQUE DE CHATEAUBRIAND

Précisons encore, s'il est possible, et essayons de déterminer la courbe qu'a suivie sa pensée politique. Tout au fond, elle avait été de bonne heure et elle était restée étrangement sceptique. Il parle quelque part de son athéisme politique, et si l'expression peut paraître un peu forte, elle rend assez bien son état d'esprit foncier. Il est en tout cas dépourvu de toute espèce de mysticisme politique. Sur l'origine et sur l'exercice du pouvoir, sur les diverses formes et sur les procédés de gouvernement il n'a aucun préjugé. Volontiers il dirait, comme Pascal de la philosophie, que « tout cela ne vaut pas une heure de peine ». Mépris transcendant où il entre toute sorte de sentiments assez complexes : dédain de poète, orgueil de grand seigneur, scepticisme de philosophe désabusé, que sais-je encore? Il se consolait ainsi des déboires de sa vie publique, de la sottise de ceux qui l'écartaient de leurs conseils.

Car ce sceptique a passionnément désiré le pouvoir. D'abord pour remplir sa vie et satisfaire ce besoin d'agitation et d'action, cette perpétuelle inquiétude, cette ardeur de désir, cette impatience d'émotions nouvelles qui formaient le fond de sa nature. Et puis, parce qu'il se sentait né pour conduire les hommes et qu'il ne voulait laisser inemployée aucune des facultés de

son génie. Et enfin parce que, si convaincu qu'il pût être de la vanité de l'effort humain, il se rendait compte, par patriotisme et par esprit chrétien, que certaines formes de l'action étant, à tout prendre, supérieures à d'autres, il était souhaitable qu'on s'employât à les faire triompher.

Au sortir de l'époque impériale, une question se pose à tous les Français. Quel est le meilleur régime qui convient désormais à la France ? Chateaubriand répond sans hésiter : la monarchie traditionnelle. Peut-être, à son insu, son loyalisme héréditaire de gentilhomme breton lui a-t-il dicté sa réponse. Mais il est trop détaché des idées absolutistes, trop intelligent aussi et trop réaliste pour admettre, comme certains émigrés, que 1814 devra être la suite directe de 1789. « En vain, leur disait-il, dès 1814, en vain voudriez-vous revenir aux anciens jours : les nations comme les fleuves ne remontent point vers leurs sources : on ne rendit point à la république romaine le gouvernement de ses rois, ni à l'empire d'Auguste le sénat de Brutus. Le temps change tout, et l'on ne peut pas plus se soustraire à ses lois qu'à ses ravages. »

C'était là le langage même du bon sens. Et donc, une monarchie constitutionnelle, comme en Angleterre, qui conservera du passé tout ce qu'il importe d'en conserver, qui acceptera toutes les modifications légitimes que les circonstances ont apportées aux institutions et aux usages d'autrefois, assurera à tous les citoyens la protection des lois, et qui veillera enfin avec une sollicitude scrupuleuse sur tous leurs intérêts matériels et moraux : telle est, aux yeux de Chateaubriand, la solution du problème politique, celle à laquelle il reviendra toujours. Dans la France profondément divisée que la Révolution nous a léguée, il estime que ce gouvernement réparateur est seul capable d'opérer la grande réconciliation nationale ; et de cette réconciliation nécessaire entre le passé et l'avenir, entre l'autorité et la liberté, il voudrait être l'apôtre et l'artisan,

comme il a été naguère l'éloquent ouvrier de la réconciliation religieuse. « Français, amis, compagnons d'infortune, écrivait-il à la fin de sa brochure *De Buonaparte et des Bourbons*, oublions nos querelles, nos haines, nos erreurs, pour sauver la patrie; embrassons-nous sur les ruines de notre cher pays; et qu'appelant à notre secours l'héritier de Henri IV et de Louis XIV, il vienne essuyer les pleurs de ses enfants, rendre le bonheur à sa famille, et jeter charitablement sur nos plaies le manteau de saint Louis, à moitié déchiré de nos propres mains. » Ces lignes font directement écho à ce beau passage des *Mémoires d'outre-tombe* : « Je me suis rencontré entre les deux siècles comme au confluent de deux fleuves; j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où j'étais né, et nageant avec espérance vers la rive inconnue où vont aborder les générations nouvelles. » Nous touchons là, on n'en peut douter, la pensée maîtresse et l'inspiration profonde de la politique de Chateaubriand.

Comment donc se fait-il que, dans les six ou huit premières années de la Restauration, il ait si souvent écrit des pages, prononcé des paroles et même accompli des actes qui démentaient par leur violente et haute intransigeance la réelle sagesse conciliatrice de ses intentions foncières? Villemain a là-dessus un mot d'une extrême justesse : « Il voulait la liberté sous le pouvoir légitime, la liberté garantie par le droit de discussion et l'autorité de la loi. Mais à côté des lumières d'un esprit élevé, il y avait les rancunes de l'émigré; et il y eut bientôt la colère de l'ambition mécontente. » La ligne politique de Chateaubriand eût été parfaitement harmonieuse, si, à chaque instant, ses passions n'étaient venues se jeter à la traverse. Lui-même l'a bien senti, et il a essayé, à plus d'une reprise, de s'en expliquer et de s'en justifier. Dans la *Préface* du volume où, en 1828, il recueillait quelques-unes de ses pages polémiques, il se flattait d'être toujours resté fidèle à ses

principes : « La Religion, le Roi, la Charte et les honnêtes gens, disait-il, voilà le texte dont je ne me suis jamais écarté, et que j'ai commenté de mille manières. » « Mais deux époques bien différentes, s'empressait-il d'ajouter, divisent naturellement ces productions successives de neuf années. A la première époque, après les Cent-Jours, je faisais l'éducation constitutionnelle des royalistes ; je combattais la faction buonapartiste qui cherchait à réveiller la faction révolutionnaire et j'essayais d'arrêter les Gouvernements sur la pente démocratique où ils s'étaient placés. » Tout n'est assurément pas faux dans ces explications : on peut seulement se demander si la Restauration risquait beaucoup de glisser sur « la pente démocratique », et si, pour combattre « la faction buonapartiste » et « la faction révolutionnaire », il était bien nécessaire de soutenir « la Chambre introuvable », de prêter les mains à « la Terreur blanche », de voter l'exécution du maréchal Ney et de parler contre l'inamovibilité des juges. La vérité est que, écarté du pouvoir et pressé d'y monter, violemment irrité de se voir supplanté par d'anciens bonapartistes et d'anciens révolutionnaires, il a combattu sans ménagement, non pas des doctrines, mais ses adversaires du moment, et il s'est appuyé, pour parvenir, en les excitant, sur les irréconciliables de son parti, sur ceux qui, contrairement à ses propres directions, n'avaient rien oublié ni rien appris. Il est infiniment probable que si Louis XVIII avait fait de lui un premier ministre, il eût gouverné avec tact et modération, et que son ministère n'eût pas beaucoup différé de celui d'un Richelieu, et peut-être même d'un Decazes. On n'aurait pas eu à lui reprocher de fâcheuses contradictions. Sa passion et sa raison se seraient retrouvées d'accord, et il eût été un loyal, habile et sage serviteur de « la monarchie selon la Charte ».

Écoutons-le expliquer encore son brusque revirement, sa « défection » de 1824. « A la seconde époque, écrit-il, les posi-

tions étaient changées : les buonapartistes et les révolutionnaires n'existaient plus : les royalistes avaient obtenu la victoire par la Charte, mais beaucoup d'hommes que j'avais ralliés aux libertés légales les avaient trahies. Mon public, sous le rapport constitutionnel, n'était plus le même : on avait passé d'une extrémité à l'autre. et j'étais obligé d'avertir les gouvernements des dangers de l'*absolutisme*, après les avoir prémunis contre l'entraînement populaire. » Il y a peut-être quelque vérité dans tout ceci ; et son opposition à Villèle n'a pas attendu sa destitution pour se manifester. Avouons même que son rôle d'avocat et d'allié du libéralisme, de défenseur, parfois imprudent, de la liberté de la presse, était plus conforme à sa vraie nature, à l'orientation générale de sa pensée. On est seulement un peu surpris, à deux années de la Révolution de Juillet, de l'entendre dire que « les révolutionnaires n'existaient plus », — il répondrait, il est vrai, qu'on a tout fait pour leur rendre la vie. — On soupçonne aussi que ce fervent, cet éloquent apôtre des « libertés légales » aurait été moins ardent à les défendre, s'il n'avait pas eu une injure personnelle à venger. Et enfin, l'on souhaiterait qu'il se fût posé la question de savoir si, en commentant jadis, comme il l'avait fait, « la vie et la mort du duc de Berry », il n'avait pas lui-même poussé la monarchie à cet « absolutisme » dont les « dangers » lui apparaissaient aujourd'hui avec une si claire évidence.

Chateaubriand se vantait d' « être resté immobile dans ce qui lui a paru le juste milieu politique ». Cette assertion n'est pas entièrement exacte. De théorie, d'intentions, il est toujours resté un monarchiste constitutionnel, un royaliste libéral, un « chartiste » impénitent. Mais ses passions ont souvent dérangé l'harmonie, troublé le bel équilibre de sa pensée. En fait, il a changé, il a évolué. D'un royalisme assez exalté, un peu prompt aux épurations et aux intransigeances, il est passé,

elles, parait, cependant, à son tour, sous les traits d'un être nouveau, qui, par ses exigences, donne de la nouveauté, au moins à ses représentations. Ses cultes, jusqu'ici, à peu près les mêmes, les mêmes pratiques, les mêmes rites, sont maintenant, modifiés, au point d'être différents.

CHAPITRE IV. — Les cultes nationaux.

Les religions ont leur lieu d'habitation, leur patrie, leur asile, et les religions nationales ont le patrimoine des religions étrangères. Elles ont, à leur tour, un temple, et le temple national est le temple qui, par son caractère d'unité, est la patrie nationale. — Si les religions nationales s'attachent à l'unité, elles s'attachent aussi à la diversité. Elles ont, à leur tour, un culte, et le culte national est le culte qui, par son caractère d'unité, est la patrie nationale. — Si les religions nationales s'attachent à l'unité, elles s'attachent aussi à la diversité. Elles ont, à leur tour, un culte, et le culte national est le culte qui, par son caractère d'unité, est la patrie nationale.

Les religions de l'Asie, de l'Europe, de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Océanie, ont leur temple, leur asile, leur patrie. Elles ont, à leur tour, un culte, et le culte national est le culte qui, par son caractère d'unité, est la patrie nationale. — Si les religions nationales s'attachent à l'unité, elles s'attachent aussi à la diversité. Elles ont, à leur tour, un culte, et le culte national est le culte qui, par son caractère d'unité, est la patrie nationale.

réaction religieuse qui caractérise les premières années de la Restauration.

Cette réaction a été appuyée et approuvée par Chateaubriand. Sans admettre le droit divin des rois, il professe que la religion « est la pierre angulaire de la légitimité (1) ». Il n'a pas assez d'ironies pour les révolutionnaires qui « imaginaient de séparer entièrement l'ordre religieux de l'ordre politique ». Pour lui, il ne sépare pas la cause du trône de celle de l'autel. Toutes les mesures qui auront « pour but de rendre au clergé, non l'éclat qu'il avait autrefois, mais cette indépendance sans laquelle le culte n'est plus qu'un fardeau pour le peuple » auront en lui leur défenseur attitré. Il applaudit à la « résolution » transmise par la Chambre des députés et qui vise à rendre aux églises le droit de propriété qui leur a été enlevé par la Révolution. Dépouillé de ses biens par la Révolution, réduit par Napoléon à un très maigre salaire, le clergé vit dans un état voisin de la misère : on alloue aux vicaires 300 francs au moins, 500 francs au plus, et « presque partout on a pris le minimum ». « L'État fait au clergé, en 1816, une rente viagère de 20 600 000 francs; et l'on a dépouillé ce clergé d'une propriété qui rapportait, en 1789, 150 millions de revenus! et l'Assemblée constituante elle-même lui avait alloué par an la somme de 153 millions! » Aussi se recrute-t-il très difficilement : de 1801 à 1816, « les ordinations n'ont donné que 6 000 prêtres »; pour la totalité des places à remplir, il manque en France 12 000 prêtres; 5 000 paroisses sont privées de tout secours religieux; 10 000 sont sans presbytère. Cet état de choses ne prendra fin que si l'on rend au clergé, avec le droit de posséder, sécurité et dignité. Telle est la thèse que soutint avec vigueur Chateaubriand le 10 février 1816, devant la Chambre des Pairs, et qui du reste ne fut pas complètement admise. Une autre fois, il s'agit de supprimer les pensions ecclésiastiques dont jouissent

les prêtres mariés : la commission de la Haute Assemblée veut repousser cette proposition de la Chambre introuvable : tout en se défendant d'être impitoyable, d'être « assez insensé pour demander que nous soyons tous des héros de vertu », il combat énergiquement, au nom de la morale et de la religion, l'avis de la commission, et il obtient gain de cause. La suppression du divorce, les diverses mesures prises pour rendre au clergé, au moins en partie, la direction ou le contrôle de l'enseignement public eurent aussi son entière approbation. Enfin, la question s'étant posée de savoir s'il n'y aurait pas lieu de vendre au bénéfice du Trésor obéré ce qui restait des bois jadis possédés par le clergé, il intervint avec chaleur pour qu'on restituât ces biens à leurs légitimes propriétaires. Il y allait pour lui presque de toute la religion et de tout l'ordre social. « On peut attaquer, s'écriait-il à ce propos, la religion dans son culte, dans ses biens, dans ses ministres; mais on ne peut faire qu'une société subsiste sans religion... Défendons-nous de ceux qui pourraient vouloir la religion sans la liberté; mais craignons bien davantage ceux qui veulent la liberté sans la religion... Pour moi, messieurs, si j'ai rendu quelques faibles services à la religion, j'en reçois aujourd'hui la récompense, je regarde comme une faveur du ciel d'avoir été appelé par les circonstances à la défense de la dernière dépouille de l'autel. »

Son œuvre de politique religieuse est donc, aux yeux de Chateaubriand, le prolongement et la suite logique de son œuvre apologétique. Le bon combat que, naguère, il menait dans l'ordre des idées, il le poursuit maintenant dans l'ordre des faits. Aujourd'hui comme hier, il s'en prend à la philosophie du *xviii^e* siècle et à ceux qui en suivent les directions. Il s'alarme de les trouver toujours si puissants et si influents dans les avenues du pouvoir; il les accuse de travailler par tous les moyens à la ruine de la religion. Dans sa brochure *De*

la monarchie selon la Charte, qui le fit rayer du nombre des ministres d'État, il a tout un chapitre, d'une extrême violence, qui s'intitule : *la Faction poursuit la Religion*. « Cette haine de la religion, y déclarait-il, est le caractère distinctif de ceux qui ont fait notre perte, qui méditent encore notre ruine. Ils détestent cette religion, parce qu'ils l'ont persécutée, parce que sa sagesse éternelle et sa morale divine sont en opposition avec leur vaine sagesse et la corruption de leur cœur. Jamais ils ne se réconcilieront avec elle. Si quelques-uns d'entre eux montraient seulement quelque pitié pour un prêtre, tout le parti se croirait dégénéré de ses vertus, et menacé d'un grand malheur. » Et il allait jusqu'à dire : « Les prêtres, dépouillés de tout, sans pain, sans asile, sont encore pour des hommes d'État des *calotins*. » On conçoit sans peine que Louis XVIII ait goûté médiocrement ce langage.

Si préoccupé qu'il fût « de faire rentrer la religion dans la monarchie », Chateaubriand n'allait pourtant pas jusqu'à suivre ceux qui ne rêvaient que de transformer la monarchie en théocratie. Quand, en 1825, on discuta un projet de loi relatif au sacrilège, rappelant l'apologie qu'il avait écrite du christianisme : « Oui, messieurs, s'écriait-il, la religion que je me fais gloire d'avoir défendue, *et pour laquelle je mourrais avec joie*, est une religion qui convient à tous les lieux, simple avec les peuples barbares, éclairée avec les peuples civilisés, invariable dans sa morale et dans ses dogmes, mais toujours en paix avec les lois politiques des pays où elle se trouve, toujours appropriée au siècle, et dirigeant les mœurs sans les heurter. La religion que j'ai présentée à la vénération des hommes est une religion de paix, qui aime mieux pardonner que de punir; une religion qui doit ses victoires à ses miséricordes, et qui n'a besoin d'échafaud que pour le triomphe de ses martyrs. » Et il concluait : « Il me sera impossible de voter une loi qui blesse mon humanité, sans mettre à l'abri ma religion. »

Ce zèle religieux rencontrait naturellement des sceptiques et provoquait des sourires. De ce que la vie privée de Chateaubriand, on ne l'ignorait pas, n'était point exemplaire, quelques-uns se croyaient en droit d'induire que son christianisme était affaire d'attitude, de convenance extérieure et sociale, non de conviction intime. C'était peut-être manquer de psychologie et d'esprit de finesse. « Tous ces grands serviteurs de l'autel n'en approchent guère, ironisait Courier. Je voudrais bien savoir le nom du confesseur de M. de Chateaubriand. » Le nonce à Paris, M^{gr} Lambruschini, aurait pu satisfaire sa curiosité. « M. le vicomte de Chateaubriand, écrivait ce dernier dans une lettre qu'on a récemment retrouvée (1), M. le vicomte de Chateaubriand, malgré ses aberrations politiques, n'a jamais cessé de pratiquer la religion ; j'ai été assuré par M^{gr} l'Archevêque, et par d'autres ecclésiastiques dignes de toute confiance, qu'il a pour confesseur un prêtre sulpicien très pieux et *zelante*. » Rien ne s'opposait à ce qu'il reçût à Rome, quand il y fut nommé ambassadeur, du vieux pape Léon XII, le plus cordial et le plus confiant accueil.

A Rome, il se donna visiblement pour tâche de concilier très loyalement les intérêts d'une politique française modérée et libérale avec les intérêts généraux du catholicisme, et il y réussit fort bien. Sans doute on dut trouver parfois à Rome comme à Paris qu'il prodiguait les conseils et les directions avec un zèle un peu intempestif. Mais voir les choses de très haut comme il les voit n'est pas toujours un moyen de les mal voir. Quand Léon XII meurt, il écrit à Portalis, le ministre intérimaire des Affaires étrangères : « Il y aurait des choses immenses à faire aujourd'hui par le Saint-Siège : la réunion des sectes dissidentes, le raffermissement de la société européenne, etc. Un pape qui entrerait dans l'esprit du siècle, et qui se placerait à la tête des générations éclairées, pourrait rajeunir la papauté. » Et, dans ses deux discours au Sacré-Colège pendant

le conclave, l'éloge qu'il fait de Léon XII, les vœux qu'il forme pour son successeur, le rôle qu'il lui assigne, expriment avec une éloquente netteté sa haute conception de l'autorité religieuse au sein du catholicisme : « Léon XII, disait-il, joignait à ses vertus apostoliques cette modération d'esprit et cette connaissance de son siècle, si nécessaires aux chefs des Empires. » Il déplorait « la perte du *pontife conciliateur*, qui voyait la véritable religion dans l'obéissance aux lois et dans la concorde évangélique ». Et il ajoutait : « Au moment même où je parle, le genre humain est arrivé à l'une des époques caractéristiques de son existence, la religion chrétienne est encore là pour la saisir parce qu'elle garde dans son sein tout ce qui convient aux esprits éclairés et aux cœurs généreux, tout ce qui est nécessaire au monde qu'elle a sauvé de la corruption du paganisme et de la destruction de la barbarie... Lumière, quand elle se mêle aux facultés intellectuelles; sentiment, quand elle s'associe aux mouvements de l'âme, la religion chrétienne croît avec la civilisation, et marche avec le temps; un des caractères de la perpétuité qui lui est promise, *c'est d'être toujours du siècle qu'elle voit passer sans passer elle-même*. La morale évangélique, raison divine, appuie la raison humaine dans ses progrès vers un but qu'elle n'a point encore atteint : après avoir traversé les âges de ténèbres et de force, le christianisme devient chez les peuples modernes le perfectionnement même de la société. » « Princes de l'Église, concluait-il, il vous suffira de laisser tomber vos suffrages sur l'un d'entre vous pour donner à la communion des fidèles un chef qui, puissant par la doctrine et l'autorité du parti, n'en connaisse pas moins les nouveaux besoins du présent et de l'avenir, un pontife d'une vie sainte, mêlant la douceur de la charité à la sincérité de la foi. » L'un des conclavistes, dont Chateaubriand nous a conservé le *Journal*, avait écouté ce discours avec « ravissement ». Ceux-là mêmes qui en furent peut-être moins

« ravis », purent difficilement en nier la générosité et l'élévation.

V. — DE L'INFLUENCE DE CHATEAUBRIAND SUR LES AFFAIRES POLITIQUES ET RELIGIEUSES DE LA RESTAURATION

Quelle fut exactement, durant ces quinze années de vie publique, l'influence de Chateaubriand sur l'ensemble des affaires françaises? Elle est assez difficile à déterminer, précisément parce qu'elle fut rarement de tout premier plan, et que, dès lors, elle tend à se confondre avec celle des autres chefs des partis auxquels il a successivement appartenu. Sous cette réserve, essayons d'entrevoir les résultats positifs de son effort personnel.

« On ne peut, disait Villèle, gouverner ni avec lui ni sans lui »; et ce mot, dans son raccourci ironique, exprime assez bien la nature de l'action assez trouble, incertaine et mêlée que Chateaubriand a exercée sur les destinées de la monarchie restaurée. Il a commencé, cela est certain, par lui rallier bien des suffrages, et Louis XVIII lui a dû, pour une assez large part, le peu de popularité dont, au début de son règne, il a tout d'abord bénéficié. Mais bientôt, las d'être à la peine plus qu'à l'honneur, las aussi de servir gratuitement, et sans être écouté, une dynastie que, tout au fond, il n'aimait guère, il entra, bannières déployées, dans l'opposition de droite, et, par ses discours, ses brochures, sa campagne du *Conservateur*, il contribuait à détacher du nouveau régime un certain nombre de ses fidèles, lui faisant ainsi payer l'appui qu'il lui avait prêté naguère, et l'affaiblissant, après l'avoir soutenu et consolidé. Associé enfin au pouvoir, d'abord comme ambassadeur, puis comme ministre des Affaires étrangères, il fut alors, pour le gouvernement de la Restauration, un puissant appui. Par la vive sympathie que lui témoignait le tzar Alexandre, par son

habile conduite au Congrès de Vérone, par le rapide et brillant succès de « sa » guerre d'Espagne, il rendit aux Bourbons le prestige extérieur dont ils avaient un peu manqué jusqu'alors, et dont profita largement leur politique intérieure. Si incommode qu'il fût parfois, il était d'une élémentaire prudence de le ménager : car il était, à n'en pas douter, l'une des grandes forces de « la monarchie selon la Charte ». On eut le tort impardonnable de le blesser cruellement et de se l'aliéner pour de longues années. Toutes les fautes ministérielles eurent désormais en lui le plus impitoyable des censeurs ; et quelques précautions verbales qu'il prit pour séparer la cause royale de celle des ministres, il est assez probable que ses âpres critiques ont plus fait que toutes les attaques des libéraux pour discréditer la royauté dans l'opinion française. Si, au lieu de faire de lui, en 1828, un simple ambassadeur à Rome, on l'eût choisi — et conservé — comme président du Conseil, il est à croire qu'il eût fait triompher une politique habilement conciliatrice, prolongé les jours de la dynastie et assuré à son pays l'économie d'une révolution. L'aveuglement de Charles X en décida autrement. « Inutile Cassandre », il n'est pas sûr que Chateaubriand n'ait pas hâté l'heure de la débâcle finale et, sans l'avoir délibérément voulu, sapé de ses propres mains le trône qu'il avait jadis fortement contribué à édifier.

Son rêve, inspiré de l'exemple anglais, d'une monarchie forte, unanimement respectée au dehors, sincèrement constitutionnelle, religieuse sans étroitesse, libéralement conservatrice, qui réconcilierait les deux Frances, celle du passé et celle du présent et de l'avenir, l'autorité et la liberté, ce rêve était-il réalisable ? Peut-être, si Louis XVIII ou Charles X se fussent appelés Henri IV ou, simplement, s'ils eussent mieux suivi les conseils de M. de Chateaubriand. Mais ils ne firent pas souvent appel à lui, et il n'eut guère l'occasion d'appliquer largement son programme de gouvernement. Or, en politique

plus qu'ailleurs, ce sont les faits seuls qui jugent les théories. Tout ce que l'on peut dire, c'est que le court passage de ce poète aux affaires a été fort loin d'être malheureux.

En matière religieuse, son influence, sans avoir été peut-être décisive, paraît avoir été assez heureuse. Le renouveau chrétien qui caractérise les premières années de la Restauration, procède pour une large part de l'état d'esprit créé et propagé par le *Génie du Christianisme*, et il ne semble pas que Chateaubriand se serait jamais associé aux imprudences et aux maladroitesses ingérances qui fournirent un prétexte au violent et puéril pamphlet de Montlosier contre « la Congrégation ». Il fut, de ce fait, vivement attaqué par quelques fanatiques, qui firent cause commune avec les derniers voltairiens pour suspecter la parfaite sincérité de ses convictions religieuses. Exaspéré de ces criaileries qui trouvaient quelque écho dans l'entourage du Roi, il répondit avec une hautaine âpreté à ses critiques dans la *Préface* qu'il mit en tête d'une réimpression de son *Essai sur les Révolutions*, puis dans la *Préface* de ses *Mélanges politiques*. « Je crois très sincèrement, déclarait-il; j'irais demain, pour ma foi, d'un pas ferme à l'échafaud. Je ne démens pas une syllabe de ce que j'ai écrit dans le *Génie du Christianisme* : jamais un mot n'échappera à ma bouche, une ligne à ma plume qui soit en opposition avec les opinions religieuses que j'ai professées depuis vingt-cinq ans. » Et, passant à la contre-attaque, il ajoutait : « Je ne suis point chrétien par patentes de trafiquant de religion... Je ne fais point métier et marchandise de mes opinions. Indépendant de tout, fors de Dieu, je suis chrétien sans ignorer mes faiblesses, sans me donner pour modèle, sans être persécuteur, inquisiteur, délateur, sans espionner mes frères, sans calomnier mes voisins. Je ne suis point un incrédule déguisé en chrétien, qui propose la religion comme un frein utile aux peuples. Je n'expliquerai point l'Évangile au profit du despotisme,

mais au profit du malheur... Je ne redeviendrai incrédule que quand on m'aura démontré que le christianisme est incompatible avec la liberté. » On conçoit aisément que ce libéralisme religieux n'ait pas été du goût de Charles X et du prince de Polignac : tous deux concevaient pour le clergé un autre rôle que celui de « marcher avec le temps, soutenir la liberté par l'autorité de la religion, prêcher l'obéissance à la Charte comme la soumission au Roi » : volontiers ils eussent réduit son office à ce dernier article. Chateaubriand voyait plus haut qu'eux et plus loin.

Au total, il fut un homme d'État incomplet, mais il eut de sérieuses parties d'homme d'État. Trop ardent et trop mobile, incapable des lointaines préparations et des longues patiences, trop prompt à se rebuter, à jeter le manche après la cognée, à se replier et à se retrancher dans un hautain scepticisme, dans une dédaigneuse indifférence de poète, ne sachant pas distinguer l'intérêt de sa passion présente de l'intérêt général, il a commis des fautes, il a eu des contradictions et des incohérences ; il a tour à tour servi et desservi la cause qu'il voulait soutenir. Et pourtant, il serait injuste de réduire là son rôle, et son action. D'abord, il a eu la très claire et juste vision de la politique extérieure et intérieure qui aurait dû s'imposer à la monarchie restaurée, et, à tout prendre, parmi quelques fluctuations, il s'y est, personnellement, assez bien tenu. D'autre part, s'il n'a jamais eu toute la charge et toute la responsabilité du pouvoir, il a eu, à un moment délicat, à diriger notre politique étrangère ; et, dans ces difficiles conjonctures, il s'est révélé un homme d'État d'une réelle envergure. La façon dont il a préparé et conduit « sa » guerre d'Espagne fait honneur à son esprit de décision, à son sang-froid, à sa fermeté, et, en même temps, à sa souplesse et à son habileté : les deux volumes de son *Congrès de Vérone* témoignent d'une hauteur et d'une activité de pensée, d'une aisance,

d'une ubiquité, d'une omniprésence d'esprit dont la littérature diplomatique n'offre pas beaucoup d'exemples. Aurait-il pu longtemps soutenir ce rôle ? Nous ne savons : mais le fait est là, indéniable : Chateaubriand a prouvé par son exemple qu'un homme de lettres n'est pas nécessairement incapable de remplir les plus hautes fonctions publiques. Il nous laisse aussi l'impression que, comme homme politique, il n'a pas rempli tout son mérite, qu'on n'a pas su l'utiliser comme il aurait pu l'être, bref, que les circonstances, son caractère peut-être, mais surtout la jalouse médiocrité des deux rois qu'il a été appelé à servir ne lui ont pas permis de déployer, comme il l'eût si vivement souhaité, toutes ses virtualités intérieures. Un homme qui devait se connaître en hommes lui a rendu plus largement et plus généreusement justice que les derniers Bourbons : « Si, en 1814, et en 1815, la confiance royale n'avait point été placée dans des hommes dont l'âme était détremmée par des circonstances trop fortes,... si le duc de Richelieu... si Chateaubriand, qui venait de rendre à Gand d'éminents services, avaient eu la direction des affaires, la France serait sortie puissante et redoutée de ces deux grandes crises nationales... Si jamais il arrive au timon des affaires, il est possible que Chateaubriand s'égare : tant d'autres y ont trouvé leur perte ! Mais ce qui est certain, c'est que tout ce qui est grand et national doit convenir à son génie. » On conçoit que Chateaubriand ait été très fier de se savoir ainsi jugé à Sainte-Hélène par Napoléon.

CHAPITRE XII

CHATEAUBRIAND APRÈS 1830

EN 1830, Chateaubriand a soixante-deux ans. Il a encore dix-huit ans à vivre, d'une vie sensiblement moins active que celle qu'il a vécue jusqu'ici. Car si son rôle politique est virtuellement fini, les mauvaises langues, — et Sainte-Beuve n'y a pas manqué, — pourraient en dire presque autant de son rôle littéraire. On peut soutenir en effet que les livres qu'il publiera désormais n'ajouteront pas grand chose à sa gloire. Pourtant il faut observer qu'il n'a pas achevé ses *Études historiques* et qu'il travaille encore à ses *Mémoires d'outre-tombe*, deux ouvrages qui comptent dans la littérature du xix^e siècle. Les soleils couchants ont aussi leur beauté (1).

I. — CHATEAUBRIAND DE 1830 JUSQU'À SA MORT

Une dernière affection a rempli et illuminé cette fin d'existence assombrie. Quand M^{me} Récamier entra dans la vie de Chateaubriand, en 1818, elle avait quarante ans. Elle était encore dans l'éclat mûrissant d'une beauté dont la puissance, ou plutôt le charme de séduction était, à la lettre, irrésistible. Grande, élancée, le port d'une déesse marchant sur les nuées, de beaux yeux noirs profonds et doux, des cheveux châains naturellement bouclés, un front pur, un nez délicat et régu-

lier, finement retroussé, une petite bouche vermeille, des dents de nacre, un adorable sourire de finesse et de bonté, une attache de tête admirable, des bras charmants, encore qu'un peu minces, et, brochant sur le tout, une fraîcheur de teint éblouissante. Plus jolie peut-être encore que belle, elle avait, au suprême degré, la grâce, — la grâce que le poète déclare plus belle encore que la beauté, — une grâce un peu mutine, naïve et spirituelle tout ensemble. « Ce qui lui donne une rare expression de beauté, disait d'elle Chateaubriand dans une page restée longtemps inédite, c'est cette ligne ovale qu'on ne voit que dans les têtes de Raphaël, et que, jusqu'ici, on aurait pu croire idéale... On trouve en elle, par un mélange extraordinaire, le double enchantement de la vierge et de l'amante. Elle séduit comme Vénus, elle inspire comme la Muse. On tombe d'amour à ses pieds et l'on y est enchaîné par le respect. » Le respect, M^{me} Récamier sut l'imposer à ses innombrables adorateurs; elle finit par l'imposer à Chateaubriand lui-même. Elle eut l'art, porté jusqu'au génie, de passer intacte à travers mille passions grondantes, de les apaiser, de les purifier, de les convertir en autant de ferventes amitiés. « Elle aurait voulu, dit délicieusement Sainte-Beuve, tout arrêter en *avril*. » Ce n'était point froideur : elle aima profondément deux fois : le prince Auguste de Prusse, pour lequel elle songea à divorcer d'avec son vieux mari, et surtout Chateaubriand, dont les inégalités et les inconstances la firent si souvent souffrir, mais auquel elle pardonna toujours. C'était peut-être peur ou mépris de l'amour : c'était aussi goût et besoin de plaire, de se concilier de nombreuses, fidèles et tendres sympathies ; c'était enfin délicatesse morale et charmante bonté d'âme. Elle a multiplié autour d'elle les amitiés amoureuses. Un homme qui s'est vanté, pour se faire aimer d'elle, d'avoir eu recours au diable, Benjamin Constant, nous la représente « émue de la peine qu'elle faisait, fâchée de son émotion, ranimant l'espoir sans

le savoir, par sa seule pitié, et le détruisant par son insouciance, dès qu'elle avait apaisé la douleur qu'avait fait naître cette pitié passagère. » Elle exorcisait la passion ; elle acceptait la tendresse et ne se dérobaît qu'au désir.

Quand Chateaubriand, comme un dieu ravisseur, parut dans le temple et fit sa proie de la prêtresse, il y eut quelque émoi parmi les fidèles du salon de la rue d'Anjou. Comme jadis l'exquis Joubert, dans le salon de M^{me} de Beaumont, le délicieux Ballanche se résigna sans jalousie à l'effacement ; avec plus ou moins d'amertume, les autres firent comme lui ; ne pouvant prétendre à l'amour, ils se contentèrent de l'amitié. Et elle, la belle Juliette, vite subjuguée par cette orageuse passion qui la prit d'abord tout entière, elle eut quelque peine à retrouver son équilibre, à discipliner l'ardeur inquiète dont se consumait l'âme violente et mobile de ce voluptueux et exigeant René. L'âge aidant, elle y réussit enfin, et le modeste appartement de l'Abbaye-aux-Bois, où sa ruine l'avait confinée, devint, pendant un quart de siècle, autour de Chateaubriand vieilli, le rendez-vous pacifique et sans cesse renouvelé de tout ce que l'Europe d'alors comptait d'illustrations dans tous les ordres. Le tact, l'habileté, la bonne grâce, la finesse d'esprit et de cœur d'une femme avaient fait ce miracle : fixer l'insaisissable, enchaîner le caprice, imposer au plus libre, au plus impatient, au plus désordonné des génies la régularité des habitudes quasi bourgeoises. Chateaubriand a dû, pour une large part, à M^{me} Récamier, avec ses dernières joies, ce qu'il y eut d'indéniable dignité dans sa morose vieillesse.

Il avait trop de hauteur dédaigneuse, trop d'indépendance d'esprit et de scepticisme aussi, pour être chef d'école ; au reste, le mouvement romantique qui relevait principalement de lui, et qu'il aurait pu si aisément diriger, dépassait la ligne exacte où il entendait se tenir, ce romantisme classique, cette harmonieuse fusion des deux idéals littéraires qu'il avait, par ses

théories comme par ses œuvres, préconisée. Ne pouvant approuver les tendances, les exagérations et les truculences des générations nouvelles, il se contentait d'accueillir et d'encourager les jeunes écrivains qui venaient à lui et qui, dans l'aimable salon de l'Abbaye-aux-Bois, dépouillaient leurs intransigeances doctrinales et se pliaient au ton de la maison; il acceptait leurs hommages; il ne se compromettait pas dans leurs aventures : le gilet rouge d'*Hernani* n'a point figuré dans les réceptions de M^{me} Récamier.

S'il n'avait tenu qu'à cette dernière, la Révolution de juillet n'aurait point marqué la fin de la carrière politique de Chateaubriand. René crut que l'honneur parlait, et il sut résister à la tentation. Adversaire irréductible du nouveau régime qu'il prévoyait devoir être peu durable, sans rancune pour les disgrâces qui lui avaient été infligées, mais sans illusion sur les chances d'avenir de la cause qu'il avait embrassée, il se fait le chevalier servant, le défenseur désintéressé de la monarchie déchu. Il écrit pour elle de virulentes brochures, *De la Restauration et de la monarchie élective*, *De la nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille*. Au moindre appel d'un membre de la famille royale, il entreprend de longs voyages : à Prague, à Venise, à Londres. Il prodigue les conseils de sagesse et de prudence à la Duchesse de Berry, publie un *Mémoire sur sa captivité*, subit même quinze jours d'emprisonnement à cause d'elle : car le gouvernement de Juillet se donne le ridicule de faire arrêter le vieil écrivain pour « complot contre la sûreté de l'État ». Et dans cette opposition platonique à la dynastie « usurpatrice », dans cette fidélité grondeuse, et qui n'est pas sans grandeur, à ses souverains légitimes, il achève sa longue existence, voyant venir avec une sorte de délectation morose et vengeresse la Révolution prochaine, respecté de la jeunesse libérale, entretenant même avec ses porte-paroles, les Armand

Carrel, les Béranger, les Lamennais, les plus cordiaux rapports, tout en maintenant contre eux son droit strict de « s'en tenir à son *credo* ».

Retiré de la politique active, il n'avait pas pris congé des Lettres. Non content de poursuivre activement la rédaction de ses *Mémoires*, qui ne devaient voir le jour qu'après sa mort, mais dont on faisait des lectures à l'Abbaye-aux-Bois, et dont il laissait paraître des fragments, il avait entrepris en 1826, pour réparer les brèches de sa fortune, une édition, qui devait être lucrative, et qui ne le fut guère, de ses *Œuvres complètes* : elle ne fut achevée qu'en 1831 ; elle comprenait un certain nombre d'ouvrages inédits, dont quelques-uns, — le *Voyage en Amérique*, les *Natchez*, le *Dernier Abencérage*, — étaient composés depuis longtemps, mais durent être plus ou moins profondément retouchés et remaniés au dernier moment, ainsi d'ailleurs que la plupart des autres écrits ; les *Études historiques*, enfin terminées, le vieil *Essai sur les Révolutions* copieusement annoté et refuté, y figuraient aussi pour la première fois. Ce grand travail achevé, Chateaubriand publiait coup sur coup, en 1836, deux volumes intitulés assez bizarrement *Essai sur la littérature anglaise et considérations sur le génie des hommes, du temps et des révolutions*, et une « traduction nouvelle » du *Paradis Perdu* de Milton. Puis, en 1838, désireux, avant de mourir, de se justifier une bonne fois de son rôle politique sous la Restauration, désireux aussi de publier par anticipation un long fragment, largement développé, de ses *Mémoires d'outre-tombe*, il donne les deux volumes, — qui étaient primitivement quatre, — de son *Congrès de Vérone*. Enfin, en 1844, sur les conseils pressants de son confesseur, il entreprend et publie une *Vie de Rancé* qui sera son dernier livre, l'adieu de l'Echanteur au public qui l'avait aimé.

Et puis, ce fut la lente, l'inexorable descente au tombeau qu'il s'était ménagé sur son rocher natal. Il connut la noire

tristesse des fins de vie sans enfants, les infirmités croissantes, les deuils qui se multiplient, l'isolement progressif, l'humiliation des inévitables déchéances. En 1846, il se cassa la clavicule; une demi-paralysie s'ensuivit; ne pouvant plus marcher, il se faisait porter de sa voiture au salon de l'Abbaye-aux-Bois, puis rouler dans un fauteuil jusqu'au coin de la cheminée : là, à moitié sourd, en face de M^{me} Récamier presque aveugle, sortant de loin en loin d'un morne silence, il reçoit les hommages de ses derniers fidèles. En février 1847, M^{me} de Chateaubriand mourait, très sincèrement pleurée d'un époux, à qui elle avait « inspiré toujours le respect, sinon toujours la force des devoirs ». Quelques mois après, ce fut au tour de Ballanche. Pour veiller le vieil ami qui avait pour elle un culte si touchant, M^{me} Récamier, qui venait de subir l'opération de la cataracte, arracha le bandeau de ses yeux et devint tout à fait aveugle. Chateaubriand lui offrit de l'épouser : elle refusa, déclarant que les années et la cécité lui avaient donné le droit, sans que les convenances en fussent atteintes, de « consacrer sa vie » au vieil écrivain, et ne voulant « rien changer à une affection parfaite ». L'automne venu, le « vieux voyageur » partit encore pour aller voir son ami Hyde de Neuville. Rentré à Paris « pour n'en plus sortir », il s'enferma de plus en plus dans sa rêverie taciturne. « Chateaubriand, écrivait Sainte-Beuve, est plus muet que jamais : il est dans les songes. Sa bouche fine sourit encore, ses yeux pleurent, son large front au repos a toute sa majesté. » Parfois il récite des vers. En présence de quelques amis, il se fait faire une lecture intégrale de ses *Mémoires d'outre-tombe*. Il éprouve de plus en plus de difficultés à quitter son modeste appartement de la rue du Bac, et c'est là qu'il reçoit encore, dans sa monacale chambre à coucher : au pied du petit lit de fer entouré de rideaux blancs et que domine un crucifix, une caisse de bois blanc renferme le manuscrit des *Mémoires*. Et c'est là qu'il

mourut paisiblement, le 4 juillet 1848, ayant vu la révolution qu'il avait prédite, assisté de M^{me} Récamier qui ne le voyait plus, mais qui ne le quittait guère, du curé de Saint-Eustache qui l'avait administré, de son neveu, le comte Louis de Chateaubriand, auquel il avait dicté, la veille, ces lignes testamentaires : « Je déclare devant Dieu rétracter tout ce qu'il peut y avoir dans mes écrits de contraire à la foi et aux mœurs et généralement aux principes conservateurs du bien. »

II. — LES DERNIÈRES ŒUVRES. — LA « VIE DE RANCÉ »

Parlant dans la *Revue des Deux Mondes* de l'*Essai sur la littérature anglaise*, un critique anonyme, — où je crois bien reconnaître Sainte-Beuve, — s'exprimait ainsi : « Jeune et au début, M. de Chateaubriand avait déjà écrit de la poésie anglaise et de Shakespeare ; il reprend aujourd'hui, il renouvelle et agrandit son discours. Il fait ici pour sa critique ce qu'il a fait pour toute sa vie et pour toutes ses œuvres dans ses admirables *Mémoires*, il recommence et il achève. Il ressaisit le tout dans un cadre élargi ; il enserre et referme sa marche harmonieuse dans un cercle d'or. » Ce que disait là l'ingénieux critique, on pourrait le redire de toutes les œuvres de la dernière période. Et comme ces œuvres mêmes, dans leurs parties nouvelles, se trouvent bien souvent reprises elles aussi dans les *Mémoires d'outre-tombe*, il suit de là qu'on peut en abrégér l'examen et demander surtout à l'étude des *Mémoires* l'indication des traits de nouveauté qui doivent concourir à la définition de l'art et de la pensée chateaubrianesques.

L'*Essai sur la littérature anglaise* et la traduction de Milton sont essentiellement des travaux de librairie. « Lorsqu'au commencement de ma vie, nous confie Chateaubriand, l'Angleterre m'offrit un refuge, je traduisis quelques vers de Milton pour subvenir aux besoins de l'exil : aujourd'hui, rentré dans

ma patrie, approchant de la fin de ma carrière, j'ai encore recours au poète d'Eden... Je viens me rasseoir à la table de mon hôte ; *il m'aura nourri jeune et vieux.* » La traduction du *Paradis perdu*, au témoignage d'un « anglicisant » et d'un poète, Auguste Angellier, n'en est pas moins « une fort belle chose, et surprenante pour l'époque », en raison de « sa franchise, de sa hardiesse ». Et quant à l'*Essai sur la littérature anglaise*, livre manifestement trop improvisé et étrangement décousu, il s'y rencontre de superbes pages, et d'autre part, Chateaubriand y a très exactement noté la limite que son romantisme entendait bien ne pas dépasser. Il se reproche d'avoir, jadis, « mesuré » Shakespeare et Dante « avec la lunette classique ». Aujourd'hui, les points de perspective ont changé : « l'élégance et la variété des détails » ne lui cachent plus « la grandeur et la majesté de l'ensemble » ; mais il n'admet pas les excès de l'individualisme, les « manières particulières de sentir ». Les « génies-mères » sont essentiellement humains ; ils analysent et ils peignent des passions générales. Il faut s'inspirer de leur exemple. « Si jadis on resta trop en deçà du romantique, maintenant on a passé le but. » N'était-ce pas la condamnation de la *Préface de Cromwell* (1) ?

Plus encore que l'*Essai sur la littérature anglaise*, le *Congrès de Vérone* se rattache aux *Mémoires d'outre-tombe*. C'est un grand livre, d'une lecture entraînante, où les belles pages abondent. Quand il parut, Vinet lui consacra un article enthousiaste : « Nous ne croyons pas, disait-il, que dans aucun de ses ouvrages, il (Chateaubriand) ait répandu plus de beautés, ni des beautés plus diverses... On a l'air de croire que l'auteur d'*Atala* et des *Martyrs* n'a fait que se continuer. C'est une erreur. Son talent n'a cessé depuis lors d'être en voie de progrès : à l'âge de soixante-dix ans, il avance, il acquiert encore autant pour le moins et aussi rapidement qu'à l'époque de sa verte nouveauté. » Et que dire des vues politiques ou sociales

qu'il y a prodigalement semées ! Voici par exemple, quelques lignes qui témoignent, pour l'époque et sous la plume d'un royaliste et d'un « ci-devant », d'une rare indépendance d'esprit et d'une singulière supériorité de vision : « Royauté et aristocratie sont deux choses qui survivent ; elles ne vivent pas ; l'idée démocratique creuse, l'égalité croît ; le mineur est sous les trônes ; quand la galerie souterraine sera finie, la fougasse chargée, l'étincelle mise à la poudre, les remparts voleront en l'air, et les peuples entreront par les brèches des murs écroulés. On ne se défend point de l'invasion des années avec des souvenirs. » Guizot, qui n'aimait point Chateaubriand, aurait pu méditer cette pensée-là (1).

La *Vie de Rancé* n'est pas, comme l'a dit un critique contemporain (2), « l'œuvre la plus importante de Chateaubriand » ; mais, en dépit des innombrables défauts qu'on y peut relever, — Sainte-Beuve n'a pas eu entièrement tort, sous l'anonyme, il est vrai, de prononcer à son sujet le mot de « bric-à-brac », — mais c'est une œuvre très curieuse, intéressante, pleine de talent d'ailleurs, et même de génie, et singulièrement révélatrice du tour d'esprit et d'âme de l'auteur. Portraits, anecdotes souvent scabreuses, rapprochements imprévus, souvenirs personnels, confidences, vues historiques, documents, réflexions morales, morceaux de bravoure et effets de style, tout se mêle et souvent se heurte dans ce livre étrange, où le vrai sujet, à chaque instant, est comme noyé dans le flot des détails et des digressions parasites. La composition qui, dans Chateaubriand, n'est jamais très forte ni très rigoureuse, — il juxtapose, pourrait-on dire, plus qu'il ne compose, — est ici complètement absente. Il semble que sa matière lui échappe perpétuellement et que l'association d'idées, ou de mots, ou d'images, soit son unique procédé de développement. Mais, cela dit, que de jolies pages, que d'observations pénétrantes, que de saisissantes formules, que de mots puissants dans cet ouvrage où l'imagination vaga-

bonde d'un vieillard se donne si librement carrière ! Il dira, par exemple, de Rancé, que « ce qui domine chez lui, est une haine passionnée de la vie ». Ailleurs, venant à parler de George Sand, dont il prévoit l'évolution future, il écrit : « L'art vivra sous la plume de l'auteur de *Lélia*. L'insulte à la rectitude de la vie ne saurait aller plus loin, il est vrai, mais M^{me} Sand fait descendre sur l'abîme son talent, comme j'ai vu la rosée tomber sur la mer Morte. » Ailleurs enfin, à propos des rêves de rénovation religieuse de Lamennais, il écrit : « Voilà ce que pense l'immortel compatriote dont je pleurerais en larmes amères tout ce qui pourrait nous séparer sur le dernier rivage. Rancé, qui s'accotait contre Dieu, acheva son œuvre ; l'abbé de Lamennais s'est appuyé sur l'homme : réussira-t-il ? L'homme est fragile et le génie pèse. Le roseau, en se brisant, peut percer la main qui l'avait pris pour appui (1). »

Ces discrètes réserves sur l'auteur des *Paroles d'un croyant* ne sont point d'un homme qui a l'étroite superstition du passé. Soit indépendance foncière d'esprit, soit sympathie personnelle pour l'homme et pour son œuvre, la *Vie de Rancé*, — surtout dans la première édition, — contient plus d'une allusion ironique, et même irrespectueuse, aux procédés de la cour de Rome à l'égard du « pèlerin de Dieu et de la liberté ». D'autre part, — et ce n'est pas là le moindre intérêt du livre, — avec plus de liberté qu'il ne l'avait encore fait dans ses précédents écrits, Chateaubriand y laisse percer, par opposition à la religion de Rancé, ce qui semble bien avoir été le fond permanent de sa propre disposition religieuse. Visiblement, Rancé l'étonne et, presque, le scandalise. Cette religion âpre, dure, ascétique, qui s'interdit tout retour et toute confiance sur un passé voluptueux, est bien près de lui paraître inhumaine. Ce n'est pas lui, tout chrétien et tout vieillard qu'il soit, qui s'abstiendrait de mêler aux idées graves des imaginations plus profanes ; et peut-être même, par réaction contre ce christia-

nisme un peu janséniste, se laisse-t-il entraîner un peu loin dans la voie des trop riantes pensées et des folâtres images. Pareillement, la foi robuste, inentamée des contemporains de Louis XIV lui paraît chose peut-être plus respectable qu'en-viable : son romantisme lui fait préférer une foi plus inquiète, plus troublée, — la sienne sans doute, — celle que, par une hardie transposition, il n'hésitera pas à prêter à Pascal : « Le terrible Pascal, écrit-il, hanté par son esprit géométrique, *doutait sans cesse* : il ne se tira de son malheur *qu'en se précipitant dans la foi* (1). » Encore une fois, la *Vie de Rancé* n'est pas le meilleur, ni le plus important ouvrage de Chateaubriand : mais c'est peut-être celui où, sous l'action naturelle de la vieillesse, il s'est le plus trahi.

III. — LES « MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE »

Je me trompe : il s'est autant trahi et il s'est, en tout cas, plus largement exprimé dans ses *Mémoires d'outre-tombe*. Ce livre posthume, auquel les contemporains ne prêtèrent qu'une attention un peu distraite ou dédaigneuse, est aujourd'hui, avec raison, considéré comme l'une des œuvres essentielles, et peut-être la plus caractéristique, de Chateaubriand. Ce que sont les *Confessions* dans l'œuvre de Rousseau, les *Mémoires* le sont dans l'œuvre de Chateaubriand : le livre qu'on a porté toute sa vie en soi, le livre où l'on dit tout, où l'on se peint tout entier, sous tous les aspects, connus ou inédits, de sa personnalité littéraire et morale. Les *Mémoires d'outre-tombe* ne sont pas une œuvre parfaite : les défauts qu'on a signalés dans les divers ouvrages de l'auteur, en particulier dans ses derniers, s'y retrouvent et parfois s'y étalent avec une sorte d'insolence fastueuse. Mais ce n'en est pas moins une grande œuvre, une œuvre unique dans la littérature française : elle tient de l'autobiographie, de l'histoire contemporaine, du roman, du poème

surtout, et tous les tons y sont fondus avec un art incomparable. Commencés à Rome en 1803, ils n'ont été terminés qu'en 1841. C'est toute l'expérience, toute la vie, toute l'âme de Chateaubriand qui vient s'y fondre et s'y refléter.

« Si j'étais destiné à vivre, a-t-il écrit dans sa *Préface testamentaire*, je représenterais dans ma personne, représentée dans mes *Mémoires*, les principes, les idées, les événements, les catastrophes, l'épopée de mon temps. » Ce mot est très révélateur de l'état d'esprit qui était celui de Chateaubriand quand il composait ses *Mémoires d'outre-tombe*. Se considérant comme « l'homme représentatif » par excellence de son temps, il a conçu son œuvre comme un vaste poème en prose dont il serait à la fois le héros et le poète. Poème d'une espèce particulière assurément, d'où la vérité biographique et historique et la simplicité ne sont point absentes, mais poème cependant par la transposition qu'il fait subir à certains détails et à certains épisodes, par les hautes considérations et les vues dont il est comme parsemé, enfin par la tonalité générale de l'œuvre. De tout cela, Chateaubriand était trop profondément artiste, et artiste trop conscient, pour ne pas se rendre assez nettement compte. « Les divers sentiments de mes âges divers, écrit-il, ma jeunesse pénétrant dans ma vieillesse, la gravité de mes années d'expérience attristant mes années légères, les rayons de mon soleil, depuis son aurore jusqu'à son couchant, se croisant et se confondant comme les reflets épars de mon existence, *donnent une sorte d'unité indéfinissable* à mon travail. » Et cela est vrai ; mais peut-être n'est-ce pas assez dire. Poète de vocation et de volonté, Chateaubriand a eu recours, en écrivant ses *Mémoires*, à tous les procédés chers aux poètes. L'ordonnance de son œuvre rappelle celle d'un poème épique ; il a traité sa propre vie comme il avait traité jadis celle d'Eudore dans ses *Martyrs* ; il en distribue les événements, il en répartit les masses, non pas suivant leur importance réelle, mais suivant l'effet poétique

qu'il en attend. Les divisions en parties et en livres, — il n'a pas osé dire en « chants », — avec accompagnement de « prologues » concourent au même résultat. Composés comme ils le sont, avec un visible souci du rythme intérieur et des « correspondances », les *Mémoires d'outre-tombe* nous donnent l'impression d'une vaste symphonie, très savamment orchestrée, et où la diversité des motifs développés vient se fondre dans l'unité profonde de l'inspiration générale.

Cette inspiration essentiellement poétique de l'œuvre nous est encore révélée par la qualité même du style. Le grand style de Chateaubriand, qui ne l'abandonne pas, même dans la correspondance privée, ici se hausse encore, toutes les fois que le sujet s'y prête, et s'élève sans effort aux plus puissants effets que la prose puisse atteindre. A chaque instant, quand on lit les *Mémoires*, on se redit le mot de Sainte-Beuve, à propos de telle page de la *Lettre sur la Campagne romaine* : « En prose, il n'y a rien au delà. » Même dans les pages, fort nombreuses, où le ton se fait plus familier, plus proche de la narration ordinaire, on sent, à quelque épithète plus chaude, à quelque tour de phrase plus raffiné, ou plus vibrant, que le poète est là qui veille, toujours frémissant, toujours prêt à intervenir et à se mêler de sa personne aux événements qu'il raconte. Aussi, quand l'occasion se présente, rend-il avec bonheur la bride à son génie intime. Méditations, rêveries, effusions lyriques, évocations pittoresques, narrations épiques, après satires, on peut dire que toutes les formes et tous les modes de l'inspiration poétique se sont donné rendez-vous dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Et tous ces thèmes se mêlent ou plutôt se succèdent si heureusement, ils sont exploités avec une si étonnante virtuosité verbale, avec une si sûre entente des ressources de la langue que l'on s'explique aisément la « prédilection toute paternelle » de l'auteur pour le « pauvre orphelin destiné à rester après lui sur la terre » : le grand artiste, le souverain

poète sentait bien qu'il avait mis dans ce dernier livre quelques-unes de ses plus belles pages, et des plus belles pages aussi de la littérature française du XIX^e siècle.

On pourrait craindre que des *Mémoires* écrits par un poète de cette envergure ne fussent que bien rarement conformes à la vérité biographique et historique. Il n'en est rien. Assurément, il est arrivé à Chateaubriand de remanier quelques épisodes de sa vie et de présenter sous le voile d'une légère fiction certains détails qu'il ne tient pas à préciser outre mesure. Assurément encore, dans ses appréciations sur les hommes et sur les choses, il se laisse parfois entraîner, comme tout le monde, — plus que tout le monde, si l'on y tient, — par les mirages de son imagination et les écarts de sa sensibilité. Mais, à tout prendre, je suis frappé de tout ce qu'il a su enclorre de réalité finement observée et fidèlement décrite dans ces souvenirs de toute une vie très longue et très diverse.

D'abord, en ce qui concerne sa propre biographie, — que nous ne connaîtrions guère, au moins dans certaines de ses parties, si nous ne la connaissions pas par lui, — presque partout où l'on a pu contrôler ses dires, on a dû reconnaître que Chateaubriand n'était pas, comme Lamartine, par exemple, doué du « génie de l'inexactitude ». Il ne dit pas tout, mais ce qu'il dit est généralement exact. Sa mémoire, qui paraît avoir été surprenante, ne l'a pas trahi, comme elle trahit tant de gens qui, de la meilleure foi du monde, dénaturent leurs souvenirs d'autrefois. Si d'ailleurs il passe volontiers sous silence certains épisodes de sa vie dont notre malsaine curiosité contemporaine serait fort avide, il en a des raisons de convenance morale devant lesquelles on ne peut que s'incliner : « Je n'entreprendrai pas la postérité, écrivait-il dès 1803 dans une lettre à Joubert, du détail de mes faiblesses; je ne dirai de moi que ce qui est convenable à ma dignité d'homme, et, j'ose le dire, à l'élévation de mon cœur. Il ne faut présenter au

monde que ce qui est beau ; ce n'est pas mentir à Dieu que de ne découvrir de sa vie que ce qui peut porter nos pareils à des sentiments nobles et généreux. Ce n'est pas qu'au fond j'aie rien à cacher... ; mais j'ai eu mes faiblesses, mes abattements de cœur ; un gémissement sur moi suffira pour faire comprendre au monde ces misères communes, *faites pour être laissées derrière le voile.* » Hortense Allart et Sainte-Beuve se sont suffisamment chargés de déchirer le voile.

Mais les *Mémoires* ne sont pas une simple autobiographie : de propos très délibéré, Chateaubriand a voulu en faire un document historique. « J'ai rencontré, nous dit-il, presque tous les hommes qui ont joué de mon temps un rôle grand ou petit à l'étranger et dans ma patrie... J'ai été en relation avec une foule de personnages célèbres dans les armes, l'Église, la politique, la magistrature, les sciences et les arts. Je possède des matériaux immenses, plus de quatre mille lettres particulières, les correspondances diplomatiques de mes différentes ambassades, celles de mon passage au ministère des Affaires étrangères, entre lesquelles se trouvent des pièces à moi particulières, uniques et inconnues. » Il était donc tout naturel qu'« ayant fait de l'histoire » et « pouvant l'écrire », il se fût proposé de l'écrire véritablement. De fait, sur les hommes qu'il a connus, sur les événements auxquels il a été mêlé ou dont il a été témoin, les *Mémoires d'outre-tombe* contiennent toute sorte de renseignements ou d'indications que les historiens de profession auraient grandement tort de négliger. Que les témoignages de Chateaubriand, comme du reste tous les témoignages contemporains, aient souvent besoin d'être contrôlés, c'est l'évidence même. Mais les descriptions qu'il nous a laissées de la société de la fin du XVIII^e siècle, du Consulat, de l'Empire et de la Restauration, les pages qu'il a consacrées à Napoléon, « une des premières figures de l'histoire », les nombreux portraits qu'il nous a tracés des divers personnages qu'il avait

pratiqués ou simplement coudoyés, tout cela compose un ensemble de morceaux d'histoire dont l'intérêt, la vie, et la vérité même, n'ont guère été dépassés. Il est même remarquable qu'en dépit des déformations involontaires que ses amitiés ou ses passions ont pu faire subir à la réalité, celle-ci sort rarement très altérée des représentations qu'il nous en propose. Il a quelques-uns des dons les plus précieux de l'historien : il a le coup d'œil juste, le trait net et précis qui pénètre et qui grave. « Je m'attache à peindre les personnages en conscience, déclare-t-il, sans leur ôter ce qu'ils ont, sans leur donner ce qu'ils n'ont pas. » Il ne se flattait guère : il rend les défauts comme les qualités de ceux qu'il aime le mieux : ses affections ne troublent pas sa vision. Il sait être impartial et il sait être objectif. Il rend justice au total à Napoléon, « cet homme dont il admire le génie et dont il abhorre le despotisme ». Il parlera de Joubert ou de Fontanes avec la même liberté dont il usera pour parler de Fouché ou de Montlosier ; et les portraits qu'il trace de son père et de sa mère ne sont empreints d'aucune idolâtrie filiale. Quant aux jugements qu'il porte sur les événements où il a joué un rôle ou dont il a été le lointain spectateur, s'il y a lieu parfois de les redresser ou d'en adoucir l'amertume, ils sont bien souvent marqués au coin du bon sens et de l'équité. En un mot, les copieuses parties d'histoire engagées dans les *Mémoires d'outre-tombe* sont bien d'un véritable historien. Sur ce terrain plein d'embûches de l'histoire contemporaine, l'auteur des *Études historiques* a fort habilement manœuvré.

Il y avait encore en lui, sinon un « philosophe », tout au moins un moraliste qui, dans ce dernier livre, comme il était naturel, s'est donné plus largement carrière que partout ailleurs. Quand on a, comme Chateaubriand, longtemps vécu, d'une vie intense et multiple, vu et manié beaucoup de choses, pratiqué beaucoup d'hommes et de femmes, on a

une riche expérience de la vie et, pour peu qu'on ait le goût des idées, on éprouve quelque plaisir à en dégager les leçons. Chateaubriand y avait d'autant plus de pente qu'il lui restait d'abord quelque chose à dire sur lui-même. Sans doute il s'était copieusement exprimé dans son œuvre antérieure, et on le retrouve aisément sous les traits de Chactas et de René, d'Eudore et d'Aben Hamet. Mais ces demi-confessions indirectes ne lui suffisaient plus. « J'écris principalement, nous dit-il dans une première version des *Mémoires*, *pour rendre compte de moi à moi-même*. Je n'ai jamais été heureux, je n'ai jamais atteint le bonheur, que j'ai poursuivi avec une persévérance qui tient à l'ardeur de mon âme; personne ne sait quel était le bonheur que je cherchais, *personne n'a connu entièrement le fond de mon cœur; la plupart des sentiments y sont restés ensevelis* ou ne se sont montrés dans mes ouvrages que comme appliqués à des êtres imaginaires. Aujourd'hui que je regrette encore mes chimères sans les poursuivre, que, parvenu au sommet de la vie, je descends vers la tombe, je veux avant de mourir remonter vers mes belles années, *expliquer mon inexplicable cœur, voir enfin ce que je pourrai dire lorsque ma plume sans contrainte s'abandonnera à tous mes souvenirs*. » Et ailleurs; « Je n'ai laissé passer ma vie complète que dans ces *Mémoires*. » On ne saurait nous faire entendre plus clairement qu'on s'est proposé de se représenter à nous tel qu'on a véritablement été, et non pas seulement dans sa vie extérieure, mais dans la réalité vivante de son être intime, *intus et in cute*. En d'autres termes encore, les *Mémoires d'outre-tombe* seront, non pas exclusivement, mais essentiellement, une autobiographie psychologique, une « planche d'anatomie morale »; et c'est bien en effet ce qu'ils sont.

Une sensibilité très vive, plus passionnée d'ailleurs que tendre; une ardeur de désir qui embrasse presque indifféremment tout ce que les hommes attendent de la vie, l'amour, la

gloire, le pouvoir, — la richesse seule exceptée; — une imagination sans frein qui exalte toutes les puissances de l'être en lui promettant sans cesse une infinité de jouissances, lesquelles à l'épreuve, se révéleront toujours singulièrement misérables; un grand fond de tristesse, moitié native, moitié issue des perpétuelles désillusions que la réalité inflige à nos rêves; enfin une âpreté d'orgueil et un goût voluptueux de la solitude intérieure, où il entre beaucoup d'égotisme et un mépris hautain pour la commune humanité; désintéressement et noblesse, générosité même : ce sont là les principaux traits de la personnalité morale de Chateaubriand, telle qu'elle se montre à nous, telle qu'elle s'étale même à nos yeux dans les *Mémoires*. Si nous n'avions pas les *Mémoires*, nous ne connaîtrions pas Chateaubriand tout entier; certaines nuances essentielles de son âme nous échapperaient. Peu d'écrivains nous auront laissé sur eux-mêmes un document psychologique aussi complet et, au total, aussi sincère.

Sur un point assez délicat, les *Mémoires d'outre-tombe* nous semblent répondre d'une manière fort péremptoire aux insinuations que, de son vivant même, on n'a pas manqué de colporter sur son compte. Sous prétexte que sa vie morale a laissé bien souvent à désirer, ou encore que ses idées philosophiques et religieuses n'ont pas toujours été les mêmes, ou enfin qu'il a mêlé à l'expression de ses convictions spirituelles mille inspirations décidément trop profanes, que de fois n'a-t-on pas suspecté la sincérité, la profondeur ou même la réalité de son christianisme ! Or, que la foi de Chateaubriand n'ait pas eu la sérénité constante de celle d'un Bossuet ou d'un Pascal, c'est ce qui ressort de son propre témoignage : « Quand les premières semences de la religion, nous dit-il, germèrent dans mon âme, je m'épanouissais comme une terre vierge qui, délivrée de ses ronces, porte sa première moisson. Survint une brise aride et glacée, et la terre se dessécha. Le ciel en eut pitié; il lui rendit ses

tièdes rosées ; puis la bise souffla de nouveau. Cette alternative de doute et de foi a fait longtemps de ma vie un mélange de désespoir et d'ineffables délices. Ma bonne sainte mère, priez pour moi Jésus-Christ : votre fils a besoin d'être racheté plus qu'un autre homme. » Mais, d'autre part, rappelons-nous ce qu'il nous a dit de sa première communion : « *Je sais parfaitement ce que c'est que la foi* : la présence réelle de la victime dans le Saint-Sacrement de l'autel m'était aussi sensible que la présence de ma mère à mes côtés. Quand l'hostie fut déposée sur mes lèvres, *je me sentis comme tout éclairé en dedans*. » On n'oublie pas, et Chateaubriand n'a pas oublié, des impressions de ce genre. Et enfin, écoutons-le, à la fin de ses *Mémoires*, protester avec vigueur contre les reproches d'insincérité qu'on lui adresse : « Non, je n'ai point fait une gageure avec moi-même : *je suis sincère*. Voici ce qui m'est arrivé : de mes projets, de mes études, de mes expériences, il ne m'est resté qu'un détromper complet de toutes les choses que poursuit le monde. *Ma conviction religieuse, en grandissant, a dévoré mes autres convictions ; il n'est ici-bas chrétien plus croyant et homme plus incrédule que moi* (1). » On peut préférer d'autres manières d'être chrétien. Je ne vois rien, ni dans la vie, ni dans l'œuvre de Chateaubriand, qui puisse nous permettre de nous inscrire en faux contre cette déclaration solennelle.

Il a d'ailleurs beau nous dire, jusqu'à satiété : « Je ne crois à rien, sauf en religion » : ces « autres convictions » dont il nous parle, si elles sont sans doute moins solides que ses convictions religieuses, n'en sont pas moins réelles, et il y a lieu de les relever, si l'on veut définir la « philosophie » des *Mémoires d'outre-tombe*. Cette philosophie est, dans son ensemble, assez morose. Vieillard désabusé, revenu de bien des illusions sur les hommes et sur l'humanité, Chateaubriand juge sans indulgence son époque. Les chimères politiques et

sociales dont elle se berce le font sourire. Il est très dur pour la monarchie de Juillet et pour la personne de Louis-Philippe. « La supériorité de Philippe est réelle, écrit-il, mais elle n'est que relative; placez-le à une époque où la société aurait encore quelque vie, ce qu'il y a de médiocre en lui apparaîtra... Philippe est un sergent de ville : l'Europe peut lui cracher au visage; il s'essuie, remercie et montre sa patente de roi. D'ailleurs, c'est le seul prince que les Français soient à présent capables de supporter. » Mais ce régime bâtard, qui n'est ni la légitimité, ni la démocratie, ne saurait durer bien longtemps; il est irrémédiablement miné et condamné. « Le parti démocratique est seul en progrès, parce qu'il marche vers le monde futur... Ce n'est pas la république qui est impossible, mais la monarchie. » Dans l'âge de transition que nous traversons, bien des traits sont fort déplaisants : l'absence d'idéal, la fièvre d'industrialisme, un bas utilitarisme. Mais ne nous hâtons pas de crier à la décadence. Il est visible que « la vieille société se meurt », que « le vieil ordre européen expire » ; une révolution sociale est imminente, qui consacrera l'avènement de la démocratie : « on incline à passer de la royauté à la république, ou pour ne spécifier aucune forme, à la démocratie. » Et il n'est pas sûr que cette transformation soit défavorable à la France. En tout cas, il serait puéril et dangereux de la retenir sur la pente où elle incline : au contraire, il faut l'encourager, et, tout en la guidant, la pousser en avant. « Mettons-nous à la tête de la grande levée du genre humain ; ne nous laissons pas dépasser ; que le nom français devance les autres dans cette croisade, comme il arriva jadis au tombeau du Christ. » Et toujours généreux, et toujours ardemment patriote, Chateaubriand conclut : « Bien que mon rôle ait fini avec la légitimité, tous mes vœux sont pour la France, quels que soient les pouvoirs auxquels son imprévoyant caprice la fasse obéir. »

Dans ce monde moderne, qu'a renouvelé et démesurément agrandi la science, quel sera l'avenir de la changeante humanité? Nous n'en pouvons rien savoir. Mais si elle veut vivre, il faut qu'elle évite certains écueils qui sont semés sous ses pas. Et dans des pages véritablement prophétiques, et qui sont, aujourd'hui encore et plus que jamais, d'une brûlante actualité, Chateaubriand dénonce la grossière chimère du socialisme et de l'égalité absolue. « La propriété héréditaire et inviolable, dit-il, est notre défense personnelle; la propriété n'est autre chose que la *liberté*. L'*égalité absolue*, qui présuppose la *soumission complète* à cette *égalité*, produirait la plus dure servitude. » Pareillement, il serait absurde et terriblement dangereux de vouloir, pour construire la société future, se passer du christianisme. « Dans toutes les hypothèses, les améliorations que vous désirez, vous ne les pouvez tirer que de l'Évangile. » Bien mieux, quand bien même nous voudrions nous passer de la révélation chrétienne, nous ne le pourrions pas. « Au fond des combinaisons des sectaires actuels, c'est toujours le plagiat, la parodie de l'Évangile, toujours le principe apostolique qu'on retrouve... Tout acte de philanthropie auquel nous nous livrons, tout système que nous rêvons dans l'intérêt de l'humanité, n'est que l'idée chrétienne retournée, changée de nom et trop souvent défigurée : c'est toujours le verbe qui se fait chair. » Pas de salut donc pour l'humanité en dehors de la religion du Christ : l'expérience collective et séculaire sur ce point, rejoint et corrobore l'expérience individuelle. L'idée chrétienne est l'avenir du monde. « Vous voyez donc que je ne trouve de solution à l'avenir que dans le christianisme, et dans le christianisme catholique. »

Et, sur cette pensée hautement religieuse, s'achèvent les *Mémoires d'outre-tombe*.

IV. — LA CONCEPTION FINALE DU CHRISTIANISME
DANS CHATEAUBRIAND

Ne nous en tenons pas à ces déclarations ultimes; et, de l'ensemble des dernières œuvres de Chateaubriand, essayons de dégager toute sa philosophie religieuse, sa conception finale du christianisme.

Dans la *Préface* générale de ses *Œuvres complètes*, il déclarait : « Je ne démens pas une syllabe de ce que j'ai écrit dans le *Génie du Christianisme*; jamais un mot n'échappera à ma bouche, une ligne à ma plume qui soit en opposition avec les opinions religieuses que j'ai professées depuis vingt-cinq ans. » En dépit donc des doutes qui, de temps à autre, ont pu l'assaillir, doutes auxquels il a fait un jour une discrète allusion, mais qui ne se sont jamais trahis dans ses livres, il croit fermement à la divinité ou à la transcendance du christianisme. Il croit d'abord comme croient tous les chrétiens, par ces raisons du cœur que la raison ne connaît pas. Mais il a aussi des raisons de croire qui relèvent de la raison raisonnante. Le christianisme lui paraît la plus haute, la plus philosophique explication de l'homme et de la vie, la seule religion qui fournisse une règle efficace à la conduite humaine. « Le christianisme, écrit-il, porte pour moi deux preuves manifestes de sa céleste origine : par sa morale, il tend à nous délivrer des passions; par sa politique, il a aboli l'esclavage. C'est donc une religion de liberté. C'est la mienne. » Et ailleurs : « Le christianisme est l'appréciation la plus philosophique et la plus rationnelle de Dieu et de la création; il renferme les trois grandes lois de l'univers : la loi divine, la loi morale, la loi politique : la loi divine, unité de Dieu en trois personnes; la loi morale, *charité*; la loi politique, c'est-à-dire *liberté, égalité, fraternité*. »

Prétendra-t-on que « l'idée chrétienne ne soit que l'idée

humaine en progression » ? Chateaubriand l'admettra volontiers. « J'appartiens, dit-il, à la communion générale, naturelle et publique de tous les hommes qui depuis la création se sont entendus d'un bout de la terre à l'autre pour prier Dieu. » Et plus précisément encore : « Ouvrez les différentes cosmogonies : vous apprendrez qu'un christianisme traditionnel a devancé sur la terre le christianisme révélé. » Joseph de Maistre et Bonald, Lamennais et Ballanche ont évidemment passé par là. Mais sans le Christ, ce christianisme primitif aurait été comme non avenu. « Si le Messie *n'était pas venu* et qu'il *n'eût point parlé*, comme il le dit de lui-même, l'idée n'aurait pas été dégagée, les vérités seraient restées confuses, telles qu'on les entrevoit dans les écrits des anciens. C'est donc, de quelque façon que vous l'interprétiez, du révélateur ou du Christ que vous tenez tout; c'est du Sauveur, *Salvator*, du Consolateur, *Paracletus*, qu'il vous faut toujours partir; c'est de lui que vous avez reçu les germes de la civilisation et de la philosophie. » Jésus est la pierre angulaire de l'histoire de l'humanité.

Voilà pour le passé : et voici pour l'avenir. Le monde ne saurait se passer du christianisme, et plus particulièrement du christianisme catholique. Il reste au christianisme catholique à achever la conquête de l'univers, à développer quelques-unes de ses virtualités. Son règne ne fait que commencer. Il a jusqu'ici « solidement établi » la loi divine et la loi morale, que bien des peuplades d'ailleurs ignorent encore; il lui reste à faire connaître aux hommes les bienfaits de la loi politique, à en développer les multiples conséquences. Il est possible que cela ne se fasse pas sans de profondes commotions sociales ou nationales. « Je ne prétends pas, déclare Chateaubriand, qu'une rénovation générale ait absolument lieu, car j'admets que des peuples entiers soient voués à la destruction; j'admets aussi que la foi se dessèche en certains pays; mais s'il en reste un seul grain, s'il tombe sur un peu de terre, ne fût-ce que dans

les débris d'un vase, ce grain lèvera, et une seconde incarnation de l'esprit catholique ranimera la société. »

Pour remplir toute sa mission, le christianisme devra-t-il conserver, immuable, sa physionomie actuelle? Ici, Chateaubriand, non sans hardiesse, se sépare de « ces esprits bornés et violents » qui, trop volontiers, « nous replongeraient dans la crasse et dans l'ignorance du bon vieux temps ». Il rejoint certaines conceptions toutes contemporaines sur l'évolution ou le développement du dogme chrétien. Il n'admet pas, suivant le mot de Bossuet, que « la vérité ait d'abord toute sa perfection ». A ses yeux, le christianisme, principe de vie, doit suivre la loi de la vie : c'est le gland qui, avec le temps, devient un chêne. « La société ne peut se soutenir qu'en s'appuyant sur l'autel, mais les ornements de l'autel doivent changer selon les siècles, et en raison des progrès de l'esprit humain. Si le sanctuaire de la divinité est beau à l'ombre, il est encore plus beau à la lumière : la croix est l'étendard de la civilisation. » Et encore : « Le christianisme, stable dans ses dogmes, est mobile dans ses lumières; sa transformation enveloppe la transformation universelle. Quand il aura atteint son plus haut point, les ténèbres achèveront de s'éclaircir; la liberté, crucifiée sur le Calvaire avec le Messie, en descendra avec lui. » En d'autres termes, loin de s'opposer, comme le voudraient certains, aux tendances les plus impérieuses de l'esprit moderne, le christianisme les favorisera; il y a en lui une force d'assimilation, une puissance humaine d'adaptation qui font qu'il ne sera pas plus dépaysé dans l'humanité future qu'il ne l'a été dans celle d'hier. La civilisation de demain lui devra ce qu'il y aura de meilleur en elle. Demain comme hier, le christianisme sera l'éternel ferment divin de toute société humaine.

Ces vues sont assurément déjà en germe dans le *Génie du Christianisme*. Mais il est incontestable aussi qu'elles se ressentent fortement du voisinage de Ballanche et de Lamennais.

Celui-ci, même après sa rupture avec Rome, n'a jamais cessé d'être profondément sympathique à Chateaubriand : sa générosité, son désintéressement, ses aspirations sociales, le tour même de sa pensée et de son style lui étaient tout autant de titres à l'estime et à l'amitié de l'auteur des *Martyrs*. Dans une admirable page des *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand a exprimé le vif regret qu'il éprouvait de se sentir, « chrétien entêté », séparé, momentanément, il l'espérait, de son illustre compatriote, et il a délicatement esquissé le rôle qu'il eût rêvé de voir jouer à ce dernier, s'il avait consenti à persévérer dans sa vocation première... « Fidèle professant l'hérésie, écrit-il, l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* parle ma langue avec des idées qui ne sont plus mes idées. Si, après avoir embrassé l'enseignement évangélique populaire, il fût resté attaché au sacerdoce, il aurait conservé l'autorité qu'ont détruite ses variations... Je l'ajourne à mon lit de mort pour agiter nos grands contestes à ces portes que l'on ne repasse plus. J'aimerais à voir son génie répandre sur moi l'absolution que sa main avait autrefois le droit de faire descendre sur ma tête. Nous avons été bercés en naissant par les mêmes flots ; qu'il soit permis à mon ardente foi et à mon admiration sincère d'espérer que je rencontrerai encore mon ami réconcilié sur le même rivage des choses éternelles. »

Ce vœu de définitive réconciliation religieuse, Chateaubriand l'eût volontiers adressé au protestantisme. Non pas qu'il ait tout approuvé de la Réforme. Dans l'*Essai sur la littérature anglaise*, il fait sur elle d'expresses réserves : il lui reproche son illogisme, sa fureur iconoclaste, sa pauvreté d'imagination, les ruines qu'elle a accumulées ; il nie qu'elle ait fondé la liberté politique. Mais il s'empresse d'ajouter que « ces réflexions ne se doivent appliquer qu'au passé ». « Les antipathies entre les diverses communions n'existent plus, déclare-t-il ; les enfants du Christ, de quelque lignée qu'ils

proviennent, se sont resserrés au pied du Calvaire, souche commune de la famille... Tout tend à recomposer l'unité catholique; *avec quelques concessions de part et d'autre, l'accord serait bientôt fait. Pour jeter un nouvel éclat, le christianisme n'attend qu'un génie supérieur venu à son heure et sa place.* » Et ailleurs : « La querelle n'est point, après tout, entre les protestants et les catholiques, comme les habiles d'un parti voudraient le faire supposer; elle est entre le philosophisme et le fanatisme. Deux espèces d'hommes sont aujourd'hui les fléaux de la société : d'une part, ce sont les vieux écoliers de Diderot et de d'Alembert, qui se plaisent encore aux moqueries sur la Bible, aux déclamations de l'athéisme, aux insultes du clergé » ; de l'autre, ce sont les fanatiques qui « brûleraient charitablement les philosophes ». Chateaubriand, lui, les répudie les uns et les autres au nom de l'idéal chrétien. A la fin comme au début de sa carrière d'écrivain, il se retrouve l'auteur du *Génie du Christianisme*.

Mais depuis qu'il a écrit son premier grand livre, sa pensée religieuse s'est élargie, élevée, précisée. Il l'a résumée un jour dans une curieuse page des *Mémoires*, qui est comme son testament spirituel, et qu'il faut citer tout entière :

En supposant que l'opinion religieuse existât telle qu'elle est à l'heure où j'écris maintenant, le *Génie du Christianisme* étant encore à faire, je le composerais tout différemment : au lieu de rappeler les bienfaits et les institutions de notre religion au passé, je ferais voir que le christianisme est la pensée de l'avenir et de la liberté humaine ; que cette pensée rédemptrice et messie est le seul fondement de l'égalité sociale ; qu'elle seule la peut établir, parce qu'elle place auprès de cette égalité l'idée du devoir, correctif et régulateur de l'instinct démocratique. La légalité ne suffit pas pour contenir, parce qu'elle n'est pas permanente ; elle tire sa force de la loi ; or, la loi est l'ouvrage des hommes qui passent et varient. Une loi n'est pas toujours obligatoire ; elle peut toujours être changée par une autre loi : contrai-

rement à cela, la morale est permanente ; elle a sa force en elle-même, parce qu'elle vient de l'ordre immuable ; elle seule peut donner la durée.

Je ferais voir que partout où le christianisme a dominé, il a changé l'idée, il a rectifié les notions du juste et de l'injuste, substitué l'affirmation au doute, embrassé l'humanité entière dans ses doctrines et ses préceptes. Je tâcherais de deviner la distance où nous sommes encore de l'accomplissement total de l'Évangile en supputant le nombre des maux détruits et des améliorations opérées dans les dix-huit siècles écoulés de ce côté-ci de la croix. Le christianisme agit avec lenteur parce qu'il agit partout ; il ne s'attache pas à la réforme d'une société particulière ; il travaille sur la société générale ; sa philanthropie s'étend à tous les fils d'Adam ; c'est ce qu'il exprime avec une merveilleuse simplicité dans ses oraisons les plus communes, dans ses vœux quotidiens, lorsqu'il dit à la foule dans le temple : « Prions pour tout ce qui souffre sur la terre. » Quelle religion a jamais parlé de la sorte ? Le Verbe ne s'est point fait chair dans l'homme de plaisir : il s'est incarné à l'homme de douleur, dans le but de l'affranchissement de tous, d'une fraternité universelle et d'une salvation immense.

Cette esquisse d'un nouveau *Génie du Christianisme* qui, sans contredire le grand livre de 1802, le complète et le couronne, nous est une nouvelle preuve que, parmi tant de soins, tant de préoccupations diverses qui ont agité la longue vie de Chateaubriand, l'idée religieuse n'a jamais cessé de lui être présente. C'est, au fond, à ce centre commun qu'il a constamment ramené toutes choses : et c'est ce qui fait la haute portée historique de son œuvre.

V. — CONCLUSION. — L'ŒUVRE RELIGIEUSE DE CHATEAUBRIAND

Embrassons, pour finir, l'ensemble de cette œuvre et de cette vie. Personnalité très riche, extrêmement complexe, à la fois très réceptive et très active, ouverte à tous les souffles de la vie, aux quatre vents de l'esprit comme à toutes les sollici-

tations de l'action, et en même temps farouchement repliée sur elle-même, jalousement impatiente d'imposer aux choses sa forme intérieure, Chateaubriand, au cours d'une existence fertile en vicissitudes, a rencontré quelques-unes des plus belles occasions qui puissent s'offrir à une personnalité humaine de s'exprimer, de se déployer en tous sens. Sauf peut-être en politique, il a pu donner toute sa mesure, développer librement toutes ses virtualités. Son œuvre est là devant nous tout entière. Qu'a-t-il voulu ? et qu'a-t-il fait ?

Écartons tout l'accessoire et allons droit à l'essentiel. L'essentiel, pour tout être qui pense, c'est la question de ses rapports avec l'infini, c'est le problème religieux. Ce problème, peu d'hommes en ont plus constamment éprouvé la hantise que Chateaubriand. Dernier héritier d'une longue lignée catholique, entretenu dans la foi héréditaire par une solide éducation chrétienne, il avait débuté par le pur et simple catholicisme. Puis il s'était laissé entamer par l'air du siècle : les entraînements de la jeunesse, les lectures philosophiques avaient fait de lui, selon son mot, « un esprit fort, c'est-à-dire un esprit faible ». Mais même alors, on entrevoit que ses premières croyances, au moindre choc, reparaissaient à la surface de son être, perçaient la couche superficielle des idées apprises et des sophismes empruntés. De cette période de scepticisme inquiet, il devait lui rester une certaine indépendance d'esprit qui se retrouvera dans toute la suite de son œuvre.

Les malheurs publics et privés, le remords d'avoir empoisonné les derniers jours de sa mère le refont chrétien : hier philosophe, il se réveille apologiste, il va le rester jusqu'à son dernier jour. A sa manière, par des moyens qui lui sont propres, il va refaire, à l'usage de ses contemporains, l'œuvre d'un Pascal et d'un Bossuet. Justifier l'idée chrétienne, en montrer la fécondité et la beauté, la convenance parfaite et l'harmonie préétablie avec les aspirations les plus hautes et

les plus profondes de l'âme humaine, ce sera là désormais la pensée maîtresse qui va diriger toute son activité d'écrivain. Même dans ses écrits en apparence les plus détachés de toute intention religieuse, la préoccupation apologétique n'est jamais bien longtemps absente.

Car on lui fait tort d'une partie de son œuvre quand on réduit, comme on le fait généralement, tout son effort spirituel à n'être qu'une simple apologie esthétique du christianisme. Certes, cette apologie, qui forme le fond substantiel du *Génie*, était, à son heure, une idée neuve, féconde, d'une haute et lointaine portée. Poète et artiste, frappé de la décadence de l'art et de la poésie qu'il constatait tout autour de lui, scandalisé, par exemple, de voir Parny, un vrai poète, s'abaisser jusqu'à écrire *la Guerre des Dieux*, Chateaubriand s'avise que le vrai moyen de rendre à l'art et à la littérature leur dignité première, c'est de revenir à l'inspiration chrétienne. Le christianisme n'est pas seulement source de moralité; il est aussi source de beauté. Il y a un art chrétien qui ne le cède en rien aux plus nobles prouesses de l'art païen. Il y a une poésie du christianisme, et les poètes ne sauraient se proposer de plus haut objet que de la dégager et de l'exprimer. Depuis trois siècles donc, on a fait un peu fausse route : à force d'imiter les modèles anciens ou de s'en inspirer, on en a épuisé la vertu éducative; et, d'autre part, on a peu à peu perdu cette liberté d'invention personnelle sans laquelle il n'y a pas d'art véritable. Il faut revenir en arrière, et, par delà la Renaissance, ressaisir des sources d'inspiration que nous avons eu tort d'abandonner. Le christianisme renouvelle, élève, agrandit l'âme : il ouvre à l'imagination, à la sensibilité de très riches perspectives; à ce titre, il est un grand maître de beauté littéraire. Hors du christianisme, point de salut pour les écrivains, les artistes qui veulent échapper à la médiocrité, aux redites inévitables, à l'universelle décadence.

Que cette conception, comme l'a noté quelque part Brunetière, puisse offrir certains dangers en faisant dépendre notre adhésion à la vérité révélée de la supériorité, toujours discutable, que nous attribuons à la *Divine Comédie* sur l'*Iliade*, et, d'autre part, en « introduisant dans l'apologie un élément de sensualité qui mêle à la religion je ne sais quoi de troublant », c'est ce qui n'est guère contestable. Et Chateaubriand tout le premier n'a pas échappé à ce double danger. On peut ajouter aussi qu'en célébrant, comme il le faisait, la divine beauté, la « poésie », la supériorité artistique du christianisme, il tendait à faire de la religion le précieux apanage des privilégiés de l'intelligence et du goût, de la distinction ou de l'élégance mondaine, bref, à la détacher des humbles, à reconstituer une sorte d'aristocratie spirituelle plus éprise peut-être d'art et de bon ton que de charité apostolique. Mais, d'un autre côté, au sortir du frivole XVIII^e siècle, il était urgent de retourner, en faveur du sentiment religieux, le préjugé mondain qu'avait créé le rationalisme voltairien ; et c'est ce que Chateaubriand a fait à la perfection. Il a créé un nouvel état d'esprit qui, de proche en proche, a renouvelé toute la littérature du XIX^e siècle. Il a réconcilié l'art avec la religion, le christianisme avec le monde, et, toutes proportions gardées, son œuvre n'est pas sans analogie avec celle qu'avait tentée saint François de Sales, quand, deux siècles auparavant, il publiait l'*Introduction à la vie dévote*.

Mais il ne s'en est pas tenu là. Non content de prêcher lui-même d'exemple, et, dans *Atala*, dans *René*, dans *les Martyrs*, d'avoir donné les premiers modèles de cette littérature d'inspiration chrétienne qu'il préconisait, il a pressenti, et cela dès l'époque du *Génie*, tout le parti que l'on pouvait tirer de l'histoire sérieusement et impartialement étudiée pour glorifier le christianisme. Il a été ainsi amené à joindre à son apologie esthétique une apologie historique qui déjà s'esquisse, mais

sous le voile de la fiction, dans *les Martyrs*, et qui se développe largement dans les *Études historiques*. Ici, ce n'est plus à saint François de Sales qu'il fait songer; c'est Bossuet qu'il rejoint et qu'il continue, — le Bossuet du *Discours sur l'histoire universelle* et de l'*Histoire des variations*. Bossuet s'était déjà très nettement rendu compte que, en ce qui concerne le rôle du christianisme dans le passé, l'histoire est la meilleure et la plus persuasive des apologétiques. Voltaire et les Encyclopédistes avaient pris le contre-pied de ce point de vue, et ils s'étaient efforcés, avec une légèreté, un parti pris ou une mauvaise foi singulières, de jeter le discrédit sur le passé chrétien. Mieux informé, dégagé de tout fanatisme irrégulier, Chateaubriand a ruiné ces sophismes, rétabli la réalité des faits, et définitivement prouvé que, bien loin d'avoir quoi que ce soit à redouter, l'idée chrétienne avait tout à gagner à la vérité de l'histoire.

Et enfin, sans avoir, à vrai dire, jamais développé tout au long ce point de vue dans aucun ouvrage particulier, il a ça et là, dans ses discours ou articles politiques, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, comme jeté les bases d'une véritable apologétique sociale. Écrivain à « considérations », assez peu naturellement porté au « discours » continu, mais homme d'action, observateur attentif des hommes et des choses de son temps, il avait été très frappé de l'importance toute nouvelle que les questions sociales avaient prise, notamment sous la monarchie de Juillet; il avait longuement réfléchi à ces sortes de problèmes qui, du reste, sous forme historique, s'étaient depuis longtemps posés à son esprit. Dans le *Génie* même, n'avait-il pas déjà mis en un vigoureux relief le rôle civilisateur et la vertu sociale du christianisme? En dépit de tous les changements apportés par le temps aux mœurs, aux institutions et aux idées, cette vertu ne lui paraissait pas épuisée, et toujours, comme le dira Taine plus tard, le christianisme lui semblait « le meilleur auxiliaire

de l'instinct social ». Les « vues » qu'il a semées sur ce sujet auraient sans doute gagné à être présentées sous une forme plus systématique et moins éparse; elles n'en sont pas moins pénétrantes, originales, suggestives; et l'avenir en devait montrer la justesse et la fécondité.

Une apologie esthétique, une apologie historique, une apologie sociale du christianisme, c'est donc à ces trois termes successifs que se ramène l'œuvre religieuse de Chateaubriand. Ce sont là les trois aspects, nullement contradictoires, et même étroitement solidaires d'une pensée qui est allée sans cesse en se précisant, en s'élevant, en s'enrichissant aussi, et qui s'est toujours maintenue en communication avec les intimes besoins de son temps. Pensée généreuse et pleine d'avenir dont le contagieux frémissement s'est communiqué au siècle tout entier, et dont on retrouve encore tous les jours, dans les ordres les plus divers, la lointaine, la profonde influence. « Regarde comme son ombre est grande! » ce mot d'un poète contemporain sur Chateaubriand, combien d'écrivains, d'artistes, de penseurs d'aujourd'hui pourraient, avec une égale ferveur, le prononcer! Il a « interposé la beauté entre notre néant et la majesté divine » : c'est lui-même qui de son œuvre nous a donné cette juste et mémorable définition. Et il s'était acquis le droit d'achever ses *Mémoires* sur ces nobles et fières paroles : « Il ne me reste qu'à m'asseoir au bord de ma fosse; après quoi, je descendrai hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité. »

NOTES

Page 13, note 1. — Sainte-Beuve distingue dans Chateaubriand trois éléments qu'il déclare mettre tous trois « sur la même ligne » : « la rêverie ou l'ennui » ; le désir « au sens épicurien », et l'honneur ; et la plupart des critiques ont repris et développé le même thème, quelques-uns simplifiant encore et donnant la prédominance à tel ou tel des divers éléments distingués par Sainte-Beuve. Pour Émile Faguet (*Dix-neuvième siècle*, p. 7-12), le « fond permanent » est « une tristesse incurable », avec l'orgueil pour « caractère particulier ». Pour E.-M. de Vogüé, Chateaubriand est « une âme de désir », et c'est par le désir, mais au sens à la fois le plus large et le plus profond du mot, qu'il nous explique tout René. Pour M. Lanson (*Hist. de la littér. française*, 1^{re} édit., p. 873), « l'orgueil est le fond de Chateaubriand », — et le fond unique. Pour ma part, je reprendrais volontiers les analyses de Sainte-Beuve, mais en les précisant un peu, et en essayant de graduer les éléments psychologiques qu'il a si finement démêlés. Au fond, tout au fond de Chateaubriand, il me semble bien trouver de la tristesse et du désir, — je prends ce dernier mot au sens de E.-M. de Vogüé, et je ne sépare pas les deux éléments que je mets exactement sur la même ligne : bien entendu, cette double disposition est une donnée héréditaire ; elle n'est donc qu'en partie l'apport propre de Chateaubriand : mais qui démêlera jamais le point exact et précis où, en chacun de nous, notre personnalité commence, où elle devient nôtre véritablement, où elle se greffe pour ainsi dire comme quelque chose de nouveau et d'inédit sur le tronc commun ? Tout ce que je veux dire, c'est que la combinaison particulière qui s'est faite dans Chateaubriand de ces deux éléments originairement impersonnels, le désir et la tristesse, me paraît être ce qui le différencie le plus de ses ancêtres ou des hommes de sa race, ce qui donc semble lui appartenir le plus en propre. Au contraire, je vois dans l'honneur ou dans l'orgueil, quelque chose de moins original, de moins profond aussi, de moins propre au seul Chateaubriand ; et c'est par ce trait que je le rattacherai le plus volontiers à toute sa lignée.

Note 2. — *Souvenirs d'enfance et de jeunesse de Chateaubriand*, manuscrit de 1826. Paris, Lévy, 1874 ; in-16, p. 81-82 (c'est une version, non pas tout à fait primitive, mais antérieure de plus de vingt ans au texte courant, et très intéressante, des trois premiers livres des *Mémoires d'outre-tombe*). L'épithète « double », si importante au point de vue psychologique, toute la phrase : « Une nature triste et tendre... » ne figurent pas dans le texte courant des *Mémoires* (cf. édit. Biré, t. I, p. 93). — La plupart des citations qui vont suivre

sont tirées du *Manuscrit de 1826*. Je ne sais pourquoi les historiens et biographes de Chateaubriand n'ont jamais utilisé ce texte, qui est presque toujours plus précis et plus développé que le texte ordinaire des *Mémoires*, et qui, comme on le verra, contient bien des traits et détails curieux et suggestifs.

Page 14, note 1. — *Manuscrit de 1826*, p. 79-80. — Même sentiment dans la *Lettre à Célula des Natchez* : « J'ai vu, écrit René, avec une sorte d'épouvante que ma vie s'allait prolonger au delà de moi. »

Note 2. — Au chevalier de Châtenet, 20 mars 1789 (*Un homme de lettres sous l'Empire et la Restauration* : Edmond Géraud, fragments de journal intime publié par Maurice Albert, Flammarion, 1893, p. 175). Cf. entre bien d'autres témoignages, la lettre à M^{me} Récamier du 6 novembre 1834 dans le *Manuscrit de 1826*.

Page 15, note 1. — *Manuscrit de 1826*, p. 161-163.

Note 2. — Cf. dans nos *Pages choisies de Chateaubriand*, p. 19, le mot d'une autre Anglaise à Chateaubriand, en 1829.

Note 3. — Le mot est de René (*Génie*, 1^{re} éd., t. II, p. 180) : « Cette ardeur de désir qui m'avait suivi partout. »

Page 16, note 1. — Ed. Biré, t. VI, p. 475.

Page 17, note 2. — *Manuscrit de 1826*, p. 83.

Page 17, note 1. — *Manuscrit de 1826*, p. 24. Ces détails ne sont pas dans le texte courant des *Mémoires*.

Page 18, note 1. — Je donne ici, d'après un fragment autographe, le texte probablement primitif, et en tout cas, antérieur à celui du *Manuscrit de 1826* (p. 33-34). Voyez, à cet égard, notre *Chateaubriand, études littéraires*. Hachette, 1904, p. 57-82.

Note 2. — L'un des titres primitifs du *Génie*, comme l'on sait.

Note 3. — « Mon père, nous dit Chateaubriand, ne descendait qu'une fois l'an à la paroisse pour faire ses Pâques ; le reste de l'année, il entendait la messe à la chapelle du château. » (*Mémoires*, éd. Biré, t. I, p. 131). On ne le voit point paraître à la cérémonie du relèvement du vœu, ni, chose plus significative, à celle de la première communion. Enfin, nous savons que « les déclamations de l'*Histoire philosophique des Deux Indes* le charmaient », et qu'il appelait l'abbé Raynal « un maître homme ». (p. 192).

Page 19, note 1. — La version probablement primitive de ce récit a été publiée d'après un fragment autographe par M. Marcel Duchemin qui, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* (janvier 1907), en a excellemment établi le texte critique. J'y note encore la curieuse réflexion que voici : « C'était la première fois de ma vie que j'étais décentement habillé ; je devais tout devoir à la religion, même la propreté, que saint Augustin appelle une demi-virtu. »

Note 2. — Et non *Porcher*, comme le disent par erreur les *Mémoires*. Voir là-dessus et pour ce qui suit : F. Duine, *Histoire civile et politique de Dol jusqu'en 1789*, H. Champion, 1911, p. 208-215. Chateaubriand a passé quatre, années au collège de Dol (1777-1781).

Page 21, note 1. — Cf. Th. Ribot, *Essai sur l'imagination créatrice*, p. 296.

Il cite en appendice une déposition de quelqu'un qu'il ne nomme pas, et qui semble un artiste. Celui-ci, qui est un lecteur et un admirateur de Chateaubriand, dit, à propos de je ne sais quelle cérémonie religieuse : « Et de suite je pense à cette sombre cathédrale de Dol, qui suggéra de toute évidence à son auteur le *Génie du Christianisme*. »

Note 2. — *Manuscrit de 1826*, p. 98-99. Quelques-uns des passages que j'ai soulignés, et d'autres encore n'ont point passé dans le texte courant des *Mémoires* (éd. Biré, t. I, p. 105). — Cf. *Génie*, I, I, chap. VII.

Page 22, note 1. — Voir Ogée et Marteville, *Rennes ancien et moderne*, t. I, p. 204, 235, 237 ; Ducrest et Maillet, *Hist. de Rennes*, p. 229 ; — les *Mémoires d'outre-tombe*, et les notes de l'édition Biré (t. I, p. 107-115).

Note 2. — Voir là-dessus, notre *Lucile de Chateaubriand*, dans nos *Sœurs de grands hommes*.

Page 23, note 1. — Sur ce point encore, sur la manière précise dont nous devons comprendre et interpréter le chapitre des *Mémoires* intitulé *Révélation sur le mystère de ma vie*, nous serions bien aises d'avoir l'avis d'un psychophysiologiste de profession. « Je m'étonne, a dit à ce propos, et fort justement, E. M. de Vogüé, qu'un furet de physiologie comme Sainte-Beuve n'ait pas vu tout ce qu'il y avait là pour lui. »

Note 2. — *Manuscrit de 1826*, p. 141-142.

Page 24, note 1. — *Manuscrit de 1826*, p. 130.

Note 2. — *Martyrs*, éd. princeps, t. I, p. 298.

Page 25, note 1. — Sur l'influence croissante et symptomatique de Tibulle dans la poésie d'alors, voir H. Potez, *l'Élégie en France avant le Romantisme*, G. Lévy, 1898, p. 84-85.

Note 2. — C'est en parlant de Fénelon que le Chactas des Natchez s'exprime ainsi.

Note 3. — Il a vu aussi jouer le *Père de famille* de Diderot, et ne paraît pas en avoir été ravi. D'autres lectures sont à moitié avouées : « Je savais par cœur, — vers 1788, — dit-il, les élégies du chevalier de Parny. » Le *Manuscrit de 1826* (p. 132) nous apprend que les sœurs de Chateaubriand à Combours lisaient *Clarisse* : encore une lecture, évidemment, à mettre à son propre compte. Sans doute aussi les lectures habituelles de sa mère, Fénelon, Racine, M^{me} de Sévigné, *Cyrus* « qu'elle savait tout entier par cœur » et celles de son père, la *Gazette de Leyde*, le *Journal de Francfort*, le *Mercure de France*, l'*Histoire philosophique des Deux Indes*, devinrent assez promptement les siennes. Enfin et surtout, enregistrons cette précieuse déclaration : « Je reconnais que dans ma première jeunesse, Ossian, Werther, les *Réveries du promeneur solitaire*, les *Études de la Nature* ont pu s'apparenter à mes idées ; mais je n'ai rien caché, rien dissimulé du plaisir que me causaient des ouvrages où je me délectais. » (*Mémoires*, édit. Biré, t. I, p. 91, 281, 20, 192 ; t. II, p. 208.) — Assurément, tous ces aveux ou demi-aveux ne satisfont pas entièrement notre curiosité. Nous voudrions savoir quelle impression exacte ces diverses lectures ont faite sur la jeune imagination de Chateaubriand. Par exemple, le célèbre roman de

Goethe dont la première traduction française est de 1776, n'aurait-il pas été pour quelque chose dans sa tentative de suicide? D'autre part, avons-nous bien là toutes ses lectures essentielles à cette date? Parmi les écrivains étrangers, avait-il lu déjà, dans le texte ou dans une traduction, — il lisait l'anglais, — Young et Shakspeare? Parmi les classiques, ses professeurs de collège, ce qui est peu vraisemblable, lui auraient-ils laissé ignorer Pascal et Bossuet? Enfin, parmi les contemporains, connaissait-il déjà Prévost, Buffon, et Voltaire surtout? Ce sont là tout autant de questions auxquelles il est bien difficile de répondre, mais qu'il n'est peut-être pas mauvais de poser. L'essentiel, en tout cas, est que nous sachions, de la bouche même de Chateaubriand, qu'il a déjà pris contact avec « le grand Rousseau », comme il l'appellera dans son *Essai sur les Révolutions*. Et si, comme on peut le croire sans témérité, les années de Combourg ont été pour René fécondes en lectures de toute sorte, j'imagine qu'il n'a pas dû s'en tenir aux *Réveries* : l'*Émile*, l'*Héloïse*, les *Confessions* peut être surtout (la première partie a paru en 1782) ont sans doute été dévorées par lui à cette époque, et sa propre ardeur a dû s'exalter au contact de ce verbe enflammé.

Page 27, note 1. — *Mémoires d'outre-tombe*, édit. Biré, t. I, p. 174-182. — Disons une fois pour toutes que tous les détails biographiques et toutes les citations dont la source n'est pas autrement indiquée sont tirés des *Mémoires*. On peut faire, je le sais, à l'utilisation des *Mémoires* pour la reconstitution de la biographie psychologique de Chateaubriand deux sortes d'objections préalables. D'abord, tous les faits rapportés par Chateaubriand sont-ils rigoureusement exacts? Nous savons par exemple aujourd'hui que le récit de son voyage en Amérique est en partie fictif : cela ne doit-il pas nous induire en défiance à l'égard des autres récits contenus dans les *Mémoires*. — D'autre part, supposons même ce récit, en tant que *faits*, absolument exact. N'arrive-t-il pas à Chateaubriand, quand il évoque des souvenirs déjà lointains, ce qui arrive à chacun d'entre nous, je veux dire de projeter involontairement dans le passé ses dispositions actuelles? Cela est d'autant plus vraisemblable que Chateaubriand est poète, et que, comme tel, il doit avoir une pente invincible à transposer, à transformer la réalité. D'où il suit, semble-t-il, qu'en bonne, ou du moins en rigoureuse méthode, nous devrions ne tenir aucun compte des *Mémoires*. — Mais si l'on en vient à cette extrémité, qui ne voit d'abord que la biographie, même matérielle, de Chateaubriand sera réduite à fort peu de chose? En second lieu, — voyez les notes de l'édition Biré, — le récit du voyage en Amérique mis peut-être à part, presque partout où l'on a pu contrôler, le témoignage de Chateaubriand paraît bien n'être pas dépourvu d'une réelle et, parfois, d'une scrupuleuse exactitude. Voilà qui peut, dans une certaine mesure, calmer nos justes défiances et servir à nous mettre en garde contre un excès de scepticisme. Et sans doute la seconde objection subsiste. Mais il semble pourtant qu'à condition de contrôler toujours, là du moins où le contrôle est possible, à condition aussi d'être très sobre d'affirmations tranchantes, on puisse accepter en gros le témoignage des *Mémoires*. Si la vérité absolue risque de nous échapper

plus d'une fois, la vraisemblance psychologique et morale a encore son prix : et pour y atteindre, le tact littéraire, le sens historique et critique, bref, toutes les qualités qui composent « l'esprit de finesse » sont plus précieuses, — et plus difficiles à acquérir, — que les rigueurs et les défiances systématiques de « l'esprit géométrique ».

Note 2. — Voir abbé Guillotin de Courson, *Chateaubriand tonsuré* (*Revue illustrée des provinces de l'Ouest*, 1892), et abbé Carrier, *la Vérité sur la tonsure de Chateaubriand*, 1892.

Note 3. — Voir le *Répertoire historique et biographique de la Gazette de France*, par le marquis Granges de Surgères, M. Leclerc, 1902, t. I, p. 761.

Page 28, note 1. — « C'était à peu près Chactas à l'Opéra, écrit Faguet, et ce sont bien ses premières impressions de sauvage à Paris que nous retrouvons dans les *Natchez*. » — Rien n'est plus exact. Et il faut dire aussi que, dans le récit d'Eudore, Chateaubriand a très habilement transposé d'autres impressions de sa vie parisienne (Cf. *Martyrs*, édit. originale, t. I, notamment p. 112-115, 129, 146, 151-153).

Note 2. — Georges Collas, *la Jeunesse de Chateaubriand à Fougères et à Paris, 1786-1791* (*Annales de Bretagne*, t. XXXIV, 1921, p. 434-459).

Note 3. — Il est assez difficile, à cause des données insuffisamment précises parfois que fournissent les *Mémoires*, d'établir avec une entière exactitude la chronologie de Chateaubriand.

Note 4. — *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, t. I, p. 6. — Voir aux pages 6-7 de cet ouvrage un vigoureux portrait de ces hommes de la fin du XVIII^e siècle, « enfants très divers du même temps, mais tous charmés de leur temps et d'eux-mêmes, et jouissant ensemble de leur commune ivresse à la veille du chaos ». — Cf. sur les dernières années de l'Ancien Régime, les ouvrages classiques de Tocqueville, Taine, Sorel ; les correspondances et *Mémoires* du temps, en particulier ceux de Tilly, de Ségur et de M^{me} de Genlis ; le *Tableau de Paris*, de Mercier ; Caro, *la Fin du XVIII^e siècle*, 2 vol., Hachette ; J. Texte, *Jean-Jacques Rousseau et les Origines du cosmopolitisme littéraire*, Hachette, 1893 (derniers chapitres) ; lady Blennerhassett, *M^{me} de Staël et son temps*, trad. française, Werthausser, 1890, t. I, p. 281-313 ; B. de Lacombe, *Talleyrand évêque d'Autun*, Perrin, 1903, p. 25-33 ; marquis de Ségur, *Au Déclin de la Monarchie*, Lévy, 1910.

Page 29, note 1. — De Barentin, *Mémoires*, p. 187.

Note 2. — *Mémoires, ou souvenirs et anecdotes*, t. II p. 30. — Le 24 mai 1788, La Harpe espérait encore « qu'avec les lumières qui sont aujourd'hui répandues, l'extrême désordre finit par amener l'ordre ». (Lettre inédite.)

Note 3. — Voir l'*Essai sur les Révolutions*, édit. Garnier, in-8, p. 462-463, 599.

Page 30, note 1. — Voyez à cet égard la très curieuse publication du marquis de Granges de Surgères, *Une gerbe de lettres inédites de Chateaubriand*, Paris, Henri Leclerc, 1911, et dans nos *Nouvelles études sur Chateaubriand*, notre étude sur cet épisode de la vie de Chateaubriand.

* Note 2. — Une page des *Mémoires* (I, 307), a l'air de le laisser discrètement entendre.

Page 31, note 1. — Dans Edmond Géraud, *op. cit.*, p. 173-176. — Voir dans la *Décade* du 30 prairial an X les quelques lignes de Ginguené que Sainte-Beuve a malignement relevées dans une note de son *Chateaubriand* (éd. de 1889, t. I, p. 174-175), les passages cités des *Martyrs*, et les témoignages contemporains recueillis par Villemain, *Chateaubriand*. — Cf. Potez, *op. cit.*, p. 24-35.

Note 2. — *Essai*, édit. Garnier, p. 341. — Cf. p. 541, la note de l'*Exemplaire confidentiel* : « Je me dis et me dirai toujours : Que penseront La Harpe Fontanes, Bernardin de Saint-Pierre ? C'est le seul moyen de faire quelque chose de passable. »

Note 2. — *Essai sur les Révolutions* (II, xvii), 1^{re} éd., t. II, p. 496-497.

Page 32, note 1. — Voir Lady Blennerhassett, *M^{me} de Staël*, t. I, p. 290-335 ; c'est en 1788 que M^{me} de Staël publie ses *Lettres sur Jean-Jacques*.

Page 34, note 1. — Voir là-dessus notre édition documentaire du *Génie du christianisme*, tome I, éditions Crès.

Page 35, note 1. — On trouvera ce document au complet dans la Préface de notre reproduction de l'édition originale d'*Atala* (De Boccard, éditeur).

Page 39, note 1. — Joseph Bédier, *Études critiques*. Colin, 1903, p. 188. Il y a toute une « littérature », et qui sans doute n'est point encore épuisée, sur le voyage en Amérique. On la trouvera, très exactement dénombrée, dans un intéressant et impartial article de M. Pierre Martino, *A propos du voyage de Chateaubriand en Amérique*, *Revue d'Histoire littéraire de la France*, juillet 1909 ; — Cf. aussi Maurice Souriau, *les Idées morales de Chateaubriand*, Paris, Bloud, 1908. Parmi ceux qui, avant lui-même, ont eu des doutes sur la réalité du voyage en Amérique, M. Bédier aurait pu citer Tocqueville dans sa *Correspondance*. Dans ses lignes générales, l'argumentation de M. Bédier me paraît bien irréfutable ; mais peut-être, sur quelques points de détails, a-t-il poussé un peu trop loin le scepticisme : par exemple, — l'événement l'a prouvé depuis, — sur la réalité de la visite à Washington. — M. G. Lanson (*Revue universitaire* du 15 avril 1912, p. 376) a une bonne page sur le droit, — d'ailleurs relatif, — qu'ont les poètes d'« artialiser » leur propre biographie.

Page 40, note 1. — Voir Anatole Le Braz, *la Première traversée de Chateaubriand, d'après des documents inédits* (*Journal des Débats* du 15 janvier 1910).

Note 2. — A-t-on observé, dans les *Mémoires*, quand Rivarol fait demander à Chateaubriand d'où il vient, que celui-ci répond tout simplement : « De Niagara » ?

Note 3. — Voir là-dessus les curieuses études de M. Gilbert Chinard, *Une nouvelle source d'Atala* dans *Modern Language Notes*, mai 1910, et surtout *Chateaubriand en Amérique*, dans *Modern Philology*, juillet 1911. Il résulterait de ces recherches que Chateaubriand, dans plusieurs descriptions d'*Atala*, s'est inspiré des gravures jointes au texte des voyageurs, ses devanciers, plutôt que du texte lui-même.

Note 4. — Voyez la *Correspondance générale de Chateaubriand*, t. I, p. 45.

Note 5. — Voir G. Pailhès, *Madame de Chateaubriand, d'après ses Mémoires et sa correspondance*, Bordeaux, Féret, 1887 ; — *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, Champion, 1896 ; — *Madame de Chateaubriand, Lettres inédites à Clausel de Coussergues*, Bordeaux, Féret, 1888, et L. Ladreit de Lacharrière, *les Cahiers de Madame de Chateaubriand*, Emile-Paul, 1909.

Page 41, note 1. — Voir dans l'*Essai sur les Révolutions* (éd. Garnier, gr. in-8°, p. 628), la note de l'*Exemplaire confidentiel*.

Note 2. — Si Chateaubriand a vu là Rivarol, celui-ci ne paraît pas s'être souvenu de lui, car il parle dans ses *carnets* de l'auteur du *Génie* comme d'un inconnu (Cf. A. Le Breton, *Rivarol*, Hachette, 1895, p. 162).

Note 3. — Ce culte d'Homère, à cette date, nous est confirmé d'une manière assez piquante par l'abbé de Mondésir, dans la relation dont j'ai parlé précédemment : « Nous eûmes pendant la traversée, plusieurs coups de vent. Une fois même, nous essayâmes une tempête. M. de Chateaubriand, plein de ses auteurs grecs, et grand imitateur des héros d'Homère, se fit, comme Ulysse, attacher au mât du milieu, où il fut couvert des vagues de la mer et bien battu du vent. Mais bravant l'air et l'eau, il s'encourageait en criant : « O tempête, tu n'es pas encore si belle qu'Homère t'a faite ! »

Page 42, note 1. — Je ne compte pas la *Lettre écrite de chez les Sauvages du Niagara* (*Voyages, Œuvres*, éd. Ladvocat, t. VI, p. 51-56), qui pourrait bien n'avoir été ni envoyée, ni même écrite en 1791.

Note 2. — On s'est montré assez souvent un peu sceptique en ce qui concerne les conditions dans lesquelles ce fameux manuscrit aurait été retrouvé sous la Restauration. De différentes notes parues au cours de ces dernières années dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, il semble bien résulter, d'ores et déjà, que ce sont es sceptiques qui ont tort.

Note 3. — Voir pour l'histoire de ce manuscrit, *Essai* (éd. Garnier, p. 623, note, p. 279, note) la Préface de la 1^{re} éd. d'*Atala*, et la *Préface des Natchez* ; — Cf. J. Bédier, *op. cit.*

Page 43, note 1. — J'ai eu entre les mains un exemplaire d'épreuves des *Natchez*, avec des corrections autographes de Chateaubriand.

Page 44, note 1. — On n'a, pour s'en rendre compte, qu'à comparer la fameuse *Nuit chez les sauvages de l'Amérique*, tant de fois remaniée, — voyez à ce sujet notre *Chateaubriand, Études littéraires*, Hachette, 1904, p. 184-199, — à une autre *Nuit* de Bernardin de Saint-Pierre, dans *Paul et Virginie* (*Œuvres*, édition d'Aimé-Martin t. VI, p. 113), qui a évidemment servi de modèle à Chateaubriand.

Note 2. — *Voyages* (*Œuvres complètes*, éd. Ladvocat, t. VI, p. 71). — Ce *Journal sans date*, s'il n'est pas une fiction, n'a pas dû être restitué de mémoire à Londres : car on ne concevrait pas qu'une mémoire d'homme, fût-elle même extraordinairement fidèle, pût ainsi retenir, à plusieurs années d'intervalle, et à une heure près, les divers moments successifs de ses impressions.

Note 3. — *Génie du Christianisme*, 1^{re} partie, liv. V, chap. iv ; éd. orig., t. I, p. 176.

Note 4. — Voyez H.-J. Brunhes, *Ruskin et la Bible*. Paris, Perrin, 1901, in-16, ch. II.

Note 5. — *Voyages*, p. 112. — Récrivant cette page dans ses *Mémoires* (éd. Biré, t. I, p. 411) il dira : « Je me sentais vivre et végéter avec la nature dans une espèce de panthéisme. »

Page 45, note 1. — *Essai sur les Révolutions*, éd. Garnier, in-8, p. 603-606, note (II, LIV). — Cf. p. 606-610, les réflexions d'un tour très voltairien que lui inspire la vue d'un couvent de moines aux Açores. — Tous ces détails nous sont d'ailleurs confirmés par le récit de l'abbé de Mondésir.

Note 2. — *Mémoires*, éd. Biré, t. I, p. 348-349. — Chateaubriand a décrit cette scène, mais en idéalisant et purifiant ses propres impressions, dans le *Génie du Christianisme* (I, v, ch. XII).

Page 47, note 1. — Il serait intéressant de savoir exactement lesquelles : je n'ai pu les découvrir. Cependant Chateaubriand nous dit lui-même (*Œuvres complètes*, éd. Ladvocat, t. XXII, *Préface des Mélanges*, p. III) qu'en 1793, « grand partisan du Barde écossais », il avait traduit presque toutes « les productions ossianiques » de John Smith : il a reproduit dans ce même volume trois de ces poèmes. D'autre part, à la fin de son *Essai sur la littérature anglaise*, il écrit : « Lorsque, au commencement de ma vie, l'Angleterre m'offrit un refuge, je traduisis quelques vers de Milton pour subvenir aux besoins de l'exil. » Dans une excellente étude sur les *Origines littéraires d'Alfred de Vigny* (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 1903), Ernest Dupuy a conjecturé fort ingénieusement que certains développements du *Paradis reconquis* auraient suggéré à Chateaubriand « les traits essentiels » du *Génie du Christianisme*. Ses traductions de Milton n'auraient donc pas été inutiles au grand écrivain.

Page 48, note 1. — Voyez sur tout ceci le livre si curieux d'Anatole Le Braz, *Au pays d'exil de Chateaubriand*, Champion, Paris, 1909, son article intitulé *le Premier amour de Chateaubriand* dans l'*Opinion* du 25 juin 1910, et l'article de M. Ernest Dick sur le *Séjour de Chateaubriand en Suffolk*, dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France* de janvier-mars 1908.

Note 2. — Je ne connais sur l'ouvrage qu'un seul article français, très élogieux d'ailleurs, mais anonyme, dans le *Républicain français* du 8 messidor an V (26 juin 1797). Deux *Revue*s anglaises au moins en ont parlé, la *Critical Review*, sans aucune espèce de sympathie (janvier-mai 1797, t. XIX, p. 494-497), et la *Monthly Review*, au contraire, avec de grands éloges (t. XXII, p. 540-547, art. XIV). Ajoutons enfin qu'un ministre anglican, le Révérend Mr Symons, aurait prêché, sans le nommer du reste, contre Chateaubriand, dans un sermon qui a été imprimé sous ce titre *The Ends and Advantages of an Establish'd Ministry*.

Page 49, note 1. — Voir Albert Cassagne, *la Vie politique de François de Chateaubriand*, Plon, 1911, p. 22-35.

Page 50, note 1. — Un très grand nombre des références sont empruntées purement et simplement à l'abbé Barthélemy.

Note 2. — A ce titre, l'*Essai* est une réponse tout à la fois à l'*Esquisse* de Condorcet et à l'*Essai sur les mœurs*.

Page 51, note 1. — *Essai* (*Œuvres complètes de Chateaubriand*, t. I, Paris, Garnier, s. d. gr. in-8), p. 363, 354, 362, note 5 ; 569, 567, 410, 596. — Je renvoie à cette édition, parce qu'elle est la seule qui contienne les notes de ce qu'on est convenu d'appeler, je ne sais trop pourquoi, l'*Exemplaire confidentiel* : c'est un exemplaire sur lequel, peu après la publication de l'*Essai*, Chateaubriand avait écrit des notes manuscrites assez curieuses. Cet exemplaire, acquis par Sainte-Beuve, a été racheté, après la mort du critique, par la famille du grand écrivain. On trouvera ces notes aux pages 324, 325, 330, 389, 463, 469, 470, 504, 508, 509, 510, 521, 522, 529, 536, 538, 541, 542, 565, 587, 593, 607, 623 de l'édition Garnier.

Page 52, note 1. — *Essai*, p. 589, 569, 590, 580, 582, 587. — Sur les différentes éditions de l'*Essai*, on trouvera de très intéressantes indications dans les articles bibliographiques de M. Marcel Duchemin (*Bulletin du bibliophile*, décembre 1923 et suivants).

Note 2. — *Essai*, p. 427, 387, 497.

Note 3. — « Quelquefois je suis tenté de croire à l'immortalité de l'âme ; mais ensuite la raison m'empêche de l'admettre. D'ailleurs, pourquoi désirerais-je l'immortalité?... Ne désirons donc point survivre à nos cendres, mourons tout entiers, de peur de souffrir ailleurs. Cette vie-ci doit corriger de la manie d'être. » (p. 565). — « Voilà mon système, voilà ce que je crois. Oui, tout est chance, hasard, fatalité dans ce monde, la réputation, l'honneur, la richesse, la vertu même : et comment croire qu'un Dieu intelligent nous conduit ? Voyez les fripons en place, la fortune au scélérat, l'honnête homme volé, assassiné, méprisé. Il y a peut-être un Dieu, mais c'est le dieu d'Épicure ; il est trop grand, trop heureux pour s'occuper de nos affaires, et nous sommes laissés sur ce globe à nous dévorer les uns les autres. » (p. 536).

Note 4. — Voyez *Essai*, p. 269, 270, 271, 302, 319, 342, 343-345, note ; 394, 395, 398, 399 et note 3 ; 401, note a ; 404, 459, 511, 521, 553-557, et les notes ; 559, 584, et notes a et d ; 605, note ; 619 et note.

Page 53, note 1. — *Essai sur les Révolutions*, p. 388, note ; 586, 593, 584, 559, 560, 548, 593.

Note 2. — *Essai*, p. 611, 610, note a.

Page 54, note 1. — *Essai*, p. 462, 564-565, 570-571.

Note 2. — « Hommes, s'écrie-t-il quelque part, serais-tu assez misérable pour ne point espérer dans ce Père des affligés qui console ceux qui pleurent ? » (p. 466) : voyez toute la page qui est très éloquent et fort curieuse ; voyez aussi (p. 506) ce qu'il dit des Évangiles et de « leur divin auteur ». — « O mes compagnons d'infortune, écrit-il encore, je voudrais pouvoir sécher vos larmes. Mais il vous faut implorer le secours d'une main plus puissante que celle des hommes. » (p. 507).

Note 3. — *Essai*, p. 599-600 ; cf. p. 596. — Il y a bien d'autres passages de l'*Essai* rapportés dans le *Génie* ; on trouvera les principaux aux pages 395, 402, 508, 510, 520, 551, 565, 566, 572, 600, 610, 625, 627.

Page 55, note 1. — *Essai*, p. 602, 693. Voici ce dernier passage : « Nous sentons fort bien, fait dire Chateaubriand à ces philosophes argumentant contre les

chrétiens, que vous n'auriez jamais converti les peuples au christianisme sans la solennité du culte. C'est en quoi nous préférons la secie romaine. Il est ridicule d'être luthérien, calviniste, quaker, etc., de recevoir à quelques différences près l'absurdité du dogme et de rejeter la religion des sens, la seule qui convienne au peuple. » — Voyez dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} novembre 1899 l'article de M. Paul Gautier sur *M^{me} de Staël et la République*.

Note 2. — *Essai*, p. 571, 574.

Note 3. — En extrayant un certain nombre de pages de l'*Essai sur les Révolutions* et en les publiant à la suite les unes des autres, on pourrait composer un véritable *Génie du Christianisme* abrégé. Voyez à cet égard nos *Pages choisies de Chateaubriand*, 4^e éd., Hachette, 1928, p. 47-52.

Page 57, note 1. — *Théorie du pouvoir politique et religieux dans la société civile démontrée par le raisonnement et par l'histoire*, par M. de B***, gentilhomme français, 1796, 3 vol. in-8 (s. l.) ; — *Considérations sur la France*, Londres (Bâle), 1797, in-8 ; iv-242 p.

Note 2. — Je dis surtout : car si déjà, dans la *Théorie*, Bonald opère la fâcheuse alliance, et qu'on lui a si souvent reprochée, « du trône et de l'autel », au point qu'il ne craint pas d'écrire : « Telle est en peu de mots la marche et l'analyse de mes preuves de la nécessité, ou, ce qui est la même chose, de la divinité de la religion chrétienne, et de la nécessité, oserais-je dire, de la divinité du gouvernement monarchique » (t. II, p. 480), — néanmoins, sentant peut-être obscurément le danger de cette confusion, il fait ailleurs ce précieux aveu : « La religion, sans la constitution politique, peut conserver un peuple, et la constitution politique sans la religion ne peut défendre la société. » (t. I, p. 60).

Note 3. — *Théorie*, t. I, p. 49. Voyez d'autres vigoureuses formules de la même pensée p. 64, 249, 250, etc., et à la fin du tome II, une intéressante réfutation de l'*Esquisse* de Condorcet.

Note 4. — *Théorie*, t. II, p. 5. Ailleurs, Bonald parle d'« une démonstration de l'existence de Dieu, d'une évidence sociale, si j'ose, ajoute-t-il, me servir de cette expression. » (t. I, p. 56-57).

Note 5. — *Notice*, etc., au t. VIII, p. 455 des *Œuvres de Bonald*, 4^e édition, Bruxelles, 1843 : cette édition est la meilleure des *Œuvres complètes* ; on y a réimprimé la *Théorie* aux t. III et IV. — Cf. l'allocution de Bonaparte aux curés de Milan (5 juin 1800) : « Nulle société ne peut exister sans morale, et il n'y a pas de bonne morale sans religion. Il n'y a donc que la religion qui donne à l'État un appui ferme et durable. Une société sans religion est comme un vaisseau sans boussole... La France, instruite par ses malheurs, a enfin rouvert les yeux, elle a reconnu que la religion catholique était comme une ancre qui pouvait seule la fixer dans ses agitations. »

Page 53, note 1. — *Considérations*, éd., originale, p. 77. Voyez tout le chapitre v.

Note 2. — Voyez au tome I des *Œuvres complètes de J. de Maistre*, Lyon, Vitte, 1884, in-8, la *Notice* de son fils, p. viii. — Cf. A. Viatte, *les Sources occultes du Romantisme*, 2 vol. Champion, 1928.

Note 1. — Voyez sur Rivarol le livre si savant, si spirituel et si vivant que

M. André Le Breton lui a consacré (Paris, Hachette, 1895, in-8°). M. Le Breton a trouvé dans les *Pensées inédites* de Rivarol une bien curieuse note concernant Chateaubriand. La voici : « On me fit lire à Hambourg une esquisse sur le *Génie du Christianisme*, imprimée à Londres, qui annonce un ouvrage plus complet et plus étendu. Il y a du Fénelon et du Bossuet dans cette esquisse et l'auteur, qui est jeune encore, nous promet un homme religieux et un grand écrivain. » (p. 162).

Page 59, note 1. — Voyez sur La Harpe les deux articles de Sainte-Beuve (*Lundis*, t. V), celui de Paul Albert dans son *Dix-huitième siècle*, et surtout le *Mémoire* placé en tête des *Œuvres choisies et posthumes de M. de La Harpe*, Paris, Migneret, 1806, 1 vol. in-8. Nous n'avons pas encore sur cet écrivain le livre que réclamait déjà Sainte-Beuve, et qu'il mériterait autant que bien d'autres.

Note 2. — Les ennemis de La Harpe, — il en avait beaucoup, comme on le sait, — ont essayé de faire entendre que « le mandat d'arrêt » avait été la cause unique de son brusque revirement ; il ressort d'une note de La Harpe (*Du Fanatisme*, etc., 1^{re} éd., 1797, p. 7-78) qu'il n'avait pas attendu le « mandat d'arrêt » pour condamner les excès révolutionnaires.

Note 3. — Ce travail a été l'origine du livre que La Harpe a publié en 1798, chez Migneret, le *Psautier*, en français, traduction nouvelle... précédée d'un *Discours sur l'esprit des Livres saints et le style des Prophètes*, ouvrage qui serait à rapprocher, d'une part, du livre de Sylvain M[aréchal], *Pour et contre la Bible* (à Jérusalem, l'an de l'ère chrétienne, 1801, in-8), et, d'autre part, de certaines pages du *Génie du Christianisme* (II, vi).

Note 4. — Ce sont les expressions mêmes de l'auteur anonyme du *Mémoire*. Je note dans ce *Mémoire* un mot de Saint-Lambert, rapporté par La Harpe, et fort curieux à cette date : « Le seul de ces athées avec qui j'ai été lié, écrivait La Harpe, c'est M. de Saint-Lambert qui me pardonnait ma croyance en Dieu comme un système plus poétique qu'un autre » (p. LI).

Note 5 — *Mémoire*, p. LIII-LV. — Le « cas » de La Harpe présente tant d'analogies avec celui de Chateaubriand, qu'il me paraît bon de céder ici la parole à La Harpe lui-même : « Je tombai, écrit-il, la face contre terre, baigné de larmes, étouffé de sanglots, jetant des cris et des paroles entrecoupées. Je sentais mon cœur soulagé et dilaté, mais en même temps comme prêt à se fendre. Assailli d'une foule d'idées et de sentiments, je pleurai assez longtemps, sans qu'il me reste d'ailleurs d'autre souvenir de cette situation, si ce n'est que c'est, sans aucune espèce de comparaison, ce que mon cœur a jamais senti de plus violent et de plus délicieux (p. LV-LVI). » — Sainte-Beuve dit excellemment : « Cette conversion soudaine de La Harpe, ce qu'elle laissa subsister du vieil homme en lui, ce qu'elle y modifia peut-être par endroits, mériterait toute une étude morale. »

Note 6. — *Du Fanatisme*, etc., p. 39.

Note 7. — Voyez, entre autres, *Du Fanatisme*, p. 106, le passage qui commence par : « Vous avez rétabli la liberté du culte... » On croirait lire une page

du *Génie*. Et dans la *Préface* de son *Apologie*, à propos d'une lecture du sermon de la Cène : « C'est alors que je m'écrie : *Que la religion est belle ! Elle est belle comme le ciel dont elle est descendue ; elle est grande comme le Dieu dont elle est émanée ; elle est donc comme le cœur de J.-C. qui nous l'a apportée.* » (*Œuvres choisies*, etc., t. IV, p. 78). — A en juger par les fragments qui nous en restent, l'*Apologie* de La Harpe aurait eu surtout un caractère philosophique ; mais elle offre, comme on peut voir, plus d'un trait commun avec l'apologétique surtout esthétique de Chateaubriand, auquel il a dû sans doute donner plus d'un conseil ; et Peltier, en annonçant le *Génie* dans son *Paris*, déclarait même que le livre avait été écrit en collaboration avec La Harpe, et contenait des notes de ce dernier.

Page 60, note 1. — *Pensées*, éd. Raynal, p. 4, 21 (I, LX). — Cf. Toutes les pensées du titre I, en particulier les *pensées* LIII, LXI, LXII, LXV, LXVIII, LXX, CVII, CXII, CXIX, CXXVII. — Voyez sur Joubert notre étude des *Moralistes français* (Hachette, 1923) et les trois volumes d'André Beaunier (Perrin).

Note 2. — Voyez, sur Fontanes, l'article de Sainte-Beuve (*Portraits littéraires*, t. II), et son *Chateaubriand* ; les *Mémoires d'outre-tombe* ; les *Correspondants de Joubert* ; Louis Bertrand, *la Fin du classicisme et le retour à l'antique*, p. 329-340 ; Henri Potez, *l'Élégie en France avant le Romantisme*, p. 331-349, et G. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, et *Du nouveau sur Joubert*. Fontanes est encore un de ces sujets qui mériteraient tout un livre.

Note 3. — Dans son *Paris* du 24 octobre 1795, Peltier publiait le *Jour des Morts* et il écrivait à ce propos : « On se rappelle le mot de Voltaire à un jeune poète qui le consultait sur le parti qu'il devait prendre dans son ouvrage sur Dieu : *Le parti de Dieu, c'est le plus poétique*. Entre les idées religieuses qui peuvent émouvoir l'âme et intéresser l'imagination, la Fête des Morts est particulièrement propre à produire cet effet... Et si l'on joint à cette puissance des idées religieuses le charme des tableaux analogues de la nature, on est sûr d'atteindre le véritable but des beaux-arts, c'est-à-dire de toucher et de plaire. L'auteur du *Jour des Morts* y a complètement réussi. » (t. III, p. 172). — Ces lignes n'ont pu manquer de tomber sous les yeux de Chateaubriand, et nous pouvons être assurés qu'elles n'ont pas été perdues pour lui.

Page 61, note 1. — Sur Ballanche, voyez les études de Sainte-Beuve (*Portraits contemporains*, t. II), de J.-J. Ampère (*Ballanche*, Paris, René, 1848, in-8), d'E. Faguet (*Politiques et Moralistes*, t. II), et les ouvrages de M. Ch. Huit, *la Vie et les Œuvres de Ballanche*. Paris, Vitte, 1904, in-8, et de M. Gaston Frainnet, *Essai sur la philosophie de P.-S. Ballanche*. Paris, Picard, 1903, in-8. — Cf. dans notre *Chateaubriand, études littéraires*, notre étude intitulée : *Simple recherche de paternité littéraire*.

Note 2. — *Du sentiment*, p. 182, 183. Voyez tout le chapitre intitulé *De la religion catholique (De ses monuments, de sa morale, de son influence sur la littérature et les arts)*. — Cf. encore p. 179 : « Poètes, car c'est aussi à vous que je parle, sans doute ces merveilles ineffables sont bien au-dessus de votre génie ; mais ne croyez cependant pas que vous ne puissiez vous passer des ressources de

la mythologie : ah ! loin de vous ce blasphème que Boileau a le premier osé préférer ! » Dans son *Introduction*, il énumère les plus récents des « apologistes ou des historiens du sentiment », A. Smith, Bernardin, Rivarol et... Kant, et il se donne pour leur continuateur. Le livre *Du sentiment*, publié en 1801, n'a pas été réimprimé dans les *Œuvres complètes* de Ballanche. « C'est un *Génie du Christianisme* enfantin, dit un peu durement E. Faguet, mais qui a paru avant le *Génie du Christianisme*. » Voyez, p. 166 un curieux passage où Ballanche semble appeler de ses vœux, pour exprimer ses propres idées, un plus puissant écrivain que lui.

Page 63, note 1. — Dans un petit livre contemporain du *Génie*, *Du retour à la religion*, par Paul Didier, 2^e éd. Paris, 1802, in-8, je lis ceci : « Ils blasphèment, ceux-là qui disent qu'il faut une religion pour le peuple et qui semblent ne la croire digne que de lui, ou lui seul digne d'elle... Le peuple, c'est tous les citoyens. » (p. 66-67).

Note 2. — M. F. Baldensperger a très bien montré que cette idée se montre fréquemment dans les ouvrages de l'émigration française à Londres (*Chateaubriand et l'émigration française de Londres, Études d'histoire littéraire*, Hachette, t. II).

Page 64, note 1. — Lettre du 15 août 1798, publiée par G. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, p. 35-37.

Note 2. — « Le moi se fait remarquer chez tous les auteurs qui, persécutés des hommes, ont passé leur vie loin d'eux. » (*Notice* en tête de l'*Essai sur les Révolutions*, 1^{re} édition.)

Note 3. — « Dans la pratique journalière de l'adversité, j'ai appris de bonne heure à évaluer les préjugés de la vie. » (*Essai*, éd. Garnier, p. 271.)

Note 4. — *Essai*, p. 600, 602-603. — Cf. *Mélanges littéraires*, éd. Pourrat, p. 11-14.

Note 5. — *Mémoires*, éd. Biré, t. I, p. 320-321, 324. — Il a vu, entre autres, à Londres (*Mémoires*, t. II, p. 160), le célèbre abbé Carron, l'un des directeurs de Lamennais. — Voyez F. Plasse, *le Clergé français réfugié en Angleterre*. Paris, Palmé, 1886, 2 vol. in-8 ; Abbé Sicard, *l'Ancien clergé de France*, t. III, Paris, Lecoffre. 1903, in-8 ; P. Thureau-Dangin, *la Renaissance catholique en Angleterre*, t. I. Paris, Plon.

Note 6. — « Une fois, je m'oubliai dans l'admiration de cette architecture pleine de fougue et de caprice. Dominé par le sentiment de la *vastité sombre des églises chrétiennes*, j'errais à pas lents. » (*Mémoires*, t. II, p. 116.). — Il est alors assez préoccupé des questions d'art : voyez sa curieuse *Lettre sur l'art du dessin dans les paysages*, datée de Londres, 1795 (*Œuvres complètes*, éd. Ladvocat, t. XXII, p. 3-15).

Page 65, note 1. — Voyez entre autres, le chapitre de l'*Essai* intitulé : *Aux infortunés*. Le ton de ses premières lettres à Fontanes est très monté, très passionné, déclamatoire, si l'on veut, mais touchant d'évidente sincérité : « Adieu, croyez au sincère, au très sincère attachement de votre ami des terres de l'exil. » (15 août 1798). — « Quel long silence... et que de choses d'amitié on aurait à vous dire ! » (19 août 1799). — « Le ciel m'est témoin que les miens (mes yeux) n'ont

jamais cessé d'être *pleins d'eau* toutes les fois que je parle de vous... Il (Dieu) aura désormais avec vous toutes mes pensées. » (27 octobre 1799). J'anticipe ici, mais à dessein. — Voyez également la pièce intitulée *les Tombeaux champêtres*, élégie imitée de Gray, que Chateaubriand publiait le 11 décembre 1797 dans le *Paris* de Peltier (par M... de S. Malo, auteur de *l'Essai sur les Révolutions anciennes et modernes*).

Note 2. — J'ai indiqué plus haut les principaux articles dont *l'Essai* a été l'objet. Chateaubriand a répondu à ses critiques par une lettre que Peltier a publiée dans son *Paris* du 10 juillet 1797, et que j'ai réimprimée dans mon *Chateaubriand*, Hachette, 1904, p. 257 : « Je ne suis point théologien, y disait-il, et je suis prêt à reconnaître tout ce qu'on voudra. Si j'ai avancé des erreurs, je les désavoue. Je respecte aussi bien que le Rev. Mr Symons la Religion et ses ministres, *je pense comme lui qu'un peuple d'athées serait un peuple de scélérats...* Que dois-je penser d'après toutes ces contradictions?... Qu'il faut se contenter d'être simples de cœur, amis des malheureux, *adorateurs de celui qui voit et juge les hommes*, et laisser les disputes d'opinion à ceux qui s'occupent de songes... »

Note 3. — Lettre de Chateaubriand à Baudus (6 mai 1799), publiée par M. Hubert Morand (*Journal des Débats*, 11 mars 1925).

Page 66, note 1. — Sans doute, elle avait été une éducatrice un peu distraite : sans doute, elle avait eu pour son fils aîné une préférence marquée. Mais Chateaubriand n'était pas homme, au moment de la mort, à se souvenir des torts qu'on avait pu avoir envers lui. Il nous dit qu'il a pleuré son père. Je crois qu'il avait la sensibilité plus *altruiste* qu'on ne l'a prétendu quelquefois. Dans une lettre un peu postérieure à la nouvelle de la mort de sa mère, et écrite sous le coup de l'émotion que lui causa la mort de M^{me} de Farcy, on lit ces paroles, dont l'accent ne saurait tromper : « ...Dieu qui voyait que mon cœur ne marchait point dans les voies iniques de l'ambition, ni dans les abominations de l'or, *a bien su trouver l'endroit où il fallait le frapper*, puisque c'était lui qui en avait pétri l'argile et qu'il connaissait le fort et le faible de son ouvrage. *Il savait que j'aimais mes parents et que là était ma vanité* ; il m'en a privé afin que j'élevasse les yeux vers lui... » (Lettre du 25 octobre 1799). — Pourquoi Sainte-Beuve, qui le premier a publié cette lettre de Chateaubriand (*Lundis*, t. X, et *Chateaubriand*, t. I, p. 177-182), après avoir déclaré « qu'elle prouve sa sincérité », et comme pour rattrapper cet aveu, s'empresse-t-il aussitôt d'ajouter : « sa sincérité, *je ne dis pas de fidèle* (cet ordre supérieur et intime nous échappe), mais sa sincérité *d'artiste et d'écrivain* » ? En vérité, si cette lettre, comme l'a dit encore Sainte-Beuve, « est évidemment celle d'un homme qui croit à sa manière, qui prie, qui pleure, — d'un homme qui *s'est mis à genoux* avant et après, pour parler le langage de Pascal », je me demande, je ne dis pas ce qu'un critique comme Sainte-Beuve, je ne dis même pas ce qu'un « fidèle », mais ce qu'un prêtre même, et un prêtre janséniste, pourrait bien exiger de plus.

Note 2. — « C'est l'honneur qui a fait l'émigration : c'est l'honneur qui a rappelé aux idées religieuses. » (M^{me} de Duras, note finale de *Édouard*, citée par M. Baldensperger, *art. cit.*)

Page 67, note 1. — C'est là, comme on sait, le mot célèbre de la *Préface* de la 1^{re} édition du *Génie du Christianisme*. Dans cette *Préface*, Chateaubriand a arrangé et dramatisé un peu les choses : « Elle (ma mère), y écrit-il, chargea, en mourant, une de mes sœurs de me rappeler à cette religion dans laquelle j'avais été élevé. Ma sœur me manda le dernier vœu de ma mère : quand la lettre me parvint au delà des mers, ma sœur elle-même n'existait plus ; elle était morte des suites de son emprisonnement. Ces deux voix sorties du tombeau, *cette mort qui servait d'interprète à la mort m'ont frappé*. Je, n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles ; ma conviction est sortie du cœur : j'ai pleuré et j'ai cru. » — Tout cela n'est vrai qu'en gros. M^{me} de Chateaubriand est morte le 31 mai 1798, M^{me} de Farcy le 26 juillet 1799 ; la lettre par laquelle M^{me} de Farcy annonçait à son frère la mort de leur mère est datée, d'après Chateaubriand lui-même, du 1^{er} juillet 1798, et elle lui est certainement parvenue avant la mort de M^{me} de Farcy, qu'il a apprise entre le 19 août et le 27 octobre 1799. Une lettre à Fontanes, datée du 19 août 1799, nous montre le *Génie du Christianisme* déjà fort avancé ; il est donc probable que la nouvelle de la mort de M^{me} de Chateaubriand parvint à son fils dans les derniers mois de 1798, — il l'ignore encore le 15 août ; — et ce fut alors qu'eut lieu la crise religieuse et que le *Génie* fut conçu sous sa première forme. La nouvelle de la mort de M^{me} de Farcy reçue un an plus tard n'a fait que redoubler et fortifier l'impression produite par la mort de M^{me} de Chateaubriand ; et la lettre du 27 octobre 1799 publiée par Sainte-Beuve doit nous rendre un écho assez fidèle des sentiments éprouvés par Chateaubriand un an plus tôt. C'est en ce sens que l'on peut interpréter son témoignage appelé plus haut.

Page 68, note 1. — Chateaubriand à Fontanes, 25 octobre 1799. — Je n'ai pas cru devoir poser ici la question si souvent soulevée de la sincérité religieuse de Chateaubriand. A mes yeux, c'est là une fausse question ; et il me semble que cela ressort surabondamment du livre, d'ailleurs trop long et incomplet tout ensemble, de M. G. Bertrin (Paris, Lecoivre, 1900) sur ce sujet. D'abord, j'estime, avec Émile Faguet, qu'« il ne faut douter de la sincérité de personne » ; et, pour ma part, je ne me reconnais pas plus le droit de suspecter la sincérité religieuse de Chateaubriand que la sincérité de l'irréligion de Voltaire ou de Renan. J'ajoute qu'y ayant regardé de fort près, et qu'ayant même, jadis, trop docilement accueilli les habiles, — et perfides, — insinuations de Sainte-Beuve, j'ai fini par trouver bien peu sérieuses les raisons qu'on faisait valoir pour justifier la thèse de l'insincérité, et il m'a paru que cette thèse avait contre elle les textes les plus formels, les témoignages les plus décisifs et la vraisemblance psychologique la plus entière. — Souvent aussi, on a fait un peu dévier le débat, et confondu la question de la *sincérité* avec celle de la *qualité* ou de la *nature* du christianisme de Chateaubriand. Christianisme de poète ou d'artiste ! s'écriait-on un peu dédaigneusement, et, je crois, non sans quelque injustice. Mais d'abord, outre qu'il peut arriver à un poète de voir plus profondément et plus loin qu'un pur logicien, l'objection ne vaut que pour ceux qui s'imaginent bien naïvement que, dans les grands partis pris qui sont au fond de l'incroyance comme de la croyance, seule

la raison pure intervient, alors qu'en fait l'imagination et la sensibilité jouent toujours un rôle. Et, en second lieu, si la « foi du charbonnier » est chose parfaitement légitime et respectable, pourquoi la foi du poète le serait-elle moins que celle du théologien ou du philosophe? — Enfin, de ce que la vie de Chateaubriand n'a pas été parfaitement exemplaire, de ce qu'il a été trop souvent, suivant le mot de Vuillemin, « un chrétien honoraire », il n'en faut rien induire contre la sincérité de ses convictions religieuses : à ce compte, que devrait-on penser du christianisme de Louis XIV, par exemple? Tout ce qu'on peut et doit dire, c'est que Chateaubriand apologiste a manqué, dans une certaine mesure, d'autorité morale, et que sa vie a fait tort à son œuvre. Et, pour conclure, on peut préférer au christianisme de Chateaubriand celui de Newman et celui de Pascal ; on peut regretter que sa foi religieuse n'ait pas été accompagnée et comme doublée d'une pensée plus forte et surtout d'une vie morale plus parfaite. Mais à aucun moment de sa vie, on n'a le droit, — historiquement ou psychologiquement, — d'en suspecter la sincérité.

Note 1. — L'un des titres primitifs du *Génie* (Lettre à Fontanes du 19 août 1799). — L'idée religieuse est si naturellement associée chez Chateaubriand à l'idée esthétique que, dans une pièce composée par lui, probablement à Rome après la mort de M^{me} de Beaumont, on lit ceci : « Être éternel, objet qui ne finit point et devant qui tout s'écroule, seule réalité permanente et stable, vous seule méritez qu'on s'attache à vous... En vous contemplant, ô beauté divine, on sent avec transport que la mort n'étendra jamais ses horribles ombres sur vos traits divins. » — Ailleurs, dans le *Voyage en Italie* (éd. Ladvat, t. VII, p. 191), il écrit : « Jésus-Christ était-il le plus beau des hommes, ou était-il laid? Les Pères grecs et les Pères latins se sont partagés d'opinion : je tiens pour la beauté. » Chateaubriand a toujours tenu pour la beauté.

Page 71, note 1. — Lettre à Fontanes du 19 août 1799. — Je daterais la crise religieuse, au plus tôt, de la fin d'août 1798. A la différence de l'abbé Pailhès et d'Edmond Biré qui prennent trop au pied de la lettre les déclarations des *Mémoires* ou de la première préface du *Génie*, j'admets que Chateaubriand mit bien près d'une année à concevoir, préparer et rédiger sous sa première forme son grand ouvrage.

Page 72, note 1. — Voyez F. Baldensperger, *Etudes d'Histoire littéraire*, 2^e série, Hachette; du même, *Chateaubriand et l'Emigration française à Londres; le Mouvement des idées dans l'émigration française*, 2 vol. Plon ; A. Dujarric-Descombes, *Dom Dulau et Chateaubriand*, Dax, Labèque, 1924 ; Pierre Moreau, *Chateaubriand*. Garnier, 1927, chap. V et VI.

Page 74, note 1. — Lettre à Baudus, citée par M. Hubert Morand (*Lettres inédites de Chateaubriand à M. de Baudus, Journal des Débats* du 11 mars 1925). Notons, pour être complet, que dans une lettre à Baudus du 6 mai 1799, le « petit ouvrage », « ouvrage de circonstance, commencé à la prière de Fontanes, et une sorte de réponse au poème du pauvre Parry, qui vient de se déshonorer bien gratuitement », n'est plus intitulé que *la Religion chrétienne par rapport à la poésie* : « Je ne crois pas, ajoute Chateaubriand, que l'opuscule sur la religion

pulisse manquer sa vente, à cause du nombreux parti qui le porte, tant au dehors qu'au dedans de la France. »

Page 75, note 1. — Voir, pour de plus amples détails, les appendices de notre édition documentaire du *Génie du Christianisme* (Crès, éditeur).

Note 2. — *Défense du Génie*. — La *Défense* donne d'ailleurs sur tous ces points des explications qui ne sont pas très claires, et qui surtout pourraient bien avoir été imaginées après coup. Voyez aussi notre *Chateaubriand, Etudes littéraires*, Hachette, 2^e édition, 1912.

Page 77, note 1. — Voyez sur tout ceci : Joseph Bédier, *Etudes critiques*, Colin, 1903 ; — Léon Brunschvicg, *Un thème français de Chateaubriand* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 1905) ; Eugène Ritter, *Un argument apologétique de Chateaubriand* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1921) ; J. Van Ness Smead, *Chateaubriand et la Bible*, Les Presses universitaires de France, 1924.

Page 80, note 1. — Il a pris soin de comparer l'édition de Port-Royal, dont il se sert d'ordinaire, avec l'édition « philosophique » de Condorcet et Voltaire, et il note (éd. originale, t. IV, p. 62) que la fameuse pensée : « Le dernier acte est toujours sanglant... » a été supprimée dans l'édition voltairienne. Il ne me semble pas qu'il cite saint François de Sales, ce qui est assez curieux ; mais il n'en faudrait pas conclure qu'il ignore son illustre précurseur, car il le mentionne dans sa *Défense du Génie*.

Page 82, note 1. — *Lettres édifiantes*, éd. de 1781, t. VIII, p. 14-15 ; — Cf. *Génie du Christianisme*, éd. originale, t. IV, p. 162. Le dernier trait, j'imagine, doit être emprunté à une autre source, que je n'ai pas retrouvée.

Page 83, note 1. — *Génie*, 4^e partie, livre IV, chap. II. — « Un illustre moderne qui ne l'a connu (saint Ambroise) que parce qu'il est impossible d'ignorer qu'il ait existé, répète le jugement que l'archevêque de Cambrai n'avait peut-être lui-même pas assez approfondi. » (*Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise grecque et latine*, par Marie-Nicolas Sylvestre Guillon, t. IX, p. 14-15.)

Page 84, note 1. — Nous avons reproduit ces variantes de l'édition de Londres dans les appendices de notre édition documentaire du *Génie du christianisme*. Cette édition reproduit le texte de l'édition originale du *Génie*.

Page 86, note 1. — « Le grand secret de mélancolie... » — « Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue... » — Description du Meschacebé. — « Les reines ont été vues pleurant comme de simples femmes... » — « Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie... »

Page 89, note 1. — Voyez Pierre de Vaissière, *Chateaubriand et son retour de l'émigration* (*Revue des Etudes historiques*, septembre-octobre 1901). — Cf. sur tout ceci la *Correspondance générale* de Chateaubriand, et André Beaunier, *le Roman d'une amitié : Joseph Joubert et Pauline de Beaumont*, Perrin, 1924.

Page 93, note 1. — Il semble bien que dans le milieu de M^{me} de Staël on ait reproché à Chateaubriand d'avoir démarqué le livre *De la Littérature*. Voyez à cet égard une lettre de Benjamin Constant citée par Sainte-Beuve (*Chateau-*

briand et son groupe, t. I, p. 194) et la notice de M^{me} Necker de Saussure, en tête des *Mémoires* de M^{me} de Staël (Charpentier, 1843, p. 40).

Page 95, note 1. — Le *Mercur*e était le plus lu des recueils périodiques du temps. D'après une note transmise à Bonaparte par Rœderer le 6 mai 1803, il avait 830 abonnés, tandis que la *Décade* n'en avait que 666 (Hatin, *Histoire politique et littéraire de la Presse en France*, t. VII, p. 412-431).

Page 96, note 1. — Voyez Châtelain, *les Critiques d'Atala et les corrections de Chateaubriand* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1902, p. 414-440), notre reproduction de l'édition originale d'*Atala* (De Boccard, 1905), et nos *Pages choisies de Chateaubriand* (Hachette, 4^e édition, 1928, p. 69-77).

Page 97, note 1. — *D'une nouvelle critique du dernier ouvrage de M^{me} de Staël* (*Journal des Débats* du 2 ventôse an IX).

Page 98, note 1. — Voyez dans les *Débats* du 10 germinal an IX, l'article intitulé *De l'anglomanie*. — Les articles de Chateaubriand au *Mercur*e, *l'Angleterre et les Anglais*, Young, sont du 16 messidor an IX (5 juillet 1801) et du 15 germinal an X (5 avril 1802) ; ils ont été recueillis, avec des corrections, dans les *Mélanges littéraires*, mais Chateaubriand, on ne sait pourquoi, les a ant-datés. Le premier semble avoir été en partie extrait du *Génie du Christianisme* primitif (Cf. le *Journal de Paris* du 5 thermidor an IX (24 juillet 1801), et Joseph Girardin (*Annales romantiques* d'août-septembre 1904).

Note 2. — Ces idées faisaient peu à peu leur chemin dans les esprits. Dans un article du *Mercur*e intitulé *Des anciens et des modernes* (1^{er} ventôse an X, 20 février 1802) et signé B... auteur du *Précis sur l'état de l'Europe*, — et qui doit être de Bonald, — je lis ceci : « Le christianisme n'est pas étranger à ces progrès de l'art ; et, puisqu'il est incontestablement la cause des progrès de la société, il l'est nécessairement de ceux de la littérature. Le christianisme a donc aussi son *génie*, même poétique, et c'est ce qui nous sera incessamment démontré. »

Page 100, note 1. — Voyez Gilbert Chinard, *l'Exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand*, Hachette, 1918 ; — Paul Hazard, *l'Auteur d'« Odérah »*, histoire américaine (*Revue de littérature comparée*, juillet-septembre 1923). Cf. Joseph Bédier, *Etudes critiques* ; et les savantes études d'un jeune érudit, Louis Hogu, mort prématurément, il y a quelques années : *Atala et l'apologétique de Chateaubriand* (*Revue des facultés catholiques de l'Ouest*, juin 1908) ; la *Publication d'Atala et l'opinion des contemporains* (*Id.*, 1913) ; *Notes sur les Sources de Chateaubriand* (*Mémoires de la Société nationale d'Agriculture, sciences et arts d'Angers* (G. Grassin, 1913).

Page 101, note 1. — M. N.-S. Guillon, *Journal des Débats* du 3 vendémiaire an XI (25 septembre 1802). Sur le P. Jogues, cf. G. Goyau, *les Origines religieuses du Canada*. — Le Père Joseph Aubéry a réellement existé ; Charlevoix a parlé de lui, et Chateaubriand a emprunté plusieurs faits à ses biographes (voyez à cet égard l'édition d'*Atala* and *René*, par Caroline Stewart, New-York, Oxford University Press 1926).

Page 104, note 1. — M. Joseph Bédier (*Etudes critiques*, p. 263-265) a montré

que cette page est imitée de très près d'une page de Bartram. Seulement Chateaubriand a récrit à sa manière le passage de Bartram.

Page 105, note 1. — « Je vous apporterai un nouveau roman qui m'a fait beaucoup pleurer, *Atala*. Il est d'un parent de M. Malesherbes. Nous en lirons quelques morceaux le soir, si vous voulez, quoique ce soit bien sauvage et bien mélancolique pour un homme aussi civilisé que M. de Cobenzel. » (Lettre inédite de M^{me} de Staël à Joseph Bonaparte, 18 germinal an IX).

Page 107, note 1. — Ces fragments ont été reproduits par nous, avec l'indication des variantes dans notre édition documentaire du *Génie du Christianisme*.

Page 114, note 1. — Pascal, *Pensées*, édition Victor Giraud, in-16, Crés, p. 119 (art. II, 150) ; — Bossuet, *Discours de réception à l'Académie*.

Page 116, note 1. — « Une barbe inspirée » est devenu, dans la 2^e édition du *Génie*, « une barbe argentée » ; et cette même 2^e édition a vu disparaître aussi toute la phrase sur « l'Éternel célibataire des mondes ».

Page 148, note 1. — *Génie du Christianisme*, éd. originale, t. IV, p. 281. — La phrase : « des héros à adoucir », qui était sans doute une allusion à Bonaparte, a disparu à partir de la 5^e édition (1809). — Cf. aussi même tome, *passim*, et p. 125, 233, 290-291, 320-352.

Note 2. — *Génie*, éd. originale, t. II, p. 292. — « Entre l'amant et la maîtresse » a été supprimé à partir de la 2^e édition. — Cf. t. III, p. 242.

Page 114, note 1. — *Génie*, éd. originale, t. IV, p. 350-351. — Ces lignes, qui terminent le *Génie* dans les éditions actuelles, étaient, dans l'édition originale suivies d'une très touchante prière adressée au « Créateur de la lumière », et qui semble dater des derniers jours de l'année 1800 : elle a été supprimée à partir de la 5^e édition (1809), et peut-être à tort, puisque, sous l'auteur, elle nous faisait sentir l'homme.

Page 152, note 1. — Lettre inédite publiée par la *Revue de Paris et de Saint-Petersbourg*, novembre 1887.

Page 153, note 1. — Lettre du 2 novembre 1803, citée par Albert Leltzmann, *Wilhelm von Humboldt und Frau von Staël* (*Deutsche Rundschau*, janvier 1917, p. 97-98).

Page 154, note 1. — Il s'était fait lire *Atala* par la future reine Hortense.

Note 2. — Une dizaine seulement de ces articles sont reproduits, mais avec d'adroites coupures, dans un certain nombre d'éditions du *Génie du Christianisme* et accompagnés, aux passages les plus critiques, de « notes des Éditeurs » qui, si elles ne sont pas l'œuvre de Chateaubriand, ont dû être inspirées par lui : il tenait à garder le dernier mot ;

Page 155, note 1. — Voyez le *Cours complet de rhétorique*, par M. Amar, professeur au lycée Napoléon, 1811.

Page 161, note 1. — Le *Journal des Débats* du 3 thermidor an X contient un article intitulé : le Citoyen Jérôme, philosophe., établi à... au citoyen G*** (Ginguéné). On s'y moque de ses articles de la *Décade* sur le *Génie*, de son « apostrophe en quatre pages » à Chateaubriand. « A mon avis, dit l'auteur, elle justifie pleinement le choix que le Directoire avait fait de vous pour corriger les *Orai-*

sons funèbres de Bossuet et pour retrancher de cet auteur tout ce qui sentait un peu le christianisme. »

Page 162, note 1. — Voyez là-dessus A. Viatte, *le Théosophe Saint-Martin et le Génie du Christianisme* (*Rev. d'hist. litt. de la France*, octobre-décembre 1923).

Page 170, note 1. — Voir sur cette édition abrégée du *Génie du Christianisme*, les documents que nous avons publiés dans notre *Chateaubriand, études littéraires*, p. 199-205.

Page 174, note 1. — Voyez là-dessus C. Latreille, *Chateaubriand et les Prix de l'ennaux, d'après des documents inédits* (*Revue d'hist. litt. de la France*, octobre-décembre 1811).

Note 2. — *Observations critiques sur l'ouvrage intitulé « Génie du Christianisme », par M. de Chateaubriand, pour faire suite au Tableau de la littérature française, par M. J. de Chénier, Paris, Maradan, 1817, in-8.*

Page 175, note 1. — Il semble pourtant que les critiques de l'abbé Sicard n'ont été formulées que pour donner quelques satisfactions aux préjugés de ses confrères et pour faire passer les très vifs éloges qui les accompagnent.

Page 177, note 1. — Voyez sur Senancour l'article posthume d'Émile Faguet dans la *Revue générale* du 1^{er} janvier 1921 et le livre de M. Michaut sur *Senancour, ses amis et ses ennemis* (Sansot, 1910). — Aux brochures et articles de Senancour sur Chateaubriand que cite et analyse M. Michaut, il faudrait joindre aussi l'article *Chateaubriand de la Biographie nouvelle des Contemporains*, qui n'est pas signé, mais qui paraît bien de lui.

Page 183, note 1. — Lettre à Alfred Michiels, citée par celui-ci dans son *Histoire des idées littéraires au XIX^e siècle*, 4^e édition, t. I, p. 442.

Page 189, note 1. — Chateaubriand, *Correspondance*, tome I et suppléments; *Mémoires d'outre-tombe*, t. II et III; *Voyages*; — les *Correspondants de Joubert*; — G. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*; — Sainte-Beuve, *Chateaubriand*; — Villemain, *Chateaubriand*; — Pierre Moreau, *Chateaubriand*; — E. Frémy, *les Débuts diplomatiques de Chateaubriand* (*Correspondant* des 10 et 25 septembre, 10 octobre 1893); — A. Beaunier, *le Roman d'une amitié*; — A. Bardoux, *M^{me} de Custine*; — Chédieu de Robethon, *Chateaubriand et M^{me} de Custine*. — Cf. Abbé Lyonnet, *le Cardinal Fesch*, t. I.

Note 2. — Elle parut dans le *Mercure* du 6 messidor an XI.

Page 190, note 1. — M. l'abbé Levesque, le savant bibliothécaire de Saint-Sulpice, me communique une lettre inédite de M. Emery au cardinal Fesch, datée du 20 novembre 1803, et où on lit ceci : « Oserais-je prier Votre Éminence de trouver bon que j'insère ici un petit mot pour M. de Chateaubriand ? Il m'a écrit une lettre relative aux intérêts de son ouvrage, dans laquelle il se loue beaucoup de vos bontés pour lui. »

Note 2. — *Mercure*, 12 ventôse an XI (3 mars 1804). — « Sous le rapport des arts, je sais ce qui manque au *Génie*; cette partie de ma composition est défectueuse parce qu'en 1800, je ne connaissais pas les arts : je n'avais vu ni l'Italie, ni la Grèce, ni l'Égypte. » (*Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 286).

Page 191, note 1. — « Bon Dieu! comme j'étais peu fait pour cela! » soupirait-

Il peu après dans une lettre à M^{me} de Custine; et l'on sait l'écho trop sympathique que ces regrets rencontraient auprès de la châtelaine de Fervaques, et de quelques autres personnes. — Nous n'avons pas ici à insister sur ce côté assez fâcheux et déplaisant de la vie de Chateaubriand, notre sujet n'y étant point intéressé; et nous nous contenterons, une fois pour toutes, d'enregistrer cet autre aveu de René dans une lettre encore à M^{me} de Custine : « Voilà ce que vous aurez gagné à raconter cela à un Père de l'Église, très indigne sans doute, mais toujours de bonne foi, faisant d'énormes fautes, mais sachant qu'il fait mal et se repentant éternellement. »

Page 192, note 1. — Voyez sur le voyage en Orient, *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem par Julien, le domestique de Chateaubriand*, publié par Édouard Champion, Champion, 1905; — P. Garabed Der-Sahaghian, *Chateaubriand en Orient*, Champion, 1913; — P.-M. Masson, *Chateaubriand en Orient*, dans *Œuvres et Mœurs* (Perrin, 1923).

Page 195, note 1. — Je trouve un curieux jugement de Napoléon sur Chateaubriand, extrait d'une conversation avec Sismondi pendant les Cent jours, dans un article de M. Pascal Villaré, (*Revue historique*, 1876, t. VII, p. 249) : « Il [Napoléon] me dit qu'il ne l'aimait pas beaucoup [Jean-Jacques Rousseau], qu'il lui trouvait de la prétention et un style constamment tendu. Je lui dis que c'était un rapport avec un auteur vivant, dont le style était brillant, mais sans aucune vérité. — Oui, me dit-il, il vise à l'effet, on sent qu'il ne s'occupe que de ses phrases, et qu'il n'y a point de maturité là-dessous. Je n'ai pu lui tout son *Génie du Christianisme*, ce n'est pas mon genre; c'est un système que je ne crois pas [Napoléon eût-il parlé ainsi en 1802?] Mais, par exemple, dans ce qu'il écrit contre moi, il n'y a rien de pensé, de solide; c'est tout pour l'effet; cependant, c'est un homme qui a certainement du talent. »

Page 204, note 1. — Voir l'excellente édition des *Aventures du dernier Abencérage*, par Paul Hazard et Marie-Jeanne Durry, Champion, 1926.

Page 217, note 1. — C'est lui qui souligne. — *Œuvres complètes de Chateaubriand*, éd. Ladvocat, t. XVII, p. 380.

Page 218, note 1. — Voyez là-dessus les observations de Benjamin Constant dans une note du livre *De la Religion* (édition de 1830, t. VII, p. 290-292); — cf. p. 281; et t. III, p. 355.

Page 222, note 1. — « Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont été assez ennemis de la poésie pour avancer qu'il peut y avoir des poèmes en prose : ce paradoxe paraît téméraire à tous les gens de goût et de bon sens. M. de Fénelon, qui avait beaucoup de l'un et de l'autre, n'a jamais donné son *Télémaque* que sous le nom des *Aventures de Télémaque*, et jamais sous celui de poème. » (Marmontel, préface pour la *Henriade*, éd. de 1746; *Œuvres de Voltaire*, éd. Reuchot, t. X, p. 12).

Page 223, note 1. — Voir dans notre *Hippolyte Taine : Etudes et Documents* (Vrin, 1928, p. 241-248) la curieuse dissertation de jeunesse de Taine, intitulée : *les Français n'ont pas le génie épique. Les Martyrs* y sont ainsi qualifiés : « Cette mosaïque élégante d'érudition païenne et moderne, que M. de Chateaubriand défigura encore par une mythologie chrétienne et un merveilleux de cabinet. »

Page 226, note 1. — Voir, pourtant, un fort bon chapitre sur les *Études historiques* dans le livre de M. Pierre Moreau sur *Chateaubriand : l'homme et la vie ; le génie et les livres* (Garnier, 1927).

Page 227, note 1. — M. G. de Montenon me communique une lettre inédite de Fontanes à Baudus, datée du 1^{er} juillet 1813, et qui confirme ce que nous disons ici de l'époque de composition des *Études historiques* : « Il (Chateaubriand), écrivait Fontanes, travaille dans la solitude à un long ouvrage en prose qui doit lui faire encore plus d'honneur. Il écrit l'histoire et s'y montrera plus propre que ses ennemis le pensent. »

Page 247, note 1. « Le fief, écrit Chateaubriand, (*Études ou Discours historiques*, tome III, éd. Ladvocat des *Œuvres complètes*, tome V bis, p. 374), était la confusion de la propriété et de la souveraineté. » C'est du Guizot : « La fusion de la souveraineté avec la propriété, je veux dire l'attribution au propriétaire du sol, sur tous les habitants de ce même sol, de tous ou presque tous les droits qui constituent ce que nous appelons souveraineté et ne sont aujourd'hui possédés que par le gouvernement, le pouvoir public. » (*Histoire de la civilisation en France*, 32^e leçon.)

Page 249, note 1. — Chateaubriand, *Correspondance générale*, t. I-V ; — *Lettres à la comtesse de Castellane* ; — *Mémoires d'outre-tombe*, t. III-V ; — *Œuvres complètes* ; éd. Ladvocat, t. III et XXIII-XXVII ; — le *Congrès de Vérone* ; — *Le Conservateur*, 6 vol., 1818-1820 ; — *Souvenirs et Correspondances tirés des papiers de M^{me} Récamier* ; — Marcellus, *Chateaubriand et son temps ; Politique de la Restauration* ; — G. Pailhès, *la Duchesse de Duras et Chateaubriand* ; — Sainte-Beuve, *Lundis*, t. II ; — Villemain, *M. de Chateaubriand* ; — Pierre Moreau, *Chateaubriand*, chap. ix ; — P. de la Gorce, *Louis XVIII ; Charles X* ; — Ch. de Loménie, *Trois années de la vie de Chateaubriand* ; — comte d'Antioche, *Chateaubriand ambassadeur à Londres* ; — marquis de Gabriac, *Chateaubriand et la guerre d'Espagne* (*Revue des Deux Mondes*, des 1^{er} octobre et 1^{er} novembre 1897) ; — G. Lanson, *la Défection de Chateaubriand* (*Revue de Paris*, 1^{er} août 1901) ; — Marie-Jeanne-Durry, *l'Ambassade romaine de Chateaubriand* ; — G. de Grandmaison, *l'Expédition française d'Espagne en 1823*.

Page 251, note 1. — Sur l'ambassade de Londres, voyez le curieux article qu'A. Fontaney, sous le pseudonyme de Lord Feeling, a publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} décembre 1834, et qu'il intitulait : *Conversations de Chateaubriand*. Dès cette époque, Chateaubriand se plaisait à déclarer : « Je suis républicain par goût, bourbonniste par devoir, et royaliste par raison. »

Page 252, note 1. — Ceux qui ont reproché à Chateaubriand son intervention armée dans les affaires de l'Espagne se rendent-ils bien compte qu'en n'imitant pas l'exemple de Chateaubriand, et qu'en n'intervenant pas par les armes en 1919 dans la Russie des Soviets, les alliés de la grande guerre ont commis non seulement une très lourde faute, mais un véritable crime contre la civilisation, et un crime dont nous n'avons pas vu encore toutes les funestes conséquences ?

Page 255, note 1. — « Il avait, écrit Guizot, une sympathique intelligence des

impressions morales de son pays et de son temps. » (*Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, t. I, p. 261.)

Page 265, note 1. — *Monarchie selon la Charte*, éd. originale, p. 205. — Déjà, dans le *Génie du Christianisme* (édition originale, t. IV, p. 311), parlant du système représentatif « qu'on peut mettre au nombre de ces trois ou quatre découvertes qui ont créé un autre univers », il ajoutait : « Et qu'il soit encore dit à la gloire de notre religion, que le système représentatif découle en partie des institutions ecclésiastiques. » Ce goût du régime parlementaire doit lui venir, pour une large part, de son séjour en Angleterre et de son observation des choses anglaises.

Page 263, note 1. — Cette curieuse lettre du 30 mai 1828 a été publiée par M^{me} Marie-Jeanne Durry dans son élégante et savante étude sur *l'Ambassade romaine de Chateaubriand* (Champion), p. 36.

Page 275, note 1. — Voyez *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Biré, t. IV-VI ; — *Souvenirs et correspondances tirés des papiers de M^{me} Récamier*, 2 vol., 1859 ; — Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, t. II, et *Lundis*, t. I et XIV ; — Villemain, *Chateaubriand* ; — Edmond Biré, *les Dernières années de Chateaubriand* (Garnier, 1902) ; — E. Herriot, *M^{me} Récamier et ses amis*, 2 vol. Plon, 1905 ; — Ch. de Loménie, *M^{me} Récamier (Correspondant)*, 1905 ; André Beaunier, *Trois amies de Chateaubriand*, Fasquelle, 1910 ; — Maurice Levailant, *Splendeurs et misères de M. de Chateaubriand*, Ollendorff, 1922 ; — Pierre Moreau, *Chateaubriand*, Garnier, 1927, chap. xi.

Page 282, note 1. — On définirait, je crois, assez bien, le romantisme de Chateaubriand en disant qu'il a rêvé d'unir à une forme classique une inspiration sagement romantique. « Mon oreille, écrivait-il à Amédée Pichot, mon oreille est demeurée classique, en contradiction avec mon esprit romantique. » Et à Collombet : « J'ai loué tous les talents particuliers de l'école romantique dont je suis un des fauteurs, mais j'ai été sévère pour l'école même, car elle peut perdre la langue et nous conduit à la barbarie par l'extravagance ou par une ennuyeuse rêvasserie. » Et à Christine de Fontanes : « Il (Fontanes) m'apprit à dissimuler la difformité des objets par la manière de les éclairer, à mettre, autant qu'il était en moi, la langue classique dans la bouche de mes personnages romantiques. » (Lettres citées par Edmond Biré, *les Dernières années de Chateaubriand*, p. 135, 245, 280-281.) Ce n'est pas Chateaubriand qui se serait vanté d'avoir « mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire ».

Page 283, note 1. — Cournot, à la fin de ses mémorables *Considérations sur la marche des idées*, cite une autre très belle pensée du *Congrès de Vérone*, et il la fait précéder de ces curieuses et justes lignes : « Nous terminerons ce livre, écrit-il, et nous en exprimerons l'idée dominante par la citation d'une phrase de Chateaubriand qui suffirait, selon nous, pour justifier les prétentions de ce brillant écrivain, de ce poète fantaisiste, à être dans l'occasion un politique à longues vues. »

Note 2. — M. Julien Benda, Introduction à son édition de la *Vie de Rancé* (*Collection des chefs-d'œuvre méconnus*).

Page 284, note 1. — On trouvera une lettre de Lamennais à Chateaubriand en réponse à cette page dans notre *Chateaubriand, Études littéraires*, p. 12-13.

Page 285, note 1. — Il faut rapprocher ce jugement sur Pascal d'un autre, analogue et plus développé, que Sainte-Beuve nous rapporte dans ses *Portraits contemporains* (t. V, p. 214). La légende romantique du Pascal tourmenté par le doute a été créée par Chateaubriand.

Page 293, note 1. — On rapprochera ce passage de cet autre de la *Préface des Œuvres complètes* (Ed. Ladvocat, t. I, p. 43-44), que Chateaubriand cite à nouveau dans la *Préface des Mélanges [politiques]* (t. XXIV, p. iv-vi) : « Je crois très sincèrement ; j'irais demain, pour ma foi, d'un pas ferme à l'échafaud... Je ne suis pas un incrédule déguisé en chrétien, je ne me donnerais pas la peine de le paraître : toute contrainte me pèse, tout masque m'étouffe ; à la seconde phrase, mon caractère l'emporterait et je me trahirais. J'attache trop peu d'importance à la vie pour m'amuser à la parer d'un mensonge. »

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	IX
------------------------	----

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉVOLUTION

CHAPITRE PREMIER

LA JEUNESSE

I. Psychologie de Chateaubriand. — Le fond substantiel : tristesse et désir; caractères originaux de la combinaison. — L'honneur ou l'orgueil	13
II. L'éducation et le milieu familial. — La libre vie sur la plage. — Premières émotions religieuses : les fêtes à la cathédrale, la cérémonie du relèvement du vœu.	17
III. Le collège, les études et les lectures. — Dol : éveil de la faculté littéraire; la première communion. — Rennes et Dinan. — Combourg : la « Sylphide » et les deux années de délire. — Lucile : la vocation poétique	19
IV. Chateaubriand au moment du départ pour Paris. — Le poète naissant; attiédissement de la ferveur religieuse. . .	24

CHAPITRE II

LE SÉJOUR A PARIS (1786-1791)

- I. Le Paris de 1787-1791.** — État des esprits et des âmes. — Déplacements divers. — Les commencements de la Révolution : départ pour l'Amérique. 27
- II. Fréquentations, études et lectures.** — Le nouveau milieu : la société des gens de lettres; Malesherbes. — Puissante action de Rousseau et nombreuses influences livresques. — Activité intellectuelle de Chateaubriand. 30
- III. L'évolution morale.** — L'incrédulité contemporaine et son influence. — Chateaubriand « philosophe » : psychologie de son incroyance. — Chateaubriand au moment du départ pour l'Amérique : son déisme sentimental et son « désespoir sans cause ». 33

CHAPITRE III

DU DÉPART POUR L'AMÉRIQUE AU DÉPART POUR LONDRES
(avril 1791-mai 1793)

- I. Le voyage en Amérique.** — La fiction et la vérité probable. — Résultats littéraires du voyage 39
- II. Le retour en France et l'armée des Princes.** — Le mariage de Chateaubriand. — Nouveau séjour à Paris. — L'émigration. — L'armée de Condé; maladies et souffrances physiques; départ pour Londres. 40
- III. Le manuscrit primitif des « Natchez ».** — Différentes hypothèses à ce sujet. — Valeur psychologique des écrits de cette période. 42
- IV. Les dispositions morales et religieuses.** — Le sentiment de la nature et la tendance panthéistique. — L'ardeur de

prosélytisme irrégulier : Tulloch. — Curiosité persistante et croissante des choses religieuses. — Chateaubriand au moment du départ pour Londres : l'inquiétude morale. . . . 43

CHAPITRE IV

LE SÉJOUR EN ANGLETERRE ET LA CRISE RELIGIEUSE

- I. Du départ pour l'Angleterre à la crise religieuse. — La vie à Londres : misère et souffrances physiques. — Peltier. — Publication de l'*Essai*. — Rapports avec Fontanes 46
- II. L'« *Essai sur les Révolutions* ». — Incohérence et pourtant unité secrète du livre ; négation de l'idée de progrès. — Philosophie religieuse de l'ouvrage : les traces de l'esprit encyclopédique ; influence prépondérante de Rousseau et aspirations croissantes vers l'idéal chrétien. — L'idée de l'excellence sociale du christianisme 49
- III. Évolutions morales contemporaines. — Bonald et Joseph de Maistre : la *Théorie du pouvoir* et les *Considérations sur la France*. — Rivarol et le *Discours préliminaire*. — La Harpe : sa conversion et son *Apologie de la Religion*. — Joubert et Fontanes : leur retour aux « préjugés ». — Ballanche : le livre du *Sentiment*. — Lente élaboration dans les profondeurs de la pensée française d'une apologétique sociale et esthétique du christianisme 56
- IV. La crise religieuse. — État moral de Chateaubriand : exaltation sentimentale, inquiétude et tristesse. — La nouvelle de la mort de sa mère. — La crise : ses caractères ; essai d'une reconstitution psychologique. — La conversion : idée d'un livre à écrire sur la *Religion chrétienne par rapport à la morale et aux beaux-arts*. 63
- V. Conception du « Génie du Christianisme ». — Beauté, richesse et portée de l'idée trouvée par Chateaubriand. — En quoi elle s'adaptait merveilleusement à la nature de son propre génie. 68

CHAPITRE V

LE « GÉNIE DU CHRISTIANISME »

I

LA MISE EN ŒUVRE ET LE LANCEMENT

- I. Chateaubriand de septembre 1798 à mai 1800.** — La préparation du livre : recherches et lectures. — La nouvelle de la mort de M^{me} de Farcy. — Le retour en France. 71
- II. Transformations successives du livre.** — Les changements de titre et de plan : élargissement de la conception première. — Les progrès du style : du romantisme au classicisme. . . 74
- III. Les sources de l'ouvrage.** — Les citations des Pères : sont-elles de première main ? — Qualité de l'érudition de Chateaubriand. — Sa connaissance de la littérature religieuse et de la littérature profane. — Comment il utilise ses emprunts : son art, souvent génial, de traduction et de transcription ; il « met de l'âme à tout ». — Originalité foncière de son art. 77
- IV. L'édition de Londres.** — Impossibilité de restituer entièrement cette édition primitive. — Étude des « variantes » ; ce qu'elles nous révèlent des procédés de travail de l'écrivain. — Modifications du plan et du style : le mauvais goût, l'abus des métaphores, la violence ; richesse de la veine originale. 84
- V. La rentrée en France et le salon de M^{me} de Beaumont.** — Les amis parisiens : Fontanes, Joubert, M^{me} de Beaumont. — Chateaubriand à 32 ans. — Le Paris du Consulat 88
- VI. Le lancement du livre et les événements contemporains.** — M^{me} de Staël et le livre de la *Littérature*. — Necker et son *Cours de morale religieuse*. — Fontanes et Chateaubriand contre ce groupe : la publicité du *Mercure*. — Publication et succès d'*Atala*. — Articles sur la littérature anglaise. — La préparation du Concordat. 92

- VII. « *Atala* ». — Les origines livresques du roman. — Les défauts : le « tatouage », les contradictions. — Originalité réelle de l'œuvre : le talent descriptif ; la grandeur du style ; le lyrisme. 99
- VIII. La refonte définitive de l'édition originale du « *Génie du Christianisme* ». — La dernière mise au point ; les conseils de Joubert. — Nature des remaniements opérés : fructification de la matière primitive ; effort pour l'organiser et pour éteindre le style. — Achèvement de l'ouvrage et publication. 106

CHAPITRE VI

LE « GÉNIE DU CHRISTIANISME »

II

APOLOGÉTIQUE ET LITTÉRATURE

- I. Le style. — Vivacité et originalité de l'accent. — Les intempérances juvéniles. — Le don de l'expression adéquate. — La musique du style et les cadences nouvelles. — Valeur plastique et pittoresque du verbe chateaubrianesque. — Un style de poète. 113
- II. Le plan. — Imperfections qu'il présente. — Heureuse disposition qu'il affecte. — En quoi cette disposition convenait au génie et au dessein de Chateaubriand. 119
- III. La critique et l'esthétique. — Réaction contre la conception classique de la littérature. — Conception d'une littérature nouvelle, qui sera personnelle, nationale, chrétienne. — Insistance sur ce dernier point : le christianisme involontaire de la littérature classique ; progrès parallèles de la décadence littéraire et de l'incrédulité au XVIII^e siècle. — Largeur et impartialité de la critique chateaubrianesque. — Importance de la révolution littéraire opérée par le *Génie du Christianisme*. 121
- IV. Les épisodes romanesques : « *Atala* » et « *René* ». — En quoi les deux épisodes se rattachent au *Génie*. — L'inspiration chrétienne dans *Atala* et dans *René*. — *René* et le mal du siècle. — Valeur d'art de ces deux morceaux. 128

V. Les vues historiques. — L'exégèse de Chateaubriand. — Son sens de la diversité des époques historiques. — Son sentiment de l'avenir des études historiques et de la vertu apologetique de l'histoire.	133
VI. Les conceptions sociales. — La vertu sociale du christianisme dans le passé et dans l'avenir. — La mission prochaine de la papauté. — La communion des saints.	136
VII. Les considérations philosophiques. — En quel sens peut-on parler de la « philosophie » du <i>Génie du Christianisme</i> ? — Faiblesse de l'argumentation abstraite. — Richesse de l'intuition poétique, et qu'elle aboutit souvent à la profondeur philosophique.	139
VIII. La conception du Christianisme. — « Une grande pensée religieuse qui a renouvelé la race humaine ». — Importance de la révolution déterminée par le christianisme dans les idées, les mœurs, l'ordre social et l'art. — Faiblesse et force de la conception chateaubrianesque: qu'en total elle n'a pas défiguré l'idéal chrétien.	141
IX. L'apologétique de Chateaubriand vue de nos jours. — Chateaubriand a ruiné le rationalisme anarchiste du XVIII ^e siècle. — Il a montré que le christianisme a fondé et entretenu la civilisation moderne, et que la religion est une source de poésie. — En quoi il a refuté, absorbé et dépassé Voltaire et Rousseau.	146

CHAPITRE VII

LE « GÉNIE DU CHRISTIANISME »

III

INFLUENCE ET PORTÉE GÉNÉRALE DE L'ŒUVRE

I. Le succès du livre. — Le succès de librairie et de vente : les éditions. — Le succès d'opinion : témoignages divers. — Chateaubriand nommé secrétaire de légation à Rome.	151
--	-----

II. Vue générale de la polémique. — Le succès de presse. — Les diverses périodes de l'histoire critique du <i>Génie du Christianisme</i>	154
III. Le premier acte : la critique de 1802-1803. — Les articles des journaux amis : Michaud, Dussault, Fontanes. — Les articles adverses : Ginguené et la <i>Décade</i> . — Réplique des amis : l'abbé de Boulogne, Fontanes. — Autres interventions : Palissot, Saint-Martin, M ^{me} de Staël. — Un article de l'abbé de Boulogne. — Les articles apologétiques de Chateaubriand au <i>Mercure</i>	157
IV. La Défense du « <i>Génie du Christianisme</i> ». — La réponse de Chateaubriand aux critiques portant sur le sujet, le plan et les détails de son ouvrage. — Résultats de la controverse.	166
V. Histoire littéraire du « <i>Génie du Christianisme</i> ». — Les éditions successives du livre et les corrections de Chateaubriand. — La seconde édition et la dédicace au Premier Consul. — La cinquième édition de 1809. — Les retouches de style ; les changements et adoucissements d'idées : évolution vers le classicisme.	169
VI. Le second acte : la reprise de 1811. — L'affaire des prix décennaux et le jugement de l'Académie sur le <i>Génie du Christianisme</i> : l'aveu du succès	173
VII. Les critiques ultérieures. — Les <i>Observations critiques</i> de Senancour. — Le livre de l'abbé de Pradt sur les <i>Quatre Concordats</i> . — Après la mort de Chateaubriand : les appréciations de Taine et Renan ; la critique de Sainte-Beuve. — La génération de 1870 : les jugements de Vogüé, d'Émile Faguet, de Brunetière, de Jules Lemaitre	176
VIII. Résultats généraux du « <i>Génie du Christianisme</i> ». — Coup porté au voltairianisme. — Création d'une mentalité nouvelle. — Une littérature nouvelle est sortie du <i>Génie du Christianisme</i> : le <i>Génie</i> est la Bible du romantisme. — Importance critique du livre de Chateaubriand : le goût moderne. — Le problème religieux implanté au cœur de la littérature du xix ^e siècle	182

CHAPITRE VIII

CHATEAUBRIAND SOUS L'EMPIRE

- I. Du **départ pour Rome au départ pour la Grèce**. — Le premier séjour à Rome et en Italie. — L'exécution du duc d'Enghien et la démission de Chateaubriand. — Retour aux lettres. 488
- II. **Le voyage en Orient**. — Raisons multiples de ce voyage : l'aveu secret des *Mémoires*. — Les raisons littéraires. — Le résultat du voyage 492
- III. **Du retour en France à la chute de l'Empire**. — Travaux littéraires. — Chateaubriand et Napoléon. — L'élection et le discours de réception à l'Académie. — M^{me} de Duras . . 494
- IV. **Chateaubriand au complet en 1814**. — L'homme et son tempérament moral. — Le poète et le moraliste. — Les convictions religieuses. 497

CHAPITRE IX

« LES MARTYRS »

- I. L'« **Itinéraire de Paris à Jérusalem** ». — Les impressions de Grèce, de Turquie et de Terre-Sainte. — L'Islam. — Le peuple Juif. 201
- II. « **Les Aventures du dernier Abencérage** ». — Origines livresques et personnelles de la nouvelle. — Caractère composite de l'art. — L'inspiration religieuse du récit . . . 204
- III. **Origines, sources, dessein et composition des « Martyrs »**. — Comment *les Martyrs* se rattachent au *Génie*. — Les imitations d'anciennes épopées. — Les parties d'histoire engagées dans *les Martyrs*. — Les parties romanesques. — La pensée apologétique 206
- IV. « **Les Martyrs** » et la critique contemporaine. — Les articles d'Hoffman aux *Débats*. — Les critiques ecclésiastiques.

— Les articles de Deplace, de Guizot et de Malte-Brun. — Le succès de librairie. — L'*Examen* et les *Remarques* de Chateaubriand. 240

V. **L'autobiographie psychologique et l'histoire des origines chrétiennes dans « les Martyrs ».** — Les transpositions autobiographiques des *Martyrs* : les aveux d'Eudore dans leur texte primitif. — L'évocation historique des premiers temps du christianisme : solidité de la documentation ; valeur pittoresque et littéraire des peintures. 244

VI. **La conception du christianisme dans l'ouvrage.** — Le merveilleux chrétien. — Double façon de l'entendre. — « Le merveilleux chrétien, c'est une âme chrétienne » : par quels moyens plastiques, Chateaubriand arrive-t-il à nous suggérer cette idée, et en quoi l'emploi de l'histoire lui permet-il de nous la faire accepter. 248

VII. **Influence et portée du livre.** — Les imperfections des *Martyrs* n'ont pas été un obstacle à leur action. — Inspiration chrétienne et littérature. — La fortune du roman historique. — La renaissance de l'épopée. — Impulsion donnée aux études historiques. 222

CHAPITRE X

LES « ÉTUDES HISTORIQUES »

I. **Les « Études historiques » et la critique.** — Pourquoi le livre, encore aujourd'hui, n'est-il pas mis à son vrai rang. — La critique superficielle et paresseuse. — Maladresse des déclarations de Chateaubriand. 225

II. **Circonstances de composition et de publication.** — Le livre a été en grande partie composé sous l'Empire : ce n'est pas une besogne de librairie. — L'achèvement laborieux et la publication des *Études*. 227

III. **Le dessein des « Études ».** — Vaste programme conçu par Chateaubriand. — Jusqu'à quel point l'a-t-il réalisé ? — Les

deux philosophies de l'histoire en présence : celle de Bossuet et celle de Voltaire. — Essai de conciliation et de synthèse : le progrès par le christianisme	229
IV. La valeur historique du livre. — Abondance et précision de la documentation. — La critique des témoignages. — L'art historique : les portraits de Julien l'Apostat, de saint Jérôme, de Louis XI	233
V. Chateaubriand et la philosophie de l'histoire. — Le christianisme « fait dominateur » de l'histoire de l'humanité. — Explication et interprétation du développement chrétien. — Réserves à faire sur cette conception. — En quoi elle rejoint les conceptions contemporaines	236
VI. L'idée chrétienne dans les « Études historiques ». — La naissance et la diffusion du christianisme. — Rôle civilisateur de l'Église au moyen-âge : naissance de la société moderne ; la chrétienté. — Importance et rôle de la Réforme. — L'avenir du christianisme et l'union des Églises.	241
VII. Influence et portée de l'œuvre. — Impulsion nouvelle donnée aux études d'histoire. — La réhabilitation du moyen-âge. — Chateaubriand et les travaux relatifs aux origines chrétiennes : l'histoire et l'apologétique.	246

CHAPITRE XI

LA CARRIÈRE POLITIQUE DE CHATEAUBRIAND

I. La vie publique. — La brochure <i>De Buonaparte et des Bourbons</i> . — Départ pour la Belgique et retour en France. — L'opposition au pouvoir et la carrière diplomatique : les ambassades de Berlin et de Londres. — Le congrès de Vérone. — Le ministère des Affaires étrangères. — Dans l'opposition. — L'ambassade de Rome. — Retraite définitive en 1830	249
II. Les écrits politiques. — Abondance de cette production : qualités de fond qu'elle présente. — La politique extérieure et la politique intérieure de Chateaubriand. — Contradictions apparentes de cette politique et unité foncière de vues	254

- III. **L'évolution de la pensée politique de Chateaubriand.** — Son « athéisme politique » et son désir passionné du pouvoir. — Sa conception de la monarchie constitutionnelle. — Son appui à la Chambre introuvable et sa « défection » de 1824. — Son libéralisme final. 259
- IV. **La politique religieuse.** — L'attitude de Chateaubriand à l'égard du clergé. — Il poursuit contre la philosophie du xviii^e siècle le combat commencé dans le *Génie du Christianisme*. — Comment il concilie les intérêts de la religion et ceux de la politique française : l'ambassade de Rome et le rôle de Chateaubriand pendant le conclave. 264
- V. **De l'influence de Chateaubriand sur les affaires politiques et religieuses de la Restauration.** — Les relatives contradictions politiques de Chateaubriand, et en quoi elles ont gêné son action. — Son libéralisme religieux. — Homme d'État incomplet, il n'a pas, en politique, rempli tout son mérite. — Un jugement de Napoléon sur Chateaubriand. . . 270

CHAPITRE XII

CHATEAUBRIAND APRÈS 1830

- I. **Chateaubriand depuis 1830 jusqu'à sa mort.** — M^{me} Récamier : son portrait ; son influence sur Chateaubriand. — L'Abbaye aux Bois : Chateaubriand et le romantisme. — Son attitude à l'égard des régimes politiques. — Derniers travaux et dernières publications. — Le déclin et la mort. 274
- II. **Les dernières œuvres.** — *L'Essai sur la littérature anglaise* : jugement sur le romantisme. — *Le Congrès de Vérone*. — *La Vie de Rancé* : faiblesse de la composition et beautés littéraires. — L'inquiétude religieuse. 281
- III. **Les « Mémoires d'outre-tombe ».** — Importance et grandeur de l'œuvre, en dépit de ses imperfections. — L'inspiration poétique : la variété et les prouesses du style. — La vérité biographique et historique : qu'elle n'est pas absolue, mais très suffisante, et que le véritable historien se retrouve dans

les <i>Mémoires</i> . — Le moraliste dans les <i>Mémoires d'outre-tombe</i> : l'autobiographie psychologique : caractères de la foi religieuse de Chateaubriand. — Sa philosophie politique et sociale : pas de salut en dehors du christianisme.	285
IV. La conception finale du christianisme dans Chateaubriand. — Jésus pierre angulaire de l'histoire humaine. — Le christianisme dans le présent et dans l'avenir : sa puissance d'évolution. — Chateaubriand et Lamennais. — Catholicisme et protestantisme. — Esquisse d'un nouveau <i>Génie du Christianisme</i>	296
V. Conclusion. — <i>L'œuvre religieuse de Chateaubriand</i> . — Il a constamment éprouvé la hantise du problème religieux : résumé de son évolution religieuse. — Son œuvre apologetique : à une apologie surtout esthétique, il a surajouté une apologie historique et une apologie sociale. — Avenir de sa pensée religieuse	301
NOTES	307

1120 FR

ce



Giraud, V.

92
C389

Le christianisme de

V. 2

Chet

92
C389
V. 2

1891
1892
1893

